This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES

Digitized by Google

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES THE LIBRARY OF

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— TRENTE-CINQUIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. XXXVIII

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
49, RUE DU POINÇON, 49

1903

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

RESTAURATION DES MONUMENTS ANCIENS[1]

B. — Monuments morts.

Il n'est pas nécessaire d'une longue définition pour expliquer ce que nous entendons par monuments morts.

Ce sont des monuments qui ont été tués par leur ruine ou par une irrémédiable désaffectation.

Parmi les premiers, nous citerons comme exemples : les temples de Pæstum, les ruines de Pompéï, la Colysée, l'abbaye de Villers, le château des Comtes à Gand, l'abbaye d'Aulne. Parmi les seconds : le château de Bouillon, la citadelle de Dinant, la porte des Baudets de Bruges.

A propos de ces monuments, plusieurs avis sont d'ordinaire en conflit :

a) N'y pas toucher, laisser s'achever la ruine et l'envahissement de la végétation;

b) Exécuter des travaux qui retardent la destruction totale et figent le monument dans l'état où on l'a trouvé;

c) Relever les parties tombées, remettre en place les fragments antiques, sans rien y ajouter;

[1] Suite, voir la livraison du 15 avril 1903.

Digitized by Google

d) Démolir les constructions anciennes ou modernes qui déparent le monument primitif;

e) Restaurer le monument en complètant par des parties neuves les parties détruites.

Dans ce dernier cas, on invoque la différence qu'il faut faire entre :

1° Un monument isolé dans la campagne (abbaye de Villers, d'Aulne, château de Beersel, etc.);

2° Un monument placé dans une ville ou dont le cadre s'est modifié par suite de l'agrandissement de la ville (château des Comtes à Gand, porte des Baudets à Bruges, Tour Noire à Bruxelles).

Examinons chacun de ces cas en particulier :

a) *N'y pas toucher, laisser s'achever la ruine.* — C'est l'opinion des romantiques intransigeants, résignés à la fatalité de la destruction finale des monuments. M. Cloquet a énuméré leurs arguments : « Il y a dans les murailles branlantes un charme supérieur à tout. La marche vers le néant est par elle-même une beauté. Le lierre qui tapisse les murailles, les arbustes enracinés aux voûtes, la mousse dont se patinent les pierres sépulcrales, le sol bossué par la chute des colonnes, vrai cimetière de l'église ou de l'abbaye, exhalent une poésie mélancolique qu'il faut se garder de troubler [1]. »

Nous comprenons que certaines âmes tendres, exaltées ou affligées, trouvent du charme à errer seules dans une nécropole désolée qui s'harmonise avec leur tristesse. Elles y trouvent même un soulagement, car le spectacle de la vie ravive les blessures des cœurs ulcérés.

Mais dans cette étude, nous recherchons quelle doit être la conduite des autorités responsables du patrimoine

[1] L. Cloquet, « La restauration des monuments anciens » (*Revue de l'art chrétien*, 1901-1902).

Digitized by Google

d'un peuple vivant, attaché à ses traditions, fier de son glorieux passé inscrit dans les vieilles pierres.

Un tel peuple, dont les souvenirs patriotiques auront été avivés par la culture historique, admettra difficilement cette passivité et il aurait tort de l'admettre à notre gré.

A l'époque où l'incurie, l'insouciance et l'ignorance laissaient se dégrader nos édifices anciens, a-t-on assez stigmatisé le vandalisme des pouvoirs, indifférents au sort des monuments, précieux par les souvenirs qu'ils évoquaient ou par les documents qu'ils présentaient pour l'histoire de notre art! Aujourd'hui, c'est une autre antienne, et il faudrait revenir à la négligence indolente d'autrefois.

Mais nos monuments anciens ont d'autres ennemis, pas mélancoliques, pas poètes du tout ceux-là.

Ce sont les utilitaires. On peut les diviser en deux catégories :

a) Ceux qui veulent faire passer leurs rues droites, leurs canaux inflexibles, leurs chemins de fer et leurs trams à travers tout. Pour eux les besoins contemporains sont sacro-saints, tout y doit être sacrifié; les affaires avant tout; quand le bâtiment va, tout va. Foin des rêveurs qui trouvent qu'un beau site leur réjouit les yeux, qu'un mur moussu est un régal pour eux, qu'une vieille construction évoque des souvenirs, qu'une ambiance de beauté élève l'esprit. Pour eux, dollar est Dieu et *business* est prophète;

b) Ceux qui dédaignent tout ce qui est moyenâgeux. Pour eux l'ogive est vieux jeu, la Renaissance flamande bric-à-brac. Place au *modernstyle* seul en rapport avec la démocratie en marche vers un idéal de fraternité, de beauté, d'infinie bonté.

Montés dans l'automobile du progrès, ils font du 120 à l'heure, renversant les vieilles murailles, les vieilles

Digitized by Google

bicoques avec la même désinvolture qu'un chauffeur assuré contre les accidents écrase les vieilles femmes.

Nous ne saurions les suivre dans cette course vertigineuse. Nous pensons que l'art évolue par degrés, en s'appuyant sur le passé, pour s'adapter à la vie moderne, pour exprimer ses sentiments, traduire ses aspirations et embellir son expression.

Toute rupture brusque avec le passé, toute révolution dévastatrice a été suivie d'une époque de stérilité.

Le christianisme a traversé une longue période de barbarie après la destruction iconoclaste des chefs-d'œuvre du paganisme, et quelle triste période pour l'art français que celle qui s'étend de 1815 à 1840!

Ne renions donc pas les enseignements de nos pères. Servons-nous en pour nous montrer dignes de continuer leur œuvre de beauté.

Ruskin nous dénie, non sans raison, le droit de toucher aux monuments du passé : « Ils ne nous appartiennent pas. Ils appartiennent en partie à ceux qui les bâtirent, en partie à toutes les générations de l'humanité qui nous suivront (1). Les morts ont gardé des droits sur eux; ils découlent de leurs sacrifices pour les édifier, du mérite de leur achèvement ou de l'expression de leur sentiment religieux ou de n'importe quelle pensée qu'ils ont entendu y imprimer pour toujours et que nous n'avons pas le droit d'en effacer. »

Aux utilitaires, Ruskin dit :

« Un beau monument vaut la valeur du terrain sur lequel il se dresse et la vaudra jusqu'au moment où l'Afrique et l'Amérique seront devenues aussi populeuses que le Middlesex, et l'on ne pourrait trouver aucune bonne raison pour sa destruction (2). »

(1) Victor Hugo avait déjà dit en 1832 : « Nous devons tenir compte du passé à l'avenir. *Posteri, posteri vestra res agitur.* » (*Guerre aux démolisseurs!* 1825-1832.)

(2) John Ruskin, *The seven Lamps of Architecture,* Londres, 1849. chap. VI, *The Lamp of Memory,* chap. XX.

Digitized by Google

b) *Exécuter des travaux qui retardent la destruction totale et figent le monument dans l'état où on l'a trouvé.* — Le plus éloquent avocat de cette solution a été Ruskin. C'est cependant incidemment, dans son beau livre : *Les sept flambeaux de l'architecture* (1), que l'esthète anglais aborde la question de la restauration. « Il est impossible, dit-il, aussi impossible que de ressusciter un mort, de restaurer quoi que ce soit qui a été beau et grand en architecture.. Cet esprit qui est la vie du tout, cet esprit donné par la main et l'œil de l'ouvrier ne peut jamais être rappelé. Un autre esprit peut y être incorporé, donné par un autre temps, et c'est alors une nouvelle construction, mais l'esprit de l'ouvrier mort ne peut être évoqué pour lui ordonner de diriger d'autres mains et d'autres pensées.

« Quant à copier directement et simplement, cela est, de soi, impossible. Quelle copie peut-on faire de surfaces qui ont été usées d'un demi-pouce?

« Tout le fini de l'ouvrage consistait dans ce demi-pouce. Si vous tentez de restaurer ce demi-pouce, vous le ferez conjecturalement. Si vous copiez d'après ce qui a été préservé, en admettant que la fidélité soit possible (et quels soins, quelle vigilance, quelle dépense pour l'obtenir!), en quoi le nouveau travail sera-t-il meilleur que l'ancien? Il y avait encore dans l'ancien un peu de vie, quelque mystérieuse suggestion de son passé et de ce qu'il avait perdu, une certaine douceur dans les gracieuses lignes que le soleil et la pluie avaient rongées. Il ne peut y en avoir dans la sécheresse brute de la nouvelle sculpture. »

On voudrait tout citer de cette délicate analyse de la beauté native d'un vieil édifice. Pour Ruskin, une restauration est la substitution d'un édifice moderne à un édifice ancien, donc un mensonge. Cependant, il ne veut pas assister impassible à l'agonie d'un vieux monument : « Surveillez une vieille construction avec un soin méticu-

(1) John Ruskin, *op. cit.*, chap. VI, XVIII.

Digitized by Google

leux, veillez-y le mieux que vous pourrez et préservez-le, à tout prix, de toute cause de dilapidation. Comptez ses pierres comme vous le feriez pour les joyaux d'une couronne; placez-y des gardes comme aux portes d'une ville assiégée; rattachez par des liens de fer ce qui se détache; soutenez par des étançons ce qui penche; ne vous souciez pas de cacher le soutien; mieux vaut une béquille qu'un membre perdu; faites cela tendrement, respectueusement et constamment; alors, plus d'une génération naîtra et disparaîtra sous son ombre (1). »

Quoique Ruskin n'ait pas partagé l'intransigeance des poètes maladifs, M. L. Cloquet trouve sa solution encore trop étroite. Il pense qu'il vaut mieux restituer des organes essentiels de la structure originelle, plutôt que d'introduire des ouvrages de secours le plus souvent hideux (2).

Et il ajoute des considérations techniques d'un certain poids. Cependant il va trop loin dans cette direction, à notre avis; car il veut nous conduire jusqu'à restitution d'une partie nécessaire à la conservation du monument. Dans le cas dont nous nous occupons, il n'y a pas lieu de restaurer, mais d'éviter la chute par un moyen qui n'offense pas le goût et ne dépare pas la ruine.

Or, les liens de fer de Ruskin auront souvent cette conséquence, quand ils ne pourront être dissimulés ou que leur importance attirera l'œil, ou que leur rouille tachera les pierres; ses étançons pourriront et s'ils ne sont renouvelés à temps, ce qui demanderait une surveillance active, se briseront sous le poids des murailles qui s'écrouleront en même temps.

Il y a donc là une question de tact, de mesure, qui ne sera résolue que par un artiste de goût délicat et dont la solution sera plutôt intermédiaire entre l'opinion de Ruskin et celle de M. L. Cloquet. Mais ce qu'il faut exiger *ne*

(1) John Ruskin, *op. cit.*, chap. VI, XIX.
(2) L. Cloquet, *op. cit.*, p. 5.

Digitized by Google

varietur, c'est qu'il n'y ait pas de restauration, que les supports modernes se distinguent nettement des parties anciennes, sans les déparer.

On peut citer comme un exemple à suivre la délicate préservation de l'arc de Titus à Rome, exécutée par Valadier, en 1821. Ce monument avait été englobé dans les constructions du couvent de Sainte-Françoise-Romaine et dans les fortifications des Frangipani.

Quand on eut démoli les constructions parasites, l'arc privé des murs qui lui servaient de soutien menaça ruine. Valadier refit les parties de l'arc qui avaient disparu ; mais il les fit en travertin, tandis que son parement et ses colonnes étaient en marbre pentélique. L'architecte n'y reproduisit pas l'ornementation, de telle sorte que, à première vue, on peut distinguer la partie antique en marbre de la partie refaite.

Valadier a eu le rare mérite de trouver la formule exacte du compromis que nous recherchons : aux artistes, à ceux qui demandent aux monuments la pureté et l'harmonie des lignes, il a rendu l'arc de Titus avec sa grâce sévère et son aspect d'autrefois; les archéologues n'y perdent rien, car, à première vue, ils reconnaissent ce qui est antique dans le monument (1).

Cependant, malgré la réussite de Valadier, nous ne nous dissimulons pas le danger de sa solution. On ne trouve pas tous les jours des architectes ayant son sens délicat de l'antiquité et la modestie louable de limiter la consolidation d'un monument ruiné au stricte nécessaire.

Souvent, il sera moins périlleux d'user du moyen employé quelques pas plus loin, au Colysée; où l'on a appliqué contre les arcades prêtes à crouler, un énorme contrefort en briques, sans la moindre prétention architecturale.

Donc, dans ce cas : question de mesure; question de

(1) HENRY THÉDENAT, *Le forum romain et les forums impériaux*. Paris, 1898, p. 324.

Digitized by Google

goût, question d'opportunité, par conséquent toutes questions controversables qui ne comportent pas de solution absolue et donnent ouverture à des divergences d'avis, suivant les tempéraments.

Conclusion. Notre conclusion dans le cas *b*) est qu'il n'y a pas lieu de restaurer, restituer ou compléter les ruines mortes, mais de les consolider de manière à en retarder la chute. Il faut donc immobiliser leur existence, dissimuler les moyens confortatifs, et, quand cela n'est pas possible, dans un cas harmoniser la forme générale de ces appuis avec la partie à conserver, mais de manière à ne laisser aucun doute sur leur date d'exécution (solution de l'arc de Titus); dans d'autres cas ne pas chercher à dissimuler la pure fonction de soutien des contreforts (solution du Colysée).

Dans bien des cas la végétation permettra de cacher les soutiens d'une façon pittoresque (Furness Abbey; Melrose Abbey en Angleterre).

c) *Relever les parties tombées, remettre en place les fragments antiques, sans rien y ajouter.* — Nous avons déjà condamné l'exagération des poètes qui prétendent que le relèvement des pierres tombées est une profanation.

Beaucoup d'entre nous ont encore vu debout les colonnes de l'église abbatiale de Villers. Un grand nombre de dessins, de gravures, de tableaux, la représentent dans cet état. Rien de plus facile ni de moins douteux que d'empiler à nouveau les tambours de ces colonnes.

Dans la grande salle hypostyle du temple de Karnak, une colonne inclinée s'appuyait sur sa voisine et menaçait d'entraîner toute la rangée au premier tremblement de terre.

Malgré ce que cet air penché pouvait avoir d'intéressant, M. Legrain a-t-il eu tort de redresser la colonne?

A Athènes, plusieurs des colonnes de l'Olympieion ont été renversées par une secousse sismique; leurs tambours s'égrènent à la suite sur le sol, ne laissant aucun doute sur

Digitized by Google

leur position première. Pourquoi ne pas réparer cet accident?

L'explosion provoquée par la bombe Morosini a projeté de la même manière les tambours des colonnes du péristyle du Parthénon. Serait-ce un crime de lèse-archéologie de les superposer à nouveau?

Condamne-t-on la réédification du gracieux petit sanctuaire de la Victoire Aptère, dont les débris jonchaient le sol des Propylées?

Blâmera-t-on les Athéniens de vouloir rétablir dans les mêmes conditions le temple de la Pandrose?

Si l'Érechteion n'avait pas été réparé comme les monuments dont nous venons d'indiquer le rétablissement, la visite de l'Acropole ne perdrait-elle pas son charme poétique et son intérêt scientifique?

Qu'on aille visiter la carrière de marbres accumulés dans le Téménos d'Apollon, à Délos, et qu'on nous dise l'impression rapportée d'une promenade dans ce labyrinthe confus de ruines!

On peut donc relever les colonnes tombées, y replacer les chapiteaux anciens retrouvés à leur pied; les réunir par leurs architraves, qui en assureront la stabilité, refaire un fenestrage dont tous les éléments gisent à terre, à la condition de ne rien restaurer, de ne rien refaire, de se borner à remettre en une place non douteuse les éléments retrouvés d'une construction ruinée.

Mais l'architecte doit s'engager à limiter strictement à ce jeu de patience sa reconstitution.

Si, par malheur, une pièce manquait à l'appel, il devra l'avouer franchement et ne pas chercher à dissimuler son absence par une imitation qui serait un mensonge.

M. L. Cloquet, développant une remarque très juste de M. Augé de Lassus (1), signale que ces sortes de restaurations sont beaucoup moins dangereuses pour les constructions de blocs soigneusement appareillés et en maçonnerie

(1) L. Cloquet, *op. cit.*, p. 6.

Digitized by Google

d'assemblage des Grecs, que pour les maçonneries concrètes des Romains et pour les bâtisses du moyen âge, dont l'appareil extérieur se relie souvent dans un blocage irrégulier.

Le redressement des fragments précipités est donc beaucoup plus délicat pour les monuments de cette dernière époque et moins à conseiller.

d) *Démolir les constructions anciennes ou modernes parasites.* — Nous abordons encore ici une matière à conflit d'opinions où le point de vue pittoresque peut être en désaccord avec le point de vue archéologique.

Poètes et artistes, archéologues et architectes se divisèrent souvent en deux cohortes ennemies sur la question de la démolition ou de la conservation de ces sortes d'additions.

Il est cependant des cas où la solution semble avoir rencontré un assentiment unanime :

On a bien fait de déblayer les temples égyptiens des informes masures en limon des fellahs; de démolir les maisons qui dissimulaient le château des comtes à Gand; de débarrasser l'Acropole d'Athènes des tours franques, des corps de garde vénitiens, des chapelles byzantines, des minarets turcs qui encombraient le Parthénon, l'Erechteion et les Propylées.

Une raison péremptoire imposait ce déblaiement à l'Acropole. Ces additions parasites avaient été construites avec des fragments arrachés aux monuments grecs et l'on y a retrouvé d'exquises statues archaïques, de pures sculptures décoratives, de précieuses inscriptions d'une haute valeur historique.

Mais dans les pays du Nord, les choses ne se présentent pas toujours d'une façon aussi simple et aussi évidente, et l'on peut souvent hésiter à sacrifier une addition pittoresque à une vieille église, à un bourg ruiné, à une porte désaffectée.

Il ne reste alors qu'un moyen de sortir de l'incertitude :

Digitized by Google

c'est de peser soigneusement la valeur de la chose visible et celle de la chose cachée; mettre en balance l'intérêt pittoresque, historique, archéologique et artistique et se prononcer en faveur de celui qui l'emportera. L'entente sera à peu près irréalisable, le poète, l'historien, l'archéologue, l'artiste défendront chacun leur point de vue favori et le pauvre juge aura bien de la peine à décider entre ces ardents et exclusifs plaideurs.

Nous ne pouvons terminer ce paragraphe par une conclusion formelle. Elle ne saurait s'appliquer à tous les cas; chacun doit être examiné à part et l'arrêt ne peut être prononcé qu'après des sondages soigneux, des études sérieuses et une analyse impartiale de la valeur des objets à sauvegarder ou à découvrir.

Même après ces précautions, il faudra se résigner à voir la décision attaquée. Le facteur sentiment a trop d'importance dans l'appréciation des motifs qui militent en faveur de telle ou telle conclusion pour espérer obtenir l'assentiment de tous ceux qui seraient autorisés à donner leur avis.

e) *Restaurer le monument en complétant par des parties neuves les parties détruites.* — a. *Monuments indépendants.* — Telles les abbayes de Villers, d'Aulne, d'Orval, les châteaux de Beersel, de La Roche, de Bouillon.

Pour être impartial, laissons un partisan de la restauration exposer lui-même ses arguments :

« Voici un monument que la barbarie des hommes et les injures du temps ont défiguré dans le détail, tout en respectant ses grandes masses; des plaies, des brèches, des hiatus rompent la continuité des moulures; les baies sont murées et les façades aveuglées; des lignes d'amortissement énigmatiques tendent à un couronnement disparu; des membres d'architecture entrecoupés offrent un assemblage biscornu : telle une inscription mutilée, où l'on pouvait jadis lire quelque texte émouvant, et où le passant ne trouve plus aujourd'hui qu'un assemblage de

Digitized by Google

lettres dépourvues de sens. N'est-ce pas œuvre intelligente, artistique, œuvre respectueuse du monument, œuvre de méritoire vulgarisation, que de refaire, en comblant les lacunes, la continuité des lignes, de rendre lisible l'ordonnance du monument et expressive sa beauté latente (1)? »

Ruskin a répondu d'avance à l'optimisme de M. Cloquet et a exprimé avec un sentiment, trop délicat peut-être pour être compris de tous, l'impossibilité de compléter une œuvre ancienne sans la gâter, sans compromettre son caractère.

L'artiste moderne ne saurait redevenir un artiste ancien pour sentir et exécuter comme lui.

Qu'on débouche des baies murées, qu'on rende la lumière à des façades aveuglées, qu'on démolisse une construction parasite sans beauté pittoresque et sans valeur archéologique, soit. Cela n'est qu'un travail d'échenillage.

Mais qu'on veuille rétablir des moulures détruites, restaurer hypothétiquement un couronnement disparu, faire revivre des lignes architecturales rendues méconnaissables, c'est entreprendre une tâche impossible, à moins qu'on ne se fasse illusion sur ses capacités; car, aux considérations délicates de Ruskin, on peut ajouter des arguments de faits plus à portée du gros public. Ils découlent de l'impossibilité, pour le restaurateur, de se replacer exactement dans les conditions matérielles de l'architecte ancien :

M. L. Cloquet dit lui-même (p. 6), « que la restauration ne s'impose que si l'on dispose des matériaux anciens propres à être mis en œuvre ». Or, cette condition fait généralement défaut en Belgique, et surtout dans le Brabant.

En second lieu, les conditions du travail ne sont plus les mêmes qu'au moyen âge, par suite de la disparition

(1) L. Cloquet, *Revue de l'art chrétien*, 1901-1902.

Digitized by Google

des corps de métiers qui conservaient les traditions de la main-d'œuvre et permettaient à l'architecte de laisser aux interprètes de ses plans une initiative, une liberté d'interprétation qui fait qu'il y a, entre une sculpture ancienne et une sculpture moderne, la même différence qu'entre la dentelle à la main et la broderie sur tulle mécanique, la même différence qu'entre un texte original et sa traduction, entre le modèle et sa copie.

Si savant que soit le restaurateur, si habile qu'on puisse imaginer l'interprète, ils ne produiront jamais qu'un froid pastiche.

Les exemples foisonnent, hélas ! autour de nous.

Nous disons, peine et dépenses inutiles, car nous nous demandons en vain où se trouve l'intérêt de pareilles restitutions factices.

Rétablissement d'un texte émouvant, nous dit-on. Mais quel est l'épigraphe sérieux qui se donnera la peine d'étudier une inscription refaite, complétée, donc sans aucun caractère de sincérité. On sait à quels travaux effrayants se sont livrés de patients hellénistes pour débarrasser les textes des écrivains grecs des erreurs de copistes, des interpolations, des additions, des prétendues interprétations de la pensée de l'auteur, et nous rendre ainsi, bien approximativement, le texte dans sa pureté primitive.

Il en sera de même des restaurations ou des additions aux monuments ruinés. Aujourd'hui, un savant et consciencieux architecte s'imaginera les avoir faites avec un soin pieux, après une longue communion avec les œuvres originales anciennes. Demain, un archéologue plus savant, plus subtil, démontrera l'inanité de cette illusion. N'est-ce pas ce qui arrive déjà pour les restaurations trop vantées de Viollet-Leduc? Il aurait même donné à ses tailleurs de pierre les instruments en fer doux du moyen âge, qu'il n'aurait pu leur insuffler l'esprit qui les guidait à une époque où aucun éclectisme archéologique ou exotique ne venait troubler la pure atmosphère gothique que respiraient les naïfs « ymaigiers ».

Digitized by Google

A qui un édifice ancien restauré ou complété serait-il utile ?

Assurément pas à l'archéologue qui ne réclame qu'un monument sincère, des documents authentiques, et pour lequel le départ entre l'œuvre originelle et les compléments modernes constituera un travail souvent difficile et une perte de temps.

On nous répond : « Ce sera une résurrection instructive du passé, pourvu que l'on respecte absolument les parties originelles et authentiques (1) . »

C'est se payer involontairement de mots. Une résurrection suppose le réveil d'un mort avec l'intégrité de ses membres. Il était étendu entier dans son suaire, tout à coup le sang ranime son cœur et, comme Lazare, il se redresse dans sa tombe ; ses parents le reconnaissent et lui tendent les bras.

Mais votre mort ressemblait à Jézabel,

> . . . . . un horrible mélange
> D'os, de chairs meurtris, et traînés dans la fange,
> Des lambeaux pleins de sang et de membres affreux...

et vous voulez nous le présenter avec

> . . . . . cet éclat emprunté
> Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage
> Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Votre résurrection ne sera donc pas instructive pour le gros public, car vous l'égarerez par l'aspect d'un monument qu'il acceptera en bloc, sans être capable de distinguer entre les parties anciennes et les restaurations modernes.

Qu'on ne nous oppose pas ici ce que nous avons dit de l'Arc de Titus, dont la consolidation a été assurée par des étais ne présentant que la forme non dégrossie des membres disparus, de façon à écarter toute cause d'erreur.

(1) L. Cloquet, *Revue de l'art chrétien*, 1901-1902.

Digitized by Google

En résumé, la restauration des ruines est inutile aux savants, décevante pour les ignorants.

Le résultat ne peut être que de produire un jouet archéologique, pittoresque, nous voulons bien, mais sans valeur documentaire, historique ou instructive.

Il faut donc se borner à conserver les ruines aussi longtemps que possible, par des procédés discrets respectant leur vieillesse et leur caractère.

Au point de vue de l'instruction, il suffira de placer une bonne maquette dans le voisinage de la ruine donnant une hypothèse de sa restauration. Cela ne compromet rien. Si des fouilles ou des études viennent modifier l'opinion, la maquette peut être corrigée; une autre peut être faite.

S'il y a des opinions divergentes, on peut présenter les différentes solutions appuyées de plans, explications, démonstrations, etc. Voilà qui sera vraiment instructif et suggestif.

b) *Un monument placé dans une ville ou dont les environs se sont modifiés. — Monuments dépendant d'un cadre urbain.* — Tels le château des comtes, à Gand, porte des Baudets, à Bruges, porte de Hal, à Bruxelles, Porta Nigra, à Trèves, murs de Tullius Hostillius, à Rome, le Steen et la Boucherie d'Anvers, etc.

Tous les arguments que nous avons présentés au § *a*), à propos des monuments isolés à la campagne pour démontrer l'impossibilité et l'inutilité d'opérer une restauration, s'appliquent aux monuments repris sous le § *b*).

Mais on fait valoir deux nouveaux arguments quand il s'agit de monuments situés dans une ville. Ils méritent d'être examinés attentivement et les considérations présentées en faveur de leur restauration ont, nous le reconnaissons, un certain poids.

Arguments en faveur de la restauration. — Le monument est irréparable, dans quelques années il s'écroulera, les travaux de consolidation lui feront perdre sa patine, sa couleur, d'où découle son aspect pittoresque.

Digitized by Google

Donc, si on prétend le conserver, il faut le restaurer; dès lors, comme nous avons à notre disposition tous les éléments authentiques, ne vaut-il pas mieux lui rendre son aspect primitif?

Mais, chose difficile à comprendre, après avoir établi que le monument ne comporte ni réparations ni travaux confortatifs, on propose de replacer sur ses murailles les créneaux tombés, on refera les toits, on ajoutera des échauguettes, on rétablira les mâchicoulis, etc., etc.

Si le monument est capable de supporter toutes ces additions, on se demande comment il ne pourrait supporter des travaux susceptibles d'allonger son existence.

On comprend que nous touchons ici à des questions de faits sur lesquels on ne pourrait se prononcer qu'après un examen technique de l'état de la ruine et des conditions de sa préservation.

b) *Monuments dépendants d'un cadre urbain.*— Plus délicate est la question de la transformation du cadre par suite de l'agrandissement d'une ville ou de modifications apportées à sa voirie.

Cependant, il ne nous paraît pas que ce soit un argument péremptoire. En interposant entre la ruine et le cadre moderne un rideau d'arbres, on l'isolerait suffisamment et cette solution aurait pour conséquence d'augmenter les jardins, les places plantées, trop rares dans nos villes. Cela a été fait dans beaucoup de villes et le résultat n'a pas été mauvais. Nous l'avons vu : à Paris, au square Cluny, pour le palais des Thermes; à Rome, place Victor Emmanuel, pour la nymphée d'Alexandre Sévère et le trophée de Marius; via Nazionale, pour les murs de Servius Tullius; à Stettin, pour la Berlinthor; à Besançon, au square Archéologique, pour les restes du théâtre, de la basilique et de la porte Noire; à Nîmes, aux jardins de la Fontaine, pour les ruines du temple de Diane; à Vienne (Isère), aux jardins publics, pour la voie romaine et ses deux piliers. A Copenhague, dans plus d'une ville

Digitized by Google

anglaise ou allemande, cette solution a été adoptée. Il ne nous a pas paru que ces monuments s'écroulent ni que leur aspect fruste et sombre, adouci par la végétation, contraste d'une façon choquante avec le cadre moderne.

Mais si l'harmonie est un principe esthétique à respecter, il en est un autre dont l'emploi peut conduire à de beaux effets : c'est le contraste. Si au sortir d'un quartier moderne, on entre dans l'espace verdoyant d'un cadre sévère et qu'on y découvre entre les arbres une ruine antique et vénérable, on éprouve souvent un sentiment de repos et de satisfaction. La morne immobilité de la ruine, atténuée par la végétation environnante, produit une antithèse calmante après l'agitation et le papillotement de la ville bruyante et affairée.

Notre conclusion générale pour les monuments morts est donc qu'il n'y faut toucher que pour en retarder la ruine totale, mais jamais pour refaire les parties disparues.

Jusqu'ici nous n'avons envisagé que la question du traitement des monuments considérés en eux-mêmes, qu'ils fussent vivants ou morts.

C. — **Cadre des monuments.**

Cependant, les monuments ne nous impressionnent pas seulement par leur propre aspect, leur cadre les met en valeur et accentue l'effet qu'ils produisent sur nous.

Imaginez notre vénérable hôtel de ville privé de son cortège de maisons de corporations et entouré de maisons modernes banales, sans pignon, aux façades plates, percées de fenêtres uniformes, telles qu'on en peut encore voir sur d'anciennes photographies, celles qui déparaient l'angle de la place vers la rue de la Colline.

Ce sont nos églises gothiques qui ont le plus à souffrir de la manie du dégagement dont on semble atteint aujourd'hui. D'ordinaire ce sont même des gens animés d'excellentes intentions qui proposent d'isoler une église ou de mener droit sur un hôtel de ville une large rue, afin de

Digitized by Google

nous permettre d'admirer ces édifices de loin et sur toutes leurs faces. Mais ce sont des amateurs dont les yeux ne sont pas encore ouverts à la beauté propre de ces vieux monuments.

Les églises gothiques, construites à une époque où les rues resserrées entre les remparts d'une ville fermée formaient un lacis de voies tortueuses et étroites, s'étaient naturellement adaptées à ce cadre restreint en montant vers le ciel; elles avaient ainsi acquis l'élancement vertical qui est leur caractéristique et leur poésie propre.

Le côté sombre du christianisme du moyen âge se reflétait dans ces édifices dont le pied se cachait dans l'ombre des maisons pressées autour d'eux.

Par une rue détournée on arrivait sur une petite place et subitement, au-dessus de trois porches profonds, on voyait, en levant les yeux, s'élancer d'un jet puissant les tours jumelles, agrandies encore par leur contraste avec les humbles demeures du parvis.

Revoyez la même église, quelques années plus tard, dégagée suivant la formule contemporaine. Quelle déception, quel cauchemar pour un artiste! L'église a perdu sa majesté imposante, son caractère dominateur, le recueillement de l'ombre, son cadre harmonieux.

Si alors nous déplorons le charme rompu, la poésie envolée, la beauté détruite, nous entendons retentir le cri du barbare de l'industrialisme : « Place à la vie! Place à la foule pressée! Elle réclame son droit de passage, dût-elle renverser de vénérables murailles et troubler les rêves de quelques retardataires. Que les poètes sentimentaux aillent habiter Bruges-la-Morte! »

C'est l'introduction des styles italiens qui a provoqué la mode des dégagements. Les édifices classiques, avec leur développement horizontal et leur architecture symétrique demandent un recul beaucoup plus considérable que les édifices romans et gothiques pour être embrassés d'un coup d'œil. C'est aussi le style des ensembles majestueux et ordonnés d'après un plan général.

Digitized by Google

Mais chaque tableau demande son cadre approprié.

Il serait cependant logique, quand on projette, avec raison, d'entourer le palais de justice d'un cadre dans un style en harmonie avec ses dimensions et ses dispositions symétriques, d'admettre, d'autre part, que l'entourage qui lui convient ne peut être celui de l'église Sainte-Gudule, ni de Notre-Dame du Sablon.

Puisse-t-on conserver précieusement ce qui reste de la plaine et du parvis de Sainte-Gudule.

Autrefois, quand on arrivait par la courbe du haut de la rue de la Montagne ou qu'on gravissait la sinueuse rue d'Assaut, on se trouvait tout à coup devant la façade imposante de notre collégiale et l'on se sentait écrasé par le surplomb de ses lignes verticales.

Aujourd'hui on l'aperçoit dès le haut de la rue d'Arenberg et ses dimensions nous semblent d'autant plus diminuées que, par suite d'un effet de perspective, les sommets des hautes et lourdes maisons symétriques aux deux côtés de la rue Sainte-Gudule vont se projeter vers le haut des tours et, par leur échelle exagérée, rapetissent le monument.

Combien mieux encadrée devait être cette église quand toutes les maisons de son entourage lui faisaient une couronne dentelée de pignons pittoresques!

Les formes massives de la Banque nationale sont aussi d'un effet désastreux pour les fines nervures, les graciles colonnettes, les délicats fenestrages du temple.

Le danger est grand aussi pour l'église du Sablon.

L'élégante chapelle du grand Serment de l'Arbalète n'a que des dimensions restreintes et ne comporte pas le vaste cadre qu'on se propose de lui donner.

Placé entre le Grand et le Petit-Sablon, ce sanctuaire de gildes aura l'air d'une châsse oubliée au milieu d'une grand'place.

Le square de Beyaert, avec sa belle grille, est heureusement venu restreindre de ce côté le Petit-Sablon; le mauvais effet ne pourra être atténué du côté du Grand-

Digitized by Google

Sablon qu'en voilant l'église par un rideau d'arbres élevés qui la laissera seulement deviner entre les ramures. Il ne faut donc pas là un square à corbeilles de fleurs, comme à la place du Trône, mais un véritable bosquet.

S'il faut repousser la brutale intrusion des exigences modernes dans le cadre de nos vieux édifices et dans les sites pittoresques de notre vieille cité, il n'est pas interdit de rechercher une conciliation entre les nécessités inéluctables de l'hygiène, de la circulation et l'esthétique des villes.

Avec un peu de bonne volonté, beaucoup de goût et quelques sacrifices pécuniaires, ce moyen terme peut être trouvé et l'effort qu'on aura fait pour résoudre le problème rendra souvent la solution plus belle, plus élégante, plus pittoresque que le procédé barbare de la percée à travers tout.

Quelle nécessité de briser le cadre de la place Royale en abattant l'arcade de la rue de Namur?

On en exagère les inconvénients. Nous n'avons pas souvenir qu'un accident s'y soit produit.

Pourquoi aussi s'obstiner à faire couler toute la circulation par la même artère et par la moins favorable à raison de sa pente, qui ne saurait être atténuée?

Voulez-vous mieux assurer la communication entre la porte de Namur et le centre de la ville? Faites partir de cette porte une rue obliquant à gauche, descendant derrière les écuries du roi, le palais du comte de Flandre et aboutissant rue de la Régence à côté du commissariat de police, continuant ensuite sa pente très douce au pied des musées, elle les contournera pour aboutir au Cantersteen dans le voisinage de la gare centrale.

Cette rue ne sera même plus un détour le jour où la réalisation du plan du Mont des Arts aura fait disparaître la vieille Montagne de la Cour, qui, aujourd'hui, conserve la faveur du public au détriment de la rue Coudenberg, parce qu'elle est la voie la plus directe.

A mesure que l'on greffera sur la rue de la Régence et

Digitized by Google

la rue Royale de nouvelles communications vers le bas de la ville (1), la circulation dans la rue de Namur restera stationnaire et sa largeur actuelle suffira amplement aux besoins futurs de la circulation.

Le cadre de la plaine Sainte-Gudule a été un moment menacé d'une brèche nouvelle par le débouché de l'impasse du Parc. S'il avait été indispensable de l'exécuter, nous eussions suggéré de livrer le passage par trois arcades surmontées de façades, de façon à maintenir le cadre. Cette solution, d'un caractère original, aurait concilié les nécessités de la circulation avec les principes esthétiques.

Pour assurer la circulation dans le centre de la ville, pas n'est besoin de bouleverser la Grand'place, de redresser la belle ligne sinueuse de la rue de la Madeleine, du Marché aux Herbes, du Marché aux Poulets. On peut conduire cette circulation autour de la Grand'place (2); les élargissements de rues sinueuses peuvent se faire parallèlement au tracé ancien.

Mais, souvent, on exagère les besoins de la circulation et, pour combattre notre respect des vieilles rues, on prétend, par exemple, que le Marché aux Herbes est obstrué. Nous ne l'avons jamais constaté et nous pouvons affirmer que, même à midi, quand passe le flot des employés, des ouvriers, des trottins, *escam quærens,* on y circule fort à l'aise, et cette animation est même un spectacle réjouissant que ne présente jamais l'insipide rue Royale.

Notre expérience des grandes villes d'Europe nous a amené à la conviction qu'une rue commerçante, pour paraître animée, partant gaie et attirante pour les flâneurs, doit être encombrée; la foule appelle la foule et celle-ci demande à être coudoyée.

(1) Rue à percer près du palais de justice lors de l'achèvement des abords. Rue à percer place des Palais entre l'hôtel Bénard et l'hôtel Errera. Suppression des escaliers Belliard. Percement de l'impasse du Parc. Rue entre la porte de Schaerbeek et le centre.

(2) Ce sera le rôle de la prolongation de la rue du Lombard.

Digitized by Google

Voyez notre Marché aux Herbes, la rue des Fripiers, la rue Neuve. Cette dernière est préférée au large boulevard du Nord, qui lui est parallèle.

Voyez les *Graben* à Vienne, la *Kalverstraat* à Amsterdam, le *Corso* à Rome, la rue de Tolède à Naples, la rue des Serpents à Séville, les boulevards de Paris.

Ici, on nous arrêtera peut-être avec étonnement, en disant : mais les boulevards des Capucines, des Italiens, Montmartre et Poissonnière sont fort larges!

Erreur! Si l'on mesure l'espace réservé aux piétons — nous l'avons fait — entre les chaises des cafés et les kiosques à journaux, vespasiennes, colonnes d'annonce, on trouve 4 mètres de chaque côté. Personne ne songera à se promener sur la chaussée, entièrement livrée aux véhicules.

Donc, n'exagérons pas la largeur de nos rues commerçantes, sous peine de les rendre tristes et de les voir désertées par le public.

Influence morale et civilisatrice des vieux monuments et des beaux sites.

Nous avons déjà exposé, en commençant, l'importance de la conservation des vieux monuments; nous voulons, en terminant, insister à nouveau sur le rôle civilisateur de la beauté qu'ils dégagent.

Tout homme du Nord voyageant sur les rives de la Méditerranée, cette cuve enchanteresse où s'est brassée la civilisation de l'Europe, aura constaté l'énorme différence entre les mœurs de leurs populations et celles des peuples septentrionaux.

Malgré la vivacité du tempérament, qui se déchaîne quelquefois en crimes passionnels, on constate, chez les peuples du Midi, une distinction de manières, une élégance d'allures se traduisant en belles attitudes, une courtoisie se marquant dans les formules de politesse, qui

Digitized by Google

contrastent avec la grossièreté, la brutalité, le sans-gêne rustique, l'allure gauche des populations du Nord.

On ne peut l'attribuer qu'à la très longue civilisation qui, depuis quatre-vingts siècles, a dompté l'animal humain et l'a poli, affiné, en accumulant autour de lui les plus belles manifestations de l'art.

Songez donc ! A l'époque où cette vieille civilisation méditerranéenne donnaient des signes d'épuisement, nos pères erraient encore dans leurs forêts, aussi incultes, aussi sauvages, aussi brutaux que des Peaux-Rouges.

L'étranger qui entrait dans l'Athènes antique, disent les auteurs anciens, s'y sentait immédiatement au milieu d'un peuple policé d'une éducation supérieure et de sentiment délicat. Le long des chemins conduisant aux portes de la ville s'élevaient des tombes richement décorées, témoignant du respect filial des citoyens pour les ancêtres; plus loin, s'offrait au voyageur un exèdre en marbre, où il pouvait se reposer à l'ombre et se rafraîchir à une source pure; des hermès portaient les bustes de citoyens illustres avec des devises de bienvenue, et à mesure qu'il s'avançait vers l'Acropole, des temples, des monuments, des théâtres disaient à l'étranger la piété, le culte des héros, les goûts littéraires de la population de l'Attique.

Taine fait la même observation :

« Même dans les classes rustiques et incultes, l'intelligence est vive et dégagée. Comparez-les aux gens de même condition dans le nord de la France, en Allemagne, en Angleterre : la différence deviendra contraste. En Italie, un garçon d'hôtel, un paysan, un *facchino,* que vous rencontrez dans la rue, savent causer, comprendre, raisonner; ils portent des jugements, ils connaissent les hommes, ils dissertent sur la politique; ils manient les idées comme la parole, d'instinct, parfois brillamment, toujours aisément et presque toujours bien; surtout, ils ont le sentiment naturel et passionné du beau. Il n'y a que ce pays où l'on entende les gens du peuple s'écrier devant

Digitized by Google

une église ou un tableau : « *O Dio, com' è bello!* », et la langue italienne a pour exprimer cet élan du cœur et des sens un accent, une sonorité, une emphase admirables, dont la sécheresse des mêmes mots français est impuissante à rendre l'effet (1). »

Telle a été l'influence d'une civilisation séculaire.

Les monuments, les tableaux, les statues, les livres, les traditions, les légendes, les chants, la musique, la poésie, le théâtre, sont les accumulateurs qui emmagasinent ce que l'âme des peuples a conçu de plus beau, de meilleur, de plus profond au cours des temps, et, de ces énergies concentrées, jaillit l'étincelle qui donne un élan nouveau aux aspirations de la nation.

Ce sont bien les ancêtres qui ont produit les floraisons artistiques et les ont incorporées dans les œuvres de leur imagination. Mais celles-ci, à leur tour, exercent un effet réflexe sur la civilisation de leur postérité.

Tel un accumulateur après avoir été chargé par une dynamo pourra lui restituer la force reçue et la mettre en mouvement.

Conservons donc avec un soin pieux ces legs précieux, ces trésors pénétrés de la quintessence de l'âme de notre race et de l'esprit de notre nation.

CH. BULS.

(1) H. TAINE, *La philosophie de l'art en Italie*. Paris, 1866.

Digitized by Google

LE COSTUME DANS LE THÉATRE RELIGIEUX

DU MOYEN AGE (1)

Il est une basilique,
Aux murs moussus et noircis,
Du vieux temps, noble relique,
Où l'âme mélancolique
Flotte en pensers indécis.
(GAUTIER, *Poésies*, « Paysages »).

La basilique du poète, c'est ce moyen âge que les romantiques ont tant aimé, parce qu'il leur paraissait enveloppé des nuages du passé, des voiles de l'indéterminé, et que les historiens du XIXe siècle ont, à leur suite, mais avec plus de méthode et de précision, découvert ou exploré. L'un des résultats les plus curieux de ces investigations, qui se sont multipliées dans ces dernières années, est la démonstration, désormais irréfutable, que notre théâtre a pour ancêtre le théâtre religieux des places publiques, encore florissant au XVIe siècle, qui lui-même avait peu à peu quitté le chœur de l'église pour la nef, la nef pour le parvis, le parvis pour les carrefours.

Sans doute, la cérémonie même de la messe n'est qu'une dramatisation de la vie du Christ, mais il n'y a eu, à proprement parler, drame, que du jour où l'on ne s'est plus borné à dialoguer les évangiles, comme on le fait déjà au IXe siècle (2),

(1) Cette étude n'est qu'un fragment d'un travail plus développé que nous préparons sur l'histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux du moyen âge.

(2) Par exemple, dans l'*Évangéliaire de Noyon*. (Voir *Revue des questions historiques*, 1er juillet 1902, p. 279, et le curieux texte du Mont-Cassin, révélé par M. Wilmotte, Académie royale de Belgique, *Bulletin de la classe des lettres*, 1901, n° 7.)

Digitized by Google

mais où l'on se préoccupe de donner à chacun des officiants un rôle déterminé, où l'on met dans sa bouche des paroles différant du texte évangélique et appropriées à son personnage et où, enfin, on le revêt d'ornements appelés à le distinguer des autres desservants. Cela ne se fit guère qu'à partir du Xe siècle. L'évolution consista dans l'introduction, à l'usage des fidèles, de parties de texte en langue vulgaire ou, plus souvent, dans l'augmentation du nombre de personnages, de l'action, du décors, des accessoires et des costumes. C'est à ce dernier point de vue que nous comptons esquisser l'histoire du théâtre religieux en nous occupant d'abord du drame liturgique, c'est-à-dire incorporé obligatoirement ou facultativement dans les offices. Nous passerons ensuite au drame qui n'a plus avec le rituel que des liens assez lâches et que M. Sepet, l'érudit historien du théâtre, appelle le drame semi-liturgique. Celui-ci exige un tel développement de mise en scène que, bien souvent, il envahira le parvis, où il finira par se cantonner, tel le jeu d'Adam, n'employant plus la nef que comme coulisses. Enfin, semblable à une cellule qui, peu à peu, se détache de la cellule génératrice, le drame quitte tout à fait l'église, tout en restant en relation avec elle par l'identité des sujets, la participation du clergé, le prêt de costumes et d'ornements, le but d'édification qu'il est censé poursuivre, mais il vit cependant d'une existence laïque et indépendante et s'appelle plus spécialement le mystère.

C'est donc successivement dans le drame liturgique, semi-liturgique et dans les mystères français que nous étudierons les transformations du costume (1), sans d'ailleurs attacher à notre division autre chose qu'une valeur didactique.

Quant au drame liturgique, nous distinguerons entre le cycle de Pâques, qui a pour objet la mort et la résurrection du Christ, et le cycle de Noël, qui célèbre la naissance du Sauveur et les circonstances qui l'ont entourée.

(1) Cet article pourrait être considéré comme une introduction à l'*Histoire du costume au théâtre en France depuis les origines du théâtre en France jusqu'à nos jours*, par AD. JULLIEN. (Paris, 1880, in-8° pl.) L'auteur a, en effet, négligé le moyen âge.

Digitized by Google

Tout le drame de Pâques, qui aboutit plus tard, au XV^e^ siècle, aux milliers de vers des Passions de Greban et de J. Michel, est issu d'un dialogue entre les trois Maries, Marie-Madeleine, Marie Jacobé et Marie Salomé, qui se rendent au tombeau du Christ pour oindre son corps et à qui l'ange révèle la divine résurrection; voici la traduction de ce dialogue, sous sa forme la plus simple :

L'ANGE AUX FEMMES. — Qui cherchez-vous dans le sépulcre?

LES FEMMES. — Jésus de Nazareth crucifié.

L'ANGE. — Il n'est pas ici, il est ressuscité, comme il l'avait prédit; allez et annoncez qu'il est ressuscité (1).

Le personnage de l'ange est joué par un enfant de chœur; le plus souvent, il garde la droite du tombeau, tandis qu'un autre enfant se dresse à la gauche : tous deux sont vêtus d'aubes, qui les enveloppent de toile blanche (2). A Soissons (3), l'on estime que ce rôle angélique exige la participation de deux diacres en aubes simples, la tête couverte de leur amict, ayant endossé au-dessus de l'aube des dalmatiques blanches. Mais, en dépit de l'austérité des circonstances et de la douleur pascale, le peuple des fidèles prend goût à ce spectacle et les prêtres, un peu par désir d'augmenter la majesté des envoyés du ciel, beaucoup aussi peut-être par un goût dramatique déjà plus avancé, ne se contentent pas de cette mise en scène trop simple. Voyez, à Narbonne (4), ces deux enfants, sont-ils mignons et fiers dans la blancheur de leurs aubes et de leurs amicts, sous l'étole, dont les larges bandes violettes tombent de leurs grêles épaules! Ce n'est pas tout; leur visage garde le reflet d'un drap rouge qui ceint leur front et leur donne comme un éclat de paradis, et combien ils sentent avec orgueil leurs grandes ailes adaptées à leur dos et qui s'étendent, comme prêtes à s'échapper dans un suprême envol!

L'ange d'Orléans (5) est plus superbe encore. Son aube est

(1) LANGE, *Die lateinischen Osterfeiern*. Munich, 1887.

(2) Par exemple à Tours. LANGE, *op. cit.*, p. 24.

(3) Voir LANGE, *op. cit.*, p. 25.

(4) Id., *op. cit.*, p. 64.

(5) Manuscrit 178 d'Orléans, *apud* DU MÉRIL, *Origines latines du théâtre moderne*. Paris, 1849.

Digitized by Google

dorée et sur sa tête pèse une mitre privée de ses rubans ; sa main gauche tient une palme, sa droite un chandelier brillant de lumières. Le rôle des trois Maries est naturellement tenu par des prêtres, puisque la femme ne peut avoir de part directe aux cérémonies du culte. (D'ailleurs les rôles de femme ont été remplis par des hommes jusqu'au XVI^e^ siècle, même dans Shakspeare.) Ces prêtres sont vêtus soit de dalmatiques blanches (1), sortes de chasubles à manches, soit de chapes, blanches également (2), et presque toujours coiffés de l'amict (3). Il faut croire que ce rectangle de toile fine se prêtait particulièrement à imiter la coiffure féminine de l'époque, ou n'y avait-il là qu'une application particulière et non intentionnelle de ce vêtement liturgique, dont l'emploi, avant le XIII^e^ siècle, était beaucoup plus fréquent qu'aujourd'hui? Au XVI^e^ siècle, les trois Maries, qui continuent à jouer le même rôle à la fin des grands mystères, quitteront cette simplicité évangélique pour imiter le luxe ambiant : Marie, fille de Jacob, en cotte de damas bleu et manteau de toile d'or sur champ rouge, précédera Marie Salomé, en cotte de drap d'or et manteau de satin violet, toutes deux éclipsées par le manteau de velours cramoisi et le voile de crêpe de soie à franges d'or de la pénitente Marie-Madeleine (4).

Mais revenons à des siècles plus humbles, à ces représentations naïves des XI^e^ et XII^e^ siècles, où déjà, mais plus fréquemment au XIII^e^ siècle, le Christ apparaît en aube teinte en rouge, comme ensanglantée, couronné d'un diadème et portant la barbe, ayant la croix en main et les pieds nus (5). C'est déjà une addition hardie que cette apparition du Christ, contemporaine de sa figuration sur les croix dans les églises, mais plus curieux encore seront les travestissements qu'on lui fera subir et dont

(1) Texte de Tours II, *apud* LANGE, *op. cit.*, p. 24.

(2) Texte de Spire, *apud* LANGE, *op. cit.*, p. 33.

(3) Texte de Narbonne, *apud* LANGE, *op. cit.*, p. 64.

(4) *Relation de l'ordre de la triomphante et magnifique monstre du mystère des actes des apôtres*, par JACQUES THIBOUST, publiée par Labouvrie. Bourges, Manceron, 1836, in-8°, p. 27.

(5) *Office du Sépulchre au Mont-Saint-Michel*, *apud* DU MÉRIL, *op. cit.*, p. 94.

Digitized by Google

nous parlerons plus loin. Au surplus, il joue lui-même un rôle important dans des scènes qui sont venues se greffer sur celle du sépulcre et puis ont vécu d'une vie indépendante, par exemple, dans les drames de l'apparition de Jésus aux pèlerins d'Emmaüs : ceux-ci nous sont présentés enveloppés d'une tunique et de chapes, sorte de pélerines à capuchon que portaient les moines ; leurs bâtons et leurs besaces indiquent assez les personnages qu'ils représentent : ils portent chapeaux et ont la barbe longue (1). Voit-on dans ces indications l'extension de la mise en scène et de l'appareil scénique? Sent-on assez dans ces détails des chapeaux, des besaces et des bâtons, l'invasion sournoise de l'élément laïc dans la nef, car ceci ne se joue déjà plus dans le chœur.

Quittons cette triste époque où la liturgie pleure la mort du Rédempteur et hâtons-nous vers cette joyeuse période de Noël, où, égayée des vagissements de l'enfant nouveau-né, toute l'Église semble prendre part à ses premières joies et ses premiers sourires. La préoccupation principale des théologiens est alors de persuader à tous, et surtout aux juifs, lesquels ont méconnu le Messie, que c'est vraiment l'envoyé du ciel, pour racheter les fautes humaines, qui est né dans la crèche de Bethléem : un sermon apocryphe de saint Augustin s'y prêtera à merveille ; dans ce sermon, il évoque tous ceux qui, dans l'Ancien Testament, ont annoncé l'arrivée du Sauveur, en y ajoutant Virgile, considéré par le moyen âge non comme un grand poète, mais comme un grand sorcier, et la Sibylle, ce qui est au moins aussi ahurissant ! Or, le peuple n'entendait guère les textes de la *Vulgate* et, pour achever de l'édifier, on matérialisa l'évocation. Moïse, tables en main, en aube et en chape, cornu et barbu ; Isaïe, portant une étole rouge, hirsute lui aussi ; Aaron en costume d'évêque (!) et en mitre ; Habacuc en dalmatique, grignotant des racines, et d'autres encore, viennent réciter leur prophétie. Mais c'est bien long ce défilé, il faut au rustaud qui s'ennuie, un inter-

(1) *Office de voyageurs* ; ordinaire de Rouen, *apud* DU MÉRIL, *op. cit.* p. 118. L'ordinaire est du XIV^e^ siècle, mais les drames qu'il renferme sont bien plus anciens.

Digitized by Google

mède; patience, le voici : Balaam, bien vêtu, les talons garnis d'éperons, s'avance, carrément assis sur son ânesse; en vain il la talonne; la pauvre bête pousse de formidables « hi-han », à la grande joie du populaire, mais s'arrête devant le glaive d'un ange, puis recule, et Balaam confesse la venue du Sauveur. A Rouen (1), et ailleurs aussi sans doute, c'est à un homme couvert d'une peau d'âne qu'est confié le rôle de la légendaire monture. Cependant, il n'y a pas de spectacle plus agréable au peuple opprimé que celui des tyrans et de leurs hommes d'armes; ils ne manquent point au défilé : Nabuchodonosor, en ornements royaux, s'avance, et c'est tout un petit drame dans le défilé, le roi essayant en vain de faire périr Daniel dans le bûcher préparé au centre de l'église. Les gardes du souverain ont, sans doute, la cotte de mailles, le heaume en tête ou simplement le chapeau des militaires d'ordre inférieur, au XII^e^ siècle (2). Zacharie ne tarde pas à les suivre, habillé en juif, ce qui implique un souci de vérité dans le costume et une préoccupation de couleur locale, amplement compensée par l'anachronisme de la mitre infligée au brave Aaron. La Sibylle couronnée porte un vêtement de femme : nous voilà en pleine comédie et assez loin de l'office (3). La procession des prophètes de Laon est plus précise encore : Habacuc est barbu, courbé et bossu; Élisabeth, en habit de femme, est visiblement enceinte; Jean-Baptiste a une tunique poilue et de longs cheveux; Nabuchodonosor, en vêtements royaux, a la démarche orgueilleuse; la Sibylle, en habit de femme, échevelée, couronnée de lierre, est semblable à une folle; Balaam, courbé sur son âne, donne de l'éperon (4).

(1) GASTÉ, *Les drames liturgiques de la cathédrale de Rouen*. Caen, 1893, in-8°, p. 5 à 16 : *Festum asinorum*.

(2) SEPET, Bibliothèque de l'école des chartes, VI^e^ série, t. III, p. 228 : on sait que M. Sepet est l'auteur de la théorie que nous venons d'exposer sur le développement et la dramatisation du sermon de saint Augustin, aboutissant à une série de drames séparés, par exemple, ceux de Daniel.

(3) Cela est si vrai que le *Jeu d'Adam*, joué vers 1150 (édité par Grass, dans la *Romanische Bibliothek*, n° 6, Halle, Niemeyer, 1891), reproduit ce défilé avec les mêmes rubriques et les mêmes costumes.

(4) *Ordinaires de Laon* (XII^e^ et XIII^e^ siècles), par le chanoine ULYSSE CHEVALIER. Paris, Picard, 1897, in-8°, p. 385.

Digitized by Google

Or, l'on ne se borne pas à annoncer le Christ, on le présente dans sa crèche entre l'âne et le bœuf, sur les genoux de la Vierge-Mère et veillé par les deux sages-femmes, dont le moyen âge, prétendument si idéaliste, ne saurait se passer, et que représentent deux prêtres en dalmatiques (1)! Voici que surviennent les trois rois mages qui, guidés par l'étoile, étoupe enflammée suspendue devant eux, et vêtus à la façon des rois, donc en manteau de pourpre et couronnés, s'acheminent vers le lieu saint. A Limoges, les trois chanoines qui remplissent ces augustes fonctions sont vêtus de soie et ont chacun, sur la tête, une couronne d'or et, en main, un sceptre doré ou un autre joyau précieux (2). Ce n'est que plus tard qu'on noircit le visage à l'un d'eux parce que les commentaires de Bède ont conduit, en vertu du génie symbolique du moyen âge, à leur faire représenter dès le XV^e^ siècle les trois parties du monde alors connues (3). Ainsi les montrent encore les fêtes traditionnelles des rois et les mascarades enfantines de nos villages de Flandre et de Wallonnie, quoique souvent, comme à Gausain, le drap de lit ait remplacé la chape de soie (4). Des personnalités plus humbles n'étaient pas moins sympathiques à ceux qui se pressaient dans la nef, nombreux et attentifs, un peu ébahis même, pour voir les saints mystères de la religion, ingénieusement rendus visibles à leur naïve ignorance; nous faisons allusion aux pasteurs d'abord vêtus de tuniques et d'amicts (5), puis armés de bâtons et, enfin, sans doute, mais

(1) *Officium pastorum*. Rouen, voir GASTÉ, *op. cit.*, p. 27. Ces sages-femmes se retrouvent aussi dans l'iconographie.

(2) DU MÉRIL, *Office des mages de Limoges*, *op. cit.*, p. 151.

(3) C'est du moins ainsi qu'a évolué l'iconographie des mages. Qu'on se rappelle le délicieux tableau de Marguerite Van Eyck à l'exposition des primitifs à Bruges : les trois rois mages ont visage blanc. Le pseudo-Bède (*Patrol.*, t. XCIV) se borne à dire que Balthazar eut le teint brun, ce qui conduisit à en faire un nègre. Les drames liturgiques ne portant aucune indication de couleur, il est certain qu'il en était des offices comme de la peinture et que le digne compagnon de Melchior et de Gas ard était de teint blanc comme eux. Voir aussi MALE, l'*Art religieux au* XIII^e^ *siècle*. Paris, Colin, 1902, in-4° pl., p. 252.

(4) DEWERT, *Bulletin de Folklore*, 1902, p. 136, sqq. Les bonnes feuilles de cet article m'ont été aimablement communiquées par M. Monseur, directeur de la Revue. Le numéro cité n'a pas encore paru.

(5) *Officium pastorum* Rouen. GASTÉ, *op. cit.*, p. 25.

Digitized by Google

ici les textes purement ecclésiastiques font défaut, attifés plus populairement encore.

Qu'on ne juge pas cependant, d'après la simplicité des costumes que nous venons de décrire, qu'il en fût toujours de même. Le travestissement et la mascarade étaient loin d'être inconnus aux nefs médiévales, où notre rêverie romantique et notre mysticisme à la Chateaubriand ou à la Rodenbach ne met que les cornettes blanches des béguines et les fronts inclinés des peuples et des clercs craintifs et adorants. Par exemple, après la scène des Maries au tombeau, Marie-Madeleine, restée en arrière, aperçoit, conformément au texte des évangiles, Jésus en jardinier (1); ce n'est pas tout : celui-ci se retire à l'écart et rentre assez vite; on impose donc à l'acteur, on ne peut appeler autrement le prêtre qui remplit ce rôle, une transformation rapide; à sa rentrée en scène, il apparaît vêtu d'une chape de soie ou d'un manteau de soie, tenant la croix (2), mais à Orléans, son nouveau costume est plus compliqué : il est drapé dans une dalmatique blanche, sa tête est enveloppée de bandelettes blanches ornées d'amulettes précieuses, il porte la croix dans la main droite et dans la gauche le texte des évangiles recouvert d'une pale momentanément enlevée au calice qu'elle voilait (3). Le même manuscrit d'Orléans impose à Jésus pour son apparition à Emmaüs le costume de pèlerin et on recommande à l'ordonnateur beaucoup d'exactitude. On n'hésite pas à appliquer du minium aux pieds du Sauveur pour répondre au doute de Thomas (4). C'était la même substance qui, assurément, servait de fard à Marie-Madeleine, laquelle paraissait en courtisane (5). Les mascarades étaient un fait courant dans les églises. Les papes Grégoire IX et Innocent III se plaignent amèrement des jeux de théâtre qui s'y donnent et surtout des excès auxquels

(1) Montpellier (manuscrit H. 304), voir GASTÉ, *op. cit.*, p. 33.

(2) *Officium sepulchri.* Rouen. Voir GASTÉ, *op. cit.*, p. 63.

(3) Manuscrit 178 d'Orléans. Voir DU MÉRIL, *op. cit.*, p. 115.

(4) *Mystère de l'apparition à Emmaüs* (Orléans, manuscrit 178). Voir DU MÉRIL, p 122.

(5) Orléans, manuscrit 178. DU MÉRIL, *op. cit.*, p. 213 : « Résurrection de Lazare ».

Digitized by Google

se livrent à cette occasion les diacres, prêtres et sous-diacres (1). L'évêque des enfants, origine de notre bon saint Nicolas, élu le jour des saints Innocents par ses petits camarades les enfants de chœur, célébrait un office qui ne devait pas être bien sérieux, et où le jeune officiant devait se préoccuper plus de sa mitre, de sa crosse en argent doré, de ses mitaines brodées et de sa chape de satin que de ses devoirs liturgiques.

Peu de tentures et de draperies dans le drame liturgique. Faut-il trouver l'origine du rideau dans cet office du x^e^ siècle, où l'ange soulève un voile et montre la place d'où l'on a enlevé la croix pour symboliser la résurrection (2)? Ailleurs, le sépulcre est recouvert d'étoffes de soie (3).

En fait de drames semi-liturgiques nous sommes assez pauvres, à moins de considérer comme tels les drames d'Hilaire et d'autres encore, où le souci de la mise en scène est poussé très loin, mais qui se donnent toujours dans les églises ou dans les abbayes. Le vrai type du drame semi-liturgique en langue vulgaire est l'admirable jeu d'Adam. On le date du milieu du XII^e^ siècle et il est écrit en dialecte anglo-normand (4). C'est avec la *Passion*, de Gréban, le seul drame du moyen âge qui ne soit pas embarrassé de longueurs théologiques et morales, d'insanités, de grossièretés ou de verbiage et qui soit parfaitement lisible pour un homme de goût. Certaines scènes sont délicieuses, telle la séduction d'Ève par le démon, qui apparaît plutôt comme un aimable Don Juan en quête d'une proie adultérine que comme un diable hideux ; telle encore l'enthousiasme d'Ève après avoir goûté du fruit défendu. La mise en scène y est très développée : déjà l'action se passe sur le parvis et des décors montrent aux spectateurs l'enfer et le paradis, mais le lien avec la liturgie est évident : des répons qui figurent dans la plupart des rituels, l'église servant de coulisses pour Figura (Dieu) qui y rentre après avoir récité sa partie, le défilé des prophètes du Christ qui suit cette jolie œuvrette, empreinte de

(1) SEPET, *op. cit.*, p. 264, et GASTÉ, *op. cit.* : « Appendice sur la fête des fous. »

(2) LANGE, *op. cit.*, p. 38.

(3) GASTÉ, *op. cit.*, p. 58.

(4) D'après l'opinion dominante.

Digitized by Google

l'élégance et de la perfection du grand siècle littéraire du moyen âge, indiquent assez les liens qui rattachent notre œuvre à la liturgie. Ces explications étaient indispensables pour éclaircir le caractère de transition que présentent les costumes de ce « jeu » : ce sont encore des vêtements sacerdotaux, mais ils prennent un aspect particulier; ils se laïcisent pour ainsi dire. Dieu est en dalmatique (1), comme il sied, mais il ajoute une étole lorsqu'il condamne Adam et prononce sa chute. Est-ce un signe de sa juridiction suprême (2)? L'ange qui chasse les malheureux pêcheurs et garde le paradis, tenant en main un glaive radieux, est vêtu d'une aube (3). Personnages liturgiques Par contre, Adam est en tunique rouge, laquelle a pu se trouver au vestiaire de l'église; Ève, plus coquette, est revêtue d'un vêtement de femme blanc, peut-être une aube modifiée, et d'un péplum de soie blanche, ce qui ne manquait pas d'élégance et était assurément un élément étranger, à moins qu'il ne s'agisse d'une chape un peu transformée (4). Le symbolisme apparaît clairement dans les habits rouge sanglant du meurtrier Caïn et dans les vêtements blancs de son frère. Un détail curieux : aussitôt qu'Adam, ayant goûté la pomme, comprend l'étendue de sa faute, il se cache derrière les toiles des décors, de façon à ne pouvoir être vu du peuple, enlève ses habits luxueux et en revêt d'autres très pauvres, cousus de feuilles de figuier qui, dans l'espèce, n'étaient probablement que des feuilles de vigne. Cette réserve, dans le fait de montrer les ancêtres des hommes en costume complet et de les faire se déshabiller et se rhabiller dans les coulisses, indique une pudeur que les mystères des siècles suivants ne connurent plus, car le *Mystère du Vieux Testament* (5), montrant la création de l'homme, précise que « se doit

(1) *Jeu d'Adam*, éd. GRASS, p 3.

(2) SEPET, *Bibl. Ecole des chartes*, 4e série, t. IV, p. 269 et 270, et *Jeu d'Adam*, p. 24.

(3) *Jeu d'Adam*, p. 29.

(4) Comme le suppose, sans autre preuve d'ailleurs, M Sepet, *ibidem*.

(5) Publié par JAMES DE ROTSCHILD et M. ÉMILE PICOT, *Société des anciens textes français*, t. Ier, p. 30. Bien que l'imprimé qui y est reproduit date du XVIe siècle, la plupart des mystères reproduisent des drames antérieurs.

Digitized by Google

lever Adam tout nud ». Beaucoup de savants pudibonds (en histoire, la pudeur est mauvaise conseillère) ont voulu comprendre, chaque fois qu'il y avait le mot nu, que le personnage se mettait en chemise et ils se sont appuyés sur certains textes. Nous voulons bien que, dans quelques cas, leur interprétation soit exacte, et, pour être honnête, nous leur fournirons nous-mêmes des armes. Dans le *Mystère de saint Vincent*, le bourreau Heurtault dit au martyr : « Despouillé serez tres tout nu » (1). En marge, la rubrique explique : « Ils les despouillent en la chemise et le deschaussent », et plus explicitement ailleurs : « Ils le dépouillent tout nu jusques aux petiz draps ». Inutile, pensons-nous, d'expliquer ce terme. Ils sont plutôt gênants, ces messieurs qui veulent trop expliquer, car ils nous forcent, dans l'intérêt de la vérité, à sortir certains textes que nous n'aurions pas songé à montrer : tels ces mots de Grébaη, après le péché originel : « Icy assemblent des feuilles de figuier et en couvrent leurs natures » (2). Il en est de même chez les chastes Anglais dans le *Jeu de Coventry*. Ailleurs, Jésus sur la croix est complètement nu (3). Et puis, mieux vaut ne pas parler de la pudeur des mystères, car cela nous fait songer à la *Vengeance Notre-Seigneur*, pièce fameuse, où le meneur du jeu, résumant ce que les spectateurs ont pu admirer, s'écrie :

Vous avez veu vierges dépuceller
Et femmes mariées violer,

et il n'est pas douteux à en juger par certaines miniatures qu'il n'en ait été ainsi en réalité, à moins qu'on se soit borné à un simulacre très réaliste comme dans le *Mystère de sainte Apolline*, si vivement représenté par le célèbre Jean Fouquet dans sa merveilleuse miniature de Chantilly. Et dire qu'on s'est

(1) Bibliothèque nationale (Paris), manuscrit fr. 12538 (1476), f° 118 r° et 120 v°.

(2) *Mystère de la Passion*, d'ARNOUL SIEBAN, publié par Gaston Paris et G. Raynaud Paris, Vieweg, 1893.

(3) *Mystère de la Passion* de JEAN MICHEL, joué à Angers en 1486, s. l. n. d., in-fol., goth. (Bibliothèque nationale).

Digitized by Google

effarouché aux débuts du théâtre libre des audaces d'Antoine !

Ces dénudations ne laissaient pas d'être parfois difficiles, comme dans le cas où sainte Barbe, qui est représentée par un jeune garçon, apparaît nue sur le théâtre (Metz, 1468) : l'illusion devait être plutôt difficile à conserver. La même question se pose pour un texte des *Miracles de Notre-Dame* (XIVe siècle) (1), où la présentation d'une nudité complète sur la scène est irréfutablement attestée. Une femme s'est détachée des liens conjugaux pour se réfugier dans un monastère d'hommes, où elle vit pieusement, déguisée en moine. Elle meurt : son mari en ayant reçu avis, réclame le corps, comme étant celui de sa femme. L'abbé fait dépouiller la morte « toute nue » pour s'assurer de son sexe et commentant ses constatations, dit :

Or regarde,
Tu vois à son sexe devant
Qu'il estoit femme.

N'y a-t-il pas dans ces textes et dans ces faits un argument de plus en faveur de l'affirmation du progrès moral de notre temps sur ces âges déjà lointains ? Le XIVe siècle est plein de mystères mimés et de mascarades ou momeries, lesquelles fleurissaient surtout en Angleterre (2), mais nous nous bornons aux mystères parlés : les miniatures des manuscrits vont ici suppléer au silence des rares textes français que nous possédons de cette époque. Celles du manuscrit 579 de Besançon, qui renferme un mystère intitulé *Le jour du jugement* et relatif au grand schisme d'Occident, ont servi à M. Roy (3) à déterminer la date de ce drame par le seul examen des costumes qu'elles peignent. Les soldats, dont l'apparition sur la scène est restée si chère au peuple, sont coiffés du chapeau de fer aux

(1) *Miracles de Notre-Dame*, édités par G. Paris et Ulysse Robert pour la *Société des anciens textes français*, t. III, p. 124 et 125.

(2) On trouvera des détails curieux sur le costume, les masques, les déguisements en Angleterre au XIVe siècle dans l'excellent ouvrage de BROTANEK, *Die englischen Maskenspiele. Wiener Beiträge zur englischen Philologie*. Wien, 1902.

(3) E. ROY, *Le jour du jugement*. Paris, Bouillon, 1902, p. 116-118.

Digitized by Google

ailes rabattues et portent une sorte de glaive nommé « malchus », la hache et « maillets d'acier et périlleux bâtons pour effondrer heaumes et bassinets », comme dit Froissart. Les chevaliers, à pied, sont coiffés de casques ovoïdes ou de bassinets à camail de mailles, leur cachant les tempes; ils portent des haubergeons, sorte de chemise de mailles, descendant jusqu'à mi-cuisses et tiennent en main de longues lances unies, comme on en voit dans la miniature attribuée avec raison à Jean Fouquet par M. le comte Durieu et représentant la crucifixion (1). Le diable Engingnart porte un surcot bleu à capuce rouge. Il a voulu se déguiser en jeune dandy du temps. Aussi, en signe de noblesse, les manches pendues de son surcot, doublées d'hermine, tombent-elles presque jusqu'à terre, mode générale au moyen âge et dont les manches tombantes de nos toges d'avocat ne sont que des survivances. Cependant, ces fausses manches sont percées à la hauteur du poignet pour laisser paraître les petites manches serrées de son pourpoint mauve. Les autres diables sont moins gracieux, généralement peints en noir ou en roux; leur queue frétille au bas de l'échine; leurs boucliers de couleurs voyantes choqués à leurs fourches font un tintamarre assourdissant.

Un document plus précieux encore pour l'histoire du costume au théâtre et dans la vie civile sous Charles VI est le fameux Térence de l'Arsenal (2). Ses miniatures déploient à nos yeux l'invraisemblable variété des coiffures que présentait non l'époque du grand comique latin, mais la cour de cette vaniteuse Isabeau de Bavière : voici les chapeaux à hautes formes coniques, tronqués, presque sans bords, les bonnets de fourrure, les chaperons cent fois modifiés des hommes et dont les longues queues tombent sur le dos et traînent jusqu'à terre. Voici les chapeaux de femme, huves ou guimpes blanches,

(1) Voir *Deux miniatures inédites de Jean Fouquet*, par M. le comte P. DURRIEU (*Bulletin et mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, 7e série, t. I, 1900, in-8°).

(2) *Bibliothèque de l'Arsenal*, manuscrit 664 (voir l'analyse du savant bibliothécaire Henry Martin dans le *Bulletin de la Société d'histoire au théâtre*, n° 1. Paris, Schmidt, 1902, gr. in-8°, pl.).

Digitized by Google

retombant en plis flottants sur les épaules, atours extraordinaires, rouges pour les femmes du peuple, noirs, roses ou bleus, pour les demoiselles et les bourgeoises et qui figurent de chaque côté de la tête des cornes si démesurées, que « lorsqu'elles voulaient passer l'huis d'une chambre, il falloit qu'elles se tournassent de côté et se baissassent » (1), à telle enseigne qu'Isabeau de Bavière dut faire agrandir les portes des appartements de Vincennes. La houppelande fait fureur, longue ou courte, en forme de large manteau ouvert pour les femmes, en manière de tunique pour les hommes. Elle est fourrée d'hermine; les ceintures des hommes sont ornées de pierres précieuses; leurs jambes emprisonnées dans des chausses miparties, c'est-à-dire une jambe rouge, l'autre jaune, jusqu'à employer pour un même costume six couleurs entremêlées. Les souliers d'étoffe ont le plus souvent des pointes relevées, et parfois munies d'une clochette, comme d'ailleurs le bas du surcot, ce qui transformait l'élégant en homme-orchestre. Véritable folie qui, partie d'en haut, semblait gagner la nation; pléthore d'ornements, reflet de cette société orgueilleuse qui, oubliant les maux de la patrie, voulait s'étourdir dans le luxe et dans les fêtes (2).

Pour le XVe siècle, où une véritable épidémie de mystères sévit en France, d'Angers à Romans, de Valence à Arras, jusqu'à gagner les plus petits villages, nous ne devrons plus nous borner à des hypothèses ou à l'examen de miniatures, toujours sujettes à caution, à cause de la fantaisie de l'artiste.

Avant tout, une remarque générale : il est faux de dire, comme l'a fait même M. Petit de Julleville (3), que, « jusqu'à la Renaissance, aucune préoccupation de « couleur locale » ou de vérité dans la mise en scène ne sollicita les auteurs ou entrepreneurs de mystères ». La préoccupation existe, mais mal infor-

(1) Paroles d'un contemporain, Juvénal des Ursins, cité par Roy, *op. cit.*, p. 117.

(2) Voir les pages consacrées à cette matière par l'admirable historien du *Siècle des Artevelde*, Léon Vanderkindere, Bruxelles, Lebègue, 1879, p. 391 sqq., qui a su, mieux que personne, faire revivre dans des pages pénétrantes cette curieuse époque.

(3) *Les mystères*. Paris, Hachette, 1880, 2 vol. in-8°, t. I. p. 379.

Digitized by Google

mée, voilà tout : si la Vierge et les Maries sont en religieuses du moyen âge, si le grand prêtre juif est en bonnet bleu, rabat blanc et toge rouge, ce qui est une tentative de « couleur locale » non suivie d'heureux effets, si les soldats romains ont des cuirasses bleu d'acier, des brassards et cuissards de cuivre doré (1), c'est que les organisateurs, dont l'information était aussi limitée que celle des peintres jusqu'au XIX^e^ siècle, croyaient sincèrement que les Romains et les juifs étaient revêtus d'ornements et d'accoutrements semblables aux leurs. De plus, en eux s'entrechoquaient le désir de faire juste et celui de faire somptueux, afin d'honorer mieux, dans cette œuvre religieuse de la représentation d'un mystère, Dieu, ses saints et ses anges. Dans la *Passion*, de Donaueschingen, un personnage symbolique, Judea, qui dispute, suivant l'usage, avec Christiana, apparaît, dit la rubrique, « judaïquement vêtue », donc à la mode judaïque. Comment nier encore en présence de ce texte et d'autres, que nous pourrions citer, la préoccupation de vérité dans le costume, préoccupation mal servie par une connaissance insuffisante. Les pauvres gens ignoraient les lois de l'évolution!

Au Seigneur tout honneur. Dieu, qui veille du haut de son paradis, orné de fleurs fraîchement coupées, aux destinées du mystère, comme aux destinées du monde, siège majestueusement sur sa « chaire », vêtu en empereur ou en pape, tiare ou couronne sur la tête, boule impériale dans la main gauche, sceptre dans la droite (2). Ensuite, c'est Jésus qui, sur le mont Thabor, après être sorti du décor représentant la montagne et où il s'est habillé, réapparaît à ses disciples avec « la robe la plus blanche que faire se pourra et une face et les mains toutes d'or bruny. Et ung gran soleil a rays (rayons) par derrière (3) ». C'est le nimbe doré de nos peintres primitifs et de nos miniaturistes. Au moment des tortures, que lui font subir

(1) Voir les merveilleuses miniatures de l'édition sur vélin de la *Passion*, de JEAN MICHEL, à Paris, chez Vérard, 1490 (Bibliothèque nationale, *incunables*, *YK.*, 350. Salle d'exposition, *RL.*, n° 320).

(2) Voir BAPST, *Essai sur l'histoire du théâtre*. Paris, 1889, in 4°, pl.

(3) *Passion* de JEAN MICHEL, déjà citée, 1re édition gothique.

Digitized by Google

les bourreaux d'Hérode, la robe blanche dont on affuble le divin martyr est une indignité de plus qu'on lui inflige, parce qu'elle tend à le faire considérer comme un fou. Ainsi l'ordonne Hérode :

« Prens l'abillement
D'un de mes foulz qui soit bien simple. »

Grongnart saisit un habillement blanc et en revêt le Christ par-dessus sa robe de pourpre. Jésus a, de plus, « une cappe derrière, longue jusqu'au dessous du gras de la jambe, et sera ceint d'une ceinture blanche (1) ». Mais cette robe de pourpre, dont il vient d'être question, est le vrai et naturel vêtement du Sauveur et symbolise le sanglant sacrifice.

« Qui est celuy dont la vesture
Est tainte de rouge tainture? (2) »

s'écrient les anges qui le saluent à sa montée en paradis terrestre avec les âmes des anciens prophètes arrachées aux prisons d'enfer.

Nous sommes bien informés des costumes du *Mystère de sainte Barbe*, s'il est vrai que les peintures de l'église Saint-Martin de Connée ne sont, comme l'affirme le P. Pottier (3), qu'une reproduction du drame joué à Laval. La sainte, qui est fille de roi, est vêtue de la robe écarlate doublée d'hermine, au corsage ajusté, des dames de qualité du XV^e^ siècle, vêtement trop riche qu'elle dépouille par la suite pour une simple robe verdâtre. Nous devons aussi suppléer par des peintures, nettement inspirées des représentations dramatiques, à l'insuffisance de nos renseignements sur les costumes des hommes du peuple. Le fossoyeur qui enterre sainte Barbe est coiffé d'un chapeau de paille aux bords rabattus et porte un haut de chausses collant, des chausses ou guêtres blanches

(1) *Ibidem.*

(2) *Mystère de la Résurrection*, attribuée à tort à Jean Michel, voir *Romania*, t. XXVII, p. 623), comme l'a prouvé M. Macon, conservateur-adjoint, à Chantilly, par l'éditeur Ant. Vérard, Paris, antérieur à 1499. (Bibliothèque nationale, *H.* 4353. *Incunables*). (Date de la représentation : Angers 1456.)

(3) *Vie et histoire de Madame sainte Barbe.* Leval, 1902.

Digitized by Google

et des sabots noirs : on voit que les joyeux fossoyeurs d'Hamlet ont des ancêtres sur les planches. Les ignobles bourreaux de sainte Apolline, dont le martyre a été peint par Jean Fouquet, qui s'est plu à reproduire avec fidélité une scène de mystère, rappellent avec leurs chausses mi-parties jaunes et vertes, les serviteurs de ville dont le costume se maintint longtemps encore tel que nous le présente la miniature citée (1). Le lépreux, cette plaie des communes médiévales, parcourt les échafauds en faisant sonner ses cliquettes (2), qui doivent écarter de lui les bonnes gens apeurées, et il se rencontre avec les pauvres en guenilles, qu'entretient une charité sans discernement et qui couvrent les scènes de leurs voix hurlantes et lamentables ou de leurs plaisanteries de Cour des miracles. Reposons-nous les yeux de ce spectacle en considérant le paradis où tous les ordres d'anges sont groupés par gradins, les trônes, les dominations, etc.; sourions à Gabriel, vêtu de blanc et le visage teint en rouge, et à l'ange Séraphin, fardé aussi et dont la robe est de pourpre (3). Les travestis sont toujours en faveur et c'est grande joie pour les spectateurs du parterre de voir Satan, qui essaye de tenter Jésus dans le désert, disparaître un instant pour reparaître en habit d'ermite puis en toge de docteur, enfin, en vêtements royaux. Bien plus, comme les habitudes et les goûts du public n'ont guère varié, nous assistons en pleine passion de Jésus-Christ à la toilette de la voluptueuse Marie-Madeleine, scène qui aurait fait la joie des habitués de nos revues de fin d'année. Marie-Madeleine s'étant lavée à l'eau de rose avec un linge fin, et s'étant fardée, s'inquiète de ce qu'on pensera d'elle, et Pérusine, sa suivante, de lui répondre :

« Je croy qu'au monde n'y a femme
Qui ait plus d'amignonnements

(1) GRUYER. *Les quarante Fouquet*, cité par le P. POTTIER, *op. cit.*, p. 77.

(2) Manuscrit 657 de Chantilly, p. 21 v°. Saisissons cette occasion pour remercier M. Macon de l'amabilité avec laquelle il s'est appliqué à faciliter nos recherches dans l'admirable bibliothèque du duc d'Aumale.

(3) *Résurrection*, attribuée à J. MICHEL. Manuscrit fr. 972 (l'incunable n'est pas la reproduction littérale du manuscrit de Chantilly ni du manuscrit fr. 972 (Bibliothèque nationale) que je cite ici f° 42 v° et 53 v°).

Digitized by Google

(c'est-à-dire accoutrements ; mot délicieux mais intraduisible) mais la coquette n'est pas rassurée encore :

Suis-je assez luisante ainsi? fait-elle.

PÉRUSINE.

Très.

C'est une droicte imaige escripte.

MAGDALEINE.

Et ma tocquade? (ma toque)

PASIPHEE (*autre suivante*).

A la polite (élégante).

MAGDALEINE.

Mes oreillettes? (pendants d'oreilles)

PÉRUSINE.

A la mode.

Voyez-vous la petite coquette qui veut être à la dernière mode et qui ordonne à ses femmes de répandre tous les parfums à terre et s'écrie par un dernier trait de folle légèreté :

« Je vueil qu'on me suive à la trace » (1).

Il ne faut par croire, toutefois, que le clergé fût devenu hostile aux représentations religieuses. Au contraire, il y participait plus que jamais en prêtant, à Rouen, par exemple, une crosse archiépiscopale, des ornements, des tuniques pour les anges (2). Plus souvent les acteurs devaient se procurer eux-mêmes « des habillemens honnestes », c'est-à-dire convenablement appropriés à leur rôle (3). S'ils ne s'exécutent pas, ils paient jusqu'à dix écus d'amende (4). A Châlons-sur-Marne, en 1507, les habitants riches, qui ne jouent pas, sont obligés d'habiller les joueurs pauvres (5). Ces costumes étaient coûteux si l'on en juge

(1) *Passion*, de J. MICHEL, édition princeps. *Incunable*, déjà cité.

(2) *Mystère de l'Incarnation et de la Nativité*, publié par P. LE VERDIER pour la Société des bibliophiles normands. Rouen, Cagniard, 1886, t. Ier, p. LII.

(3) JUBINAL, *Mystères inédits du XVe siècle*, t. Ier, p. XLV.

(4) A Châlons-sur-Saône, 1497. Voir PETIT DE JULLEVILLE, *op. cit.*, t. Ier, p. 379.

(5) PETIT DE JULLEVILLE, *op. cit.*, p. 379.

Digitized by Google

par les dix écus d'or que reçoit celui qui habilla en 1456 les personnages de la *Résurrection*, à Angers (1).

Mais tout cela n'est que bagatelle au prix de ce qu'on dépensa au XVI^e siècle : nous devons comprendre cette époque dans notre exposé, bien que nous sortions ici du moyen âge; mais l'histoire ne se découpe pas, comme un gâteau, et nous ne pouvons abandonner les mystères à leur plus haut point de prospérité. Tels qu'ils apparaissent sur les vitraux de Bourges (2), en longues robes surchargées de galons et de franges avec des collets, des doublures, des retroussis de fourrure, des manches tailladées, crevées, déchiquetées, des cuirasses damasquinées, tels ils nous apparaissent avec plus de richesse encore à Paris, et surtout à Bourges dans le grand *Mystère des actes des apôtres*, de Simon et Arnoul Gréban, représenté à Bourges, en 1536, et qui dura quarante jours. Nous avons la bonne fortune de posséder la relation de l'ordre de la triomphante monstre ou cortège, précédant la représentation de ce mystère, par un témoin Jacques Thiboust (3). C'est un document unique pour l'étude du costume au XVI^e siècle, et il est étonnant que les spécialistes n'en aient pas tiré parti dans leurs savants exposés. Tous les personnages étalent des atours qui indiquent un luxe inouï. En voyant passer ce défilé, on comprend l'esprit de cette orgueilleuse bourgeoisie de marchands du XVI^e siècle, enrichie par le commerce avec les mondes nouvellement ouverts à leur débordante activité. On sent que ces hommes du tiers veulent écraser par l'insolence de leur luxe les nobles qui les dédaignent; on perçoit aussi ce besoin d'étaler cet or et ces joyaux qu'ils ont arrachés aux entrailles des terres nouvelles : jamais on n'a eu autant d'or que depuis que l'Espagne en extrait des mines du nouveau monde et le répand sur

(1) *Comptes de la ville d'Angers*, cité par M. G. MACON dans sa « Note sur le *Mystère de la Résurrection*, attribué à Jean Michel ». Paris, Rechener, 1898. (Extrait du *Bulletin du Bibliophile*.)

(2) *Vitraux de la cathédrale de Bourges*, publié par DES MÉLOIZES, Paris, Desclée, 1891-1897, in-fol., pl., *passim*.

(3) Publié par Labouvrie. Bourges, Manceron, 1836, in-8°.

Digitized by Google

l'Europe en échange de produits manufacturés. Or l'homme est comme l'enfant, il aime à étaler les richesses qu'il vient d'acquérir. Tout le secret de ce déploiement de faste est dans cette constatation. Une véritable démence avait saisi ces négociants de Bourges : ils dépensèrent des millions, nous disait dernièrement M. Picot (1), et beaucoup s'y ruinèrent. Quoi d'étonnant si l'on songe que les soixante-deux disciples étaient vêtus de robes de velours, de satin cramoisi et de damas. Remarquez qu'ils sont « en l'état de simplicité » (2). Jugez donc, s'ils ne l'avaient pas été! La mitre de Caïphe est en satin cramoisi, cerclée de perles orientales, semée de rubis, diamants, balais (3), topazes, saphirs, etc. (4). La reine Dampdeomopolys, parmi cent ornements extraordinairement précieux, porte une bordure de pierres précieuses, rubis et diamants de la valeur de plus de deux mille écus (5). Et, comme le remarque M. Didron, nous savons d'après l'iconographie du XVI^e^ siècle et les vêtements de parade que nous présentent les tableaux de l'époque qu'il n'y a là aucune exagération (6). Il fallait vraiment du damas, de la soie, du taffetas, du velours, du crêpe pour les costumes de cérémonies du temps tels que ceux que portaient les acteurs de Bourges. Grises, violettes, blanches, rouges, bleues, jaune-orange, tannées (7), vertes, les étoffes s'assemblaient et s'entrecroisaient pour donner aux yeux une fête de couleurs éclatantes et joyeuses. Qu'on pense à nos sinistres habits noirs et qu'on se demande si nous avons perdu au change. Car les hommes n'étaient pas moins somptueusement vêtus que les femmes; qu'on en décide à la vue de ce simple chevalier (8),

(1) L'érudit historien du théâtre comique, qui a eu l'amabilité de nous fournir d'utiles indications, ce dont nous le remercions cordialement.

(2) THIBOUST, *op. cit.*, p. 29.

(3) Sorte de rubis.

(4) THIBOUST, *op. cit.*, p. 36.

(5) ID., *op. cit.*, p. 45.

(6) *Mystères des actes des apôtres*, par le baron DE GIRARDOT. Paris, Didron, 1854, in-4°, p. 5, note.

(7) De couleur fauve.

(8) THIBOUST, *op. cit.*, p. 47.

Digitized by Google

monté sur une haquenée noire, couverte d'un caparaçon de satin blanc et qui chevauche, vêtu d'une soie ou casaque de satin cramoisi pourfilé d'or (l'or est le *leitmotiev* de tous les tissus que portent les acteurs) et doublé de drap d'or damassé, qui apparaît aux parements. Les enfants sont plus modestement attifés. Voyez ceux de la suite d'Antipas : bras et pieds nus, sur la tête un simple chapeau de laurier, leur petit corps serré dans une casaque de taffetas bleu (1). Quant au costume des femmes et surtout des reines, il dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Admirez la femme d'Antipas, vêtue d'une cotte de velours cramoisi violet, dont les manches étaient découpées pour laisser voir la doublure de drap d'or, et d'un manteau de satin pourpre doublé de toiles d'argent; une coiffe de velours noir garni de perles et des patins de même étoffe, à la pointe sertie d'un saphir, jettent une note sombre dans ce trop vif éclat des étoffes voyantes et des étincelantes parures (2). Le Satan de Bourges n'est vraiment pas naturel dans son velours cramoisi (les braves gens avaient décidément le rouge en grande estime, parce que plus éclatant, plus voyant et plus superbe) et nous aimons mieux nous représenter « l'ennemi » comiquement travesti en médecin (3) ou plus souvent encore, suivi de ses diablotins, « capparassonnés de peaulx de loups, de veaulx et de bêliers, passementées de testes de mouton, de cornes de bœufz et avec de grosses courroies esquelles pendoient grosses cymbales de vaches et sonnettes de muletz à bruit horrifique ». C'est ainsi que le bon curé de Meudon nous décrit les compagnons du poète Villon dans la *Passion* qu'il fait représenter à Saint-Maixent (4). Dans le Vieux Testament (5), le Prince des Ténèbres, pour séduire Ève est couvert d'un habit en manière

(1) THIBOUST, *op. cit.*, p. 52.

(2) Est-il besoin de dire que nous n'ajoutons rien au récit du contemporain émerveillé ? THIBOUST, *op. cit.*, p. 53 et 54.

(3) Dans la « Vengeance et destruction de Hierusalem » par personnages, exécutée par Vespasien et son fils Titus. Imprimé à Paris, en 1519, en vente chez Alain Lotrian, f° 42 (*Incunables*. Bibliothèque nationale).

(4) RABELAIS, *Œuvres*, livre IV, ch. XIII. Paris, Garnier.

(5) Déjà cité, t. I^er^, p. 44.

Digitized by Google

de serpent et a un visage de pucelle. Ailleurs qu'à Bourges, où l'aveugle et son valet sont en satin gris et rouge, le paralytique en taffetas changeant, et où boiteux, fiévreux et bélîtres sont en drap de soie « mieux qu'à leur état n'appartenait » (1), un certain réalisme est appliqué au costume des mendiants et des bergers. Les premiers, dans les miniatures grossières du Manuscrit de la *Passion* de Valenciennes, sont en longue tunique jaune, tombant jusqu'au genou, la cuisse restant nue, et en chaperons de couleurs variées mais grossières (2); les pâtres ont les cuisses nues aussi et des chausses montant jusqu'au genou; un chapeau mou, semblable au feutre tyrolien, et une capeline courte jetée sur les épaules complète leur accoutrement.

Nous ne pouvons pas nous attarder à décrire toutes les coiffures, tous les bonnets semés de pierres précieuses, fourrés d'hermine, enrichis de perles, tous les chapeaux de velours, les capuchons de satin, révélés par le brave sire de Quantilly (3).

Que nous voilà loin de l'Espagne où, à cette époque, tout l'attirail d'un maître de comédies s'enfermait dans un sac, ainsi que nous le révèle Cervantes. C'était trois ou quatre vestes de peaux blanches garnies de cuir doré, autant de barbes, de perruques et de hauts-de-chausses, le tout pouvant tenir sur le dos d'une araignée (4).

Perruques et fausses barbes étaient naturellement familières aux metteurs en scène ou « meneurs de jeu » français. Le roi Dampdeomopolys avait une perruque fort longue, approchant de la mode judaïque, ce qui est assez plaisant (5). Le nommé Christophe Loyson, peintre au faubourg Saint-Marcel, près Paris, doit fournir aux organisateurs d'un *Mystère à Plessys-Picquet*, près Paris, les diadèmes pour Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ainsi que les perruques, che-

(1) THIBOUST, *op. cit.*, p. 23.
(2) Manuscrit fr. 12536 (Bibliothèque nationale), f° 29 v°.
(3) THIBOUST, *op. cit.*, *passim*.
(4) Cité par MORICE, *Histoire de la mise en scène*. Paris, 1836, in-8°, p. 289.
(5) THIBOUST, *op. cit.*, p. 44.

Digitized by Google

veux, barbes et nuages, sans compter les couleurs pour peindre les habits des diables, le paradis et l'enfer (1). Si la fourniture des costumes fait parfois l'objet d'un contrat tel que celui que nous signalons ici pour la première fois, le plus souvent les acteurs doivent, comme au XVe siècle, s'habiller à leurs frais. Le mémoire des dépenses du *Mystère des trois Doms* (2), si précis et si explicite, ne contient, en effet, aucun poste réservé à cet objet, sauf en ce qui concerne le vêtement des feintes ou charnières, statues de bois substituées à l'acteur au moment des tortures et exécutions capitales. Le *Mystère* finit, on vend souvent à l'encan ces habits, les accessoires et les planches. Le clergé continue à prêter chape et étole à Dieu le Père, à condition que les jeux ne fussent pas trop dissolus, et c'est aussi l'usage de Bruxelles, nous dit Rabelais (3).

Une question, la plus intéressante à coup sûr, reste à examiner, c'est celle du souci de couleur locale et d'exactitude dans la reproduction des costumes anciens, qui tend de plus en plus à s'introduire dans les représentations théâtrales : nous sommes à une époque de transition où les plus monstrueux anachronismes se mêlent à ce souci constant. Avec la même ignorance qui poussait les arrangeurs du *Mystère du Viel Testament* à faire faire par Nabuchodonosor l'inspection de sa nombreuse artillerie, la « monstre » de Bourges affuble la femme d'Hérode-Agrippe d'une robe doublée de drap d'or frisé « à l'espagnole », et pourtant, les régisseurs de ce fantastique spectacle, dont nos fêtes les plus considérables ne donnent qu'une faible idée, ont parfaitement conscience de bien faire en donnant aux princes et princesses de Judée des habits taillés à « la mode judaïque » (4). Cela n'empêche pas le

(1) Telles sont les stipulations de son contrat d'entreprise passé devant notaire, lequel m'a été signalé obligeamment par M. Coyecque, archiviste du département de la Seine, qui compte le publier dans son recueil d'actes notariés, relatifs à l'histoire de Paris et de ses environs au XVIe siècle, t. Ier, no 1780. (Collection de l'*Histoire générale de Paris*.)

(2) Joué à Romans en 1509 et publié par E. GIRAUD et UL. CHEVALIER. Lyon. Brun, 1887.

(3) *Loco cit.*

(4) THIBOUST, *op. cit.*, p. 28, 32 et 37.

Digitized by Google

chef des Pharisiens de porter une mitre et de se faire suivre de six évêques en robes d'écarlate et rochets! En prendrions-nous texte pour railler les entrepreneurs et auteurs de *Mystère?* Peut-être. Mais, pour être juste, il faudrait se souvenir qu'au XVII^e^ siècle, Cinna, Auguste, Pyrrhus ont porté la longue perruque de la cour de Louis XIV, qu'ils ont échangée au XVIII^e^ siècle pour la perruque poudrée de la Régence. Nous ne saurions oublier que l'illustre maîtresse de Racine, la Champmeslé, pour laquelle il écrivit le merveilleux rôle de Phèdre, paraissait sur la scène en robe de velours amarante à entrelacs d'argent, la tête parée d'un haut diadème surmonté de plumes et orné de diamants, ce qui rendait plus vraie encore l'exclamation de la reine :

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent (1)!

Si le personnage était grec, l'acteur avait un casque, et un chapeau surmonté d'un haut plumet, s'il était romain. Cette coiffure couronnait une large perruque à trois marteaux (2). M^lle^ Dumesnil et M^lle^ Clairon (3) malgré l'intelligente lutte que celle-ci entreprit avec Lekain dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle pour la réforme du costume, paraissaient dans tous leurs rôles tragiques en grandes robes à paniers, et le public, surtout celui des loges, toujours plus conservateur, eût vivement protesté si, par une inconvenance suprême, elles en avaient usé autrement. Dans notre siècle, il ne serait pas difficile de relever de semblables inconséquences, mais le progrès du sens critique et du sens historique, créations du XIX^e^ siècle, comme aussi la pénétration lente de connaissances historiques dans les foules et la diffusion de l'instinct chronologique défend désormais aux metteurs en scène, comme aux artistes, de faire preuve d'une trop grande ignorance du passé. Aussi, partout, les régisseurs et les costumiers, de même que les

(1) *Phèdre*, acte I^er^, scène 3.

(2) POUGIN, *Dictionnaire du théâtre*. Paris, Didot, 1885, in-4°, pl. article : costume.

(3) PERRIN, *Étude sur la mise en scène*, p. 59.

Digitized by Google

artistes, ont apporté un soin extrême à reproduire aussi fidèlement que possible les costumes anciens. Mais, connaissant l'état actuel des choses, il nous a paru intéressant de rechercher comment on y est arrivé, à travers de longs tâtonnements par les contrées obscures de l'ignorance et de l'erreur, pour aboutir, enfin, à une vérité de plus en plus grande, fin dernière de toute recherche humaine.

GUSTAVE COHEN.

Digitized by Google

ARIETTES SENTIMENTALES

I

Un matin — je n'étais encor
Qu'un enfant candide et farouche —,
Une vierge appuya sa bouche
Sur mon front ceint de boucles d'or.
L'âme doucement inquiète,
J'y rêvai tout le long du jour :
Et j'appris que j'étais poète
Par le premier baiser d'amour.

Je ne savais quel vague émoi
Naissait dans ma poitrine ardente,
Quand, de mon âme débordante,
Des chants jaillirent malgré moi ;
Chaque strophe disait : je l'aime,
Riant et pleurant tour à tour...
Et ce fut mon premier poème
Qui m'apprit que j'aimais d'amour.

II

Viens, ma mère, mon bon génie!
Que je baise tes cheveux blancs!
Et sois à tout jamais bénie
Pour m'avoir porté dans tes flancs!

Viens, mon père! ton âme austère,
Mêlée à mon esprit joyeux,

Digitized by Google

M'a fait comprendre le mystère
Des forêts, des mers et des cieux...

C'est trop d'amour, mon cœur est ivre!
Venez, venez, ô mes parents!
Et regardez mon bonheur vivre
Au fond de mes yeux transparents!

III

Déjà je sens sourdre en moi-même
La source d'un profond tourment :
C'est pourquoi je veux que l'on m'aime,
Que l'on m'aime très tendrement,

Que l'on berce ma frêle enfance
Tant qu'on peut encor la bercer,
Et qu'un baiser sèche d'avance
Les larmes que je dois verser!

IV

Le vent m'apporte par bouffées
La tiède odeur des vieux tilleuls...
Les vierges, à voix étouffées,
Parlent doucement aux aïeuls.

Oh! je voudrais qu'une d'entre elles
S'en vînt en silence poser
Sur mon front brûlant ses mains frêles,
Et ses lèvres sur mon baiser!

Et je frissonne quand émerge,
Du grand calme où les cœurs sont seuls,
Le bruit léger d'un pas de vierge
Qui glisse sous les vieux tilleuls...

V

Celle que ma détresse appelle
Serait belle sans le savoir,
Serait si divinement belle
Qu'on l'aimerait rien qu'à la voir.

Digitized by Google

Joyeuse comme un clair dimanche
Dont le rire emplit les vallons,
Elle aurait une robe blanche,
Des yeux bleus et des cheveux blonds.

Et le reflet de sa lumière
Resterait à mon cœur obscur,
Comme aux doigts la fine poussière
D'un papillon d'or et d'azur.

VI

Fol oiseau passager
Qui va de grève en grève,
Je t'ai fait voyager,
Mon cœur! de rêve en rêve.

Effleurant tour à tour
Les palais et les chaumes,
Ton vol a fait le tour
Des plus lointains royaumes.

Mais ton exil finit,
Repose un peu ton aile :
Car voici le doux nid
D'une âme fraternelle.

VII

Les étoiles, dans l'ombre écloses,
Palpitaient ainsi que des yeux ;
Et les amants cueillaient des roses
Sous les astres mystérieux.

Tes yeux, pleins aussi de mystère,
Me semblaient rayonner bien loin....
Mon désir glissait, ver de terre,
Sur ta bouche, rose de Juin.

Mais tu demeurais si farouche
Que je n'osai, ce soir joyeux,
Cueillir la rose de ta bouche
Sous les étoiles de tes yeux !

Digitized by Google

VIII

Il fut un jour, un jour doré,
Où je t'ai dit : je t'aimerai.

Il vint un jour d'amour suprême
Où je te dis enfin : je t'aime.

Mais un jour ne viendra jamais
Où je te dirai : je t'aimais!

IX

Quand elle est loin de moi, bien loin,
Ma souffrance d'amour est telle
Que je mourrais, ô nuits de juin,
Si je ne retournais près d'elle!

Quand elle est près de moi, tout près,
Mon ivresse d'amour est telle
Que je mourrais, que je mourrais,
Si je ne m'en allais loin d'elle!

X

Enfant, quand je dormais
Dans mon berceau de soie,
L'ombre avait moins de paix
Que je n'avais de joie.

Depuis qu'Amour, les nuits,
Hante mon lit de toiles,
Mon cœur a plus d'ennuis
Que le ciel n'a d'étoiles.

Oh! dormir à jamais
Dans un cercueil de chêne!
La tombe a plus de paix
Que mon cœur n'a de peine!

Digitized by Google

XI

Dans son chagrin discret,
Farouche et solitaire,
Mon cœur semble se taire;
Mais il pleure en secret.

J'ai l'air, devant la foule,
D'avoir séché mes yeux;
Mais rien ne brûle mieux
Que les pleurs qu'on refoule.

Quand mon cœur sanglotait,
Je ne souffrais qu'à peine :
Plus profonde est la peine,
Et mieux le cœur se tait!

XII

L'amour, pauvre petite,
Est l'hôte d'un moment :
Il s'en vient lentement,
Il s'en va vite et vite.

Que de fois nous allons
Pleurer notre beau rêve!
Hélas! la joie est brève,
Et les chagrins sont longs.

Mais qu'importe qu'il meure,
Le rêve qu'on rêva?
Quand le bonheur s'en va,
Le souvenir demeure!

FRANZ ANSEL.

Digitized by Google

JEANNOT[1]

XI

« Nous verrons bien si je ne puis te faire admirer autant de merveilles que Liseron », dit Plucheur.

Et, après avoir pris congé du Dr Chiffre, avec la promesse de ne pas tarder de revenir, Plucheur mena Jeannot dans tous les recoins de la grande cité, lui montrant comment vit, comment respire et se nourrit le monstre, comment il se consume sans cesse pour à nouveau renaître.

Plucheur marquait une préférence pour les quartiers mornes et répugnants où règne un air humide et enfumé, où les gens encaqués les uns sur les autres croupissent dans leur misère et leur ignominie.

Tous deux parcoururent aussi les énormes bâtisses que Jeannot avait vues crachant de la fumée par leurs hautes cheminées. Au milieu des martèlements, des grincements, des secousses, les volants tournoient, les courroies glissent. Sous les pieds, aux murs, aux vitres, partout une suie épaisse.

Une multitude d'ouvriers aux faces blêmes, les vêtements et les mains noircis, taciturnes, travaillaient là sans répit.

« Que sont ces gens? demanda-t-il.

— Des rouages comme le reste, ou des hommes si tu préfères,

(1) Voir les numéros de la *Revue de Belgique* du 15 décembre 1902, des 15 janvier, 15 mars et 15 avril 1903.

Digitized by Google

dit en plaisantant Plucheur. Chaque matin, ils recommencent le labeur de la veille. On peut vivre de la sorte et être quand même un homme — du moins de leur espèce. »

Ils poursuivirent leur chemin par des rues sordides, si étroites qu'entre les gouttières se découvrait à peine le ciel. Aux fenêtres, des haillons pendaient à sécher. Les chambres étaient des galetas si puants que Jeannot n'osait presque y respirer; pourtant des êtres avec des rires et parfois des chants y grouillaient pêle-mêle. Des enfants à moitié nus se traînaient sur le carrelage et des petites filles échevelées chantonnaient en berçant des poupons. Parfois des querelles, des injures. Tous les visages montraient des traits accablés, abêtis ou mornes.

Jeannot avait le cœur affreusement serré et rien de ce qu'il avait éprouvé jadis n'approchait de sa douleur présente.

« Plucheur, demanda-t-il, ces créatures ont-elles toujours vécu ensevelies dans cette horreur, y étaient-elles déjà quand moi...? » Il n'osait poursuivre.

« Mais assurément, et c'est heureux d'ailleurs. L'accoutumance les a aguerries et leur âme, dans son dénûment, ne conçoit point le souhait d'un état meilleur. Ils forment un bétail stupide. Vois ces deux femmes assises devant leur seuil. Elles considèrent le pavé infect avec la même aise que toi jadis les dunes. Ne t'attendris point sur leur sort, autant vaudrait s'apitoyer sur ce que les taupes n'aient jamais vu le soleil. »

Jeannot n'était point de force à contredire, mais des larmes, jaillies d'une source inconnue, mouillaient à son insu ses paupières.

Et il découvrait à tout bout Le Camard, avec sa face livide et ses yeux creux, parcourant la foule à grandes enjambées, en silence.

« Quelle bonté de sa part, dit Plucheur, d'arracher ces gens à leur misère, néanmoins ils ne le redoutent pas moins que les autres. »

A la nuit descendue, quand des centaines de lanternes s'effarant au vent mirent dans l'eau des fossés de longs reflets

Digitized by Google

sinueux, tous deux cheminèrent par des rues plus paisibles. Les hautes maisons semblaient, lasses, s'adosser les unes aux autres et s'assoupir. La plupart avaient clos leurs yeux ; à peine çà et là une vitre s'éclairait d'une lueur terne et jaunâtre.

Plucheur fit de longs récits sur les occupants, narra leurs transes endurées là dans la lutte pour l'argent. Sans faire grâce d'un seul détail, il se complaisait aux scènes les plus douloureuses, les plus viles, les plus triviales, et ricanait de joie quand Jeannot en demeurait pâle, muet d'horreur.

« Plucheur, demanda Jeannot brusquement, connaissez-vous la Suprême Clarté? » espérant, par la magie de ces mots, s'évader de l'ombre qui, sans cesse plus dense, l'enfermait.

« Des racontars de Liseron, répondit-il, des chimères creuses. Rien d'autre n'existe que des hommes et moi. Te figures-tu qu'un dieu goûterait la moindre jouissance à régner sur une pétaudière comme l'est ce bas monde? Si ta Suprême Clarté n'était point qu'un vain mot, laisserait-elle languir tant de créatures dans les ténèbres?

— Et les étoiles, les étoiles! » s'écria Jeannot, invoquant la splendeur des astres et des firmaments pour rehausser sa propre âme devant le spectacle qui l'affligeait.

« Ne va pas, mon garçon, confondre les étoiles avec les réverbères de nos trottoirs. Les étoiles sont des mondes, tous plus volumineux que le nôtre et, grumeau infime, inaperçue parmi ces sphères, notre terre nage dans les infinis sans bornes.

— Non! non! s'écria Jeannot éperdu, ne le dites pas! Ce sont des lumières que je découvre dans les espaces.

— Il est vrai que tu ne discernes que des lumières, et tu auras beau, ta vie durant, scruter le ciel, tu ne parviendras pas à distinguer autre chose. Mais tu peux et tu dois, m'entends-tu, admettre que ce sont des mondes et, au milieu d'eux, notre motte de boue, avec la multitude misérable qui y grouille, compte à peine. Ne parle donc plus des étoiles de manière à faire accroire qu'il en existe seulement quelques douzaines, c'est insensé. »

Digitized by Google

Jeannot se tut. La magnificence dont les ténèbres se constellaient au lieu de relever son âme, selon son espoir, l'abîmait.

« Viens, dit Plucheur, nous allons nous divertir. »

Une musique douce et traînante leur parvenait par bouffées. Sur un quai obscur, se dressait un grand bâtiment dont les hautes verrières déversaient sur le pavé une aveuglante lumière. Devant les portes, une file de voitures attendait. Le piétinement des sabots résonnait clair dans l'immense silence nocturne, des reflets allumaient l'argent des gourmettes et le vernis des carrosses.

De la rue où il se trouvait, Jeannot pouvait voir dans la salle, et il s'éblouissait au flamboiement des lustres, à l'éclat des couleurs, des glaces et des fleurs. Des personnages s'abordaient en souriant, se saluaient cérémonieusement, d'autres, vêtus de riches costumes, en des salles en enfilade, dansaient ou erraient d'une marche alentie. Une rumeur confuse, faite de voix, de traînements de pas, de friselis de soies et de satins, flottait, mêlée aux cadences de l'orchestre pleines de molles ivresses. Sur le trottoir, deux pauvres hères collaient aux vitres leur face aux regards convoiteux.

« Que c'est beau! s'écria Jeannot. Pouvons-nous entrer?

— Quoi, tu y prends goût et tu ne regrettes donc plus le terrier du lapin? Vois ces gens somptueusement parés lutter de grâces et de révérences. Et que de gravité dans ces danses, à croire qu'elles sont la chose du monde la plus importante! »

Beaucoup de détails rappelèrent à Jeannot le bal de charité d'autrefois. Tout ici cependant se rehaussait de splendeur et de majesté. Les jeunes femmes, en leurs longues robes, les épaules nues étincelantes de colliers et de joyaux, s'abandonnaient, le front penché, aux étreintes qui les berçaient. Elles égalaient en beauté les elfes. Des laquais faisaient solennellement le tour de la salle, passant des rafraîchissements.

« Hein, diantrement beau! dit Plucheur. Il te convient maintenant de dégager la vérité de dessous les apparences. Tu ne découvres que visages amènes; mais les sourires sont des

Digitized by Google

feintes. Ces vieilles dames si affables, faisant tapisserie, ressemblent à des pêcheurs sur la berge d'un étang; elles s'envient l'une à l'autre leurs prises : les jeunes filles servent d'amorce et les messieurs figurent le poisson. Si une danseuse se réjouit, c'est de se sentir belle, d'être adulée. Les hommes se plaisent surtout à épier les nudités frissonnantes des épaules. L'éclat des prunelles, la grâce des sourires couvrent des pensées secrètes et inavouables. Ces laquais, qui se courbent si obséquieusement, bafouent au fond d'eux-mêmes ce qu'ils semblent respecter. Si tout ce que ces âmes dissimulent se révélait soudain sur les visages, la fête du coup changerait de face. »

A mesure que parlait Plucheur, Jeannot voyait ressortir les artifices. La fatuité, le dépit, l'ennui transparaissaient sous les masques, ou éclataient soudain quand les masques tombaient.

« Laissons les choses de ce monde suivre leur cours. Ces gens veulent se divertir et, dans ce but, ils font de leur mieux.

Jeannot sentit quelqu'un debout derrière lui, il se retourna. Le Camard, avec sa longue taille, sa face livide inégalement éclairée de sorte que ses orbites formaient de grandes taches obscures, se parlait bas et désignait du doigt une personne de la fête.

« Le voilà encore qui cherche », murmura Plucheur.

Jeannot regardant à qui la Mort en avait, remarqua une vieille dame qui, au milieu d'un entretien, ferma les paupières. Une jeune fille s'interrompit de danser et frémit en dardant les yeux devant elle.

« Pour quand est-ce? » demanda Plucheur.

— Ce sont mes affaires! répliqua la Mort.

— J'aimerais de faire voir à Jeannot ces gens-là sous leur autre aspect, fit Plucheur avec un ricanement et un clignement d'yeux.

— Ce soir même?

— Pourquoi pas? Il n'existe ni heure ni temps. Ce qui est a toujours été et ce qui sera a déjà commencé d'être.

Digitized by Google

— Je ne puis t'accompagner. Mon travail m'absorbe, dit la Mort. Tu trouveras bien sans moi le chemin. »

Tous trois ensuite prirent des rues solitaires où les flammes des lanternes clignotaient dans le vent de la nuit; l'eau noire et glacée des canaux clapotait contre les quais de pierre. La musique s'éteignit dans le vaste silence qui accablait la cité.

Soudain un chant aux notes d'airain descendit d'une haute tour sur la ville endormie. En Jeannot, l'âme triste et morne se réveilla; étonné, il leva les yeux. L'allégresse des cloches le surprenait au milieu du sommeil et du deuil de l'heure.

« Ce sont les cloches, dit Plucheur. Quels que soient le jour ou l'année, elles entonnent le même chant puissant et joyeux. La nuit, elles y mettent même plus d'entrain, comme si, étrangères à toute servitude, elles se réjouissaient de faire retentir leurs accords pendant que sous elles les hommes gémissent et souffrent. Et jamais elles ne sont plus joviales qu'en sonnant des funérailles.

« Une nuit, continua Plucheur, les passants apercevront derrière une fenêtre une flamme triste et pensive. Dans la chambre, nul bruit, sinon parfois un sanglot étouffé. Sous des rideaux blancs, se dresse un lit où gît une forme blême et immobile. Alors les cloches, par ces mêmes accents de fête, Jeannot, célèbreront la première heure de ta mort. »

Douze branles à longs intervalles vibrèrent dans les airs. Soudain, au dernier coup, Jeannot se sentit emporté comme en rêve. Il planait au-dessus des toits et des lumières, lesquels se dérobaient sous lui à rebours. Les maisons s'espaçaient ayant entre elles des creux d'ombre et d'inconnu. Des lanternes éclairaient des terrains vagues semés de décombres. Enfin, ils atteignirent un enclos de murailles, franchirent un porche aux lourds piliers et prirent pied sur un gazon humide à côté d'un monceau de sable. Jeannot entendant des feuillages bruire, se crut dans un jardin.

« Ouvre bien tes yeux, dit Plucheur, regarde et ensuite ose prétendre encore que je ne sois pas plus fort que Liseron. »

Digitized by Google

Plucheur poussa un appel bref et sinistre qui transit Jeannot jusqu'aux os. Les échos des ténèbres répétèrent ce cri et le vent le charria en ses tourbillons jusqu'à ce qu'il s'éteignit dans les lointains.

Jeannot et Plucheur se rapetissèrent au point que les brins d'herbe et le gravier que tantôt ils foulaient sous leurs pieds maintenant dépassaient leur front. De dessous une dalle que Plucheur avait soulevée de toutes ses forces, montèrent des voix fines et grêles.

« Que se passe-t-il? — Holà! le maladroit. »

Des bêtes noires et agiles coururent en désordre, des perce-oreille au dos écailleux, pointant leurs tenailles, des cloportes sous leur carapace ronde..., et Plucheur, écartant les bêtes qui l'entouraient en l'accablant d'invectives, se précipita à la poursuite d'un ver de terre qui s'était réfugié dans son trou.

« Hé, cria t-il, long flandrin, montre donc le bout de ton museau!

— Que te faut-il? demanda le ver, du fond de la terre.

— Sors de là pour m'y laisser passer. »

Prudemment le ver poussa sa tête effilée, tâtonna autour de lui, puis étira lentement son corps visqueux.

Plucheur passa en revue les bêtes qui maintenant se bousculaient autour de lui, intriguées. Il leur parla de la sorte :

« Que l'un d'entre vous me guide et m'éclaire. Non pas toi, noir escarbot, tu es trop gros, ni toi, tu me donnerais le vertige avec la multitude de tes pattes; toi, perce-oreille, ta figure me revient; tu me précèderas en portant la lumière dans tes pinces. Qu'on m'aille chercher un feu follet ou que l'on me ramasse une torche de bois pourri. »

Le ton impérieux en imposa et les bêtes obéirent.

Alors Plucheur et Jeannot pénétrèrent sous terre. Devant eux, le perce-oreille haussait un brin de bois qui éclairait d'une lueur bleuâtre la galerie dont les grains de sable paraissaient de la taille des moellons. Le ver, en s'y frottant au passage, avait fait les parois lisses et dures. Curieux, le ver de terre suivait et

Digitized by Google

Jeannot voyait derrière soi son fin museau s'avancer vivement, s'arrêter pour attendre que son corps se fût de nouveau contracté.

Longtemps, sans mot dire, ils descendirent en rampant. Quand la pente était trop raide, Plucheur retenait Jeannot, et toujours, pliant son corps au gré des détours que faisait la galerie sans fin, les précédait le perce-oreille. Enfin, la voie s'élargit. Les grains de sable, prenant un aspect noir et humide, formèrent une voûte le long de laquelle des gouttes d'eau en ruisselant traçaient des sillons luisants et où des racines se tordaient comme des reptiles raidis.

Jeannot se heurta à une muraille abrupte, noire et haute qui barrait le chemin. Le perce-oreille se retourna en disant :

« Il s'agit de franchir cet obstacle. Le ver de terre connaîtra bien quelque passage, il est ici chez lui.

— Approche et sers-nous de guide, » ordonna Plucheur au ver de terre.

Le ver obéit, fureta çà et là, et Jeannot reconnut alors avoir devant soi non de la pierre, mais du bois que la pourriture par place avait effrité. Le ver s'y vrilla un trou et, en trois temps, son corps y disparut.

« A ton tour », dit Plucheur, et, dans l'étroite ouverture, il poussa Jeannot qui faillit étouffer dans la vermoulure humide et molle. Il parvint enfin à dégager sa tête et, après beaucoup d'efforts, à passer. Un grand espace l'environnait, le sol était dur et mouillé, l'air épais et accablant. Jeannot, oppressé, était en proie à des transes indicibles.

La voix de Plucheur sonnait creux comme dans un caveau.

« Par ici, Jeannot, suivez-moi! »

Le fond s'enflait en dos d'âne et, à la main de Plucheur, Jeannot gravissait au milieu de profondes ténèbres. Il croyait fouler un tapis qui cédait sous ses pas, il trébuchait dans des trous, à la fin il s'arrêta sur une sorte de plateau et s'y retint à des tiges qui, dans ses mains, ployaient à la manière des roseaux.

Digitized by Google

« Ici nous sommes bien. Arrêtons-nous. De la lumière! » cria Plucheur.

Une lueur pointa, montant et descendant au gré du terrain et, à mesure qu'elle s'approchait, la vague clarté emplissait l'espace. L'angoisse de Jeannot croissait.

Le mont où il était debout se prolongeait, tout blanc; les roseaux auxquels il se cramponnait étaient bruns et pendaient en boucles luisantes.

C'était un cadavre que voyait Jeannot. Comme deux fosses, se creusaient les orbites vides. La clarté bordait d'une ombre macabre le nez aminci et les lèvres terreuses.

Plucheur pouffa d'un grand rire qu'amortirent aussitôt les parois de bois humide.

« Hein, Jeannot, en voilà une de surprise? »

Le ver étirait son long corps entre les plis du linceul. Il rampa le long du menton, enjamba la bouche rigide et noire.

« Tu vois celle qui fut la plus belle du bal et que tu comparas à un elfe. Autrefois, sa chair et sa chevelure embaumaient des plus douces senteurs, ses regards et ses lèvres rayonnaient de la joie des sourires. Et maintenant... »

Malgré son émoi, Jeannot demeurait un peu incrédule. Quoi! il n'y avait que peu d'heures et déjà...?

« Ne me crois-tu pas? ricana Plucheur. Depuis ont passé cinquante années, mais il n'est point de temps ni d'instants. Ce qui fut subsiste éternellement et ce qui sera a déjà commencé d'être. Tu ne peux l'admettre et cependant il faut le croire. Tout ici est vérité, tout. Liseron n'aurait jamais pu t'en dire autant. »

Plucheur se mit à gambader sur le visage de la morte en plaisantant odieusement et, accroupi sur les paupières, il les ouvrait en tirant sur les cils et la prunelle, que Jeannot avait vue étinceler, apparaissait ridée et terne.

« En avant! cria Plucheur. Bien des choses encore nous restent à voir.

Le ver s'étira lentement d'entre les lèvres où il s'était blotti et la marche continua par de longs et obscurs chemins.

Digitized by Google

« Ceci est un vieux cadavre, dit le ver de terre quand, pour la seconde fois, une planche se rencontra en travers de la route, il y a longtemps qu'il est en terre. »

Sa vue était moins hideuse. Jeannot ne découvrait qu'un amas confus d'où sortaient des ossements brunis. Des centaines de vers y étaient silencieusement occupés. La lumière parmi eux suscita quelque émoi.

« D'où sortez-vous? — Qui nous apporte cette lumière? — Nous nous en passons volontiers! »

Et vivement les vers se glissèrent entre les plis, dans les fentes et les trous. Pourtant, dans le perce-oreille, ils reconnurent un de leurs pareils.

« Avez-vous été ici à côté? demandèrent-ils.

— Non, répondit le perce-oreille, le bois est encore trop dur. »

« Il veut se réserver l'aubaine », fit Plucheur tout bas à Jeannot.

Plucheur renseignait Jeannot et lui désignait les morts que l'enfant autrefois avait connus. Devant une face bouffie, aux yeux figés et saillants, aux lèvres et aux joues épaisses, Plucheur dit joyeusement :

« Ce fut un grand personnage. Il l'aurait fallu voir, riche et enflé d'importance et de vanité! Son enflure, il l'a gardée! »

Ils poursuivaient, rencontrant des corps émaciés aux cheveux blancs que la lumière effleurait d'un reflet bleuâtre, des petits enfants au crâne démesuré et qui avaient un visage à la fois sénile et pensif.

« Vois, dit Plucheur, ceux-là ont vieilli après leur mort. »

Un homme à barbe pleine, les dents luisantes entre les lèvres retroussées avait au milieu du front un trou rond.

« Il n'a pas eu la patience d'attendre que Le Camard le vînt chercher. Il l'a appelé de force. Bah! un peu plus tôt, un peu plus tard, il y devait quand même passer.

— Je m'arrête ici, dit le perce-oreille, je ne connais plus le chemin.

Digitized by Google

— Rebroussons, dit le ver.

— Plus qu'un! cria Plucheur, puis s'adressant à Jeannot : Et tout ce que tu vois ici existe, une seule chose n'est que vaine apparence et c'est toi-même, Jeannot. »

Et il éclata de rire à l'aspect du regard plein d'une folle angoisse que Jeannot tournait vers lui.

« Ce sera le dernier, vraiment le dernier, fit Plucheur.

— Nous sommes dans une impasse, je n'avance plus, grommela le perce-oreille.

— J'avancerai bien moi! » dit Plucheur et, arrivé à l'accul, il se mit à fouir la terre avec ses ongles.

« Aide-moi, Jeannot. »

Et, dénué de tout vouloir dans l'excès de son émoi, Jeannot creusa la fine terre humide qu'il rejetait à mesure derrière lui.

Peinant dur, sans dire mot, ils atteignirent à une planche noire. Le ver en la heurtant rétracta sa fine tête. Le perce-oreille laissa choir sa lumière et dit en s'en retournant :

« Ils n'y entreront jamais, le bois est trop neuf.

— Je le veux, » répéta Plucheur et, de ses doigts crochus, il arrachait de longues échardes de bois blanc.

Jeannot se sentait oppressé d'horreur, mais une puissance le surmontait contre laquelle il ne pouvait lutter.

Enfin, un trou de ténèbres apparut où, après avoir ramassé la lumière, Plucheur se glissa.

« Ici, ici, suivez-moi », criait-il en courant.

Quand, dans la bière, Jeannot atteignit les mains qui reposaient croisées sur la poitrine, il dut s'asseoir pour reprendre haleine. Il considéra les doigts minces et blancs dont le dessus s'effleurait de clarté. Tout d'un coup, il les reconnut, il reconnut la forme et les plis de ses propres doigts, le dessin de ses ongles devenus maintenant d'un noir bleuâtre. Il reconnaissait une petite tache qu'il avait à l'annulaire.

C'étaient ses mains à lui, ses mains!

Jeannot voulut se redresser et marcher vers la lumière, mais il ne put. La flamme se déroba, l'abandonnant dans une nuit totale et il défaillit d'effroi.

Digitized by Google

XII

Il sombra dans le sommeil jusqu'à ces profondeurs où il n'y a point de rêves.

A l'approche de l'aube grise et glacée, de doux songes ayant les chatoyantes clartés d'autrefois revinrent visiter son chevet; mais, dès le réveil, ces rêves glissèrent de son âme comme la rosée à bas des pétales d'une fleur. Ses yeux, qui s'enchantaient encore du cortège des souvenirs, souriaient en s'éveillant, mais il referma aussitôt les paupières à l'aspect morne du jour. Peu à peu il se rappela tous les événements de la veille jusqu'à cette nuit pleine d'affres et d'épouvantements, et il s'étonnait que tant d'horreurs pussent s'accumuler.

Sans laisser de traces, les rêves caressants s'étaient effacés. Jeannot sentit Plucheur qui, debout devant lui, le secouait Une sombre journée s'ouvrait, lente et maussade.

Pourtant, les spectacles auxquels, la nuit, il avait assisté, lui demeuraient présents et il hésitait s'ils n'avaient pas été des cauchemars.

Quand il interrogea Plucheur à cet égard, celui-ci fit l'étonné et se gaussa de lui.

« Hein! que me contes-tu ? » fit-il.

Mais Jeannot, sans s'apercevoir de cet air railleur, demanda si ces scènes macabres furent ou non réelles, il penchait à le croire, tant l'image qui en survivait était nette et puissante.

« Ah! Jeannot, que tu es naïf. Ignores-tu donc que de telles aventures sont impossibles? »

Alors il ne sut que penser.

« Allons, mettons-nous au travail. Lui seul t'apprendra à ne plus me servir de pareilles bourdes. »

Et ils se rendirent chez le Dr Chiffre qui devait guider Jeannot dans ses études.

Mais, au milieu d'une rue passante, Plucheur s'arrêta soudain et, du doigt, désigna un homme parmi la foule.

Digitized by Google

« Le reconnais-tu? » demanda-t-il en pouffant de rire à l'aspect de Jeannot qui, blême, rivait sur cet homme des yeux d'effroi.

Cet homme, il l'avait vu, la nuit, sous la terre profonde.

Le Dr Chiffre reçut aimablement Jeannot et Plucheur. Ce jour et ceux qui suivirent, il enseigna sa sagesse à Jeannot qui l'écoutait sans s'accorder le moindre relâche.

Quoiqu'il fût, assurait-il, sur le point d'y parvenir, le docteur n'avait pas encore découvert l'objet de ses recherches. Il comptait mettre Jeannot au courant de ses connaissances; après quoi, ils poursuivraient de concert leurs études avec l'espoir de toucher au but.

Jeannot y consacrait tout son zèle et sa patience. Il comprenait qu'il était de son devoir de persévérer, mais il s'étonnait qu'au lieu de lumière ce fût la nuit qui, de plus en plus épaisse, l'enveloppait. Au début, le travail alla commodément; mais, à mesure qu'il creusait plus avant, tout s'obscurcissait. Les plantes, les animaux, les choses familières finissaient par se convertir en des formules d'algèbre. Le Dr Chiffre trouvait là-dedans ses délices et il assurait n'y voir clair qu'à ce moment. Mais, pour Jeannot, tout n'était que ténèbres.

A certains instants bien rares, il éprouvait une jouissance faite d'émerveillement. L'agencement délicat des fleurs et la manière dont, à leur insu, les insectes les fécondent, se révélaient à lui.

« Quel prodige, dit-il, avec quelle prévoyance toutes choses sont ajustées. Il n'y a d'organe qui ne soit méticuleusement adapté à ses fins!

— Dommage, interrompit Plucheur, que la plupart de ces belles qualités demeurent sans emploi. Combien de germes deviennent des fruits, combien de semences deviennent des plantes?

— Néanmoins, un plan grandiose semble avoir présidé à l'univers, répliquait Jeannot. Voyez les abeilles butiner les fleurs sans savoir qu'elles les aident dans leurs amours et les

Digitized by Google

fleurs à leur tour attirer les abeilles par leurs riches couleurs. Tout collabore à quelque œuvre vaste et inconnue.

— L'idée est attrayante, mais il s'en faut qu'elle soit juste. Quand il se peut, les abeilles, pour aller plus rapidement en besogne, percent le bas du calice et voilà du coup la délicate machine détraquée. Hé ! il faut être un malin architecte pour se laisser duper par une abeille. »

Là où, dans le corps de l'homme et des animaux, Jeannot découvrait des beautés et d'ingénieuses merveilles, Plucheur révélait des lacunes et des défauts. Il lui dévidait à plaisir la longue kyrielle des maux et des misères qui s'abattent sur la créature et, malignement, insistait sur ce qu'ils ont de plus hideux et de plus dégradant.

« Cet architecte, Jeannot, est, je le concède, fort avisé, mais il ne se rencontre rien qui n'ait quelque tare. Les hommes ont à tâche de la réparer tant bien que mal. Considère autour de toi : les parapluies, les lunettes, même les habits et les maisons... L'architecte n'avait pas prévu que les hommes grelotteraient de froid. Aujourd'hui, ils agissent à leur guise sans plus guère se soucier de lui ni de ses plans. Ce qu'il ne leur accorde point, ils se l'arrogent et, à l'heure où il les veut faire mourir, ils retardent longuement leur fin par toute espèce de subterfuges.

— Mais les hommes sont cause de leur propre misère. Pourquoi s'écartent-ils de la nature ?

— O ! pauvre Jeannot, quand la servante laisse jouer l'enfant avec le feu et qu'il s'y brûle, à qui la faute ? A l'enfant ignorant ou à la bonne ? A qui la faute si les hommes s'égarent, à eux ou au maître suprêmement sage et prévoyant vis-à-vis de qui ils se trouvent dans la posture d'innocents enfants ?

— Mais ils ne sont point innocents, ils savaient...

— Jeannot, si tu dis à un enfant : garde-toi de toucher à ce feu car il brûle, et si l'enfant, n'ayant pas d'idée de ce qu'est la douleur, désobéit, peux-tu, pour ta défense, répondre : « Cet enfant était averti » ? Les hommes sont maladroits et bornés

Digitized by Google

comme des enfants. Le verre est fragile, l'argile est molle. Créer des hommes sans mettre en compte leurs faiblesses, autant couler des épées de verre sans prévoir qu'elles doivent se briser, faire des flèches d'argile sans prévoir qu'elles se rompront.»

Et ces paroles tombaient une à une comme des gouttes de feu dans l'âme de Jeannot. Son cœur était gros d'une souffrance qui effaçait toutes les douleurs anciennes et qui lui faisait, pendant ses insomnies, verser des larmes silencieuses.

« Ah! dormir, dormir! » Un temps vint où le sommeil lui fut cher par-dessus toutes choses : il interrompait sa pensée et ses tourments, en même temps que les songes le reportaient vers les jours d'autrefois, rappels pleins de délices dont, après le réveil, il ne lui demeurait que des images à demi effacées, assez cependant pour qu'il sût que les chagrins de jadis étaient préférables au sentiment de néant qui désormais l'accablait. Au cours de telles pensées, il lui advint d'appeler fervemment Liseron ou d'attendre longuement le retour de Robbi, et les heures où le visitaient ces souhaits mêlés de regret avaient un doux enchantement. Robbi lui manquait-elle encore? Plus il devenait savant, plus devenaient vagues les souvenirs de sa tendresse. Plucheur lui avait mis à nu la nature de l'amour. Jeannot s'en était senti confus de honte. Chiffre reconnaissait qu'il n'était pas encore parvenu à réduire l'amour en formules; mais il se vantait d'y réussir sous peu... De plus en plus lourdes, des ombres s'amassaient autour de Jeannot.

Il se réjouissait de n'avoir point rencontré le cadavre de Robbi au cours de sa promenade à travers les tombeaux.

A l'aveu de cette joie, Plucheur méchamment sourit.

Et Jeannot comprit que ce n'était point pour le ménager, qu'on lui fit grâce d'un tel spectacle.

Pendant ses heures désœuvrées, Plucheur menait partout Jeannot, lui faisant voir le monde. Entre autre, il le conduisit dans une salle d'hôpital. Sur les oreillers, reposaient des visages blêmes, décharnés, mornes et douloureux. Seuls des toux et des gémissements troublaient le lugubre silence. Plucheur

Digitized by Google

désignait du doigt à Jeannot les malades condamnés à ne point quitter vivants leur couche. « Et tous ceux, ajouta-t-il, amis et parents, qui viennent visiter ces malades, savent qu'ils doivent eux-mêmes finir ici leur existence dans un terme plus ou moins rapproché. »

« Ah! pensa Jeannot, comment peuvent-ils encore être heureux ? »

Et Plucheur guida Jeannot vers une petite salle triste et obscure. Il lui montra un des malades qui, à demi assoupi, regardait d'un œil vague un étroit rayon de soleil qui rampait le long du mur.

« Voilà sept années qu'il est alité. Il fut marin et aborda, en ses voyages, aux îles lointaines, ardentes et fortunées; il cingla par des mers inconnues et, à cette heure, il gît là. Parfois les notes d'un piano voisin le divertissent de son ennui. Il ne se relèvera jamais, bien que sa fin puisse encore tarder. »

A partir de ce jour, Jeannot redouta sans cesse de se réveiller un matin dans cette petite salle crépusculaire où il n'aurait pour se distraire qu'une lueur errante sur un mur.

A voir la manière dont se comportaient les hommes, Jeannot maintes fois se ressouvint malgré lui de son existence passée. Combien, pareils au ver luisant, ne se leurraient pas du rêve de retrouver parmi les étoiles une compagne perdue? D'autres ressemblaient au hanneton qui, l'aîné d'un jour, avait tant à dire à son cadet, sur le destin. Tels récits lui rappelaient Cribeljauw et ses exploits, ou l'anguille que l'on gavait pour satisfaire au décorum royal. Il se comparait lui-même au jeune hanneton qui, ne sachant au juste ce qu'était le devoir, vola éperdument vers la lumière et qui, ensuite, estropié, s'enfuit en rampant sur le tapis avec un fil à la patte, oui, un fil aigu sur lequel Plucheur tirait sans cesse.

Ah! quand Jeannot atteindrait-il le jardin? Quand, pour le délivrer, la lourde semelle l'écraserait-elle?

« Mais, Plucheur, dit-il, la clef d'or n'est donc qu'une chimère? Tout est néant?

Digitized by Google

— Tout. Il n'existe que des hommes et des chiffres, des chiffres en nombre infini.

— Mais alors vous m'avez abusé! Cessons ce jeu. Accordez-moi de ne plus chercher, laissez-moi seul.

— As-tu oublié les paroles de la Mort? Tu dois devenir un homme accompli.

— Je ne le veux pas. Je trouve la chose affreuse.

— Tu le dois puisqu'une fois tu l'as voulu. Vois le Dr Chiffre. Juge-t-il son sort si déplorable? Imite-le et deviens son égal. »

En effet, le Dr Chiffre semblait jouir sans relâche d'une douce félicité. Il poursuivait son chemin sans trouble et sans lassitude, toujours calme et d'humeur sereine.

« Il voit tout, continua Plucheur, et ne distingue rien. Il observe les hommes en se figurant sans doute appartenir lui-même à une toute autre espèce. Il assiste à leurs maux à croire qu'il en est à l'abri et s'occupe de la mort comme si jamais elle ne devait le menacer. Son vœu suprême est de tout comprendre. Il est satisfait d'une chose, dès qu'il est parvenu à l'éclaircir. Il faut qu'un jour tu lui ressembles.

— Je considère une telle tâche au-dessus de mes forces.

— Que veux-tu que j'y fasse? Tu dois. »

Ce mot désolé, de coutume, mettait fin à leurs entretiens. Jeannot s'abêtissait, indifférent à tout; il cherchait, cherchait sans savoir quoi, ni pourquoi. Bientôt il fut pareil à la plupart de ceux à qui Wistik avait parlé.

L'hiver vint et à peine remarqua-t-il sa venue.

Par un matin brumeux, Plucheur et Jeannot se rendaient, selon leur habitude, chez le Dr Chiffre. Il avait neigé. De l'eau dégouttait des branches et des toits. Le bruit des pas et des roues s'étouffait sur le pavé boueux et rien d'autre ne s'entendait que les sonnailles d'un grelot au collier d'un cheval ou le tintement d'une porte de boutique qu'on ouvrait. Des petites filles, leurs livres sous le bras, tout en se rendant à l'école, se poursuivaient et se lançaient de la neige. Clairs,

Digitized by Google

retentissaient leurs cris et leurs rires. Jeannot remarqua l'une d'elles qui le regardait obstinément. Un collet de fourrure couvrait ses épaules, un chapeau noir la coiffait. Sans que Jeannot pût dire qui elle était, son visage pourtant lui revenait. A plusieurs reprises, elle lui fit un signe de tête. « Je la connais, » se dit-il.

« Assurément, c'est Robbi, fit Plucheur.

— Elle! impossible. Robbi ressemblait à Liseron et celle-ci est une jeune fille comme les autres.

— Ha! ha! ressembler à quelqu'un qui n'eut jamais d'existence! Elle est qui elle est. Tu as langui dans son absence et j'ai voulu t'accorder la joie de la retrouver.

— O! je l'eusse préférée morte. »

Et Jeannot poursuivit son chemin sans détourner la tête, disant à part soi : « Décidément, tout est néant, néant! »

(*A suivre.*)

LÉON PASCHAL.

D'après *De Kleine Johannes*,
par FRÉDERIK VAN EEDEN.

Digitized by Google

LE THÉATRE CONTEMPORAIN

EN HOLLANDE (1)

En dehors du courant cosmopolite, où je voudrais placer les drames de Van Nouhuys et de Heyermans, qui font le principal objet de cette étude, il faut signaler cependant quelques comédies. Mais il est remarquable qu'ici la première pièce écrite par un auteur pour le théâtre soit souvent la meilleure ou la seule qui puisse compter, que peu de littérateurs se soient, jusque dans ces derniers temps, consacrés uniquement au théâtre et qu'ils ne s'aventurent dans ce genre périlleux qu'en s'abritant sous un pseudonyme.

Une *Crise ministérielle* (1897), la *Candidature Van Bommel* (1898) prouvent que ni l'esprit d'observation ni le sens comique ne font défaut à certains auteurs contemporains d'Outre-Moerdyck et qu'un Hollandais peut nous intéresser en mettant en scène les travers de la société qui l'entoure.

Ce sont souvent les ridicules de la vie politique qu'il choisit. En France, les pièces politiques sont rares ; on peut attaquer impunément les institutions sociales, ébranler les bases morales de la vie d'un homme ou d'un pays, sans courir le risque d'une répression. L'action de la censure écarte, au contraire, les attaques blessantes pour le régime gouvernemental ou pour les hommes au pouvoir ; c'est tellement vrai, que *Rabagas* de

(1) *Suite*, voir le numéro du 15 avril.

Digitized by Google

Sardou, où l'on a vu une satire du gambettisme est presque une exception dans le théâtre français.

Le Hollandais, peu enthousiaste du système électoral et parlementaire importé de France chez lui, a souvent mis en scène les petits côtés du monde électoral et ministériel (1). Il y a au moins trois pièces hollandaises bien connues, dont ce sujet fait tous les frais : une *Réunion électorale à Stellendyk* (1877), une *Crise ministérielle* (1897) et la *Candidature Van Bommel* (1898). Mais la satire y manque parfois son but, non que le ton soit haussé ou déplacé, mais parce qu'on y met longuement en scène des ridicules qu'il eût suffi d'indiquer en passant.

L'action de la *Réunion électorale à Stellendyk* est fort peu intéressante : Lansing sera déshérité par l'oncle de sa femme s'il accepte une place de député à la seconde Chambre. Sa femme et une amie de celle-ci s'employent à empêcher cette candidature. Les choses s'embrouillent au point que l'oncle lui-même est nommé et finit par accepter. Mais l'élection est irrégulière, l'oncle se désiste, Lansing peut se présenter à ses électeurs sans courir le risque de perdre « ses espérances ». Le plus grand effet comique de la pièce consiste dans la manie formaliste du président Schor qui épuise, à la réunion électorale, toutes les chinoiseries du règlement, et débite ses allocutions devant un auditoire composé de trois personnes, commission comprise.

Cette pièce, qui demeura plus de vingt ans au répertoire, ne comporte aucune situation bien amenée; l'intrigue n'en est pas intéressante, mais c'est une charge très drôle de l'esprit prud'hommesque des associations politiques de l'époque. Il n'est pas besoin de la comparer aux *Mauvais bergers* pour sentir qu'elle n'est qu'un amusement pour la foule et qu'elle ne respire ni haine, ni agression contre l'ordre établi. Comparée aux pièces actuelles de Heyermans, elle étonne par sa pauvreté, elle est l'expression d'une époque où les inquiétudes et les besoins sociaux n'occupaient pas dans le théâtre la place

(1) Le rôle même de l'avocat-politicien est souvent antipathique à la scène hollandaise. Cf. *Justice de roi.*

Digitized by Google

énorme qu'on leur concède maintenant (1). Les mêmes remarques s'appliquent à peu près à une *Crise ministérielle* et à la *Candidature Van Bommel*. Seulement, ces pièces sont déjà d'une observation plus cruelle. On ne se borne plus, après vingt ans d'intervalle, à attaquer le formalisme d'un comité de province, on nous fait assister à la comédie parlementaire pendant l'élection et à la Chambre même.

Une *Crise ministérielle* (1897), de Van der Aa, est une comédie sérieuse, bien écrite, mettant en scène, avec beaucoup de verve, le président de la république, les ministres, les chefs de l'opposition d'un petit État imaginaire.

Le talent de Van der Aa (pseudonyme de H. Van Meerbeke) n'a pas, semble-t-il, été apprécié à sa juste valeur. Sans aucune platitude, sans aucun jeu de mots, sans aucune charge déplacée, il raille avec beaucoup d'à-propos les ridicules de tout un monde. C'est ainsi qu'il fait donner par des baigneurs oisifs une sérénade à un candidat ministre, qui devient pour cela le grand homme du pays pendant vingt-quatre heures, mais qui est conspué le lendemain parce qu'il a été malade en voiture; nous assistons à des interviews, aux ruses des reporters à court de nouvelles, aux intrigues qui se nouent autour des portefeuilles ministériels, sous la toute puissante direction du secrétaire de la présidence. Le tableau est tracé sans méchanceté, avec finesse et mesure. C'est un drame politique, ramenant toute la vie d'un État à des proportions tangibles et où nous entrevoyons surtout, au milieu des distractions de la ville d'eau, une course forcenée aux honneurs, avec le souci, chez chacun, de masquer, si possible, son ambition, de couvrir les habiletés déployées du beau prétexte qu'il faut rester maître de soi et de se réserver.

(1) Dans la *Réunion électorale à Stellendyk*, on voit combien le peuple hollandais était peu intéressé à la vie politique de son propre pays en 1877. La comparaison avec la *Candidature Van Bommel* montre la profondeur du changement opéré depuis lors. Multatuli avait déjà, dans l'*École des princes*, parlé du peuple au théâtre, mais il ne le mettait pas en scène. La *Réunion électorale à Stellendyk* appelle la comparaison avec un *Ennemi du peuple*. L'infériorité de la pièce hollandaise apparaît clairement, mais il ne faut pas oublier que nous sommes en 1877 et en Hollande!

Digitized by Google

Poursuivie avidement par l'intrigant Arminius, la situation de chef du cabinet est attribuée pour vingt-quatre heures à l'impartial Slavata, puis elle sert à consacrer la nullité pompeuse et décorative de l'ancien chef du cabinet, Dagobert le Vertueux.

La *Candidature Van Bommel*, de J. de Koo, nous fait assister aux tribulations d'un candidat aux élections pour la seconde Chambre. Un rentier heureux et oisif, poussé par sa femme, accepte de poser sa candidature, sans avoir ni aptitudes ni ambition. La victoire qu'on lui promettait assurée se fait attendre ; il est obligé de payer de sa personne et de sa poche, de renoncer à sa voiture, d'enlever la livrée à son domestique, d'acheter le silence de vieux serviteurs mécontents. Et ainsi, il en vient à s'engager de plus en plus, à subordonner tous les intérêts de sa vie à cette élection. Sa belle indifférence se fond, la paix de sa vie bourgeoise est troublée, la tranquillité insouciante de sa conscience est perdue. Il l'emporta heureusement, avec une dizaine de voix de majorité (1). Ces trois comédies à sujets politiques sont parmi les meilleures productions du théâtre hollandais de 1877 à 1898 Mais elles ne sont pas les seules qui méritent de retenir notre attention.

***

Justus Van Maurik, le nouvelliste amsterdamois bien connu, a, depuis trente ans, écrit toute une série de comédies vraiment pénétrées du génie de la race et dans lesquelles il met en scène les ridicules de son temps. Il connaît très bien son peuple et particulièrement ce monde de bourgeois et de petites gens d'Amsterdam pour lequel il écrit et il excelle dans les scènes burlesques. Il a raillé l'émancipation de la femme dans une *Pilule amère* (1874) et l'orgueil du parvenu qui se ruine en dépenses folles et fait le malheur des siens dans *Janus Stulp* (1879).

Mais ses comédies, presque toujours, confinent à la farce;

(1) Il vaut la peine de comparer, dans les trois pièces, les situations un peu analogues de candidats malgré eux, de Marksteen, Slavata et Van Bommel.

Digitized by Google

elles témoignent d'un vrai sens comique, d'une connaissance sérieuse du public et de la scène, mais on n'y découvre guère la trace de préoccupations littéraires.

Il est une qualité qu'on ne peut refuser à J. Van Maurik : il sait mettre à profit la question du jour pour en présenter sur la scène le côté drôlatique ou sentimental. Si un thème d'actualité ne suffit pas, il en amalgame deux. Prenons sa dernière comédie : la *Cartomancienne;* il y traite tout à la fois la question de l'occultisme et celle de l'enfant naturel. Mais, rassurez-vous, il ne les épuise pas.

Le défilé de deux ou trois bonnes gens d'Amsterdam, venant consulter l'oracle, est l'occasion de quelques scènes bien troussées et qui ne manquent pas d'intérêt.

C'est le vieux rentier qui a épousé une femme un peu jeune pour lui et qui craint d'être trompé; tout lui est matière à soupçons. La cartomancienne le calme et le renvoie après lui avoir fait conter sa propre histoire. Elle punit en outre, dans son avarice, ce vieux pingre, qui n'ose entrer sans connaître à l'avance le prix de la consultation. Les détails typiques du même ordre abondent : les suppléments qu'une autre magicienne fait payer pour l'œuf dont elle gobe le jaune, puisque le blanc seul sert à lire l'avenir, le rentier protestant d'ailleurs que le jaune lui appartient, puisqu'il a payé l'œuf; les pérégrinations d'une vieille fille honorable, qui ne peut se résoudre à coiffer sainte Catherine et qui subsidie toutes les tireuses de cartes de la Haye, puis celles d'Amsterdam, pour obtenir des détails sur son futur seigneur; enfin, les ruses de la servante pour retenir les clients, quand la cartomancienne est absente, et obtenir par son bavardage des détails précieux, dont on fera usage après coup, pour éblouir les naïfs.

La peinture est d'ailleurs sans méchanceté; la cartomancienne, nous explique-t-on, ne trompe pas ses clients; elle profite d'une réelle expérience des hommes et des choses pour leur donner de bons conseils ou pour leur adresser des réprimandes. Et si elle se livre à ce métier, c'est pour fournir le nécessaire — et même le superflu — à son fils.

Or, parmi les naïfs qui viennent la consulter se trouve

Digitized by Google

une jeune fille, douce, aimante et naïve, malheureuse à mourir parce que son amoureux l'a abandonnée après l'avoir séduite. Des détails échappés à la pauvresse, il résulte que le séducteur est le fils de la cartomancienne. Honteux d'ailleurs du métier de sa mère — dont il profite —, il habite une petite ville voisine (Naarden, près d'Amsterdam), tandis que la mère dissimule son vrai nom. La cartomancienne de J. Van Maurik n'est pas un monstre, il s'en faut de beaucoup; la misère de cette pauvre enfant la touche; elle démontre à son fils qu'il doit l'épouser. Elle-même sacrifie ses économies pour leur établissement; elle renoncera, en même temps, à un métier peu honorable..., et tout est bien qui finit bien.

Conventionnelle dans son sentimentalisme, cette peinture n'est donc que d'une vérité relative. A côté du détail observé, qui lui assure un prix documentaire, elle renferme des personnages et des situations qui manquent de vérité et qui nous défendent d'admettre qu'il y ait, jusqu'ici, un théâtre comique aux Pays-Bas.

***

S'il n'y a rien à ajouter sur la comédie dans une étude rapide comme celle-ci, il en est autrement du drame, qui a subi une rénovation intéressante, activée, paraît-il, par l'exemple et l'influence d'Ibsen et du théâtre né de lui en Allemagne.

J'ai indiqué déjà dans quelles circonstances se fonda, à Rotterdam, le théâtre du Tivoli, consacré aux œuvres d'inspiration moderne. Parmi les pièces nouvelles qui y furent représentées, il faut signaler outre *Sans honneur* et la *Dorade* de Van Nouhuys, un drame remarquable, *Lotus* de Mme Snyder-Van Wissenkerke.

Lotus (1892) a trois actes; ce n'est que la mise en scène d'un cas de conscience. Le lieutenant Benthof est fiancé depuis trois ans, mais avant même que cet engagement ne fut devenu public, et alors qu'il datait seulement de quelques semaines, Mathilde, la fiancée est devenue folle. L'officier doit-il rester fidèle à sa parole donnée? Il n'y a guère d'espoir de guérison, mais il n'y a, au fond, de certitude, ni pour ni contre. Or,

Digitized by Google

dans les derniers temps, sans que le souvenir de Mathilde s'efface chez le lieutenant, celui-ci s'est peu à peu mis à aimer une autre jeune fille. Cécile Emering est nature passionnée, un peu excentrique, que le malheur a poursuivie longtemps, et qui vit sans parents, décidée à consacrer à celui qui l'a choisie toutes les forces de son âme. Mais Benthof ne lui déclare pas son amour et, se sentant faible, lui aussi, devant ce bonheur qui vient et dont il redoute les lendemains, il se résout à prendre du service aux Indes. Cécile l'apprend et va elle-même lui demander une explication. Alors Benthof renonce à ce qu'il croyait un devoir et sacrifie le souvenir de Mathilde. Ses fiançailles avec Cécile sont annoncées et le mariage est prochain. Mais l'image de sa première fiancée n'est pas morte en lui et empoisonne son bonheur. Le doute aussi persiste : a-t-il le droit de regarder comme morte l'enfant qui l'aimait et dont l'âme n'est peut-être qu'endormie? Cette torture n'échappe pas à Cécile ; elle sent bien que Benthof n'est pas heureux. A ce moment, elle apprend l'existence de ses premières fiançailles et questionne le médecin, qui lui annonce que Mathilde va mieux et guérira. Son parti est pris : elle ne peut renoncer à Benthof, elle ne veut pas le rendre malheureux, ni lui faire manquer de parole; elle se tuera.

Le titre de la pièce est emprunté à la légende du Lotus (1) :

« Le Lotus était, autrefois, une étoile... qui aimait la lune. Mais la lune devait suivre sa route et l'étoile aussi, naturellement. Ils ne pourraient donc jamais se rencontrer et la pauvre étoile restait là à languir après le bonheur... Par une magnifique nuit de printemps, l'étoile vit l'image de sa bien-aimée reflétée dans un étang... et si grand fut son amour qu'elle quitta sa place parmi les étoiles et se précipita vers la terre, pensant y trouver le bonheur rêvé.

BENTHOF. — Et alors...?

CÉCILE. — Alors? Elle ne le trouva pas... naturellement..., elle était seule..., elle continua à vivre comme Lotus,

(1) Cf. La fable du *Rat et de ses intimes* contée par Thobosan dans « Nos intimes » de Sardou et notez le caractère différent des allusions et du récit.

Digitized by Google

regrettant sa vie d'étoile... et peut être bien aussi enviant les hommes qui peuvent mourir quand ils souffrent trop.

Il y a, on le voit, dans toute la pièce, une tendance mystique, qui nuit au drame, tendance qui se retrouve dans la littérature hollandaise de l'époque et qui pourrait bien venir de Thoreau (1), de Ruskin et de Tolstoï.

Ce qui déplaît parfois, c'est l'artificialité des moyens employés; on sent trop que la pièce a été faite pour illustrer la thèse et que la thèse n'est pas une simple moralité qui en découle.

Mais l'œuvre a de grands mérites : elle est simple, intéressante et vraiment dramatique. Les personnages sont vivants et sympathiques, un peu plus casuistes, peut-être, que ne le seraient des hommes ordinaires. J'ajoute que la mort de Cécile ne me paraît pas d'un effet heureux, et que cette note de mélodrame dépare littérairement la fin de *Lotus*, mais il se pourrait qu'elle en augmentât l'effet scénique.

***

La *Dorade* de Van Nouhuys (1892) renferme une thèse sociale : l'illégitimité des spéculations financières, et une thèse morale : l'immoralité du mariage ou plutôt de certains mariages. Le vrai coupable, dans les deux cas, c'est la soif immodérée d'argent et de puissance.

Le drame se déroule dans le monde de la finance, autour de l'agent de change Herman Koorders. Et le sage de la pièce, c'est, comme dans la *Nora* d'Ibsen, un médecin, Frans, le frère de Herman, avec cette réserve que l'angoissante question de l'hérédité est absente ici et que le médecin exprime avec calme et douceur, en face de son frère perpétuellement excité, les axiomes d'une sagesse journalière, un peu terre à terre, mais bienveillante, éclairée et désintéressée, conforme, en somme, au caractère traditionnel hollandais.

Herman Koorders est un produit de la fin du XIX^e^ siècle, spéculateur, nerveux, blasé, risquant toute sa fortune et, après

(1) Cf. La *Revue* (ancienne *Revue des Revues*). Sept. 1902.

Digitized by Google

la sienne, celle des autres, gâté par le luxe, qui est devenu pour lui un besoin et dont il ne jouit plus guère, tant il est blasé. Il est marié sous le régime dotal et assuré ainsi contre le besoin, s'il lui arrive de ruiner ses clients riches et pauvres. Il souffre, sans le savoir, de la grande maladie de notre temps : le manque de caractère, et sa vie de spéculateur a ébranlé en lui les vieilles notions de l'honnête et du déshonnête, sa psychologie est avant tout celle du joueur et, dans la pièce, du joueur malheureux et aux abois (1).

Il est marié depuis quatre ans; de sa femme, il n'a pas d'enfant, mais il avait une liaison datant de plus loin et, s'il s'est marié malgré l'existence d'une maîtresse et d'un fils qu'il aimait, c'est qu'il avait besoin d'argent et que sa femme était riche.

C'est surtout dans cette figure de la maîtresse, Greta Roskamp, dont la vie intime devient si tragique que l'imagination sombre d'Ibsen semble se révéler. Ajoutons qu'une certaine idée de fatalité et un beau rêve de justice planent sur tout le drame.

Greta a quitté son père pour suivre Herman; elle a encouru la malédiction paternelle; Herman la quitte au bout de deux ans et se laisse « acheter » par Marie, qu'il n'a recherchée que parce qu'elle avait beaucoup d'or et que, devant sa maîtresse, il baptise ainsi : la dorade (le petit poisson d'or).

Marie a épousé un homme qu'elle aimait, sachant bien qu'il ne l'aimait pas, qu'il n'en voulait qu'à ses écus. Aussi, lors de la catastrophe, sentira-t-elle que cet argent est une souillure et que les rapports unissant son mari et la maîtresse de celui-ci étaient plus honnêtes que ceux qui ont duré quatre ans entre l'agent de change et elle.

Herman est puni pour avoir sacrifié sa dignité d'homme à son âpreté au gain, en même temps qu'il sacrifiait l'affection de Greta et son devoir envers son fils : il est ruiné et

(1) Le spéculateur avide et sans scrupule est à rapprocher de M. Lechat dans *Les affaires sont les affaires* et de M. Lebois dans *La bonne espérance*, mais il est de beaucoup plus petite envergure, il ne cherche pas non plus la toute puissance, mais la jouissance et le luxe.

Digitized by Google

l'enfant meurt. Greta était une pauvre fille qui l'aimait d'une affection sincère et profonde et qui avait tout quitté pour lui; lui aussi l'aimait; il lui racontait toute sa vie, cherchait par des lectures à développer son esprit; peut-être même songea-t-il à l'épouser. Puis des revers d'argent sont venus, il s'en est allé « se vendre », Greta en a souffert cruellement, mais pour élever son enfant, elle a fait taire tout désir de vengeance, elle a caché son mépris, elle a feint d'aimer toujours son séducteur. Et, peu à peu, Herman s'est fatigué d'elle, il s'est mis à apprécier et à aimer sa femme.

Mais le démon de la spéculation l'emporte, la déveine le poursuit et le voilà sous le coup de la faillite. En ce moment son enfant tombe gravement malade et meurt. Herman perd la tête, sa femme devine son secret, suit son mari et se trouve en présence de la maîtresse. C'est à la suite d'une scène poignante entre elle et Greta que Marie comprend l'immoralité de son mariage et qu'elle décide de se laver de cette souillure, en consacrant sa fortune à réparer le désastre financier et à rembourser les créanciers de son mari.

Le désastre, il est vrai, peut être évité plus ou moins légalement, les créanciers peuvent être désintéressés en n'aliénant qu'une petite partie de cette fortune. Herman sera loin d'avoir payé ses dettes, mais il pourra continuer à spéculer et il a le plus ferme espoir de se remettre à flot. Cette solution lui est suggérée par un ami complaisant, qui a d'ailleurs un gros intérêt à la voir adopter et il dépend de Marie seule qu'elle se réalise. A ce moment l'auteur a eu la bonne inspiration de sortir des généralités synthétiques et il nous fait assister à la visite de créanciers de modeste condition, de vieux serviteurs de la famille de Marie qui ont eu confiance dans l'honorabilité de Herman et qui se trouvent ruinés.

Depuis la scène avec Greta, Marie est restée dans sa chambre; après de terribles angoisses, elle entrevoit le moyen de se libérer et de purifier son mariage d'argent. Elle l'expose à Herman qui vient lui demander son pardon. Il devra payer completement ses créanciers; la fortune de sa femme est strictement suffisante pour cette restitution, puis ils devront se

Digitized by Google

remettre au travail tous deux, avec le peu qui leur restera, refaire à l'étranger une vie honorable, reconstruire un bonheur qui ne repose sur aucune honte. Herman hésite, puis finit par accepter.

Telle est l'œuvre la plus remarquable de Van Nouhuys, une œuvre hautement intéressante, très dramatique, qui fait grand honneur au théâtre hollandais. On a comparé à certains moments la *Dorade* de Van Nouhuys à la *Figurante* de De Curel. Dans chacune de ces pièces, en effet, l'épouse qui se trouvait au début du mariage bien moins aimée que la maîtresse arrive à conquérir son mari (1).

De Curel s'en explique fort bien :

« Mon enfant, ce qui fait la supériorité du mariage sur les autres liens de fabrique humaine, c'est que la communauté d'intérêts précède, suit ou supplée la tendresse sans que l'orgueil soit mortellement blessé. L'affection est flottante, l'égoïsme tenace. Les mariages d'amour sont rares, et les bons ménages plus communs qu'on ne pense. Là où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute, et le sentiment finit par glaner où la raison moissonne. Renneval n'en est pas à t'aimer, mais il t'aimera et ce ne sera pas long. »

Cette déclaration du vieux Théodore de Monneville à Françoise de Renneval constitue à peu près tout le thème de la pièce française. Ce thème est habilement mis en œuvre. L'intérêt capital consiste ici dans cette conquête du ministre de Renneval par sa femme Françoise, qui prend conseil de son oncle Théodore de Monneville. L'estime du spectateur français va à l'épouse, la maîtresse est sacrifiée de gaieté de cœur. Il faut dire qu'il n'y a dans son rôle rien de grand, aucun dévouement, et son adultère, comme son mariage, est fort banal. Nous avons vu combien le rôle de Greta était autrement tragique et saisissant. Le dénouement des deux pièces est, d'ailleurs, entièrement différent. Chez De Curel la femme a conquis son mari, la fête de l'amour commence; chez Van

(1) Cf. *Le Temps*, 9 février 1903 : analyse de *La figurante* et comparaison avec *La passerelle*.

Digitized by Google

Nouhuys, au contraire, l'homme doit se réhabiliter, renoncer à son luxe, vivre de son travail. Il y a là, semble-t-il, deux conceptions de la vie presque opposées.

Si je me suis un peu attardé sur la *Dorade*, c'est que cette pièce me semble être moins connue qu'elle ne mérite de l'être. C'est aussi qu'elle est l'œuvre principale de Van Nouhuys qui, depuis dix ans, n'a plus rien écrit pour le théâtre.

J. LHONEUX.

Digitized by Google

CHRONIQUE ARTISTIQUE

LE SALON.

Afin de corser l'intérêt de ses salons, la Société des beaux-arts, à côté de son contingent régulier de membres belges et d'invités étrangers, s'efforce de nous montrer, chaque année, soit l'œuvre complet d'un artiste disparu, soit une collection de toiles formant un ensemble, un clou d'exposition. Cette année, c'est une collection de portraits qu'elle produit.

Cette initiative est des plus louables. Dans le vaste domaine de l'art pictural, le champ du portrait est un de ceux dont l'intérêt ne diminue point. Quelles que soient les conceptions que nous nous faisons de la beauté, nous ne nous lassons point de l'image humaine; c'est elle qui, malgré tout, demeure le plus vraiment émouvante, et pour peu que le portraitiste soit sincère et consciencieux, ce sont ses toiles qui, derrière la convention du dessin et de la couleur, nous permettent le mieux de deviner des âmes, nous donnent le meilleur spectacle des caractères, des passions, des façons de sentir.

On a rêvé plus d'une fois de faire l'histoire du portrait en une exposition rétrospective complète et méthodique. Ce serait à la fois une histoire de l'art et une histoire de la société. La figure humaine varie selon les temps, les préoccupations les plus générales et les plus constantes, l'idéal dominant, la religion régnante. Les physionomies que nous laissèrent les peintres gothiques nous donnent de meilleurs documents sur la psychologie bourgeoise des XIII^e^, XIV^e^ et XV^e^ siècles, que des monceaux de chartes, de chroniques et de mémoires; les repré-

Digitized by Google

sentations largement brossées des types ardents et sensuels de la Renaissance nous font comprendre Machiavel et Benvenuto Cellini, Jules II et César Borgia, ce pendant que les admirables portraits de Rubens et de Van Dyck nous font pénétrer dans l'intimité d'une Flandre matérialiste et dévote.

En ce siècle et ces derniers temps, l'art portraitiste a assez varié dans son essentiel pour troubler notre curiosité et nous séduire par quelques belles variétés d'âmes. Le monde a vécu si vite, depuis cent ans, que deux ou trois types humains, profondément différents les uns des autres, se sont succédés en deux ou trois générations. Le style du portrait a changé de même; il y a autant de différence entre un David et un La Gandara qu'entre un Van Dyck et un Latour. Malheureusement, la réunion d'une telle collection semble à peu près impossible. Même en en limitant beaucoup la portée et le domaine, on n'est jamais arrivé, en somme, à réaliser les séries éducatives que l'on rêve. La Société des beaux-arts ne l'a même point tenté. Elle s'est contentée de nous montrer quelques portraits choisis à peu près au hasard parmi les œuvres les plus fameuses de ces trente dernières années. Le choix, certes, n'a pas été parfait. On nous a montré l'excellent voisinant avec le pire, sans ordre et sans méthode, — probablement parce que la Société, ayant avant tout à contenter son public mondain, doit admettre le snobisme de ses admirations injustes —, mais l'ensemble n'en est pas moins fort intéressant. On peut ne point s'attarder devant les toiles superficielles de Levy-Dhurmer, non plus que devant le cardinal Rampolla de Lazlo, la muse inspirée de Sir W.-B. Richmond (R. A), le duc de Croy, du Hongrois Benczur, le duc d'Arenberg, d'Aimé Morot, les toiles officielles et glacées de Jacques de Lalaing; des portraits excellents nous distraient de l'impression d'agacement que nous produisent ces œuvres aristocratiquement habiles : tel le portrait de *Fantin Latour par lui-même*, énergique, austère et vivant comme un Rembrandt; tel le *portrait d'homme*, de Constantin Meunier, si sincère, si vrai et si simple; tel le *Henri Maret* de Cormon, les portraits de paysannes de Jacques Blanche, le jeune homme pensif et

Digitized by Google

lassé de Ricard, la comtesse de Béarn, de Dagnan, les deux merveilleuses toiles de Liévin de Winne, ou les tableaux honnêtes et consciencieux d'Alfred Cluysenaer.

Quelques peintres belges contemporains soutiennent heureusement la comparaison avec ces maîtres : Émile Claus, avec un portrait de sa femme, d'une jeunesse, d'une tendresse et d'une lumière charmante ; Léon Frédéric, avec un portrait de femme en Zélandaise, intéressant malgré les sécheresses ordinaires.

Par contre, l'envoi de Lembach a causé une déception. Certes, les portraits qu'il expose ont le charme de style, l'élégante noblesse qui caractérise le maître allemand, mais la peinture en est devenue sèche et laborieuse ; ce n'est plus qu'une recette, un procédé ; c'est la décadence d'un grand talent.

Puisque j'en suis à examiner les portraits qui forment le clou de cette exposition, il faut que je signale ceux qu'ont exposés les sculpteurs, car il en est d'admirables. De Rodin, deux bustes d'une vie singulière et d'un inimitable style, celui de Puvis de Chavannes et celui de Paul de Vigne ; de Dillens, celui de M. Closset et celui de M. Janssen, d'un modelé délicat et savoureux ; de Paul de Vigne, un excellent buste en terre cuite de M. W. Wilson ; un portrait de Dillens, spirituel et vivant, par Jules Lagae, et le buste de M. Gevaert, de Jacques de Lalaing, un peu froid, mais de grand style. Enfin, de Victor Rousseau, un buste de M^me^ Gilsoul, qui est un véritable chef-d'œuvre de grâce, d'élégance et de jeunesse nerveuse.

La même incohérence qui se remarque dans le choix des portraits dont je viens de parcourir l'éphémère galerie se constate dans le reste de l'exposition : c'est le même souci d'offrir le spectacle de toutes les gloires consacrées, les légitimes et les autres. A côté d'un Courtens ou d'un Verheyden, on nous montre un Émile Motte ou un Frans de Beul ; à côté d'une toile de Claus, tout imprégnée de soleil et de lumière, on exposera le camaïeu loyal et pénible d'un Marie Collard.

D'autre part, chaque année, afin de prouver, sans doute, sa

Digitized by Google

foi dans l'avenir, la Société des beaux-arts consacre quelques jeunes talents; elle admet des gloires futures..., pas trop futures cependant, des gloires de demain, tout au plus. Cette année, les représentants de cet élément jeune ont été bien choisis. Il y a notamment M. Paul Mathieu, dont le grand paysage est plein de charme et de poésie. Cet artiste est un de ceux en qui l'habileté professionnelle et l'ambition légitime d'une technique impeccable n'ont point détruit l'ardeur primesautière et l'émotion juvénile. C'est ce qui donne à ses tableaux une saveur très particulière et que l'on ne trouve plus d'ordinaire chez ceux que le succès a obligés à une trop forte production.

Il faut citer encore un paysage d'une mélancolie fine et délicate de M. Henri Luyten, un temps gris, joliment nacré, de Marcel Jefferys, et une étude d'animaux, d'une peinture loyale, de Géo Bernier, des Gilsoul pimpants et colorés, une marine lumineuse de Marcette, et puis, des fleurs, beaucoup de fleurs; des cinéraires et des roses chatoyantes de Berthe Art, des tournesols précis et savoureux d'Henriette Ronner, des capucines fraîches et vigoureuses de Ketty Gilsoul. Tout cela fait un ensemble fort agréable, une exposition de bonne peinture, dont il faut louer l'éclectisme, mais ce n'est pas une véritable manifestation d'art. Il serait impossible de déterminer à ce salon une tendance, une doctrine, un effort vers une nouvelle beauté. C'est la galerie d'un amateur riche, mondain et suffisamment artiste pour sentir quelquefois la vraie beauté. On la visite avec agrément, mais on ne trouve pas à s'y émouvoir.

LOUIS DUMONT-WILDEN.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres. — Le théâtre de la Monnaie a fermé ses portes, et si l'on juge d'après la cohue des dernières semaines, on peut regretter qu'il n'ait pas prolongé sa saison — extraordinairement — jusqu'à des jours plus cléments pour notre soif de villégiatures et de voyages. Les deux séries de la tétralogie suffiraient à rendre inoubliables ces jours mélancoliques des adieux. Une foule attentive, assidue, presque pieuse a applaudi cette tentative, nouvelle pour Bruxelles, et dont le résultat artistique fut notable. Mme Litvinne, d'ailleurs fort bien secondée par Mlle Paquot, MM. Imbart, Dalmorès, Albers et Engel, a été, par sa vaillance sans rivale, sa voix sans faiblesse et son beau style, l'âme de cette entreprise, à laquelle il serait injuste de ne pas associer l'orchestre, sévèrement discipliné par M. S. Dupuis. Avec les soirs wagnériens ont alterné des représentations très remarquables, consacrées à l'ancien répertoire; on y applaudit surtout Mmes Delna et Landouzy et M. Clément. Celui-ci est resté l'intelligent comédien et l'habile chanteur de jadis, triomphant d'un organe ingrat et mutilé à force de science musicale; Mme Landouzy est toujours la belle virtuose, adorée du public bruxellois. Et quant à Mme Delna, inconnue ici, sa venue a été une révélation et comme un éblouissement. Ah! si elle avait pu nous donner, outre *Carmen*, une Zerline de *Don Juan* et surtout un *Orphée* qui nous manquent depuis bien longtemps! Mais elle a déjà fait notre mesure large, car sa Carmen n'est plus du tout celle de Mlle Derivis, de Mlle Leblanc, enfin de Mlle Friché. C'est un personnage très *canaille*, avec un mélange de cynisme grossier et d'insouciance bon enfant, de sensualité basse et d'exaltation passionnée. Et quelle voix, parcourant tous les registres, du grave à l'aigu, avec une indicible aisance!

Voilà sur quelles impressions, variées et renouvelées avec un art savant, s'est terminée la saison d'opéra 1902-1903; on dit déjà monts et merveilles de la prochaine; mais il est presque impossible qu'elle nous apporte plus de surprises heureuses, si peut-être elle sera plus riche en nouveautés. Déjà on annonce, outre des reprises de Wagner, la *Tosca* de Puccini et *Le roi Arthur* de Chausson; pourquoi pas *Falstaff* de Verdi, si Maurel est disponible, ou le *Juif polonais?* Surtout qu'on nous épargne et que nous n'ayons pas à subir cette *Messaline* de Lara, qui court les provinces!

Digitized by Google

Au Parc et à l'Alcazar il nous a été accordé d'applaudir deux artistes également réputés malgré des talents faits pour se mesurer l'un à l'autre. M. Huguenet, très bien entouré, a été merveilleux de naturel et de bonhomie dans *Le secret de Polichinelle*; M. Bour, dans des pièces allemandes et italiennes, mais surtout dans *Don Pietro Caruso*, a révélé des qualités de comédien qui ne le cèdent à celles d'aucun qui soit à Paris. Ce transfuge du théâtre Antoine est un grand artiste de demain.

BIBLIOGRAPHIE.

Un exposé du protestantisme libéral.

Le protestantisme libéral, ses origines, sa nature, sa mission, par JEAN RÉVILLE, professeur adjoint à la faculté de théologie protestante de l'université de Paris. — Paris Fischbacher, 1903, 1 vol. in-12 de X-182 pages. (Prix : 2 fr. 50 c.)

Voici un petit livre bien pensé et bien écrit, où une plume autorisée renseigne le public sur un sujet dont on n'a trop souvent que des idées assez vagues. L'auteur fait ressortir les inconvénients graves du dilemme contemporain entre des orthodoxies, tant protestantes que catholiques, qui sont en conflit manifeste avec les affirmations les plus justifiées de la science et un indifférentisme qui laisse sans direction spirituelle notre vie affective et familiale. Si la religion est, comme il la définit, la conscience intime de nos rapports avec l'univers, il y a là un ordre de sentiments que la science est impuissante à satisfaire. Certains esprits croient échapper à la difficulté en se créant artificiellement deux cases séparées comme par une cloison étanche : l'une où ils se laissent exclusivement guider par des préoccupations scientifiques; l'autre où ils acceptent les injonctions d'une autorité dogmatique. M. Réville s'élève avec force contre cette solution qu'il qualifie à juste titre d'illogique et même d'immorale. Dès lors, que reste-t-il? La religion de l'humanité? L'auteur la considère comme un christianisme ou plutôt un théisme incomplet, parce qu'elle oublie une face de la vie religieuse, son côté cosmique, le sentiment de notre dépendance à l'égard de l'ordre universel.

C'est ici que se présente le protestantisme libéral. Son premier principe, c'est que la religion consiste non dans l'adhésion à un ensemble de doctrines métaphysiques, mais dans les manifestations d'une disposition religieuse de l'âme : ainsi se trouve écartée la pos-

Digitized by Google

sibilité d'un conflit, sur le terrain théologique, avec les données de la science et même de la philosophie. Son second principe consiste à proclamer l'autorité exclusive de la raison et de la conscience dans la vie religieuse et morale. Son troisième principe, par lequel il se relie au christianisme, c'est l'importance spéciale qu'il attribue à la Bible comme source d'édification, — bien entendu à la Bible «librement étudiée avec les ressources de la science et en dehors de tout parti pris confessionnel ».

M. Jean Réville s'est souvenu que si ses traditions de famille, ses attaches avec la théologie protestante et ses préférences personnelles le rattachent aux formes les plus avancées du christianisme contemporain, il est surtout un historien des religions, c'est-à-dire un critique capable de tracer « un tableau désintéressé et loyal » de n'importe quelles conceptions religieuses, aussi bien les siennes que celles des autres. Au fur et à mesure qu'il expose les principes du protestantisme libéral, il s'efforce d'établir pour quelles raisons historiques et à la suite de quelle évolution rationnelle ses co-religionnaires ont abouti à ces solutions. Après avoir exposé ainsi comment le protestantisme libéral est l'aboutissement logique, en même temps que l'expression moderne la plus exacte de la religion chrétienne, il fait ressortir qu'on y trouve également la conclusion de l'expérience morale et de l'expérience sociale de notre temps.

L'auteur a raison de soutenir que l'adhésion à une religion sans dogmes, indépendante même de la croyance au surnaturel, peut garantir à chacun le libre exercice de sa raison en même temps que lui assurer son plein développement spirituel. Elle est de nature à faire disparaître l'anarchie morale qui est la plaie grandissante de nos foyers. Dans bien des cas, ce serait l'unique moyen de rompre le câble qui ramène si fréquemment sous le joug de l'Église les familles des libres-penseurs. Comment donc se fait-il que les progrès du protestantisme libéral ne soient pas plus considérables et plus rapides?

Ne serait-ce point, chez les protestants, parce que la tendance, dont il est l'expression la plus complète, mine un peu partout l'organisation des églises réformées et que les esprits libéraux s'y sentent de plus en plus à l'aise, sans devoir recourir à la rupture de leurs anciens liens confessionnels? M. Réville répondra peut-être que cette tolérance ne suffit point et que l'association religieuse doit tout au moins offrir une certaine unité de point de vue. C'est exact, mais on doit compter avec la force d'inertie qui maintient les corps à l'état de repos, tant qu'une pression externe ne les incite pas au déplacement. D'un autre côté, chez les catholiques, quand ceux-ci se sentent amenés par leur évolution personnelle aux principes dont s'inspire le protestantisme libéral, ne s'y joint-il pas d'ordinaire une

Digitized by Google

certaine répugnance à rentrer ou même à s'arrêter dans le christianisme, c'est-à-dire dans une forme historique qu'ils en sont venus à considérer comme dépassée par l'évolution de la pensée et même de la conscience contemporaine? Voyez la plupart des prêtres qui s'évadent de Rome; ils repoussent désormais toute forme de culte. Sans doute il y a là une réaction forcée contre leur ancienne conception de l'Église. Leur attitude n'en traduit pas moins le sentiment qui, neuf fois sur dix, domine chez le catholique émancipé. Il n'y a guère d'exception que dans les familles où la mère a partagé l'évolution intellectuelle de son mari; mais il est plus aisé de s'entendre dans l'abstention que dans l'action.

M. Jean Réville trace un tableau à la fois séduisant et exact de l'Église, telle que la conçoit et la réalise le protestantisme libéral. Nul ne peut contester que, ainsi conçue, l'organisation ecclésiastique ne possède, entre autres mérites, celui de rendre impossible les incessants conflits entre l'Eglise et l'État. Cependant l'auteur ne se fait-il pas quelque illusion, quand il préconise le type des églises nationales « constituées conformément aux traditions laïques du protestantisme et associant dans une même éducation morale l'amour de la patrie et l'amour de l'idéal religieux »? En écrivant ces lignes, il a songé sans doute aux églises nationales de quelques cantons suisses, qui lui sont familières. Mais ce sont là des créations historiques, absolument exceptionnelles, produites et conservées par des circonstances qui ne se retrouvent pas ailleurs. La conception d'une association religieuse comprenant tous les citoyens, quelque puissent être leurs convictions particulières — représentant les intérêts religieux de la collectivité, comme l'instruction publique en représente les intérêts scientifiques, le pouvoir judiciaire les intérêts juridiques, l'armée les intérêts militaires, etc. —, a beau répondre à un idéal supérieur de *catholicité* véritable; elle semble absolument irréalisable dans l'état actuel de nos mœurs. Tout en la respectant, là où il a cette chance de la rencontrer, le protestantisme libéral me semble avoir bien plus à gagner dans la généralisation d'un régime comme celui qui prévaut aux États-Unis. La séparation absolue de l'État et des Églises, en plaçant indistinctement ces dernières dans les mêmes conditions d'indépendance et d'autonomie, favorise, en effet, ces grands principes de liberté et d'égalité religieuses, dont le triomphe intéresse particulièrement les formes du christianisme les plus en concordance avec les aspirations de la société moderne. « Le nombre des communautés ecclésiastiques sur lesquelles flotte l'étendard du protestantisme libéral est restreint, écrit judicieusement M. Jean Réville dans sa conclusion. Le diocèse où souffle son esprit couvre le monde. »

G. D'A.

Digitized by Google

LES GARNISONS DE LA BARRIÈRE

Tout le monde sait qu'en vertu du traité d'Utrecht et des traités subséquents, les Hollandais ont tenu garnison pendant soixante-sept ans, de 1715 à 1782, dans certaines forteresses belges situées le long de la frontière française, pour servir à la Hollande de barrière contre la France. Mais ce qu'on ignorait jusque dans les derniers temps, ce sont les rapports multiples que cette situation anormale établit entre la république des Provinces-Unies et les Pays-Bas autrichiens. En effet, à l'exception de M. Rahlenbeck, dont la brochure sur la *Belgique et les garnisons de la Barrière* ne s'occupe guère que de la question religieuse, aucun des auteurs qui ont étudié la question de la Barrière ne s'est placé au point de vue que nous signalons. Un éminent professeur de l'université de Liége, M. Eugène Hubert, vient de combler cette lacune dans un grand ouvrage qui a paru l'an dernier et qui a été couronné par l'Académie (1).

Avec une patience et une érudition admirables, M. Hubert a examiné tous nos fonds d'archives, la Chancellerie, le Conseil privé, la Secrétairerie d'État et de guerre, les archives de Namur, de Tournai et d'Ypres ainsi que celles de la Haye, et il en a extrait une énorme série de documents de première main qu'il a groupés avec méthode, et qui nous offrent un tableau complet des innombrables conflits que le régime de la

(1) EUGÈNE HUBERT, *Les garnisons de la Barrière dans les Pays-Bas autrichiens*. Extrait du tome LIX des mémoires couronnés publiés par l'Académie royale. Bruxelles, Lebègue et Cie, 1902, in-4° de 399 pages.

Digitized by Google

Barrière engendra dans notre pays pendant près de trois quarts de siècle.

I

Qu'est-ce, au fond, que ce système de la Barrière, sinon une solution empirique de la question des rapports de la Hollande avec la France?

Dès l'émancipation des Provinces-Unies du joug de l'Espagne sous Philippe II, l'idée de faire de la Belgique une sorte d'État *tampon* entre la France et la Hollande commence à surgir. Richelieu l'évoque déjà, quand, en 1634, il repousse le projet de morcellement des Pays-Bas espagnols que lui proposaient les Hollandais : « Il faut une *barre* entre nous et la Hollande, disait-il en substance, sans quoi nous nous brouillerions avec elle comme elle est brouillée avec l'Espagne. » L'ambition de Louis XIV ne tarda pas à montrer aux Hollandais toute la vérité des paroles du grand cardinal et, dès les traités de Westphalie, ils s'efforcèrent de maintenir l'intégrité des Pays-Bas espagnols, tout en leur imposant leur tutelle. La brutale agression de Louis XIV en 1672 acheva d'orienter leur politique en ce sens et, par le traité de la Haye de 1673, ils obtinrent de l'Espagne le droit d'occuper les principaux points stratégiques des Pays-Bas. Après le traité de Ryswyck cet arrangement fut renouvelé jusqu'à l'entrée des Français en Belgique en 1701. Chassés par les troupes françaises des places fortes qu'ils occupaient, les Hollandais exigèrent impérieusement, avant toute entente, qu'on les leur rendît, entre autres Mons, Namur et Luxembourg, et, sur le refus de la France, ils entrèrent aussitôt dans la grande alliance contre Louis XIV.

Pendant la guerre de la succession d'Espagne, la constitution d'une barrière ne cessa d'être la préoccupation principale des Provinces-Unies. Le traité de 1701 en affirme la nécessité; le traité de 1709, publié en 1711, entre l'Angleterre et la Hollande, reconnaît ces principes et livre nos places fortes aux Provinces-Unies. C'est le premier traité de la Barrière; il est renouvelé et modifié en 1713, consacré par le traité d'Utrecht

Digitized by Google

et aboutit à la convention d'Anvers de 1715, ratifiée par l'empereur, et qui constitue le troisième et définitif traité de la Barrière.

Par ce traité, la Hollande remettait à l'empereur les Pays-Bas espagnols, à condition qu'aucune partie de ce territoire ne pourrait jamais être cédée à la France, et qu'il serait occupé, en temps de paix, par une armée de 30,000 à 35,000 hommes, dont l'Autriche fournirait les trois cinquièmes, soit environ 18,000 hommes, et la Hollande les deux cinquièmes, soit environ 12,000 hommes (1).

En outre, la république obtenait le droit de tenir *garnison exclusive* dans les places de Namur, Tournai, Menin, Furnes, Warneton, Ypres et dans le fort de Knokke, et le droit de *garnison commune* dans la place de Termonde.

L'entretien des garnisons hollandaises de la Barrière était mis à la charge de la Belgique, qui paierait à cet effet tous les ans à la Hollande une somme de 1,250,000 florins, hypothéquée en partie sur les pays rétrocédés par la France en 1713, et en partie sur les revenus « clairs et liquides » de la Flandre et du Brabant, clause inconstitutionnelle et contraire à tous les privilèges de nos provinces, puisqu'en Belgique aucun subside ne pouvait être levé sans avoir été préalablement consenti.

En somme, la convention d'Anvers plaçait, sous certains rapports, la Belgique sous la tutelle de la Hollande; mais il serait exagéré, je pense, de dire comme MM. Hubert et Willequet que nos provinces devenaient un fief de la république batave. Sans doute, il était humiliant pour nous d'avoir à entretenir à nos frais dans huit de nos forteresses douze mille hommes de troupes étrangères, mais le gouvernement des Pays-Bas n'en conservait pas moins, pour le surplus, la plénitude de sa souveraineté, son armée, ses finances, ses lois, son administration et même sa politique étrangère, comme on peut le voir, par exemple, dans l'histoire de la Compagnie d'Ostende.

(1) Sur ces 12,000 hommes les plus forts contingents appartenaient à Namur, 4,000 hommes; à Tournai, 2,500, et à Ypres, également 2,500.

Digitized by Google

Ce qui est vrai, c'est que les garnisons de la Barrière, en mettant en présence, dans les mêmes villes, l'élément étranger et l'élément national, allaient soulever d'innombrables conflits, et cela pour deux causes, c'est que ces étrangers étaient des soldats et des protestants. C'étaient des *soldats*, chargés de la garde de forteresses, préoccupés surtout d'intérêts militaires, tandis que la population civile ne connaissait que ses coutumes et ses privilèges, de sorte qu'à chaque instant le droit militaire se heurtait au droit civil et le commandant de place aux magistrats communaux. C'étaient des *protestants* qui avaient droit à la liberté de leur culte, tandis que les habitants étaient des catholiques très intolérants et qui considéraient les calvinistes comme des suppôts de Satan.

Religion, militarisme, telles sont les deux sources principales des querelles qui vont se multiplier dans les places de la Barrière pendant soixante-sept ans; tout le reste n'est qu'accessoire.

Évidemment, les deux gouvernements avaient bien vu qu'il y avait là un danger; aussi avaient-ils fait de commun accord quelques règlements spéciaux; mais ces règlements étaient rares, ils ne prévoyaient pas tous les cas, et c'est surtout dans les cas particuliers que les conflits se produisaient. M. Hubert les a étudiés avec le plus grand soin et nous allons essayer d'en donner une idée générale.

II

L'article IX du traité de la Barrière avait réglé la question religieuse d'une manière très sage : l'exercice de la religion réformée était assuré aux garnisons hollandaises, dans des locaux convenables choisis par les magistrats, sans que ces locaux pussent porter aucune marque extérieure d'église. En outre, il était « enjoint sévèrement, de part et d'autre, aux officiers politiques et militaires, comme aussi aux ecclésiastiques et à tous autres, qu'il appartient d'empêcher toute occasion de scandale et de contestation qui pourraient naître sur

Digitized by Google

le sujet de la religion, et quand il naîtra quelque dispute ou difficulté, on les aplanira à l'amiable de part et d'autre ».

Malgré les termes modérés de cet article qui n'accordait la liberté de religion qu'aux soldats hollandais des garnisons de la Barrière et ne leur octroyait même pas la publicité du culte, des froissements se produisirent bientôt, et, il faut bien le reconnaître, c'est l'intolérance religieuse des Belges qui en fut presque toujours la première cause.

Il serait difficile de dire à quel degré de bigotisme en étaient arrivées nos populations, pendant plus d'un siècle de domination espagnole. Ce qui indignait le plus les Belges dans la convention de la Barrière, ce n'était pas l'occupation étrangère ni même le subside imposé pour l'entretien des troupes, c'était la liberté du culte accordée aux garnisons protestantes!

Dès le 11 octobre 1714, l'évêque de Namur écrit que « l'occupation de sa ville épiscopale par une garnison hérétique le plonge dans un chagrin insupportable »! Les États de Flandre déplorent « cette trop cruelle catastrophe pour un peuple si fidèle et qui a tant de fois prodigué ses biens et son sang pour la défense de la religion et de l'État »!

Partout on veut restreindre l'article IX à son interprétation la plus stricte, on refuse des locaux convenables aux garnisons pour l'exercice du culte, on veut empêcher les rares protestants du pays de se rendre aux prêches. Déjà Fénelon, en 1709, avertissait le pape qu'il résultait d'une enquête qu'il avait fait faire dans le Tournaisis, qu'un grand nombre d'anciens calvinistes, même de Cambrai, avaient relevé la tête depuis l'entrée des troupes hollandaises à Tournai et se rendaient publiquement au prêche chaque dimanche, et il ajoutait que si cette *peste*, c'est-à-dire l'occupation hollandaise, ne disparaissait pas, la foi catholique allait se perdre dans toute la Belgique.

Après la convention d'Anvers, la situation devint pire. Le magistrat de Tournai se plaint du manque de respect des soldats protestants à l'égard des processions : « Ils regardent, tête levée, le saint Sacrement passer dans les rues. » A Namur « les sentinelles se promènent pendant le passage du

Digitized by Google

saint Sacrement pour témoigner authentiquement le mépris qu'ils en font ». A Ypres, il en est de même.

En revanche, le commandant de place de Namur se plaint de ce que les bouchers, dont la halle est placée sous le local réservé aux protestants par le magistrat lui-même, profitent du moment où ont lieu les prêches pour faire un vacarme d'enfer avec leurs couperets.

Des deux côtés, partout les mêmes incidents se répètent, suivis des mêmes récriminations.

La question des mariages mixtes vient encore envenimer les conflits. L'Église les voyait de très mauvais œil, à moins qu'on ne se soumît à certaines conditions. C'est ainsi qu'en 1710, le vicaire général de Tournai marie le chevalier Jean de Saussin, du diocèse d'Orange, capitaine au service des Provinces-Unies « appartenant à la religion prétendue réformée », à une jeune fille catholique, Élisabeth de Varwanne; mais Saussin avait pris l'engagement préalable de « laisser sa femme maîtresse absolument de l'éducation des enfants par rapport à la religion ».

Après la convention de la Barrière ces mariages mixtes devinrent fort nombreux; beaucoup de soldats protestants épousent des jeunes filles catholiques, même devant des pasteurs protestants. Les évêques réclament; ce qu'ils craignent surtout c'est que « la religion protestante ne prenne racine par les mariages des militaires protestants avec les jeunes filles catholiques », selon l'expression de l'évêque de Namur.

Le mal va si loin que la gouvernante Marie-Élisabeth fait rédiger un projet d'édit qui ne fut rejeté que parce que le gouvernement craignait de provoquer des représailles contre les catholiques du Brabant septentrional et de la Gueldre.

En résumé la question des mariages mixtes resta pendante jusqu'au décret de Joseph II qui reconnut, en 1782, leur validité et enjoignit même aux curés de publier les bans et d'assister à la célébration.

D'autres conflits éclatent à cause du prosélytisme des ministres protestants, qui, contrairement au traité, essaient de

Digitized by Google

convertir des catholiques à leurs croyances. Le mouvement s'étend jusqu'en France et de nombreux Picards se rendent à Tournai lors de la fête de Pâques, malgré les huées de la populace et les protestations du clergé et du gouvernement français.

A Namur, à Ypres, ces questions de prosélytisme et de conversions occasionnent de véritables émeutes à la suite desquelles les États généraux de Hollande interviennent avec raideur et menacent même le gouvernement belge de représailles, en enlevant aux catholiques de Hollande la liberté de leur culte.

Mais lorsque les Hollandais excipent de la tolérance dont jouissent les catholiques dans les Provinces-Unies, les magistrats belges répondent avec un cynisme naïf que « si la liberté de religion est une loi fondamentale de la république, au contraire, la religion catholique, apostolique et romaine, à l'exclusion de toute autre, est celle des Pays-Bas ».

C'est, comme on le voit, l'application de l'éternel raisonnement des catholiques quand on leur oppose la liberté : « Je la réclame chez vous parce que c'est votre principe; je vous la refuse chez nous, parce que ce n'est pas le nôtre. »

Une question fort grave aussi est celle des condamnés à mort. Lorsqu'un soldat hollandais catholique était condamné à mort dans les places de la Barrière, il lui était bien permis de recevoir les derniers sacrements de la part d'un prêtre catholique, mais il ne pouvait être accompagné jusqu'au lieu du supplice que par un aumônier protestant. Cette disposition amenait des plaintes fréquentes, mais les Hollandais tinrent bon; ils soutenaient qu'en prescrivant la présence d'un pasteur ils faisaient acte de souveraineté et affirmaient ainsi la primauté de la religion d'État, partout où flottait l'étendard de la république.

Les conflits religieux amenaient parfois des scandales plus graves, par exemple, lorsqu'à Tournai en 1741, un soldat luthérien du régiment de Villate, au service des États généraux, se rendit à l'église des capucins, communia et cracha l'hostie dans la cour.

Digitized by Google

Aussitôt toutes les autorités crièrent à l'abomination. La gouvernante Marie-Élisabeth demanda que le coupable fût livré au magistrat de la ville ; mais les États généraux répondirent que les lois de la république interdisaient de distraire un soldat de la juridiction militaire, quel que fût son crime. Marie-Thérèse intervint à son tour, soutenant que le crime de sacrilège est plus grave encore qu'un crime de lèse-majesté : « Ce n'est pas un simple scandale, c'est un bouleversement de ce qu'il y a de plus sacré dans la religion catholique. » Elle alla même jusqu'à invoquer la raison d'État, car « la bonne politique passe au-dessus de la disposition des lois ordinaires, n'envisageant que le salut du peuple et le repos public comme la loi suprême ».

Tout fut inutile et les États généraux ne remirent pas le prisonnier aux juges de Tournai.

Un autre incident non moins grave se passa en 1752, à Bruxelles, et bien que cette affaire n'ait pas de rapport immédiat avec le système de la Barrière, il est utile de la faire connaître.

Le dimanche de la Fête-Dieu, les délégués des Provinces-Unies aux conférences ouvertes à Bruxelles refusèrent de laisser orner de verdures l'*Hôtel de Grimberghe* où ils étaient descendus et devant lequel la procession devait passer.

Sur les représentations du gouvernement, le ministre de Hollande répondit avec hauteur qu'il espérait bien trouver dans la capitale des Pays-Bas les égards dont les représentants de l'impératrice étaient entourés à la Haye.

L'affaire en resta là ; mais elle nous montre une fois de plus combien les Hollandais et les Belges différaient de point de vue dans toutes les matières de religion.

III

Si les questions religieuses donnaient naissance à de fréquentes difficultés, l'antagonisme entre l'autorité militaire et les autorités civiles en faisaient surgir de bien plus nombreuses. C'est qu'ici il s'agit de questions de police et que si la

Digitized by Google

police n'est déjà pas aimée quand elle est entre les mains des autorités nationales, elle est franchement détestée quand elle relève d'un pouvoir étranger. Or, dans les forteresses de la Barrière, le commandant de place agissait comme officier de police, et ses ordres, dans lesquels il ne s'inspirait que des intérêts militaires, devaient froisser à chaque instant les habitudes et les coutumes de l'autorité civile.

Clôture des portes à certaines heures, levée des ponts-levis, interdiction de circuler dans certaines zones réservées, arrestations arbitraires, suppression de certaines fêtes, en un mot, toutes les tracasseries auxquelles sont exposés les habitants de places de guerre se succèdent presque sans interruption dans les huit forteresses de la Barrière. Les magistrats se plaignent et invoquent leurs privilèges, les commandants leur opposent les nécessités de la défense et du service des garnisons.

Parfois se présentent des faits plus graves, par exemple, lorsqu'il s'agit de conflits entre les soldats nationaux et les soldats hollandais. Certains commandants vont même jusqu'à vouloir interdire le recrutement des troupes belges dans les forteresses de la Barrière; d'autres empêchent les soldats belges d'entrer dans ces forteresses sans leur permission; d'autres font arrêter les déserteurs hollandais en dehors des places de la Barrière, tandis que les autorités belges font saisir leurs propres déserteurs dans les rangs des troupes hollandaises pendant qu'elles sont en route pour changer de garnison.

A la question des déserteurs se rattache celle du droit d'asile. Les délinquants se réfugient parfois dans un édifice du culte ou dans un monastère, et c'est là l'occasion de discussions et de correspondances interminables entre les autorités belges et les autorités hollandaises. En 1750, par exemple, un soldat hollandais, détenu dans la prison militaire de Tournai, s'échappe et se réfugie dans la cathédrale. Aussitôt l'église est bloquée par les troupes hollandaises et défense est faite aux fidèles de sortir avant qu'on ait livré le déserteur; les chanoines résistent, les troupes envahissent l'église et emmènent le prisonnier. Le gouvernement réclame, les États généraux

Digitized by Google

protestent et font le procès du droit d'asile qui semble « n'être qu'une invention des ecclésiastiques pour étendre leur crédit et leur autorité ». Ils ajoutent avec beaucoup de bon sens, « qu'ils estiment impossible que le Dieu de justice se trouve honoré de ce qu'on transforme en asile pour les pires malfaiteurs des lieux sanctifiés par son service, et, même, selon la doctrine catholique, par sa présence réelle ». Ils invoquent, enfin, l'édit perpétuel de 1570 de Philippe II qui excepte du droit d'asile les voleurs et les meurtriers.

Les Hollandais prétendent aussi soumettre à la juridiction de leurs tribunaux militaires les régnicoles qui cherchent à faire déserter leurs soldats. A les entendre, le salut des garnisons est à ce prix.

Cette question du *débauchage* des soldats donna lieu à Namur, en 1750, à une très grave affaire. Le cabaretier Gobert et sa femme, accusés d'avoir favorisé la désertion d'un soldat hollandais, furent incarcérés par ordre du conseil de guerre de la place.

Le magistrat protesta et fit appel à l'intervention du prince Charles de Lorraine qui réclama vainement la remise des époux Gobert au magistrat de Namur. Le baron de Schwarzenberg, commandant de la place, fit même mettre le cabaretier Gobert à la torture. On lui rasa la tête, et on laissa dégoutter sur son crâne dénudé du suif brûlant alternant avec des douches d'eau glacée; enfin, comme l'infortuné Gobert continuait à affirmer son innocence, on le fustigea cruellement dans sa prison.

Cette fois, la mesure était comble et Marie-Thérèse intervint personnellement et écrivit au prince d'Orange une lettre autographe dans laquelle elle réclamait « une satisfaction éclatante et proportionnée à l'outrage ». Grâce à l'intervention du stadhouder, les États généraux cédèrent et, sans reconnaître les torts des officiers, firent remettre les époux Gobert au magistrat de Namur.

Mais les actes arbitraires n'en continuèrent pas moins. Mal réprimés par leurs officiers, les soldats hollandais se livraient à mille vexations; les injures, les coups, les vols, les pillages,

Digitized by Google

le sac des boutiques et des maisons particulières se succédaient sans interruption. Beaucoup de ces actes de violence ne diffèrent d'ailleurs pas de ceux qui se passent habituellement encore de nos jours dans toutes les places de garnison; mais l'autorité hollandaise ne les réprimait que mollement, et quelques-uns ont une gravité particulière parce qu'ils mettent de nouveau en conflit l'autorité civile et l'autorité militaire.

Quelquefois l'autorité civile l'emporte. C'est ainsi qu'à Tournai, en 1754, un veilleur de nuit ayant voulu séparer deux officiers hollandais qui se battaient, ils se tournèrent tous les deux contre lui et en se défendant il blessa mortellement l'un d'eux. Malgré la plainte du commandant de place il ne fut pas poursuivi.

En 1764, la même ville de Tournai est le théâtre d'un autre fait du même genre. Une rixe ayant éclaté entre deux bourgeois et des soldats, ceux-ci enfermèrent les bourgeois au corps de garde. La foule assaillit le corps de garde à coups de pierres et les soldats durent faire usage de leurs armes pour repousser l'assaut furieux des bourgeois.

Les permutations nombreuses des garnisons et le voyage des bataillons à travers le pays étaient aussi l'occasion de pillages et de violences de toutes sortes qui, malgré les réclamations du gouvernement belge, se continuèrent jusqu'à la fin de l'occupation.

Même en 1782, lorsque le dernier corps hollandais évacua Namur, il trouva encore moyen de signaler sa retraite en brûlant des fermes et des granges qui se trouvaient sur sa route et en incendiant l'hôpital de Perwez, marquant ainsi en traits de flamme la fin d'une occupation militaire qui avait duré soixante-sept ans.

IV

Le régime des forteresses de la Barrière amena bien d'autres vexations, dont M. Hubert donne le relevé lamentable.

En matière de taxes, par exemple : d'après une convention de 1716, les taxes de tous genres étaient dues par les garni-

Digitized by Google

sons, sauf à Tournai et à Ypres, où — les droits sur la bière et l'eau-de-vie étant très élevés — il avait été décidé qu'on s'entendrait à l'amiable pour les livrer à meilleur compte aux troupes d'occupation.

Mais cette convention équivoque amena bientôt des abus; les commandants de place réclamèrent des tarifs de faveur, la contrebande s'organisa en grand et des conflits sans nombre se produisirent dans cette question des taxes comme dans les autres.

Nous n'en citerons qu'un seul. En 1764, l'aumônier de la garnison d'Ypres ayant tenté de faire passer du vin en le dissimulant sous des fruits, les autorités belges demandèrent vainement qu'il fût frappé d'une amende; les États généraux refusèrent toute satisfaction.

La question des logements militaires fut aussi l'occasion de querelles et de tiraillements incessants. Une convention de 1716 réglementait la matière, mais rien n'avait été stipulé quant aux logements des aumôniers calvinistes; de sorte que les magistrats catholiques étaient disposés à les réduire au strict minimum, tandis que les commandants de place voulaient en augmenter l'importance; la même opposition se présentait lorsqu'il s'agissait de fixer les indemnités de logement des officiers.

En matière de fortifications, des conflits semblables se produisent à chaque instant.

L'article 13 du traité de la Barrière mettait aux frais des États généraux l'entretien des fortifications et leur donnait le droit d'en élever de nouvelles, moyennant entente préalable avec le gouvernement général des Pays-Bas.

Mais ici encore, sous prétexte des nécessités de la défense, les Hollandais agissent de la façon la plus arbitraire; ils bouleversent tous les ouvrages, enlèvent le gazon des prairies pour consolider les remparts, transforment les cours d'eau, coupent les arbres, démolissent les maisons, sans tenir compte des réclamations du magistrat et sans indemniser les particuliers.

Ils font de même en ce qui concerne la chasse et la pêche.

Digitized by Google

Sous Louis XIV, les officiers français avaient traité nos provinces en pays conquis sans aucun souci des règlements; les Hollandais continuent ces errements. Ils s'emparent des chasses et les mettent en location, toujours en prétextant les nécessités de la défense. Quand le gouvernement proteste, le baron de Pallant, commandant de la place de Tournai, soutient que toutes les réclamations sont mensongères et sont l'œuvre « des ecclésiastiques de la cathédrale qui ne font autre chose que de parcourir toutes les chasses d'alentour et d'y prendre et ruiner tout le gibier ».

Vainement, le gouvernement belge prétend-il que la chasse est un droit souverain et que nul ne peut en user sans une concession expresse de l'État; les Hollandais ne tiennent nul compte de ces réclamations, pas plus du reste que de celles qui concernent la pêche. Ils s'emparent arbitrairement des pêches qui entourent les forteresses, étendent les zones d'inondation au grand détriment des paysans et prétendent même interdire le rouissage du lin dans la Lys, parce que « ce procédé empeste les bords de la rivière et fait périr le poisson ».

Les mêmes conflits existent à propos des corps de métiers. Ceux-ci invoquent leurs privilèges et prétendent que les garnisons doivent acheter leurs provisions chez les métiers et qu'il est défendu aux soldats hollandais d'exercer les fonctions de boucher, de tailleur, de cordonnier, etc.

Le Conseil privé dut finir par intervenir et, d'accord avec les États généraux de Hollande, il reconnut, en 1766, que, puisque l'article X du traité de la Barrière permettait aux garnisons de faire venir leurs provisions de Hollande sans payer de droits, on ne pouvait les empêcher de fabriquer elles-mêmes dans le pays les objets nécessaires à leur consommation; que c'était même un procédé plus avantageux pour le pays puisqu'on lui achetait de cette façon les matières premières, au lieu de les faire venir de l'étranger.

Une dernière source de difficultés, c'était la question des dettes contractées par les militaires hollandais et qu'ils laissaient souvent en souffrance lorsqu'ils quittaient le pays, ou

Digitized by Google

qu'ils refusaient de payer sans qu'on pût les attraire devant les tribunaux locaux.

Après bien des négociations, le gouvernement voulut faire un exemple et, comme en 1752, le premier bataillon du régiment d'Orange quittait Termonde pour se rendre à l'Écluse, le prince Charles de Lorraine somma le bataillon d'avoir à payer ses dettes sur l'heure ou de désigner trois officiers comme otages en garantie d'un paiement prochain.

Les États généraux intervinrent en soutenant que cette prétention était contraire aux articles V et XI du traité de la Barrière qui réglaient les changements de garnisons. Le gouvernement belge céda, sur la simple promesse que tout serait payé.

V

Comme on le voit, le système de la Barrière, très simple en lui-même, n'a cessé d'engendrer des complications et des difficultés dans son application. Pour y mettre un terme, il eût fallu que les deux puissances établissent de commun accord une série de règlements généraux minutieusement détaillés; mais si l'Autriche manifesta plusieurs fois son intention d'entrer dans cette voie, les Provinces-Unies firent preuve de la plus grande mauvaise volonté.

C'est que la question de la Barrière se liait à celle des tarifs commerciaux, toujours promis et toujours éludés par les Hollandais. Quand Charles VI eut consenti à la suppression de la Compagnie d'Ostende, en 1731, il fit un nouvel effort pour l'obtention d'un traité de commerce, conformément à l'article XXVI du traité de la Barrière, et l'Angleterre et la Hollande consentirent enfin, en 1737, à ouvrir à Anvers une conférence commerciale. L'empereur en profita pour essayer d'obtenir le redressement des abus de l'occupation militaire et présenta à la conférence, en 1738, un long *Mémoire touchant les contraventions faites au traité de la Barrière et autres conventions y ensuivies par les États généraux des Provinces-Unies, leurs officiers et troupes de garnison dans les villes et places de la Barrière.*

Digitized by Google

Ce mémoire résumait tous les griefs en trente articles précis. Il donna lieu à de longues négociations à la suite desquelles les délégués se mirent d'accord sur un projet de convention destiné à recevoir l'agrément de l'empereur et des États généraux.

Malheureusement, Charles VI mourut en 1740, et la guerre de la succession d'Autriche suspendit les délibérations. Cette guerre montra toute l'insuffisance des forteresses de la Barrière : en quelques jours, la plupart des places fortes tombèrent entre les mains des Français; Tournai seul résista pendant un mois et perdit la moitié de sa garnison, 4,000 hommes sur 9,000. Aussi, quand s'ouvrirent, en 1748, les négociations pour la paix d'Aix-la-Chapelle, l'Autriche demanda-t-elle formellement la suppression des garnisons de la Barrière. On ne l'écouta pas, le traité de 1715 fut maintenu; mais Marie-Thérèse déclara qu'elle ne payerait plus les subsides et que, si les Hollandais voulaient employer les armes, elle repousserait la force par la force. Comme le disait fort bien le prince de Kaunitz : « la Barrière a été créée en vue des circonstances du temps et de l'établissement de sûreté mutuelle » ; or, les conjonctures ont changé, « la condition des Pays-Bas est extrêmement détériorée », plusieurs forteresses sont rasées, les autres ne suffisent plus pour couvrir le pays; « il n'existe plus réellement que le nom de Barrière ».

Dans ces circonstances, prétendait le gouvernement impérial, l'article XIX du traité de 1715, qui mettait à la charge de la Belgique les frais d'entretien des garnisons de la Barrière, devait être considéré comme virtuellement abrogé. En effet, placée devant deux obligations parallèles, celle d'entretenir 12,000 hommes de troupes hollandaises et 18,000 hommes de troupes nationales, et se trouvant dans l'impossibilité de les remplir toutes les deux, l'Autriche avait le droit de choisir et de commencer par subsidier sa propre armée avant de subsidier des contingents étrangers qui ne rendaient plus aucun service.

Tous ces arguments furent repris dans un mémoire adressé, en 1749, par le prince Charles de Lorraine aux États géné-

Digitized by Google

raux de Hollande. Le gouvernement ajoutait que, dans tous les cas, il fallait d'abord conclure le traité de commerce, seul moyen de relever les finances du pays; en un mot, que si on voulait continuer à exécuter l'article XIX du traité de la Barrière, il fallait commencer par donner une solution à l'article XXVI du même traité.

C'est dans ces circonstances que de nouvelles conférences s'ouvrirent à Bruxelles en 1752; mais elles n'aboutirent pas plus que celles d'Anvers en 1738, et Marie-Thérèse, lassée du mauvais vouloir des Hollandais, changea l'orientation de sa politique, se détacha des puissances maritimes et se rapprocha de la France.

Les subsides de l'article XIX ne furent donc plus payés et la Hollande laissa tomber les forteresses en ruines, en se contentant d'y maintenir des garnisons dérisoires, jusqu'au jour où Joseph II rompit le traité et obligea les garnisons de la Barrière à évacuer le pays.

VI

Quelle est la leçon qui se dégage de tout l'ensemble des faits que nous venons d'examiner?

M. Hubert la résume en ces termes : « Un peuple qui veut être vraiment le maître de ses destinées, qui veut jouir d'une indépendance réelle, doit savoir assumer le soin de sa défense, se résigner aux sacrifices nécessaires et repousser avec énergie la tutelle impérieuse et humiliante de l'étranger. Cette énergie, nos ancêtres ne l'eurent pas. »

Ce jugement est peut-être bien sévère, car s'il est vrai de dire que, sous le régime des garnisons de la Barrière, la situation de la Belgique fut lamentable, il s'agit de savoir si cette situation résulte du défaut d'énergie des Belges.

Je ne le pense pas. N'oublions pas que le régime de la Barrière est la conclusion d'une longue série de guerres dues à l'ambition française et dans lesquelles la Hollande s'était faite, dans l'intérêt de sa propre sécurité, le champion de l'intégrité des Pays-Bas espagnols.

Digitized by Google

Il est donc tout naturel qu'au traité d'Utrecht, quand les Provinces-Unies eurent consenti à laisser l'Autriche prendre la place de l'Espagne, elles soient restées fidèles à leur politique et aient voulu continuer à protéger l'*État tampon* et à occuper les forteresses dont elles avaient déjà la garde depuis près d'un demi-siècle.

Mais, dira-t-on, pourquoi les Belges n'auraient-ils pas eux-mêmes joué ce rôle patriotique? Il y a à cela plusieurs raisons : d'abord la Belgique ne formait pas une nation indépendante, libre de ses alliances et de sa politique, mais une agglomération de provinces autonomes dont la direction politique appartenait à l'Autriche. Dans ces conditions, comment la Hollande aurait-elle consenti à traiter avec les Belges et à leur confier la mission exclusive de défendre leur territoire? C'est avec l'Autriche qu'elle voulait traiter et c'est vis-à-vis de l'Autriche qu'elle tenait à prendre ses garanties, non pas en assumant seule le soin de la défense du pays, mais en partageant ce soin avec la Belgique elle-même, puisque le traité de la Barrière stipule que sur un effectif de paix de quelque 30,000 hommes la Hollande en fournira 12,000 et l'Autriche, c'est-à-dire la Belgique, 18,000.

Les Belges pouvaient-ils faire davantage? Ruinés comme ils étaient, épuisés par cinquante ans de guerre, leur était-il possible d'essayer d'écarter l'occupation hollandaise en entretenant en temps de paix d'énormes forces militaires et en procédant à des levées en masse? Ce sont-là des idées de notre temps, tout à fait étrangères à l'ancien régime. N'oublions pas qu'au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, les armées sont entièrement composées de volontaires, organisées par et pour le souverain. Il n'y en a pas d'autres et l'on ne se représente pas les Belges du XVIII^e^ siècle décrétant tout à coup chez eux la conscription et le service obligatoire, alors que pareil système n'existait nulle part et que les armées hollandaises elles-mêmes étaient des armées de volontaires, fatalement limitées et coûteuses. Souvenons-nous de la peine qu'eurent des hommes de guerre de la valeur de Cromwell ou de Guillaume III à organiser quelques régiments d'élite et cela dans les circonstances les

Digitized by Google

plus tragiques, et demandons-nous s'il est juste de reprocher aux Belges de s'être contentés de fournir à la Barrière les 18,000 volontaires qui lui coûtaient déjà si cher et de ne pas avoir pratiqué le système des levées en masse (1).

Ne jugeons donc pas nos ancêtres avec les idées du XX^e^ siècle; ne disons pas que les humiliations du régime de la Barrière, proviennent de leur manque d'énergie. Les causes en sont plus hautes et plus lointaines. C'est à Philippe II, c'est à son exécrable politique religieuse qu'il faut remonter pour trouver l'origine de tous nos malheurs. Dans cette crise terrible de dix-huit ans, de 1567 à 1585, les Belges s'étaient vaillamment défendus; mais ils finirent par être écrasés et les Hollandais, quoi qu'on en dise, auraient eu le même sort, si la grande Armada et les affaires de France n'avaient empêché Farnèse d'achever leur ruine et ne leur avaient permis de respirer et d'organiser leur défense.

C'est dans cette Belgique épuisée, décimée, saignée aux quatre veines, que les souverains espagnols s'installèrent en maîtres et qu'ils régnèrent pendant un siècle, ne faisant rien pour ranimer le pays, l'empêchant systématiquement de se relever, l'entraînant dans leurs guerres dynastiques, sacrifiant à leurs jalousies mesquines tous ses intérêts économiques.

Et c'est ainsi que s'établit dans notre pays le système de la Barrière, triste conséquence de la monstrueuse politique de Philippe II, et non pas de l'absence d'énergie des Belges, à moins qu'on ne prétende qu'un peuple ainsi martyrisé pendant tant d'années aurait dû, tout à coup, retrouver comme par miracle les forces d'un géant, proclamer son indépendance et déclarer la guerre à l'Europe entière intéressée au maintien des traités d'Utrecht.

Soyons plus équitables et ne parlons pas plus d'apathie et de lâcheté quand il s'agit des Belges du XVIII^e^ siécle que nous ne

(1) Sans doute, au XVII^e^ siècle les Espagnols avaient plusieurs fois fait appel aux levées en masse, aux *keurlings* ou *escogidos*, comme on les appelait; mais ces milices indisciplinées et tout à fait ignorantes du métier des armes avaient dû chaque fois être licenciées, comme on avait dû les licencier en France et partout ailleurs.

Digitized by Google

songeons à le faire quand il s'agit des malheureux Finlandais dont la Russie, en dépit d'engagements solennels, est en train de détruire la nationalité et de verser les miliciens dans ses propres bataillons. Ce sont là des abus de la force qu'il faut subir et contre lesquels il n'y a d'autre remède que le temps.

Quant aux excès des garnisons de la Barrière, il ne faudrait pas exagérer non plus. La plupart, nous l'avons dit, sont la suite fatale du régime lui-même, qui opposait perpétuellement, dans nos forteresses, l'élément militaire à l'élément civil. Beaucoup des faits rapportés si consciencieusement par M. Hubert sont dus à cet antagonisme et se présentent encore tous les jours dans nos villes de garnison. Seulement aujourd'hui, quand la la soldatesque se livre à des actes de violence, l'opinion publique ne s'en émeut guère, parce que c'est la loi belge qui est chargée de les réprimer et non une loi étrangère, toujours incertaine dans son application et qui froisse le sentiment national, même quand on l'applique.

Notons aussi que si les excès sont nombreux, les abus de pouvoir sont relativement rares. Dans l'immense réquisitoire du savant professeur de l'Université de Liége, je n'en vois réellement qu'un seul qui soit vraiment odieux, c'est l'arrestation et la mise à la torture du cabaretier Gobert; mais il ne faut pas oublier que si la torture infligée à Gobert nous révolte à bon droit, elle était d'une application courante devant tous nos tribunaux et que M. Hubert lui-même nous en donne d'abominables exemples dans son bel ouvrage sur la *Torture dans les Pays-Bas autrichiens pendant le XVIII^e siècle* (1).

Enfin, ne perdons pas de vue que les excès des garnisons de la Barrière ne se rapportent qu'à une infime portion du territoire, qu'ils n'ont lieu que dans huit places fortes et que tout le reste de la Belgique en est complètement indemne.

Moyennant ces considérations, on peut dire avec M. Hubert, mais sans accuser nos ancêtres, que le régime de la Barrière

(1) EUGÈNE HUBERT, *La torture dans les Pays-Bas autrichiens*. Lebègue et C^ie, 1897.

Digitized by Google

fut un régime néfaste, qu'il offre un mémorable exemple du sort qui attend un pays obligé d'accepter la tutelle de l'étranger et que le premier devoir d'un peuple qui veut être libre, c'est de ne reculer devant aucun sacrifice pour se donner une armée capable de le défendre.

H. PERGAMENI.

Digitized by Google

JEANNOT [1]

XIII

La première aube de printemps resplendissait sur la cité. Un clair rayon se glissait dans la chambrette de Jeannot, tandis que, sur le plafond bas, les eaux du canal devant ses fenêtres réfléchissaient une tache de mouvante lumière.

Jeannot, de sa croisée, contemplait la ville. Au lieu des brouillards d'autrefois, une buée d'azur et d'or revêtait la cité et voilait les tours lointaines. La lumière argentait les toits d'ardoise. L'air ardent vibrait. Les eaux du canal semblaient vivantes. Des bourgeons bruns et luisants se gonflaient aux branches où s'ébattaient des essaims de moineaux.

Devant ce décor, Jeannot fut envahi d'un sentiment singulier : langueur faite d'oubli et de délices que versait en son âme le soleil. Rêveur, il admirait les flots brasillants, les pousses près de s'épanouir en feuilles ; il écoutait les chants allègres des oiseaux.

« O! soleil, s'écria-t-il, je te reconnais. Jadis à ton appel, j'allais au jardin m'étendre dans l'herbe molle pour jouir de ta douce caresse. La terre était tiède et les fleurs se prélassaient dans tes rayons. Maintenant, à te revoir, je me sens l'âme pleine d'aise et de confiance. Tu me baignes, tu m'enveloppes et je

(1) Voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 avril 1903.

Digitized by Google

me souviens, sans que ce souvenir s'attriste d'une larme ou d'un regret, de ma mère, il y a longtemps, quand elle me berçait contre son sein. O! vivre! vivre toujours dans ta splendeur, o! soleil. »

« Allons, Jeannot, cria Plucheur derrière lui, tu sais bien que je n'aime pas les songe-creux. »

Jeannot, d'un regard, implora grâce.

« Laisse-moi, il fait si doux? »

Plucheur se reprit à dénigrer :

« Ce soleil n'est autre chose qu'une monstrueuse chandelle. Sa flamme brûle sans scintillement. Il n'est, en somme, qu'un luminaire éclairant un coin infime du vaste firmament. Au delà règnent de toutes parts des ténèbres désertes et glacées. »

Mais ces mots ne parvinrent à désenchanter Jeannot. Les rayons le pénétraient, emplissaient de leur ardeur son être entier. Tout en lui était joie et magnificence.

Plucheur l'emmena à la froide demeure du docteur Chiffre. Longtemps encore des images de soleil chatoyèrent devant les regards de Jeannot; puis, avec lenteur, elles se dissipèrent et il fit bientôt nuit dans son âme.

A la tombée du soir, il errait de tièdes senteurs d'avril dont la douceur étourdissait les sens. Sur les places de la cité, les haleines des champs apportaient les odeurs des herbes et des fleurs en bouton. Parmi les nuées, dans un nimbe de soleil, trônait le printemps.

Sur la ville, tout en nuances délicates, le crépuscule étendait une buée gris de perle. Les rues étaient silencieuses; seul, dans l'éloignement, un orgue jouait en mineur. Les maisons hérissées de cheminées se découpaient en noir sur l'horizon rougeoyant.

Le dernier rayon que le soleil darda sur la ville sourit à Jeannot avec cette douceur d'un sourire où se mêle un pardon. Et les tiédeurs de l'heure étaient pour lui des caresses.

Son cœur s'emplit de mélancolie, d'une telle mélancolie qu'il dut arrêter ses pas. Avec un soupir profond, il leva son

Digitized by Google

visage vers le ciel. Il entendait des appels; il voulait leur répondre, aller à eux. En lui, tout était regrets, tendressse, vœux confus... et, de ses yeux qui contemplaient le ciel, coulèrent des larmes.

Plucheur l'interpella brusquement :

« Allons, Jeannot, ne fais pas la bête, tout le monde te remarque. »

Les maisons s'allongeaient, monotones et tristes, mêlant une note chagrine à la joie du crépuscule, un gémisement aux chants de liesse du renouveau. Des gens assis sur le pas de leur demeure jouissaient des délices du soir. Derrière eux, une porte entr'ouverte laissait voir des logis étroits et empuantis. L'orgue moulait des airs désolés.

« O! prendre mon essor, souhaita Jeannot, là-bas vers la mer et les dunes! »

Au lieu de cela, Plucheur le remmena dans sa chambrette et la nuit qui suivit fut une nuit d'insomnie.

Il se rappela son père et leurs longues promenades, les endroits où les violettes fleurissaient sous les broussailles et les jours où, à deux, ils étaient allés les cueillir, il se ressouvenait des mots que son père traçait sur le sable du chemin, il se revoyait à ses côtés, le soir, tandis que son père, dont la plume parfois égratignait le papier, était occupé à écrire.

A toute reprise, il suppliait Plucheur de permettre qu'il retournât à la maison familiale. Maintenant il reconnaissait avoir chéri son père plus que Presto et que sa petite chambre avec l'horloge et le papier à fleurs, car son père par-dessus tout lui manquait.

« Ah! parlez-moi de lui, implora-t-il, dites s'il est encore irrité de ma longue absence? »

Plucheur haussa les épaules.

« Que t'avancerait-il de le savoir? »

Des appels retentissaient, sans cesse plus puissamment. Chaque nuit, un rêve lui montrait les dunes et leurs pentes aux fines mousses foncées où se diaprait la lumière.

Digitized by Google

« Ah! que cela finisse, pensait Jeannot, je ne puis davantage endurer un tel tourment. »

Quand le sommeil désertait son chevet, il allait, debout à sa fenêtre, contempler la nuit. Comme des toisons, les nuées glissaient devant la lune, et Jeannot, se reportant vers l'heureux passé, se disait : « Maintenant les dunes s'assoupissent sous les caresses de l'ombre. Quel enchantement d'errer sous le couvert de la forêt, dans la senteur humide des mousses et des jets de bouleau. A ras des fossés, les grenouilles rêvent aux étoiles et leurs coassements étouffés sont comme le frisson d'un sanglot très doux dans le mystère et le lointain des campagnes. Et, dans la cime d'un arbre, le rossignol entonne son chant tendre et mélancolique, seul digne du majestueux silence dont la solennité semble grandie encore après que l'oiseau a interrompu ses concerts.

Jeannot inclina son front et, la tête sur son coude, éclata en larmes.

« Ah! je n'en puis plus; je mourrai, ô ! mon père, si je ne puis revenir auprès de toi. »

Quand Plucheur, au matin, entra pour réveiller Jeannot, il le trouva endormi, le front couché sur le seuil de la fenêtre.

Les jours s'allongèrent, devinrent plus ardents. Le lot de Jeannot demeurait le même et la Mort dont il implorait sa délivrance faisait la sourde.

Un matin, le docteur Chiffre lui dit :

« Accompagne-moi, Jeannot, je dois visiter un malade. »

Le docteur Chiffre était renommé comme médecin, et beaucoup de gens, en danger de maladie ou de mort, le mandaient auprès d'eux.

Plucheur, ce matin, se montrait particulièrement jovial, gambadant, faisant des culbutes, à la façon de quelqu'un qui savoure d'avance la surprise qu'il médite. En le voyant dans cette humeur, Jeannot, par-dessus tout, le redoutait.

Le docteur, selon sa coutume, ne se départait point de sa gravité.

Digitized by Google

Ils firent ensemble un long trajet, d'abord en chemin de fer, puis à pied. Pour la première fois, Jeannot sortait de la ville.

Un ciel embrasé aveuglait les yeux. Par la portière, Jeannot voyait défiler les vastes prés aux hautes herbes où paissaient des vaches. Des papillons blancs voletaient dans les champs en fleurs. L'air vibrait.

Soudain Jeannot frémit en apercevant dans l'éloignement les dunes.

« Hein, Jeannot, ricana Plucheur, voilà tes souhaits comblés ? »

A demi incrédule, Jeannot regardait les dunes sans cesse plus proches. Aux deux côtés de la voie, les fossés qui coupaient les prairies paraissaient, dans la vitesse de la course, virer autour d'un axe; les fermes disséminées se dérobaient, fuyant à rebours.

Puis vinrent les châtaigniers feuillus, aux thyrses épanouis, les sapins d'un vert sombre, les hauts tilleuls.

Allait-il vraiment retrouver les dunes? Le train s'arrêta et tous trois, le docteur Chiffre, Plucheur et Jeannot, continuèrent leur route à pied sous la fraîcheur des verdures. Entre les branches, les rayons tombaient drus en pluie d'or sur les mousses. Le parfum flottait des écorces de bouleau et des aiguilles de pin.

« Est-ce vrai, se demanda Jeannot, vais-je vers le bonheur? »

Sa confiance en des félicités prochaines grandit. Ses yeux brillaient et son cœur était troublé. Ces arbres, cette terre, il les reconnaissait; ce sentier, si souvent il l'avait parcouru!

Quoique la route fût déserte, Jeannot se retournait parfois, dans la croyance qu'on le suivait. Entre les branchages des sapins, il se figurait le visage sinistre d'un homme qui demeurait caché derrière le coude du chemin.

Plucheur regarda Jeannot sournoisement. Le docteur Chiffre avançait à grandes enjambées, les yeux vers la terre.

Peu à peu, la route devenait familière à Jeannot. A chaque pierre, à chaque broussaille s'attachait un souvenir. soudain,

Digitized by Google

il eut un sursaut : devant lui se dressait la maison de son père !

Le châtaignier éployait ses frondaisons touffues et ombreuses, tout hérissées de fleurs.

Jeannot reconnut le grincement de la porte en tournant; il respira les mêmes odeurs qu'autrefois. A chaque pas ressurgissait quelque épisode de son enfance solitaire et rêveuse. Jadis, à tous ces objets, Jeannot avait parlé; ils avaient été les uniques confidents des existences imaginaires qu'il avait vécues. Pourtant, il se sentait un intrus dans cette demeure et son divorce d'avec le passé était sans appel. C'était presque un cimetière que, morne, il visitait.

Ah! si Presto fût accouru à sa rencontre, l'accueil eût été moins pénible; mais le chien, sans doute, était mort ou disparu.

Où donc était son père ?

Par la porte entrebâillée, il jeta un regard dans le jardin et remarqua au loin l'homme qui, sur la route, l'avait suivi. Il s'approchait et, à mesure, sa taille devenait gigantesque. Quand il fut debout sur le seuil, une ombre glacée envahit le vestibule. Alors Jeannot reconnut Le Camard.

Un silence planait. Muets, ils gravirent tous ensemble l'escalier. Il y avait, se ressouvint Jeannot, une marche qui toujours criait sous les pas; il entendit, à trois reprises, gémir le degré, mais, quand Le Camard le foula, le bruit ressembla à un long sanglot étouffé.

Sur le palier, Jeannot perçut une plainte très douce et régulière.

La porte de son ancienne chambrette était au large. Jeannot y lança un coup d'œil furtif. Les merveilleuses figures de la tapisserie le regardaient stupéfaites. L'horloge était arrêtée.

Tous se dirigèrent vers la chambre. Le soleil y resplendissait, semblable à une vaste joie éparse. Des tentures vertes drapaient le lit. Simon dormait au chaud sur l'appui de la fenêtre. Une odeur fade d'alcool et de camphre flottait. En

Digitized by Google

même temps que la plainte haletante, des murmures de voix s'entendaient, ainsi que des glissements de pas. Les rideaux verts s'écartèrent.

Jeannot reconnut, maintenant tout altéré, le visage de son père, qui lui était si souvent apparu. Une angoisse oppressait les traits graves et tendres et des rides profondes sillonnaient la peau. Les dents se montraient entre les lèvres retroussées ainsi que le blanc des yeux entre les paupières. La tête s'enfonçait dans les oreillers et, en cadence des gémissements, elle se relevait pour retomber aussitôt, pesamment.

Immobile devant le chevet, Jeannot regardait effarément. Des pensées inconnues l'assaillaient. Il n'osait faire un seul mouvement pour saisir les mains vieillies et pâles qui gisaient inertes sur les draps. Dans l'ombre des rideaux, il ne voyait que le front blafard du mourant, si las, et qui impuissamment s'efforçait de se redresser.

Les gémissements s'interrompirent; les prunelles, toutes grandes, vaguèrent autour de la chambre; la bouche balbutia des paroles obscures.

« Bonjour, père », hasarda Jeannot tout bas, et, anxieux, il plongeait ses yeux dans les yeux du moribond, dont le regard s'arrêta un instant sur lui; un sourire éteint plissa ses joues creuses. Les mains décharnées, jointes sur les draps, se levèrent, firent un geste hésitant, puis retombèrent épuisées.

« Viens, viens, dit Plucheur, pas d'attendrissement.

— Débarrasse le chemin, Jeannot, fit le docteur Chiffre, nous devons aviser à ce qu'il nous reste à faire. »

Le docteur ausculta le malade, pendant que Jeannot, devant la fenêtre, considérait le ciel serein et les pelouses encore ensoleillées. Les gémissements reprirent. Un merle sautelait dans les hautes herbes. De grands papillons rouges et noirs folâtraient au-dessus des parterres. Dans les cimes des hauts arbres, le roucoulement des ramiers troublait Jeannot profondément.

Et les râles se suivaient sans relâche, réguliers; ils avaient pour Jeannot quelque chose de ces gouttes d'eau qu'on laissait

Digitized by Google

autrefois tomber une à une sur le front d'un condamné et qui, à la longue, le rendaient fou. Éperdu, Jeannot, après chaque gémissement, attendait, l'âme en suspens; puis, le râle de nouveau résonnait, effroyable comme le pas de la mort.

Et, au dehors, le soleil épandait ses ardentes délices, dont s'enivrait la nature. Les brins d'herbe et les feuillages frémissaient. Au-dessus des arbres, dans le bleu radieux, un héron volait à lents coups d'ailes.

Jeannot s'interrogeait : tout lui était une énigme. Son esprit tâtonnait dans l'obscurité et le désarroi. « Ici la mort, pensait-il, ailleurs, la nature en liesse et resplendissante », et il se répétait : « Existé-je vraiment? Est-ce mon père, mon père à moi, Jeannot, qui gît là ? »

C'était d'un étranger, lui semblait-il, qu'il parlait. Ces événements étaient comme la fable d'un roman, un conte dont on l'abusait. Cette demeure, où il avait écoulé de si longues années, son père, qu'il avait quitté et qu'il retrouvait au lit de mort, tout cela l'affectait, en paraissant, il est vrai, ne pas le concerner directement.

Oui, et, pourtant, à ne pas s'y tromper, c'était bien de lui, Jeannot, qu'il s'agissait.

« Je n'y comprends rien, grommela le docteur Chiffre en se levant, voilà un cas qui me déroute. »

Plucheur vint se placer à côté de Jeannot.

« N'es-tu pas curieux, Jeannot, le cas est intéressant?

— Laissez-moi, répondit-il, je ne suis plus maître de mes pensées. »

Plucheur se rapprocha encore et, du ton âpre qui lui était coutumier, il dit très bas à l'oreille de Jeannot :

« Tu crois pouvoir te permettre maintenant de ne rien faire. Tu te trompes. Sans relâche, tu dois réfléchir, méditer. Considérer la verdure et le bleu du ciel, cela ne t'avance guère. Liseron ne viendra pas et tu n'empêcheras pas le malade de succomber. Mais, voyons, quel pourrait bien être le mal dont il souffre?

Digitized by Google

— Je l'ignore et ne tiens pas à le savoir! »

Jeannot entendit les râles qui résonnaient doucement comme une plainte et comme un reproche. Le docteur Chiffre prenait des notes sur un carnet. Le Camard, qui avait suivi Jeannot de près, était assis au chevet, la tête penchée, ses longues mains tendues vers le malade, les yeux rivés sur les aiguilles de l'horloge.

Et la voix âpre reprit :

« Pourquoi cet air affligé, Jeannot? Tes vœux ne sont-ils pas comblés? Vois les verdures se prélasser dans le soleil, vois les dunes. Que souhaites-tu davantage! Attends-tu Liseron? S'il existe, il ne peut faillir d'accourir à ton appel. Pourquoi ne vient-il pas? Redouterait-il la Mort qui est assise au chevet du lit? Mais la Mort jamais n'en fut absente. Reconnais-tu maintenant, Jeannot, que tout était chimère? Entends-tu ces râles? Ils faiblissent et le moment est proche où ils s'éteindront. Qu'importe. Tant d'autres ont râlé de la sorte tandis qu'insouciamment tu jouais parmi les rosiers des dunes. Pourquoi demeures-tu ici à pleurer? Va, cours ainsi qu'autrefois. Tout s'épanouit, tout embaume, tout chante comme si de rien n'était! Que ne prends-tu part à cette allégresse?

Tu étais plein de désirs et de regrets. Je te conduis là où tu languissais d'être et tu n'es point satisfait. Vois, je te permets de t'ébattre dans les hautes herbes, de t'étendre dans la fraîcheur de l'ombre, le frémissement des mouches t'environne et partout errent les haleines enivrantes des jeunes verdures. Tu es libre, va retrouver Liseron.

Tu refuses. Tu n'as donc confiance qu'en moi? Il faut dire aussi que je t'enseignai la vérité. Reconnais maintenant lequel de nous deux a menti, de Liseron ou de moi?

Écoute ces râles si faibles et si précipités, encore un instant et ils cesseront à jamais. Finies les promenades où l'on allait avec son père cueillir des violettes. Avec qui, crois-tu, se serait-il promené pendant ces deux longues années où tu fus absent? Il n'est plus temps de le lui demander et jamais tu ne le sauras.

Digitized by Google

Si tu avais eu l'heur de me fréquenter davantage, tu ne ferais pas en ce moment une si sotte figure. Il s'en faut que tu sois ce que tu dois être. Dans un cas tel que le tien, le docteur Chiffre ne serait pas plus ému que ce chat qui ronronne au soleil.

A quoi sert-il au fond de se désoler? Les fleurs non plus ne pleurent pas quand l'une d'elles se flétrit. Au contraire d'elles qui demeurent ignorantes, toi, tu as voulu savoir. Maintenant tu ne peux être heureux sans tout connaître et moi seul puis t'y aider. Tout ou rien.

Que te chaut en somme la mort de ton père? C'est une créature qui déloge d'ici-bas. Quoi de si surprenant?

Entends encore ces râles, ce sont les derniers? »

Accablé, Jeannot longuement regarda le lit.

Simon, le chat, descendit de la fenêtre, s'étira, bondit sur les couvertures et se mit à ronronner aux côtés du moribond.

La pauvre tête lasse demeurait immobile, enfouie dans l'oreiller. De la bouche entr'ouverte sortait encore un souffle oppressé qui allait s'épuisant. Alors la Mort détourna les yeux du cadran sur le front de l'agonisant; elle leva les mains et un silence tomba.

Une ombre confuse voila le visage aux traits rigides.

Un silence sourd et creux...

Jeannot attendait...

Un silence vaste, traversé d'occultes frissons, continuait à planer.

Jeannot avait été continuellement aux écoutes de l'heure suprême. Son âme, en même temps qu'elle éprouva une délivrance, sombra dans un vide ténébreux, toujours plus profond. Une ombre muette l'enveloppait.

La voix de Plucheur retentit, comme lointaine :

« Allons, encore une histoire de finie.

— Je laisse à vous, dit le docteur Chiffre, le soin de rechercher à quoi le malade a succombé. Il faut que je m'éloigne. »

Digitized by Google

Jeannot confusément vit luire des couteaux.

Le chat fit un gros dos; il commençait à sentir le froid du cadavre et la bête revint vers le soleil.

Plucheur saisit un couteau, en considéra attentivement la lame, en éprouva le fil sous son doigt, puis — dirigea vers le lit.

Alors Jeannot secoua sa torpeur et Plucheur n'avait pas atteint la couche qu'il était devant lui.

« Que prétendez-vous faire ? demanda-t-il, les yeux agrandis d'horreur.

Voir de quelle maladie il est mort, répondit Plucheur tranquillement.

— Non, fit Jeannot, dont la voix sonnait grave comme une voix d'homme.

— Quoi ! s'exclama Plucheur d'un air courroucé. Vous osez me le défendre... Avez-vous donc oublié combien je suis fort ?

— Je ne le veux pas, répondit Jeannot. » Il serrait les dents et respirait profondément en fixant sur Plucheur des yeux de menace.

Mais Plucheur avança. Alors Jeannot lui saisit les poignets et lutta.

Plucheur était robuste et Jeannot l'avait toujours redouté. Pourtant il s'acharna, n'entendant point céder.

Le couteau flamboyait; mais Jeannot ne faiblit pas. Ah ! il ne savait que trop quel sort attendait le cadavre s'il avait le dessous et cette pensée lui était intolérable.

Pendant ce corps à corps, le cadavre demeurait rigide et immobile. Entre les cils, le blanc des yeux apparaissait et les coins des lèvres se bridaient dans un rire figé. Les deux combattants heurtèrent le lit et la tête oscilla doucement.

Malgré que tout chavirât, qu'un rideau d'une écarlate sanglante l'aveuglât et qu'il perdît le souffle, Jeannot ne lâchait point pied.

Peu à peu les deux poignets qu'il étreignait faiblirent, ses propres muscles se relâchèrent, ses bras tombèrent mollement

Digitized by Google

le long de son corps. Il regarda ses mains, elles étaient vides.

Plucheur s'était évanoui. La Mort seule était assise au chevet du lit et hochait la tête :

« Bien fait, Jeannot, dit-elle.

— Reviendra-t-il, » murmura Jeannot.

La Mort secoua le front :

« Il suffit de l'oser défier pour le bannir à jamais.

— Et Liseron, reverrai-je Liseron ? »

Longuement l'Homme sinistre considéra Jeannot. Ses yeux, sans rien d'angoissant, mais pleins de mansuétude et de gravité, avaient l'attirance d'un gouffre.

« Moi seul, je puis te faire retrouver Liseron ; par moi et nul autre, tu pourras atteindre au Livre.

— Emmène-moi, plus personne ne me reste à qui je tienne. Prends-moi. »

De nouveau, la Mort nia de la tête.

« Tu aimes les hommes, Jeannot ; à ton insu, tu les aimes toujours. Deviens un homme bon et charitable, c'est un sort méritoire.

— Je ne veux pas, emporte-moi.

— Tu t'abuses et tu le veux sans en avoir connaissance. D'ailleurs, tu es impuissant à agir autrement. »

Alors la Mort s'effaça. Son image devint confuse et se dissipa en ombres informes. Une buée ténue et grisâtre flotta un moment et se fondit dans le soleil.

Jeannot inclina sa tête sur le bord du lit et sanglota.

VIII

Jeannot, enfin, releva son front prosterné. Les rayons du couchant entraient en écharpe dans la chambre, pareils à une volée de javelots d'or.

« Père ! Père ! » murmura Jeannot.

La nature se noyait dans un éclat vaporeux : pas une feuille ne remuait, toutes choses étaient en suspens dans la solen-

Digitized by Google

nité radieuse de l'heure. En même temps que le soleil, entrait dans la chambre un bruissement qui était comme la chanson de la lumière.

« Fils du soleil ! Fils du soleil ! »

N'était-ce point la voix de Liseron, de lui qui seul un jour lui avait donné ce nom ?

Mais il détourna les yeux vers le visage du mort, refusant de plus rien entendre.

« Pauvre père », murmura-t-il.

Soudain l'appel, de toutes parts à la fois, retentit, si impérieux que Jeannot tressaillit d'un émoi inconnu.

« Fils du soleil ! Fils du soleil ! »

Jeannot se dressa et regarda au dehors. Comme un délice, la lumière ruisselait sur la couronne des arbres, frissonnait au ras des herbes ; l'ombre même se pailletait d'étincelles. Le ciel immense rayonnait jusqu'aux plus lointains horizons où commençaient à s'amasser les nuées du crépuscule.

Au delà des pelouses, entre les verdures et les broussailles, s'élevaient les dunes aux versants tout rougeoyants d'or, tandis que le creux des vallons se fonçait d'ombre. Calmes, elles ondulaient sous leur robe aux délicates nuances et d'elles émanaient comme la paix d'une prière. Et Jeannot éprouvait le même ravissement qu'au soir où Liseron lui enseigna comment il faut adorer Dieu.

Quel était ce vague profil ressortant sur la lumière comme une ombre environnée d'un nimbe d'or ? Jeannot se précipita, mais il s'arrêta troublé : sur les feuillages immobiles resplendissait la gloire d'un sacre dont le prestige l'écrasait. Dans cet éclat, une image de clarté s'érigeait, dont le front se tressait de rayons et dont les lèvres s'entr'ouvraient pour l'appeler. Liseron — car c'était lui —, d'un geste, convia Jeannot à le suivre. Ses doigts haussaient un sceptre scintillant.

Avec un cri d'allégresse — joie d'un long désir contrarié qui se satisfait enfin —, Jeannot courut à Liseron qui, le visage souriant, s'éleva dans les airs ; parfois il effleurait la terre, puis

Digitized by Google

remontait, léger et rapide, pareillement à un fil de vierge emporté par la brise.

Jeannot aussi voulut prendre son essor ainsi que jadis dans la magie de sa prime enfance et plus tard dans ses rêves, mais ses pieds appesantis demeuraient rivés à la terre herbue. Avec effort, il se fraya un passage à travers les broussailles dont les branches lui cinglaient la face. En haletant, il gravit les pentes moussues des dunes. En dépit des lassitudes, il suivait Liseron et ses regards ne se détachaient du sceptre qui rayonnait.

Les dunes l'entouraient. Dans les vallons s'épanouissaient des roses dont les corolles d'un jaune pâle se dardaient dans la lumière. Des fleurettes diapraient le sable, bleu-clair, or ou pourpres. Une étouffante chaleur stagnait dans les creux d'où s'exhalait l'âme embaumante des fleurs. Jeannot respirait les senteurs du thym et des mousses qui craquaient sous ses pieds et une volupté dont le comble approchait du vertige le faisait défaillir.

Devant Liseron, folâtraient des papillons aux ailes noires et rouges, de petits papillons aux ailes de soie d'un bleu ineffablement tendre. Au-dessus de lui, bruissait le vol des scarabées d'or qui vivent sur les roses et les gros bourdons dansaient entre les plantes des dunes aux feuilles éclatantes comme des flammes.

Quelle jouissance et quel durable bonheur, pourvu qu'il pût toujours être aux côtés de Liseron !

Mais Liseron ne s'arrêtait un instant et Jeannot devait poursuivre sa course essoufflée. Des buissons épineux au feuillage pâle l'arrêtaient en le griffant de leurs piquants. Les bouillons blancs secouaient leurs têtes altières quand il les écartait pour passer. Il escaladait les pentes sableuses, se tailladait les mains aux feuilles tranchantes des genêts, traversait des bosquets de bouleaux où l'herbe atteignait ses genoux. Des mares, d'où s'enfuyaient des oiseaux, luisaient entre les troncs des arbustes. Les senteurs des églantiers touffus se mêlaient à celles des bou-

Digitized by Google

leaux et de la menthe qui croissait à foison sur les versants humides.

Il parvint à l'orée. Seul, le chardon marin, au feuillage merveilleux d'un bleu déteint, poussait encore entre les tiges rares et grêles des genêts.

Liseron était debout sur la crête de la dernière dune. Son sceptre éclatait de rayons aveuglants. Au delà... une rumeur chantante aux secrètes attirances qu'apportait la brise. Jeannot pressentait la mer. Lentement il gravit la pente; il regarda devant lui et s'agenouilla.

Une magnificence l'environnait. Dans le ciel embrasé, se fondaient les nuances les plus suaves, et la lumière, comme au creux des conques de nacre, s'y brisait en jeux irisés. Au lointain, parmi un amoncellement de nuées, blocs tourmentés d'où ruisselaient des cataractes de feu, le soleil s'enfonçait dans la mer et de longs reflets de flamme sur les eaux miroitantes, d'or et d'émeraude, traçaient un chemin de pourpre.

Jeannot attendit jusqu'à ce que le globe du soleil affleura les flots. La route toute brasillante d'or semblait partir de la terre pour conduire jusqu'à lui.

Alors Jeannot abaissa les yeux. Au bord des vagues, il vit Liseron, haussant toujours son sceptre étoilé, debout à la proue d'un navire. A la poupe, et tenant la barre, s'accroupissait la Mort sinistre. Et la nef vogua vers la grande mer.

« Liseron ! Liseron ! » clama Jeannot désespérément.

Mais, à ses regards, une figure surgit. Le soleil et les nuées de flammes l'enveloppaient d'un nimbe. La figure s'approcha, grandit, prit l'apparence d'un homme marchant calmement sur les flots aux remous de pourpre.

Les vagues s'enflaient et s'écroulaient en écume; mais il avançait toujours et son allure était toute de sérénité.

C'était un homme au visage pâle, aux yeux profonds et sombres comme les avait Liseron, mais ses regards exprimaient une tristesse infiniment douce et, de tels regards, Jeannot jamais encore n'en avait vu.

Digitized by Google

« Qui êtes-vous, demanda Jeannot, êtes-vous un homme ?

— Je suis plus qu'un homme.

— Êtes-vous Jésus ? Seriez-vous Dieu ?

— Que tes lèvres jamais ne profanent ces noms. Ils furent jadis aussi sacrés que l'or des calices, précieux comme le blé nourrisseur ; mais, depuis, ils ont servi d'auge pour les pourceaux et de marotte aux insensés. Ne les prononce plus... Leur sens a mené aux hérésies et leur caractère a prêté aux parodies. Que celui qui veut me connaître rejette ces noms et n'écoute que soi-même.

— Oh ! je vous connais, s'écria Jeannot.

— Déjà je te fis pleurer sur le sort de tes frères, alors que tu ne pouvais comprendre tes larmes. Je te fis aimer quand tu ignorais encore l'amour. J'ai visité ton âme et tu ne l'as pas su, j'ai troublé ton cœur et tu ne m'as pas deviné.

— Ah ! que ne vous êtes-vous révélé plus tôt !

— Ils doivent verser bien des pleurs, les yeux, avant d'avoir la grâce de me voir. Ne pleure pas seulement sur toi-même mais aussi sur moi, aussitôt je t'apparaîtrai et tu me reconnaîtras comme un ami ancien.

— Je vous reconnais et, désormais, partout je veux vous suivre, s'écria Jeannot. »

L'Homme montra la nef.

« Vois ce sillage de pourpre où lentement la nef s'efface, c'est le seul chemin qui mène au pays de tes vœux, le pays où tu t'incarneras toi-même dans la splendeur de tes rêves ; mais attends que la Mort te vienne appeler. Mon chemin à moi — et sa main désignait le morne crépuscule — est vers ces terres où l'humanité se lamente et languit. Sur cette route, ce ne sera pas une décevante lueur qui guidera tes pas mais Moi-Même. Maintenant que tu sais, fais ton choix. »

L'image de Liseron devint confuse au lointain des flots d'or. Jeannot en détourna ses regards et tendit les bras vers l'Homme. Tous deux ensuite allèrent, à la rencontre du vent

Digitized by Google

glacé de la nuit, vers la grande cité lugubre où gémissent les créatures.

. . . . . .

Un jour peut-être vous parlerai-je encore de Jeannot, mais mon récit alors n'aura plus rien d'une légende.

LÉON PASCHAL.

D'après *De Kleine Johannes*,
par FRÉDÉRIC VAN EEDEN.

Digitized by Google

NOTES DE VOYAGE

La villégiature.

S'il est vrai, et je le crois, que la variété est le charme de la vie, jamais les riches oisifs n'ont pu mener une existence aussi charmante qu'aujourd'hui. Grâce aux facilités des transports modernes, ils peuvent passer l'hiver dans la grouillante fourmilière de Naples, puis goûter la beauté langoureuse des lacs du Milanais au printemps et l'austère grandeur des Alpes pendant l'été, ou bien se chauffer paresseusement au soleil du mystérieux pays basque, avant de se plonger dans la fièvre printanière de Paris ou la splendeur estivale de Londres. En quelques mois, ils peuvent accumuler une moisson d'impressions nouvelles qu'un voyageur intrépide eût mis des années à recueillir, il y a un siècle.

Aussi, que d'envies suscitent-ils autour d'eux, ces heureux, ces favorisés de la fortune, qui peuvent ainsi prendre contact avec la vie européenne tour à tour sous ses aspects les plus divers et jouir pleinement de la sensation la plus exquise des voyages, c'est-à-dire des contrastes incessants qui naissent de l'immersion complète de notre être dans des milieux nouveaux, où tout diffère, les mœurs, la race, la religion, l'aspect du paysage, la langue, la façon entière de vivre, enfin jusque dans ses détails les plus intimes : la table, le coucher et le reste.

Et pourtant, ils n'en jouissent guère, et l'unique souci du public voyageur semble être, au contraire, d'atténuer autant

Digitized by Google

que possible toute couleur locale, de continuer au dehors une vie identique à celle qu'il mène chez lui, parce que, indifférent aux plaisirs intellectuels et aux jouissances esthétiques, il ne recherche dans ses déplacements que des satisfactions matérielles et de banals plaisirs mondains et sportifs.

Aussi, toute l'organisation moderne des voyages, qui devrait tendre avant tout à préserver la moindre nuance d'originalité nationale, semble-t-elle avoir pour but de faire régner sur l'Europe entière la plus uniforme monotonie.

Dès le seuil de la gare, l'œil du touriste est frappé par la casquette de l'interprète Cook, qui lui rappelle que l'exploitation des voyages est devenue une véritable industrie dont le voyageur constitue la matière première.

Puis il monte dans un de ces luxueux express que la Compagnie des Wagons-Lits fait circuler indistinctement sur toutes les lignes de l'Europe, car il plaît au touriste moderne d'être emporté brutalement, sans un arrêt, sans un répit, de l'extrême nord à l'extrême sud ou de Paris à Constantinople, sans que l'inexorable horaire lui permette de jouir d'une seule de ces subtiles transitions de climat ou de milieu, qui sont le charme et la distraction des voyages.

A peine débarqué, il est repris dans l'engrenage de la même puissante compagnie qui, aux quatre coins de l'Europe, a fait bâtir de superbes « Palaces » d'après un plan identique : au rez-de-chaussée, un vaste hall sur lequel donne toute une enfilade de salons ; aux étages, une série de petits appartements meublés par l'inévitable Maple et une profusion de cabinets de tous les genres, qui constituent une des principales gloires de ces établissements.

Car, c'est là un symptôme significatif, les hôteliers avisés, pour attirer une clientèle de choix, ne vantent plus la situation de leur maison ou l'intérêt du pays qui l'environne ; ils font porter tout l'effort de leur réclame sur la perfection de leur système d'égouts et les titres de noblesse de leurs hôtes.

On ne s'imagine pas, en effet, le rôle que le snobisme le plus vulgaire joue aujourd'hui dans ce que les Suisses appellent cyniquement « l'industrie des étrangers ».

Digitized by Google

Spéculant, à juste titre d'ailleurs, sur la bêtise d'une nombreuse catégorie de voyageurs, les hôteliers, pour corser le caractère nobiliaire de leur « liste des étrangers » se livrent sur les noms de leurs hôtes à d'invraisemblables tripatouillages, ajoutant des particules ici, scindant des syllabes là, transformant de modestes prénoms en titres sonores, changeant Maxime en marquis et Victor en vicomte.

Ce public une fois attiré, il s'agit de le retenir et, comme d'ordinaire, il est incapable de s'intéresser soit à la beauté du site, soit aux trésors artistiques qui l'entourent, on lui offre à toutes les saisons et sous toutes les latitudes les distractions dont il a le goût et l'habitude, c'est-à-dire certains jeux et l'illusion de la vie mondaine.

C'est ainsi que l'on peut rencontrer à Londres et à Paris des flâneurs qui seraient bien embarrassés de trouver la porte du Louvre ou du British Museum, mais qui se vantent de connaître les prénoms de tous les garçons des restaurants à la mode.

C'est ainsi que s'est formée une catégorie de pseudo-voyageurs qui, complètement absorbés par le golf ou le tennis, passent couramment l'hiver à Biarritz ou à Nice, l'été à Saint-Moritz ou à Hombourg, sans avoir jamais songé à visiter un village basque ou un bourg provençal, un glacier alpin ou les forêts du Taunus. De sorte que ces bizarres maniaques, vivant toujours de la même vie, dans des hôtels construits sur un même modèle, où ils retrouvent sans cesse les mêmes voisins et jusqu'aux mêmes domestiques, en arrivent positivement à confondre leur saison d'hiver et leur saison d'été et finissent par se croire encore à Cannes alors qu'ils sont déjà à la Maloya.

Et quoi d'étonnant en somme! les « links » de l'Engadine ne sont-ils pas identiques à ceux de la Riviera et comment distinguer entre les dîners des différents « Ritz » et des multiples « Palaces ».

A Londres comme à Hombourg, à Saint-Moritz comme à Nice, à Ostende comme à Paris, tous les soirs à huit heures, de petites lampes s'allument sur de petites tables qu'ornent quelques fleurs rachitiques, plantées dans des zincs d'art, tandis

Digitized by Google

que les éternels tziganes attaquent la *Valse bleue* et que les gargotiers passent une rapide revue de leur personnel, aux uniformes immuables et savamment hiérarchisés.

C'est d'abord la foule des subalternes en simple *smoking*, les reins ceints d'un tablier, noir pour les sommeliers, blanc pour les « omnibus »; ensuite, les garçons proprement dits, qui forment les cadres de cette armée, correctement cravatés de blanc et vêtus d'un habit et d'un gilet noirs; puis les maîtres d'hôtel, qui portent, comme insigne de leur grade, le gilet blanc et la cravate noire; enfin, le patron lui-même, le généralissime! dont l'uniforme constitue une savante transaction entre la dignité du propriétaire et le métier de valet : une redingote trop longue sur un gilet d'habit noir.

Tout ce monde, distribué à ses postes de combat, avec quelques négrillons en éclaireurs aux portes d'entrée, attend le client de pied ferme.

Celui-ci ne tarde guère à paraître et c'est alors que les grands manœuvriers se révèlent, déchiffrant d'un coup d'œil la personnalité de chaque nouveau venu, variant l'accueil selon l'importance du personnage.

Le « client sérieux », c'est-à-dire l'habitué « à qui on ne la fait pas », est l'espèce la plus facile à reconnaître, car il se distingue aisément à l'incommensurable ennui qu'il sait affecter avec une suprême élégance.

A son égard, une expectative respectueuse est la tactique de rigueur : après lui avoir laissé choisir « une bonne table », en toute liberté, le maître d'hôtel, les talons joints, le dos légèrement courbé, le crayon d'une main, la carte de l'autre, « prend la commande », d'un air de déférente sympathie, sans risquer ni conseil ni commentaire.

Bien que cette commande soit presque toujours simple et peu coûteuse, il est de tradition qu'au moins une fois au cours du dîner le client sérieux fasse appeler le maître d'hôtel pour lui dire avec courtoisie, mais avec un air d'irrémédiable dégoût que tel ou tel plat est « bien mauvais », et tout chef de service bien stylé reçoit cette communication avec une expression profondément navrée.

Digitized by Google

Tout autre est la tactique à l'égard du dîneur qui laisse percer la moindre timidité, ou chez qui quelque infime détail de toilette trahit une certaine inexpérience.

Le seuil à peine franchi, tout le personnel se précipite sur lui : pendant que trois chasseurs à la fois « le débarrassent de son vestiaire », le maître d'hôtel le pousse vers une table en plein courant d'air, l' « omnibus » apporte une douzaine dehors-d'œuvre différents et le sommelier, sous prétexte de « faire frapper la carafe à l'instant », lui extorque, en un tour de main, une commande de champagne aussi extra *dry* qu'extra cher, de sorte que, quand le garçon présente enfin la carte, le malheureux dîneur est si ahuri qu'il est facile de lui faire choisir tous les laissés pour compte, fabriqués selon les plus savants préceptes de l'art d'accommoder les restes.

Quant aux clients qui, sur leur mine, sont jugés « indignes de la maison », on les met carrément à la porte : le patron les toise des pieds à la tête, les maîtres d'hôtel affirment avec indifférence que toutes les tables sont retenues, les négrillons eux-mêmes sourient d'un air narquois et, neuf fois sur dix, penaud et confus, l'intrus se retire en désordre.

Pourtant, depuis l'ère de l'automobile, parfois le flair professionnel des restaurateurs est pris en défaut et ils tentent d'expulser avec dédain d'élégants chauffeurs égarés en route sans valise, au hasard d'une panne imprévue. L'incident tourne alors au vaudeville, les expulsés, très amusés, ne manquant pas de se payer la tête du personnel déconfit.

Grâce aux complications hiérarchiques du service, le dîner (souvent médiocre d'ailleurs) se prolonge fort tard ; néanmoins, lorsque enfin les bols sont emportés, ce monde de couche-tards réclame encore quelques heures de distraction.

Dans certaines villes d'eau, on lui sert l'abrutissement des petits chevaux et, de temps à autre, quelque grande tragédienne, qui trimbale à travers l'Europe un aiglon en cage et le froufrou de ses jupes défraîchies.

Mais partout, à la ville comme à la campagne, ce qui triomphe après le dîner, c'est « le hall ».

Le hall est cette invention américaine qui tient à la fois du

Digitized by Google

corridor et du salon, qui sert de bar aux hommes élégants et de trottoir aux femmes comme il faut. On peut y causer et y flirter comme dans un salon, mais on peut également y boire et y fumer, le chapeau sur la tête, comme dans un cabaret.

Le hall est aussi extrêmement commode en ce qu'il est facile de ne pas reconnaître les gens que l'on connaît et pas très difficile d'y lier connaissance avec les gens qu'on ne connaît pas. Il présente en un mot l'énorme avantage d'autoriser en même temps la familiarité de l'intimité et le sans-gêne d'un lieu public; il était destiné à réussir dans un temps qu'un auteur, qui a eu du talent, a appelé « l'âge du mufle ».

Ainsi, d'un bout de l'Europe à l'autre, le voyageur est emprisonné dans un décor en toc d'une insupportable monotonie.

Les sites les plus grandioses sont profanés pour servir de cadre à des « match » de tennis que décrit le *New-York Herald*, l'edelweiss devient un accessoire de cotillon et les grandes capitales elles-mêmes, ces joyaux d'une civilisation séculaire, ne dédaignent pas de se déguiser en villes d'eau; Paris et Londres ont leur « grande semaine » comme Spa ou Trouville et la promiscuité des halls tend à remplacer l'élégance des boudoirs et des salons.

Compris de cette façon, le voyage n'est ni un instrument d'éducation, ni une distraction intelligente, il n'est plus qu'une corvée mondaine, une habitude à la mode, un déplacement coûteux.

La vallée.

La saison battait son plein!

Depuis une semaine, les hôteliers affirmaient que leur maison était comble et pourtant les grandes berlines de voyage ne cessaient de déverser un flot de nouveaux arrivants.

C'était alors entre les voyageurs et « M. le Directeur » des négociations souvent pénibles, parfois même orageuses. Mais, en fin de compte, tout le monde se casait tant bien

Digitized by Google

que mal; on voyait trimbaler par les couloirs quelques lits ainsi que d'autres meubles intimes et, le soir, à l'heure de la promenade à courbettes autour des petites tables du dîner, M. le Directeur (avec une satisfaction visible) racontait, d'un air confidentiel à qui voulait l'entendre, qu'il avait été obligé de loger un jeune ménage dans le billard, qu'un groupe de trois jeunes gens campait dans le salon des dames et qu'une salle de bain attenante à un autre cabinet était occupée par une dame anglaise. Il négligeait d'ajouter que celle-ci, furieuse, protestait violemment, en déclarant plusieurs fois par jour au garçon d'étage ahuri, qu'elle était une *free British woman* et que le *British ambassador* interviendrait sûrement pour venger un « outrage » aussi scandaleux.

Si les mêmes petites comédies se jouaient dans toute la vallée, elles ne se jouaient pas partout de la même façon, ni devant le même public, chaque station cherchant, au contraire, à adopter un « genre » déterminé.

La liste des étrangers de Puntraschin, par exemple, mettait en évidence avec orgueil les noms de deux évêques anglicans, d'un ancien ministre des finances valaque et accordait même une vedette discrète à une jeune allemande qui faisait précéder son nom du titre virginal et harmonieux de *Kaiserliche* et *Königliche Generalstochter*. C'est qu'en effet le *Kurverein* de Puntraschin estimait que la clientèle dite « sérieuse » est celle qui se prête le mieux au genre d'exploitation pratiqué de préférence par les meilleurs hôteliers de la localité.

Par contre, à Renesville (vaste caravansérail bâti aux confins de l'Italie), la présence simultanée de plusieurs Monsignori romains et de quelques ténors plus ou moins célèbres, permettait d'organiser, sous des prétextes divers, d'attrayantes cérémonies religieuses. On avait donc fait fraterniser, en tête de la liste des étrangers, les noms des étoiles de la scène et les titres des dignitaires de l'Église.

Enfin, à Saint-Moses, on cultivait plusieurs genres à la fois.

Aux bains, c'était le Gotha qui régnait dans toute sa splendeur, car plusieurs princesses en rupture d'étiquette y faisaient la joie des muletiers, en organisant chaque jour de grandes

Digitized by Google

promenades à ânes où devait les suivre, sous peine de déchéance, la cour de leurs admirateurs.

Au village, on se contentait de choyer également les barons de la finance et ceux de l'ancien régime : une statistique soigneuse signalait même que, si le nombre des comtes accusait pour l'année courante une légère diminution, il y avait, d'autre part, plus-value sur le nombre des simples particules et augmentation considérable de la somme de millions que « valaient » les ploutocrates américains.

Malheureusement, en dépit de cette spécialisation (que la science dit être l'indice des organismes perfectionnés), la plus franche cordialité ne régnait pas toujours au sein de ces diverses colonies.

A Puntraschin, les deux évêques anglicans, farouches antialcoolistes tous les deux, étaient bien d'accord pour tourner le dos à l'ex-ministre des finances valaque, coupable d'avoir favorisé dans son pays « l'exploitation fiscale du poison source de la plupart des péchés » (*sic*) ; mais leur accord s'arrêtait là, car l'un étant *High Church* et l'autre *Low Church*, ils s'étaient empressés d'organiser à la même heure et dans le même hôtel des services religieux concurrents.

A Renesville, c'était au sujet du produit d'une grand'messe en musique qu'un incident avait surgi : les ténors prétendaient (et il y avait du vrai) que si la quête avait été fructueuse, c'était grâce à l'attrait de leur talent ; ils voulaient donc consacrer la plus large part de la recette à la *Caisse de retraite des premières danseuses pensionnées*. D'autre part, les prélats soutenaient (et ils n'avaient pas tort) que la part du lion devait être attribuée à leur *Œuvre du rachat des petits Chinois*, parce que c'était leur influence qui avait amené à la cérémonie l'opulente clientèle des israélites convertis.

En même temps, à Saint-Moses-les-Bains, surgissaient entre les suites des deux princes installés au même hôtel de graves conflits de préséance relativement à l'emploi de l'ascenseur, tandis qu'à Saint-Moses-village certains incidents prenaient une importance exceptionnelle à raison de leur caractère international : la colonie anglaise, fortement disciplinée sous

Digitized by Google

la main de fer d'un véritable proconsul, formait bloc et imposait ses volontés à la colonie française, nombreuse mais impuissante, à raison de l'hostilité qui séparait la noblesse authentique des barons de la finance.

D'un bout de la vallée à l'autre, tout le monde vivait donc dans cet état d'hostilité latente pour lequel les diplomates ont inventé un euphémisme charmant : la paix armée, et dans les conversations un seul sujet provoquait un accord unanime : les doléances quant au froid.

Ces villégiateurs, dont la plupart étaient de vieux habitués du pays, constataient d'année en année, avec le même étonnement, qu'il ne fait pas chaud dans une vallée située sur le versant septentrional des Alpes à une altitude de 1,800 mètres et exposée, à raison de son orientation, à des courants d'air perpétuels.

Venus soi-disant « pour la cure d'air », ils semblaient ignorer complètement que sur le versant méridional il existe des vallées exquises jouissant d'un climat à la fois doux et vivifiant ; aussi, pour échapper aux rigueurs des vents qui balayent constamment Saint-Moses, ils se promènent le matin dans une espèce de galerie couverte fort mal aérée, passent l'après-midi dans l'arrière-boutique de quelque pâtisserie et se réfugient le soir dans un de ces « halls » d'hôtel dont Max Nordau a si bien saisi la psychologie dégénérescente. Enfin, ils consacrent une bonne partie de leurs nuits à parader dans des salles de bal surchauffées où se coudoient, avec des dédains réciproques et nullement dissimulés d'ailleurs, la moitié des rastaquouères de l'Europe et du Levant.

Ce serait une profonde erreur de croire que c'est pour le plaisir des danseurs que sont organisées ces soirées dansantes.

D'une manière générale, on peut affirmer que, dans la vallée, un bal est toujours organisé pour « embêter » quelqu'un. Tantôt ce sont les Anglais qui, pour embêter les Français, décident de fêter un de leurs anniversaires patriotiques par « *a nice dance* ». D'autres fois ce sont les hôtels du Village qui donnent un grand cotillon pour « embêter » les hôtels des Bains dont les hôtes ne sont pas conviés.

Digitized by Google

Mais, le plus souvent, c'est simplement la coterie de la délicieuse Mme X... qui, pour prouver qu'elle est beaucoup plus « chic » que le groupe de l'exquise Mme Y..., organise avec soin une « sauterie improvisée » dont sont rigoureusement exclus les amis de cette dernière.

Enfin, on cite même le cas d'un jeune homme, qui donna une superbe soirée pour laquelle il fit venir tout exprès de Paris des fleurs admirables, rien que pour « embêter » un sien cousin qui négligeait parfois de le saluer.

Comme le succès de ces réunions soi-disant mondaines se mesure, non pas à l'entrain qui y règne, mais à l' « embêtement » de ceux qui « n'en sont pas », on ne se met guère en frais pour varier ces festivités, dont le programme demeure immuable.

D'abord, l'orchestre joue quelques valses, pendant lesquelles les ingénues d'hôtel qui « font » leur sixième saison de ville d'eau, se laissent raconter des horreurs dans les petits coins; puis, sous le nom de « punch », on sert dans de vastes soupières plusieurs litres d'eau de glacier additionnée de sucre et de citron; enfin, le cotillon commence sous la direction de quelque bon jeune homme, qui souvent a fait le voyage de la vallée uniquement dans l'espoir d'y être ce que les Allemands appellent un « pal arrancheur » à la mode.

Dès le début du cotillon, ce malheureux est obligé d'avoir recours à des procédés de garde chiourme pour maintenir un semblant d'ordre et, malgré ses efforts, à l'apparition des premiers accessoires, le bal dégénère en émeute : tous ces baigneurs, assez riches pour consacrer plusieurs milliers de francs à leur villégiature estivale, se disputent quelques médiocres bibelots, avec une grossièreté qui ne serait pas tolérée un instant dans une distribution d'aumônes faite parmi de pauvres diables.

Un potinage effréné autour de ces divers incidents constitue, avec la lecture du *New-York Herald*, l'unique occupation de ces pitoyables victimes de la mode qui, venus dans la vallée par pur snobisme, passent le mois d'août à grelotter avec élégance.

Digitized by Google

Sans doute, de temps à autre (mais rarement), on décide d'organiser « une grande excursion de glacier », c'est-à-dire qu'une ou plusieurs dames fort élégantes, accompagnées de leurs flirts préférés, vont déjeûner, soit à l'auberge qui est située tellement loin du magnifique glacier de la Rose qu'il est impossible d'y apercevoir celui-ci, soit dans la petite hôtellerie qui est si étroitement collée au superbe massif de la Mort qu'on n'y entrevoit même pas ses cimes les plus élevées.

Enfin, parfois on décide d'aller « en bande » (toujours!) faire la cueillette des edelweiss.

A cette occasion, les dames arborent de charmantes toilettes de « footing », mais restent, bien entendu, chaussées de bottines à talons Louis XV, tandis que les hommes se déguisent en Tyroliens d'opéra comique et font « ferrer leurs souliers à glace » en faisant piquer quelques petits clous bien ronds dans leurs semelles, rendues ainsi plus glissantes encore.

Ainsi équipé, tout ce monde se fait voiturer dans la vallée de Xef, et là, armé d'*Alpenstocks* trop longs, se répand à la recherche de la petite fleur blanche sur d'abruptes pentes de gazon entrecoupées de plaques de rochers.

Naturellement, des accidents se produisent; comment tiendrait-on sans crampons convenables sur ce gazon dru et court, que l'action du soleil a rendu plus glissant que du névé?

Il y a des pieds foulés, des bras démis, quelquefois même des chutes mortelles, et alors on est unanime à déclarer l'alpinisme le plus dangereux des sports et à déplorer la criminelle folie de ses adeptes.

Alpinistes, mes chers amis, ne vous laissez pas émouvoir par ces clameurs, et si les criailleries des sots finissent par vous agacer, cédez-leur la place (elle leur appartient déjà plus qu'à moitié), quittez la vallée et, au lieu de vous y laisser geler par le vent, écorcher par les gargotiers et bousculer par les snobs, allez chercher, dans quelque retraite peu connue, le calme et la solitude, sans lesquels on ne jouit pas vraiment des splendeurs sublimes de la haute montagne.

H. SPEYER.

Digitized by Google

LE THÉATRE CONTEMPORAIN

EN HOLLANDE (1)

Après avoir analysé la *Dorade* de Van Nouhuys, je voudrais examiner l'œuvre de Heyermans, qui a été surtout l'occasion de cette étude. Mais avant cela, je résumerai brièvement *Justice de roi*, de W.-A. Paap, et la *Grève*, de C.-P. Brandt van Doorne (2). Toutes deux, on s'en convaincra, traitent des sujets d'actualité immédiate. On pourrait aisément illustrer les déclarations qu'elles renferment d'exemples empruntés aux journaux ou aux revues (3). *A priori* ce n'est déjà pas là un caractère qui fasse présentir des drames de haute valeur littéraire (4); on s'attend à du théâtre à la

(1) *Suite*, voir les numéros des 15 avril et 15 mai.

(2) Ce n'est pas que ces pièces aient par elles-mêmes un très grand mérite, j'en parle comme j'ai parlé de la *Cartomancienne* de Justus Van Maurik, parce qu'elles sont au nombre des dernières productions du théâtre hollandais.

(3) Pour *Justice de roi*, cf. : « Tablettes judiciaires », *Indépendance belge*, 23 février 1903), pour la *Grève*, les polémiques soulevées à tous moments et dernièrement lors des grèves d'Amsterdam. Cf. *Indépendance belge*, 23 février 1903.

(4) Ai je besoin d'ajouter que cet élément est néanmoins d'un puissant intérêt? Gaston Deschamps disait dans le *Temps* du 22 février, à propos de Zola («Vérité»): « Il serait puéril et parfaitement ridicule d'affecter de ne point voir les allusions dont fourmille ce récit romanesque... De quoi vivrait la littérature si elle ne puisait, dans la réalité chaude et palpitante des événements contemporains, sa nourriture et sa substance. » Le même article contient des indications intéressant de très près le sujet de *Justice de roi* : « ... Les satires (contre les magistrats) ne datent pas d'aujourd'hui; longtemps avant Beaumarchais, avant M. Eugène Brieux, avant MM. Paul et Victor Margueritte, avant l'auteur de cette saisissante *Enquête* (si bien jouée par M. Antoine), avant MM. Masson-Forestier et Courteline, on s'est moqué amplement, on s'est plaint largement... » Suivent des citations de Rabelais, Agrippa d'Aubigné, etc.

Digitized by Google

Brieux, les *Remplaçantes* ne seront pas traitées ici, parce que le mal n'est pas aussi grave qu'à Paris, on évitera les *Avariés* qui heurtent trop le sentiment du spectateur, mais on excursionnera déjà dans le domaine de la *Robe rouge* (1) ou des *Mauvais bergers*.

Justice de roi rappelle l'histoire du meunier de Sans-Souci avec ce correctif qu'ici le meunier lutte avec le roi contre les juges, et la conclusion : « Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin ! » est encore rigoureuseusement vraie, mais elle signifie ici qu'en l'absence de tels juges seulement on pourrait obtenir justice.

Le meunier Arnold, ruiné par deux nobles, ses voisins, qui empêchent l'eau de faire tourner la roue de son moulin et le poursuivent pour le recouvrement de son loyer, lutte pendant neuf ans, épuisant en vain tous les moyens de droit sans obtenir justice. Il triomphe à la fin par un arrêt arbitraire du roi.

L'intérêt réside dans la lutte du monarque contre la routine, l'entêtement, l'étroitesse de vue et l'esprit de corps des magistrats armés du droit romain et inaccessibles aux idées modernes. Le sujet est strictement historique ; on prend soin de nous avertir que les dates, les endroits, les épisodes les plus infimes sont authentiques, que l'âge des personnages est respecté et que les monologues du roi sont extraits, phrase pour phrase, de ses propres écrits (2).

La figure du roi est sympathique ; c'est un monarque d'avant 1789, tout plein de bonnes intentions. Tous les juges — et il en paraît bon nombre dans la pièce — donnent un bel exemple de déformation professionnelle. Il semble que l'auteur eût pu écarter la figure épisodique du pasteur Berger ou lui assigner dans la suite un rôle quelconque. On s'attendrait à le voir intervenir au dénouement et il n'y collabore pas.

On ne peut critiquer la marche de l'action, l'auteur ayant tenu à suivre l'histoire de près Et pourtant, elle laisse l'im-

(1) Le sujet même de *Justice de roi* est esquissé dans la conversation entre La Bouzule et la mère d'Echtepare (*Robe rouge*, III, 2).

(2) L'auteur renvoit dans sa préface au Dr K. DICKEL, *Friedrich der Grosse und die Prozesse des Müllers Arnold*. Harburg, Ehrhardt, 1891.

Digitized by Google

pression d'un mélodrame. C'est que, peut-être, la loi du théâtre est moins celle de la vérité historique que celle de la vraisemblance (1).

La pièce est animée d'un souffle généreux de justice et de sympathie. Le rôle du roi, despote pour le bien de ses sujets, luttant contre l'organisation de la justice dans son propre pays, renvoyant son grand chancelier et faisant mettre des juges en accusation pour avoir jugé en droit, mais sans équité, ne manque pas d'une certaine vaillance, dès le moment surtout où il sent qu'il est seul et faible contre tous, que tout le monde félicite le grand chancelier et que la cour suprême absout les juges renvoyés devant elle. L'idée maîtresse du drame, c'est le mal que fait la justice organisée comme elle l'est et les criants abus que sa routine consacre. C'est la dureté des possesseurs, les privilèges d'un ordre, la complaisance pour les puissants justifiés par des finesses de la science juridique ; c'est une vaste organisation de routine, respectable, inconsciente, inamovible, étrangère à tout, sauf aux subtilités de la procédure et de l'interprétation. On n'arrive jamais jusqu'à aborder franchement les grandes questions, on les attaque de biais, on les émiette, puis on les perd de vue et on s'acharne, à force de textes, de citations et de précédents, à résoudre une infinité de petites devinettes. On ne juge d'ailleurs que sur des pièces de procédure et non sur des faits et, comme le dit Alpien : « Titus a perdu justement son procès parce qu'il avait négligé la *forme*. »

C'est ce que le roi appelle ne pas savoir résoudre des devinettes.

Toute cette attaque outrée et violente s'applique à l'époque où le drame est situé (1779), plutôt qu'à la nôtre, mais cette peinture paradoxale a encore, même aujourd'hui, des traits évidents de vérité et on la soupçonne fort de n'être qu'une critique déguisée de notre temps (2). Le personnage du légiste

(1) Cf. Corneille allant chercher chez des historiens obscurs des sujets historiques de tragédies invraisemblables.

(2) *Justice de roi* fut représenté la première fois à Amsterdam le 20 novembre 1900.

Digitized by Google

ne semble pas sympathique aux Hollandais; quant à l'avocat, nous avons vu qu'il était souvent maltraité sur ce théâtre, qu'on en fait volontiers un rhéteur ou un sophiste, un politicien ou un chicaneur.

La *Grève* (1), de C.-P. Braudt Van Doorne, reprenant un sujet souvent traité dans ce dernier quart de siècle, met en lumière en même temps l'ignorance brutale des ouvriers et la lâcheté intéressée des patrons. Le mélodrame ici s'affirme sans conteste et malgré certaines qualités dramatiques de l'œuvre, il faut écarter le sous-titre pompeux : « tragédie en trois actes ».

Le vieux Hein Murink, depuis longtemps ouvrier à la filature Hannink et Van Lent, a été délégué par ses camarades auprès des patrons, lors de la grève. Il a parlé franchement et raisonnablement, il a obtenu une diminution d'heures de travail. A trois mois de là, nouvelle grève en vue d'une augmentation de salaire. La fabrique a des commandes pressantes, la matière première est achetée, les ouvriers se croient sûrs du triomphe. Mais le vieux Murink trouve la grève injuste, il refuse d'imiter ses compagnons et continue à travailler.

Or, au bout de quelques semaines de chômage, les ouvriers cèdent et se déclarent prêts à reprendre le travail. Ils ne réclament qu'une satisfaction : le vieux Murink qui s'est séparé d'eux et qui a continué à travailler sera sacrifié et renvoyé de la fabrique. Les patrons n'osent refuser, car les commandes pressent; ils sont menacés de procès; ils indemniseront le vieux Murink, s'il le faut, mais on le congédie. Devant cette conduite, l'ouvrier est indigné et refuse le secours qu'on lui offre.

Mais il ne peut nulle part trouver du travail, les patrons craignent d'entrer en conflit avec les ouvriers syndiqués; le vieux Murink est abandonné de tous, insulté et affamé. Il se tue et tue sa fille pour la soustraire à la misère et peut-être au déshonneur.

(1) Représentée la première fois à Rotterdam le 13 février 1898, puis sous un autre titre et avec des modifications apportées par Fritz Bouwmeester, à Amsterdam, en septembre 1901. Cf. *Gids*, 1902, p. 490.

Digitized by Google

A Van Lent père, le patron expérimenté, pratique, positif, s'oppose le caractère de son fils, Léon Van Lent, qui aime Dina, la fille du vieux Murink. Mais sa position dépendante ne lui laisse guère de liberté d'allure et son rôle, restreint d'ailleurs, se borne à des déclamations sentimentales et humanitaires. En lutte de plus près avec les misères et les bassesses de la vie, il est probable que lui aussi adopterait la manière de voir de son père.

La pièce est toute entière écrite en dialecte avec un certain souci de réalisme et de vérité.

Il faut louer l'auteur de ne s'être déclaré le champion partial ni de l'un ni de l'autre des partis en conflit. Le dénoûment mélodramatique est peu préparé; arrivant, au surplus, juste au moment où les patrons intervenaient en faveur de leur ancien ouvrier, il ne laisse pas de surprendre un peu par sa brusquerie tragique.

* * *

Heyermans semble être le dramaturge actuel le plus fécond et le plus en vue en Hollande (1).

On peut craindre même qu'il ne produise trop vite et d'une façon trop peu mûrie; mais, en attendant, ses pièces ont été traduites en français et en allemand, représentées à Hambourg, à Paris et à Londres.

Ghetto (1899) porta le nom de son auteur au delà des frontières; or, ce n'est pas un petit honneur pour un écrivain hollandais de se voir représenté sur les scènes allemandes et françaises.

Ghetto cependant a bien des faiblesses et le critique autorisé du *Gids* a eu beau jeu de les relever lorsque la pièce fut représentée; les déclamations et les répétitions y abondent et, à coup sûr, les problèmes abordés sont trop vastes, les solutions entrevues se perdent dans le vague et laissent le spectateur

(1) *Het Vaderland*, 1er mai 1903, constate avec regret que Heyermans seul fait salle comble au théâtre : « Het lijkt wel of 't altijd Heyermans op 't programma moet hebben om publiek te trekken. 't Was gisteren weer treurig leeg. »

Digitized by Google

insatisfait. Mais la peinture du monde juif d'Amsterdam y est faite de main de maître, les personnages sont vivants, le sujet est actuel, l'œuvre passionnante malgré tout.

Un jeune juif, Raphaël, plein d'affection sincère et de respect pour son pauvre père aveugle, le surprend trompant ses clients. Le vieux juif spécule sur la confiance que son infirmité fait naître et, assuré qu'on ne se défiera pas d'un infirme, il pose à chaque pesée le pied sur la bascule.

Cette découverte ébranle le respect filial du jeune homme; puis, quand il a constaté que tout le monde juif vit de commerce déloyal, il se décide à quitter les siens, à sortir du mercantilisme de sa race, à renoncer à son « Ghetto ». L'intrigue amoureuse qui corse la pièce conduit, du reste, à la même conclusion : Raphaël aime une chrétienne, une pauvre fille, avec laquelle il veut s'en aller et vivre librement.

Mais pourquoi Heyermans a imaginé de nouer cette intrigue sous le toit même du père de Raphaël, de faire de l'héroïne, Rose, la bonne en service chez le vieux juif, pourquoi il a donné à Raphaël un caractère de bohème, c'est ce qu'il semble plus difficile de justifier.

Le vieux juif, qui soupçonne son fils d'aimer Rose, accepte pour lui l'offre d'un vieil ami qui a une fille en âge d'être mariée.

Les préliminaires de ce « marché » se discutent dans une scène remarquable, en même temps qu'un achat de vieille laine, et au milieu de souvenirs évoqués par les deux compères quand on n'est pas d'accord pour traiter.

Au mariage qu'on lui propose, Raphaël oppose un refus tout net; mis en présence de la jeune fille (Rebecca) à laquelle on veut l'unir, il s'emporte presque jusqu'à l'insulte et c'est en vain que le rabbin s'interpose. Alors le père de la jeune fille et une parente du jeune homme, deux types du juif impitoyables, s'entendent pour éloigner Rose et lui faire croire que Raphaël l'a abandonnée. Après plusieurs scènes fort douloureuses, Rose découragée va se noyer.

Le personnage principal de cette « tragédie bourgeoise », comme Heyermans l'appelle, c'est le monde juif, l'idée juive,

Digitized by Google

les commandements religieux juifs. L'auteur nous en montre avec passion les petits côtés; l'exclusivisme, le préjugé et l'esprit de lucre. Raphaël, bien qu'il semble le porte-parole de l'auteur, n'est pas le personnage le plus intéressant de l'œuvre; ni Rose ni Rebecca ne sont des figures fortement dessinées, mais le vieux Sachel, le père de Raphaël, le vieux Haezer, père de Rebecca, et le vieux rabbin sont des reproductions merveilleuses du type juif d'Amsterdam : avides et féroces, mercantiles avant tout, mais souples et habiles, obéissant à la vieille loi, respectueux de son incessant formalisme avec l'ancienne haine de l'étranger, incrustée dans la race, un grand amour de la famille et la vénération du Veau d'or.

Et très heureusement, dans ce vieux cœur juif, si endurci par places, Heyermans nous montre le trouble apporté par l'amour du vieux Sachel pour son fils Raphaël. Le rabbin, avec tout son extérieur juif, a la psychologie d'un bon vieux curé de campagne qui ramène, par la douceur, les jeunes gens au bien — ou à ce qu'il croit tel —, parle beaucoup, sans avancer rien d'osé, déteste les querelles de dogmes, mais n'a pas oublié son apologétique et s'en sert quand il le faut.

A mon sens, c'est cette peinture minutieuse du monde juif qui constitue l'originalité et le mérite de l'œuvre.

La pièce fougueuse et passionnée de Heyermans fait songer à *Jéricho*, le drame intellectuel de E. Picard sur le même sujet. L'écrivain belge place l'action dans le monde des gros financiers et des lanceurs d'affaires; elle se déroule parmi les juifs arrivés par l'argent à l'omnipotence.

C'est la peinture de ce monde cosmopolite et tapageur, aux instincts puissants et à peine voilés, aux appétits féroces de puissance et de jouissances, qu'on nous offre au lieu de reproduction pittoresque et grouillante du petit monde israélite d'Amsterdam.

Peut-être cette peinture n'est-elle plus neuve dans la littérature française, où Daudet, Drumont, A. France, entre autres, semblent bien avoir fixé pour longtemps les types de ces parvenus juifs, insatiables, durs et conquérants. Ce qui est moins rebattu, c'est l'application (je voudrais presque risquer

Digitized by Google

l'exploitation) de *Othello* de Shakspeare pour étayer la thèse favorite de l'antisémitisme scientifique de M. Picard. L'interprétation de M. Picard est ingénieuse, trop ingénieuse peut-être. Qu'on en juge : « Je me suis demandé si la vraie signification de la *Tragédie d'Othello*, le *More de Venise*, dans la pensée secrète et pénétrante du grand Will, à qui il plut de laisser dans ses œuvres tant d'énigmes diamantaires à découvrir par les fouilleurs de la postérité, n'était pas, en sa destination mystérieuse, de démontrer l'impossibilité de l'union et de l'entente intimes et durables entre deux êtres de races naturelles différentes, et plus hautement, plus universellement, par l'aventure terrible du couple symbolique, l'impossibilité d'une telle entente entre les races elles-mêmes... et plus loin (1) *Othello* ne serait donc qu'en apparence (2) un drame de la jalousie. La jalousie serait à la surface, mais au fond serait tapi un problème autrement difficile et redoutable : la race! »

Jéricho m'apparaît comme une conférence merveilleuse, mais une conférence et non un drame où l'antisémitisme doit être prouvé par l'incompatibilité des races (3) :

« Entre races différentes, dit M. Picard, bâille un abîme infranchissable. » Le drame n'est qu'une dissertation par l'exemple sous forme de dialogue. Tous les personnages y dissertent, tous parlent une langue admirable, mais le vieux magistrat, la femme du banquier juif, les deux ou trois types d'israélites mis en scène sont uniquement les porte-voix de M. Picard, tour à tour conférencier, poète, savant et peut-être un peu sophiste.

Et cependant, *Ghetto* et *Jéricho* ont des points communs. Le peuple juif est jugé avec dureté dans les deux pièces, ce sont plutôt des actes d'accusation que des jugements équitables, mais plus d'une vérité est cruellement mise en lumière, « Votre argent, dit Louise, vos meubles et vos immeubles.

(1) *Jéricho*, p. 15 et p. 19. Voir aussi *Jéricho*, p. 17. Notez combien l'extrait d'*Othello* est découpé habilement et est loin d'être intégral.

(2) Par cette double interprétation d'un drame; cf. MAETERLINCK, « Tragique quotidien », dans *Trésor des humbles*, p. 190.

(3) *Jéricho*, p. 28 et 101.

Digitized by Google

votre luxe, vos bibelots, vos objets d'art, vos femmes peut-être, vos distractions, vos plaisirs, tout cela vous l'acquérez, vous le possédez, vous en jouissez, bruyamment, sans exaltation tendre et brûlante... Vous aimez le faste qui brutalement s'affirme, les clinquants orientaux, les couleurs tapageuses (1). »

Avant tout, dans les deux pièces, la caractéristique de part et d'autre, c'est le culte du dieu Argent avec des appétits, des désirs de puissances énormes. Joignez-y la haine des étrangers et le respect d'un ritualisme sévère et minutieux.

La conclusion des deux pièces sont à l'opposé l'une de l'autre. M. Picard attaque la tolérance trop grande des Européens pour les sémites. Heyermans est révolté par les divisions créées et entretenues dans notre monde moderne par les préjugés et castes, de classes et de religion.

Les deux dernières œuvres de Heyermans : la *Cuirasse* et *Ora* (2) *et labora*, ne semblent pas avoir ajouté grand'chose à sa gloire; sa meilleure production semble être, jusqu'à présent : la *Bonne espérance* (*Op hoop van zegen*), donnée en 1900, un an après *Ghetto*.

La *Bonne espérance* (3) c'est le nom d'une barque pourrie; la pièce a pour sous-titre : « Un drame de la mer ».

Vous rappelez-vous les vers de Beaudelaire :

> Homme libre, toujours tu chériras la mer,
> La mer est ton miroir; tu contemples ton âme
> Dans le déroulement infini de sa lame
> Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Ce n'est pas cette vision artistique qui hante l'esprit de Heyermans, ce n'est pas non plus la conception simpliste et sentimentale de *Les pauvres gens* et il n'a pas trouvé dans la contemplation de l'océan la matière aux strophes magnifiques de *Oceano nox :*

> Oh combien de marins, combien de capitaines,
> Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
> Dans ce morne horizon se sont évanouis!

(1) *Jéricho*, p. 57.

(2) *Gids*, 1902, p. 183 et 559.

(3) L'*Art du théâtre*, février 1903, donnant la mise en scène du deuxième acte à Amsterdam et au théâtre Antoine à Paris.

Digitized by Google

Heyermans est un révolté, le sort des marins l'a angoisés jusqu'à l'amertume. Il a vu là, ce qui est bien moderne et bien hollandais, un problème social à résoudre, une thèse à défendre, un ennemi à déposséder.

Disons tout de suite que cette pièce est manifestement partiale et tendencieuse. L'action se déroule dans le monde des pêcheurs et, comme dans les pièces allemandes, dont l'auteur semble s'inspirer, le souci du réalisme l'a conduit à écrire, dans le dialecte propre aux pêcheurs de la mer du Nord, la plus grande partie de son œuvre. C'est le sombre drame des malheureux ignorants qu'exploite un affréteur avide, qui les envoie à la pêche sur des barques pourries, incapables de résister à la tempête; c'est la justice militaire, jetant en prison pour six mois un jeune matelot qui a défendu son amie contre les calomnies d'un quartier-maître; c'est le pauvre vieillard de l'hospice, l'ancien gabier vaillant, maintenant décrépi, que la bonne sœur prive de sortie pendant huit jours pour une inconvenance et qui, s'étant oublié dans son lit, passe la nuit à sécher ses draps près du poêle dans la crainte de son tyran en cornette.

L'âme de tout ce peuple, sa misère, sa détresse, Heyermans les a étudiés et rendus comme fort peu d'artistes l'ont fait.

Comparée à *Pêcheurs d'Islande*, de Loti, sa peinture semble inférieure; il y manque la magie des teintes, la vision aiguë d'un univers terrible ou resplendissant, de la nature continuant impassiblement son œuvre mystérieuse; mais si l'imagination est moins belle, si le tempérament de l'artiste n'est pas aussi accusé, enfin, si la misère d'un peuple forme ici tout le sujet du drame, on peut dire que les tableaux successifs qu'on nous offre de cette misère et des désastres qu'elle accumule sont brossés avec une sincérité poignante.

Au milieu de la résignation de ces misérables s'élèvent depuis peu des cris de révolte, la misère dont ils souffrent est telle qu'eux-mêmes finissent par en être las. Un jeune mousse s'engage à 14 ans (1); sans rien en savoir, il abdique pour de

(1) Cf. toute la polémique récente à propos du recrutement des matelots de la marine de guerre et spécialement *Het Vaderland*, 28 et 29 mai 1903.

Digitized by Google

longues années toute sa liberté; pour une peccadille, on le mettra aux fers et c'est ainsi qu'il passera des heures terribles, moins libre qu'une bête, enfermé dans un cachot, tandis que la tempête fait rage et que le navire va couler.

Un autre jeune homme, qui craint la mer parce qu'elle a englouti tous ses parents et qui a signé son engagement à bord d'un bâteau de pêche, apprend que le bateau est condamné et dans un tel état qu'il ne reviendra pas au port. Le matelot refuse de partir; c'est la police qui le conduit à bord.

« Raconter! — dit la vieille femme d'un pêcheur à Clémentine qui lui demande une histoire, — oh, mademoiselle, la vie en mer n'est pas matière à histoire. Un pouce de planche sépare de l'éternité; les hommes l'ont dur et les femmes l'ont dur. Hier je passais devant le jardin du bourgmestre, ils étaient à table et mangeaient du poisson, et les enfants priaient les mains jointes. Alors, je pensais dans ma simplicité — si c'est mal, que Dieu me pardonne, — que le bourgmestre ne faisait pas bien — ni les autres non plus —, car le vent soufflait si fort, le vent d'ouest soufflait si fort — et le poisson vient de la même eau, où nos morts — comment faut-il dire — où nos morts, — vous me comprenez. (*Un silence.*) C'est ridicule de penser de telles sottises; c'est notre vie, et contre sa vie, il ne faut pas se révolter. »

Et comme un refrain revient au milieu de ce groupe de pauvresses se racontant leurs malheurs : « Si l'eau pouvait parler », ou bien : « le poisson se paye cher. »

Tout le troisième acte, d'ailleurs — trop long, parait-il, à la représentation —, où les femmes évoquent les souvenirs de sinistres passés, pendant que la tempête rage au dehors et engloutit — elles le savent — leur mari, leur frère ou leur amant, est d'un effet saisissant.

Puis survient la catastrophe finale : douze hommes morts, sept ménages atteints, seize enfants orphelins; catastrophe prévue et qui en appellera d'autres; car la moitié des bateaux de pêche sont pourris et constituent des « cercueils flottants » (1).

(1) Deux faits-divers du *Journal* (Paris), 17 et 25 février, relatent les plaintes

Digitized by Google

Jusqu'ici, Heyermans n'a rien produit de supérieur à ce drame; ses deux dernières pièces, bien accueillies au théâtre, ont été durement traitées par la critique autorisée du *Gids*. La contexture savante du drame, l'art de subordonner les détails à la marche générale de l'action, d'éviter la déclamation creuse et l'outrance mélodramatique, tout cela lui manque jusqu'ici. Le public, malheureusement, n'est guère sensible à ces faiblesses, il a continué à faire aux pièces de Heyermans un succès étourdissant.

Dans le cas d'un théâtre jeune, qui cherche sa voie, alors qu'il n'y a ni traditions nationales du genre, ni modèles universellement reconnus à l'étranger, cette bienveillance du public agissant sans correctif pourrait devenir un vrai danger.

L'œuvre de Van Nouhuys et celle de Mme Snyder-Van Wissenkerke semblent surtout dégager un souci moral chez les auteurs et se trouvent être ainsi malgré l'influence d'Ibsen, très conformes à l'esprit hollandais politique ou religieux. Le théâtre de Heyermans, respire l'inquiétude sociale propre à la littérature actuelle et montre son faible souci d'art et d'éloquence; un souffle de révolte soulève ce théâtre qui trahit un grand besoin de justice, une haine sincère des préjugés et des mensonges conventionnels. Littérairement, il est faible, ou du moins il choque notre conception du drame, et nous y cherchons en vain le déploiement d'une volonté, la part faite à la sensation brutale et au parti pris est beaucoup trop considérable.

* * *

Si l'on se reporte à cinquante ans en arrière, il semble que dans la période de 1850 à 1900, bien des éléments nécessaires au développement du drame hollandais se soient enfin groupés; le public est éclairé et curieux, des pièces originales de grande valeur sont jouées avec un succès égal à celui que remportent les adaptations étrangères, depuis vingt-cinq ans

de marins qui, au Havre et à Bône, refusèrent de se réembarquer sur des navires en mauvais état.

Digitized by Google

il existe une école d'acteurs, la critique est compétente, attentive et dévouée, et cependant, des pronostics sur l'avenir du théâtre hollandais seraient au moins téméraires.

On l'a remarqué, aucun auteur n'a tenu les promesses du début, mais les triomphes retentissants de Heyermans méritent de fixer l'attention.

Il y a, en tout cas, dans les manifestations actuelles du théâtre hollandais des signes révélateurs qui nous permettent d'espérer une prochaine et riche moisson. Il semble, toutefois, assez vain de disserter sur l'orientation future de ce théâtre. Un écrivain éclairé, M. J.-N. Van Hall, examinant dans un article du *Gids*, de 1900, la situation qui a été faite à la scène de nos voisins dans ces vingt-cinq dernières années et rappelant ses échecs successifs et ses espérances éveillées en vain, semble désespérer d'une cause qu'il a toujours défendue.

On ne peut, en effet, dissimuler comme une certaine inaptitude de la part des auteurs et du public. La comparaison de ce théâtre qui tente de se former en Hollande avec celui que d'Annunzio (1) a rénové en Italie, montre ce qui lui manque en intensité de passion, en feu de vie, en puissance poétique. C'est peut-être affaire de race.

La tendance moralisatrice, les inquiétudes sociales, l'enchaînement des traditions sont des obstacles au développement artistique du drame, qui néglige en outre le ressort puissant de la fatalité, et le public hollandais ne possède pas assez le culte de la beauté et le respect de la passion. L'intérêt que les pièces éveille est d'habitude trop éparpillé, le conflit n'est ni assez poignant, ni assez personnel, ni assez fatal.

Il est certain cependant que les Hollandais attendent beaucoup de Heyermans et ont moins de raison que jamais de se défier de l'avenir.

J. LHONEUX.

(1) On peut faire la comparaison de très près en rapprochant de la *Dorade* la fameuse scène entre Silvia et la Gioconda (*La Gioconda*, III, 2).

Digitized by Google

LA LÉGENDE DU CHEVALIER AU CYGNE

I. — Les débuts de la légende.

Nous sommes au XIII^e^ siècle, dans la grande salle d'un des châteaux-forts du pays de Liége. On a solennellement célébré les fêtes de la Pentecôte et de nombreux invités sont réunis autour de la table du châtelain. Le festin vient de s'achever; les coupes d'hydromel circulent parmi les convives; des propos, des défis s'échangent entre les jeunes chevaliers; une gaîté bruyante se répand; un peu d'ivresse monte aux cerveaux. Mais le maître a fait un signe et voilà que se lève un homme aux vêtements modestes, avec le capuchon retombant sur les épaules. C'est un trouvère. Aux premiers sourires du printemps, il s'est mis en route, emportant avec lui sa vielle et ses manuscrits roulés. Depuis deux mois, il parcourt les vallées ardennaises. Les ponts-levis s'abaissent devant lui; les châtelains lui offrent l'hospitalité, et souvent leur munificence paie largement les chants du poète pèlerin. Mais silence... Le trouvère a préludé. Pourtant les conversations ne cessent pas encore. Le chanteur implore ses auditeurs; il invoque le ciel, vainement... Enfin il se décide à commencer et bientôt le bruit s'apaise, les cous se tendent; les chevaliers cherchent une place commode pour bien entendre, car le récit va les intéresser au plus haut point :

Segnor, or m'escotés, por Deu et por son non,
Par itel convenent Dex vos face pardon,
Li rois de sainte glore qui, par anontion,
Vint en la sainte dame qui Marie ot a non.
Jou vos wel commencier une bone chançon.

Digitized by Google

L'estorie en fut trovée el mostier S[t] Fagon,
Tot droit en Rainscevals, si com oï avon,
Par dedans une aumaire u les livres met on,
La l'avoit mise un abes qui molt estoit preudon;
Cil le prist à Nimaie, si com lisant trueve on.
Del Chevalier le cisne dirai la nontion... (1).

... Et tandis que le silence se fait de plus en plus complet, le trouvère continue, chantant la naissance du mystérieux Chevalier au cygne et ses aventures héroïques.

Laissons retomber le voile et que la vision disparaisse. Sept siècles nous séparent de la récitation du jongleur. Demandons-nous ce qu'était cette légende, quelles étaient ses origines et quelle devait être sa destinée.

L'époque de la belle floraison épique était, au début du XIII[e] siècle, close depuis un siècle environ. L'activité des trouvères ne s'exerçait plus qu'au remaniement des anciennes chansons de geste. Les mœurs avaient cessé d'être ce qu'elles étaient pendant les X[e] et XI[e] siècles. Les rudes et sanguinaires barons, héros des Loherains, ne revivaient aucunement dans leurs descendants contemporains de Chrétien de Troyes et des poètes du cycle breton. Un peu de l'âme du Midi avait pénétré sous les armures des hommes du Nord. La vie était plus douce, plus courtoise; et les esprits de cette époque étaient peu faits pour comprendre et surtout pour chanter avec autant d'âpreté les exploits de leurs farouches ancêtres.

Cependant, presque un siècle plus tôt, tandis que l'épopée carlovingienne dépérissait, une secousse ébranla soudain l'Occident. L'appel à la croisade fut comme un brandon jeté

(1) TODD, *La naissance du Chevalier au cygne ou les Enfants cygnez*. Baltimore, 1889, vers 1 à 11 :

Seigneurs, écoutez-moi maintenant, je vous en prie au nom de Dieu,
De telle sorte qu'il vous accorde son pardon,
Le roi dont la gloire est sacrée et qui, par l'annonciation,
Fut le fils de la sainte femme, appelée Marie.
Je veux commencer pour vous une agréable chanson.
On en trouva l'histoire au monastère de Saint-Fagon,
Justement à Roncevaux, ainsi que nous l'avons appris,
Dans une armoire où l'on place les livres.
C'est là que l'avait mise un sage abbé, [nous l'apprend.
Après l'avoir recueillie à Nimegue, comme la lecture du poème
Je vous parlerai de la renommée du Chevalier au cygne.

Digitized by Google

sur des cendres à peine éteintes. Les barons de l'an 1100 sentirent palpiter en eux l'âme des guerriers du IXe siècle et il se trouva des poètes pour célébrer dignement les grandes chevauchées d'Orient La *Chanson d'Antioche,* la *Chanson de Jérusalem* sont les deux monuments qui nous restent de l'épopée religieuse du début du XIIe siècle. Malheureusement, nous ne possédons ces poèmes que sous une forme remaniée due à un trouvère artésien, Graindor de Douai, qui vivait au commencement du règne de Philippe-Auguste (1). Le nom du poète qui rima le premier la *Chanson d'Antioche* nous a cependant été conservé. Il s'appelait Richard le Pèlerin, était originaire du comté de Flandre et écrivait entre 1125 et 1138 (2). La *Chanson de Jérusalem,* qui est plutôt la légende de la croisade, eut pour auteur un inconnu, probablement aussi du nord de la France, et qui rédigea son manuscrit à l'époque de la deuxième expédition, vers 1145-1150 (3). Tels furent les deux poèmes primitifs du cycle de la croisade. Remaniés vers 1180 par Graindor, qui y ajouta l'épisode tout romanesque des Chétifs (4), ils se virent, au commencement du XIIIe siècle, englobés dans une vaste compilation qui avait pour but la glorification du héros de l'expédition, de Godefroid, le premier roi de Jérusalem. En effet, phénomène bien compréhensible, tandis que le duc de Bouillon avait pris une place glorieuse au milieu de tous ses compagnons d'armes, sa personnalité épique s'était développée parallèlement. Bientôt le cycle ne fut plus qu'un long poème, souvent fade malheureusement, où les trouvères célébrèrent les ancêtres de Godefroid, sa naissance, ses exploits en Orient et jusqu'à sa mort, l'attribuant au patriarche de Jérusalem. Un trouvère de la fin du XIVe siècle rima l'histoire du troisième roi de Palestine, Beaudoin de Sebourg, puis celle du bâtard de Bouillon. Ces

(1) Philippe-Auguste régna de 1180 à 1223.

(2) PIGEONNEAU, *Le cycle de la croisade et la famille de Bouillon,* p. 54; NYROP, *Storia dell epopea francese* (trad. GORRA), p. 216.

(3) PIGEONNEAU, *Le cycle de la croisade et la famille de Bouillon,* p. 54.

(4) Les *Chétifs* sont les aventures fabuleuses de cinq croisés faits prisonniers, après le désastre du Puy de Civetot, par un roi païen, Corbaran d'Oliferne.

Digitized by Google

deux dernières branches, œuvres négligées et sans couleur épique, vinrent clore le cycle de la croisade.

Nous ne nous occuperons, dans ce travail, que des poèmes qui ont pour héros le fabuleux ancêtre de Godefroid de Bouillon : la légende du *Chevalier au cygne*. Résumons-la en quelques lignes, en nous bornant aux traits essentiels, ceux sur lesquels l'imagination des trouvères a brodé dans la suite.

Un chevalier trouve une fée dans une forêt. Il l'épouse malgré sa mère (à lui). Celle-ci se venge cruellement en faisant disparaître les sept enfants que la jeune femme a donnés en une seule portée à son fils. Celui-ci, trompé par les accusations de la vieille reine, condamne la malheureuse à un châtiment atroce. Les enfants portent au cou des chaînes. Leur grand'mère, apprenant qu'on ne les a pas tués, s'empare des chaînes de six d'entre eux, et ceux-ci sont aussitôt transformés en cygnes. Grâce au septième qui a été épargné, le roi arrive à connaître la vérité ; il délivre sa femme et châtie sa mère. Les cygnes ont pu reprendre forme humaine. Mais le sixième, dont la chaîne a été endommagée, ne peut plus se métamorphoser et reste cygne.

Telle est la première partie de la légende. Voici la seconde, qui en était primitivement indépendante, et à laquelle nous nous attacherons tout spécialement.

Un des enfants du roi part un jour à la recherche d'aventures. C'est son frère, le cygne, qui traîne la barque portant le héros. Il arrive dans une contrée où il se proclame le champion d'une princesse faussement accusée. Il la sauve, l'épouse (elle ou sa fille), et vit auprès d'elle après lui avoir fait jurer de ne pas l'interroger ni sur son nom ni sur son origine. Un jour, la femme pose à son époux la question fatale. Dès ce moment, le chevalier doit repartir. Le cygne reparaît, traînant la barque ; l'inconnu y rentre et s'éloigne à jamais.

C'est là, dans ses grandes lignes, la légende du *Chevalier au cygne*. Il y a un germe puissant de poésie dans cette conception qui dut charmer les âmes du moyen âge. L'apparition de ce mystérieux inconnu devait séduire des esprits encore naïfs et plus capables que nous de se laisser entraîner par le charme

Digitized by Google

pénétrant d'aventures dont nous ne voyons souvent aujourd'hui que l'invraisemblance. Le départ du chevalier, dans la barque traînée par le cygne, devait laisser les auditeurs sous l'impression du mystère qui se dégage encore, pour nos âmes blasées, de toute incursion dans le domaine de l'irréel. Et sans nul doute, quand le poète prononçait ce vers :

Or, m'en estuet raler en mon païs lointain (1),

ou quand, parlant du cygne, il terminait sa récitation :

Onques ne sot nus hom où il fu repairiés (2);

sans nul doute, plus d'un regard demeurait perdu dans une vague songerie, cherchant où pouvait être ce « pais lointain »; et, comme d'une obsession, plus d'une oreille attentive devait être poursuivie du rythme mystérieux de ce vers :

Onques ne sot nus hom où il fu repairiés.

Cette légende est probablement très ancienne et remonte beaucoup plus haut que l'époque où nous la voyons apparaître, pour former une des premières branches du cycle de la croisade.

Avant d'étudier les différentes formes sous lesquelles elle nous est parvenue, jetons un rapide coup d'œil sur les textes historiques ou littéraires les plus reculés où nous trouvons mentionnée cette gracieuse tradition.

Une lettre latine écrite par Guy de Bazoches vers 1170 semble nous en apporter le témoignage le plus ancien. Ce Guy de Bazoches, dont parle le chroniqueur Albéric de Troisfontaines à la date de 1203, était d'une très noble origine, descendant par sa mère du comte Beaudouin II de Hainaut, fait prisonnier en 1098, près de Nicée. Auteur d'un livre d'apologétique et d'une histoire allant jusqu'à la mort du roi Richard,

(1) HIPPEAU, *La chanson d'Antioche*, I, vers 6,732 :

Maintenant, il faut m'en retourner dans mon pays lointain.

(2) *Ibid.* vers 6,943 :

Jamais nul homme ne sut où il retourna.

Digitized by Google

survenue en 1199, il écrivit également de nombreuses lettres. C'est dans une de celles-ci, la lettre XXIII, adressée à ses amis de Châlons et où il leur fait part de son existence auprès de son oncle maternel, l'archidiacre de Laon, qu'il parle du Hainaut et du comte Beaudouin II, son ancêtre :

Hic erat ille comes, quo nemo clarior inter
Francorum proceres Austrasiosque fuit.
Hic erat ille nepos (salulis) militis ejus,
Per vada cui Rheni dux fuit albus olor (1).

Guy de Bazoches fait donc de son ancêtre Beauduin II le descendant du chevalier « qu'un cygne blanc conduisit sur le Rhin ».

Nous rencontrons ensuite l'historien latin des croisades, Guillaume de Tyr. Originaire de la Palestine, il vint plusieurs fois en Europe. Son ouvrage s'arrête à l'année 1183 ; lui-même avait cessé de vivre en 1197. Au chapitre VI de son neuvième livre, il rapporte la prédiction de la duchesse de Bouillon au sujet de ses fils (2), puis il ajoute : « *Prœterimus denique studiose, licet id verum fuisse plurimorum astruat narratio, Cygni fabulam, unde vulgo dicitur sementivam eis fuisse originem, eo quod a vero videatur deficere talis assertio* (3). »

Cette jolie légende, qui va servir de thème aux trouvères des XII^e^ et XIII^e^ siècles et ensuite aux historiographes, fabricateurs de généalogies plus ou moins suspectes, mais glorieuses pour

(1) *Neues Archiv*, t. XVI, p. 86. G. Paris (*Romania*, t. XXX, p. 406, note 3) propose de lire *fatalis* au lieu de *satulis*. Il était ici ce comte, dont la gloire ne fut surpassée par celle d'aucun noble guerrier franc ou d'aucun Austrasien. Il était ici ce descendant du guerrier mystérieux qu'un cygne blanc conduisit sur le Rhin.

(2) Cette prédiction de la duchesse, annonçant à son mari, qu'elle lui donnera des fils destinés à régner outre-mer se retrouve dans tous les poèmes qui ont traité ce sujet.

(3) *Recueil des historiens des croisades*. Paris, imprimerie royale, 1844, t. I, p. 372. Nous laissons enfin de côté, bien que les dires de beaucoup de gens affirment la véracité de cette légende, le conte du cygne, d'où le peuple prétend tirer leur origine (de Godefroid et de ses frères). Cette assertion s'éloigne, en effet, semble-t-il, trop de la vérité.

Digitized by Google

la maison de Clèves, cette jolie légende paraissait tellement invraisemblable à Guilaume de Tyr, qu'il n'hésitait pas à l'exclure de son ouvrage.

D'autre part, Lambert d'Ardres, à la même époque, parlait de cette origine de la famille de Bouillon, en la rattachant à celle de Boulogne, devenue son alliée, comme d'un fait authentique : « ... *et a Boloniensibus, quorum auctor, Cygni phantastici sed veri et divini ducatu eœlitus advectus* (1). » Il attribuait donc au cygne et à son compagnon une origine divine.

Mais ce sont là de courtes mentions et ces graves chroniqueurs n'attachent guère de prix à la légende qui devait jouir déjà d'une vogue assez considérable en Lotharingie. Nous allons trouver une véritable analyse de la deuxième branche du Chevalier au cygne. C'est Vincent de Beauvais, l'auteur du *Speculum naturale*, qui nous a conservé ce précieux extrait du livre IV d'Hélinand, trouvère flamand, célèbre à la cour de Philippe-Auguste et qui, vers la fin du XII^e^ siècle, entra au monastère de Froidmont. Voici ce qu'il a écrit : « *In Coloniensi diocesi famosum et immane palatium Rheno flumine supereminet quod nuncupatur Juvamen : ubi pluribus olim congregatis principibus, ex improviso advenit navicula quam collo alligatam cignus trahebat argentea catena. Exinde miles novus et incognitus omnibus exsiliit et cignus navem reduxit. Miles postea nobilem uxorem duxit et liberos procreavit. Tandem in eodem palatio residens, cignum inspiciens adventantem, cum eadem navicula et catena, statim in naves se recepit et non ulterius comparuit. Progenies ejus usque hodie perseverat* (2). »

(1) *Recueil des historiens des Gaules et de la France.* Paris, 1876, t. XI, p. 296, note *d*... et par la famille de Boulogne, dont l'aïeul fut amené du ciel sous la conduite d'un cygne fantastique, mais véritable et d'essence divine.

(2) VINCENT DE BEAUVAIS, *Speculum naturale*, t. II. p. 127. Dans le diocèse de Cologne, un château célèbre et très vaste, connu sous le nom de Juvamen, domine le Rhin. Un jour, plusieurs princes s'y étaient réunis; soudain, arriva une barquette qu'un cygne traînait, attachée au cou, au moyen d'une chaîne d'argent.

Un guerrier que l'on n'avait jamais vu, inconnu à tous, sortit de l'esquif que remmena le cygne. Dans la suite, ce guerrier épousa une femme noble et eut

Digitized by Google

Nous rapprocherons de cette analyse latine de notre légende un autre fragment, français cette fois-ci, le premier qu'il nous soit permis d'invoquer dans cette langue en faveur de l'existence du mystérieux Chevalier au cygne. C'est la *Chanson d'Antioche* qui nous le fournit, non pas la chanson primitive, celle de Richard le Pélerin, mais bien le remaniement qu'en a fait Graindor de Douai, vers la fin du XII^e^ siècle. Il est tout à fait inadmissible, en effet, que le trouvère qui a chanté les exploits des croisés vers 1130, ait pu donner à Godefroid cette origine miraculeuse. Le temps n'avait pas encore eu le loisir d'auréoler de mystère la figure du premier roi de Jérusalem. Au contraire, lorsque Graindor reprit l'œuvre de son devancier et l'arrangea au goût du jour, l'imagination populaire avait très vraisemblablement — l'histoire des autres gestes fortifie cette hypothèse — éprouvé le besoin de chercher pour le héros lotharingien une origine fabuleuse, ajoutant ainsi à la gloire qu'il avait réellement moissonnée en Orient le prestige poétique d'un ascendant mystérieux. L'occasion s'offrit enfin au trouvère d'intercaler dans le texte primitif cette légende du *Chevalier au cygne*, légende recueillie sans doute par lui dans la tradition populaire qui l'avait déjà rattachée à la famille de Bouillon. Voici ce passage. Les croisés se sont emparés d'Antioche, mais le soudan de Perse les y assiège. On a résolu de décider du sort des deux armées par un combat singulier et, pour lutter contre le guerrier ennemi, les chrétiens ont choisi Godefroid de Bouillon. Mais le duc de Normandie, froissé de s'être vu préférer un autre baron, menace de quitter l'armée et, pour appuyer sa protestation, il se prétend descendant de Doon de Mayence, le chef de la troisième grande famille épique du moyen âge. L'occasion était opportune pour Graindor; il ne la laissa pas échapper; dans la réponse placée par lui dans la bouche des partisans de Gode-

des enfants. Enfin, tandis qu'il s'était établi dans ce même château, voyant revenir le cygne avec la même embarcation et la même chaîne, il reprit aussitôt sa place dans l'esquif et ne reparut jamais plus. Sa descendance se perpétue jusqu'à nos jours.

Digitized by Google

froid, il intercala un résumé de la légende du *Chevalier au cygne*, aïeul du duc de Bouillon (1).

C'est là la forme française la plus ancienne qui nous soit

(1) *Chanson d'Antioche*, éditée par P. Paris. Chant VII, p. 750-773 :

Sire, n'en parlés mais, ce dient li baron,
Moult est de grant parage, par Dieu qui fist le mont.
Bien avés oï dire qui il est et qui non :
Son ave duist uns cisnes a Nimaie el sablon,
En mi le plein gravier au plus maistre donjon,
Tout seul en un batel; aine n'i ot aviron,
Bien chauciet et vestu d'un paile d'auqueton,
Plus reluisoit ses chiés que pene de paon.
S'el retint l'emperères par tel devision
Qu'il s'en paroit r'aler sans nule contençon.
Puis il dona moillier en cele region,
Une soie parente, cousine au duc Begon,
Terre bone et fegonde dona-il au baron,
Et si le ravesti de l'onor de Bouillon;
Puis li guia ses os, porta son gonfanon,
Volentiers l'en servi sans nule mesprison,
Tant que revint li cisnes à la soe saison.
Le vassal emmena en un petit dromon,
Parmi la mer salée sans sigle et sans noton,
Ains nel put retenir li rois per nesun don;
Moult en furent dolent li gent de la maison,
Onques puis n'en oirent autre devision.
Une fille en remest el castel de Bouillon,
Li dus Godefroi est de celle estracion.

Seigneurs, n'en dites pas davantage, répondent les barons.
Sa noblesse est très grande, nous en attestons Dieu qui créa le
Vous avez bien entendu dire qui il est : [monde.
Un cygne conduisit son aïeul, à Nimègue, sur la grève,
Jusqu'au milieu du sable de la rive, vers le donjon le plus élevé.
Le chevalier était tout seul dans un bateau; il n'avait pas d'aviron;
Il était bien chaussé, et vêtu d'un riche drap d'une blancheur
Son casque jetait plus d'éclat qu'une plume de paon. [éblouissante.
L'empereur le retint à cette condition
Qu'il pourrait le quitter sans aucun empêchement.
Puis il lui donna comme épouse une femme de la contrée,
Une de ses parentes, cousine du duc Bègue.
Il fit présent au guerrier d'une terre de bon rapport,
Et le revêti de l' « onor » de Bouillon (1),
Le chevalier conduisit ses armées, devint son porte-gonfanon,
Mit à le servir toute sa bonne volonté et tout son dévouement,
Jusqu'à ce qu'à l'époque fixée, revint le cygne;
Celui-ci emmena le guerrier dans un petit bateau,
A travers la mer salée sans voile et sans nautonnier.
Le roi ne put le retenir au moyen de ses dons;
Ce fut une grande douleur pour les habitants du château;
Jamais plus ils n'entendirent parler de lui.
Il en resta une fille au castel de Bouillon.
Le duc Godefroid provient de cette origine.

(1) Des domaines et des honneurs attachés à ce fief.

Digitized by Google

parvenue de la légende. Nous y voyons simplement apparaître puis disparaître le mystérieux inconnu. Aucune trace encore du combat singulier à la suite duquel la duchesse lui accorde la main de sa fille; aucune mention non plus de la question fatale qui détermine le départ du chevalier. Tous ces traits sont postérieurs. C'est dans les remaniements du XIII^e^ siècle que nous allons voir cette tradition populaire, semblable à un noyau fécond, donner naissance à un arbre aux larges ramures, un arbre dont les branches cachent malheureusement souvent sous leur frondaison trompeuse la faiblesse de plus en plus marquée de la sève génératrice.

Tous ces témoignages montrent donc que la légende qui nous occupe était profondément populaire en Lotharingie à la fin du XII^e^ siècle. C'est de cette même époque et du commencement du XIII^e^ siècle que datent les premières rédactions qui nous en soient parvenues. Deux versions en sont publiées; l'une, contenue dans plusieurs manuscrits de Paris, a été éditée d'après le manuscrit 1621 de la Bibliothèque nationale, par Hippeau, en 1874; l'autre, conservée à Bruxelles, a été remise au jour par le baron de Reiffenberg dans ses *Monuments pour servir à l'histoire des provinces* (IV, V) en 1846.

L'auteur de la première version s'appelait Renaus. Ce trouvère, auteur du *Lai d'Ignaurès* (1) et du *Lai de l'ombre et de l'anneau* (2), avait déjà rattaché à la primitive légende du *Chevalier au cygne*, celles des *Enfants cygnes*, et il se considérait comme étant le premier à avoir fait la soudure des deux thèmes (3).

(1) LEGRAND D'AUSSY, *Fabliaux*, t. I, p. 265.

(2) IDEM., t. I, p. 179.

(3) *La chanson du Chevalier au cygne et de Godefroid de Bouillon*, éditée par Hippeau. Paris, 1874, vers 28-31 :

Du chevalier au cisne avés canchon oüe,
Il n'i a si viel home, ne feme si kenue,
Qui oncques en oïst le première venue,
De quel terre fust nés, mais or est entendue.

Vous avez entendu chanter les exploits du chevalier au cygne.
Il n'y a pas d'homme si âgé, de femme si chenue
Qui en aît jamais entendu conter la première apparition,
Qui en aît jamais connu la terre natale, vous allez l'apprendre maintenant.

Digitized by Google

C'était déjà une déformation de la légende. En effet, chercher à expliquer l'origine du mystérieux chevalier amené par le cygne, c'était changer absolument l'esprit du mythe primitif, mythe d'origine germanique qui avait entouré d'un voile impénétrable les premières années de l'inconnu. Il est heureux que le trouvère Renaus n'ait pas poussé le souci des développements personnels jusqu'à nous narrer, comme le fera l'auteur de la rédaction de Bruxelles, éditée par Reiffenberg, le retour du Chevalier au cygne à Lillefort, chez son père Oriant, ses dernières années vécues dans le monastère construit sur l'emplacement de l'ermitage où ses frères et lui, persécutés et chassés par leur grand'mère, avaient été recueillis et élevés. C'était détruire complètement le charme de la légende et effacer presque entièrement l'auréole mystérieuse qui entourait la figure du Chevalier au cygne.

Donc, notre trouvère a commencé par nous raconter les *Enfances* de son héros. Le procédé était fort à la mode dans notre ancienne épopée. Citons seulement les *Enfances Roland*, les *Enfances Ogier*, etc. Il est intéressant d'étudier la lente transformation subie par la légende des *Enfants cygnes*, afin de pouvoir s'adapter comme introduction à celle du *Chevalier au cygne*.

Le premier texte où nous voyons apparaître ce thème est l'ouvrage latin du moine Jean de Haute-Seille, le *Dolopathos*, rédigé à la fin du XII^e^ siècle. Dolopathos est un jeune prince que son père a condamné à mort, sur les accusations perfides de sa marâtre. Le jeune homme, à qui l'usage de la parole a été enlevé, doit encore rester muet pendant sept jours, au bout desquels il pourra enfin se disculper. Mais il faut le sauver jusqu'alors, et des conseillers qui lui sont dévoués, distraient le roi en lui contant chaque jour une histoire, lui faisant oublier l'injuste condamnation. Parmi les contes narrés au père de Dolopathos, le moine lorrain a intercalé celui des Enfants changés en cygnes, histoire recueillie sans doute par lui dans la tradition orale du pays où il écrivait. Ce conte faisait déjà allusion — une allusion bien obscure il est vrai — au mystérieux chevalier conduit dans la barque traînée par le cygne. Nous y

Digitized by Google

lisons, en effet : « *Hic est cignus de quo fama in eternum perseverat, quod catena aurea militem in navicula trahat armatum* (1). »

Quelques années plus tard, la légende nous apparaît, augmentée, plus précise, portant l'indication certaine du lien qui devait rattacher le conte des *Enfants cygnes* au mythe du *Chevalier au cygne* et, par lui, aux origines de la famille de Bouillon. C'est dans la traduction du *Dolopathos*, traduction effectuée en octosyllabes français par Herbert, vers 1210, que nous trouvons ces vers intéressants pour l'évolution de notre thème. Il s'agit du cygne et de son frère, à la fortune duquel il s'est attaché :

L'istoire en est veraie et digne,
Ce fut li Chevaliers ou Cigne,
Qui proz fut et de grant savoir
Et cil fut li cignes, por voir,
Qui les chaaines d'or avoit
A col, de coi la nef traioit
Où li chevaliers armez iert,
Qui tant fut de bone manière,
Puis tint de Boillon la duchiet (2).

La légende se précise donc; cependant, rien encore ne fait prévoir jusqu'ici l'intention du trouvère de rattacher ce conte, comme introduction, à celui du *Chevalier au cygne*. En effet, aussi bien dans la version française que dans la version latine du *Dolopathos*, c'est la jeune fille (le roi a six fils et une fille) qui joue le rôle dévolu dans la suite au futur héros qui nous occupe. C'est elle qui conserve la chaînette à son cou, c'est elle

(1) *Romania*, t. XIX, p. 317. Celui-ci est le cygne dont la renommée s'est perpétuée, parce qu'il amena, au moyen d'une chaîne d'or, un guerrier tout armé, dans une petite barque.

(2) *Dolopathos*, édition BRUNET et MONTAIGLON, vers 10,077-10,085 :

L'histoire en est véridique.
Ce fut le chevalier au cygne,
Preux guerrier, homme de grand savoir,
L'autre, en vérité devint le cygne
Qui portait au cou la chaîne d'or,
Au moyen de laquelle il tirait la nef
Où le chevalier se tenait revêtu de ses armes,
Ce guerrier dont la conduite fut glorieuse,
Et qui posséda le duché de Bouillon.

Digitized by Google

qui sauve sa mère injustement accusée et torturée; c'est elle enfin qui indique au roi, son père, le moyen de rendre leur forme humaine à ses frères qui s'ébattent, métamorphosés en cygnes, dans le vivier du château.

Nous allons voir apparaître maintenant des textes plus explicites, des œuvres faisant déjà partie du grand cycle de la croisade, où la soudure est complètement faite entre les deux légendes. La forme la plus ancienne nous en est donnée dans le poème édité par M. Todd, la *Naissance du Chevalier au cygne* (Baltimore, 1889), et désigné par Gaston Paris sous le nom d'*Elioxe,* nom que porte la mère des enfants. Ici, c'est encore la jeune fille qui est l'héroïne; mais déjà la reine Elioxe prédit au roi Lothaire qu'un de leurs descendants sera roi en Orient (1). A la fin du poème, lorsque les enfants ont repris leur forme humaine, le trouvère a senti le besoin de mieux dégager la personnalité du futur Chevalier au cygne. C'est de lui qu'il s'occupe spécialement quand il nous raconte les fêtes données par le roi Lothaire avant d'armer ses fils chevaliers; il porte un cygne sur son écu; c'est lui que, dans le songe envoyé au roi, l'ange désigne comme devant réaliser la prédiction d'Elioxe; c'est lui enfin qui prend la parole lorsque les quatre frères sont décidés à partir à la quête d'aventures — remarquons en passant l'influence du cycle breton —, et c'est de lui, enfin, que le trouvère entretiendra ses auditeurs à la fin du poème. En quelques vers — 3481 et suivants —, il nous montre le cygne et son frère, remontant le Rhin, arrivant le jour de la Pentecôte à Nimègue, où l'empereur tient sa cour.

Dans le manuscrit 12,558, manuscrit qui contient *Elioxe,* la suite, le poème du *Chevalier au cygne* est resté malheureusement encore inédit (2).

(1) Édition Todd, vers 250-252 :

Se me prendés à feme, por voir vos puis conter,
Vostre lignages ert espandus outre mer,
Et jusqu'en Orient le verra on rainer.

Si vous m'épousez, je puis vous l'annoncer comme une chose certaine;
Votre descendance se répandra outre-mer,
Et jusqu'en Orient, on la verra régner.

(2) *Romania*, t. XXIII, p. 446, note 2.

Digitized by Google

Jusque maintenant, la légende des *Enfants changés en cygnes* a conservé, d'une façon relativement exacte, les traits primitifs qu'elle nous présentait dans le *Dolopathos*. Mais le travail, lentement effectué pour l'adapter comme introduction au récit des aventures du mystérieux chevalier, a transformé beaucoup plus profondément la donnée primitive et, dans le poème de *Béatrice* (1), nous allons surprendre sur le vif la trace du remanieur qui n'a eu qu'un seul but : la glorification de Godefroid de Bouillon par le récit merveilleux de la vie et de l'origine de son fabuleux aïeul.

Le plus grand changement qui nous frappe ici, c'est que la jeune fille est remplacée par un de ses frères ; parmi les enfants du roi Oriant, il y a certes encore une fille ; mais son rôle est tout à fait effacé, comme ceux de trois de ses frères d'ailleurs, tandis qu'apparaît à l'avant-plan Elyas, le héros des premières branches du cycle, auquel se joindra bientôt son frère, le cygne. L'auteur, Renaus, passe rapidement sur les événements longuement racontés dans *Elioxe* — sur les guerres du roi Lothaire avec les païens, guerres qui le forcent à quitter la cour à l'époque où sa femme donnera le jour à ses sept enfants —. Le trouvère a hâte de nous montrer son héros grandissant, prêt à occuper toute la scène. Nous voyons l'ermite qui recueille les enfants abandonnés dans la forêt, l'attacher à sa personne de préférence à ses frères (2). Pendant un songe, c'est lui qu'un ange vient désigner à l'ermite comme

(1) Édition HIPPEAU, d'après le manuscrit 1,621. La mère des enfants s'appelle Béatrice, d'où le titre du poème.

(2) Édition HIPPEAU, vers 458-463 :

Li hermites preudhom en ert el bos alés,
Si avoit aveuc lui 1 des enfants menés.
Car vous savez très bien et si est vérités,
Quand on a VII enfants d'une feme engenrés
Si en a on plus cier l'un des autres assés,
Si avoit li hermites celui dont vous oés.

Le sage ermite s'en était allé au bois.
Avec lui, il avait emmené l'un des enfants.
Car, vous ne l'ignorez pas et c'est une chose certaine,
Lorsqu'on a sept enfants de la même femme,
L'un nous est plus cher que les autres.
L'ermite affectionnait davantage celui dont je vous parle.

Digitized by Google

devant être le champion de sa mère Béatrice, injustement condamnée au bûcher. Le combat judiciaire, inexistant jusqu'alors dans la légende des *Enfants cygnes*, peut s'expliquer par ce fait que, ce conte ayant été rattaché à celui du *Chevalier au cygne*, le trouvère ait voulu par imitation introduire cet épisode qui concordait avec le combat de Nimègue — du second poème — et qui servait aussi à grandir davantage le héros qu'il voulait chanter. L'auteur s'efforce aussi, d'une façon constante, d'entourer le jeune Elyas d'un voile mystérieux. Une volonté divine guide son bras dans le duel qu'il soutient contre Mauquarré, pour défendre sa mère; parmi les armes que le roj fait chercher pour Elyas, les deux valets découvrent un écu qui est envoyé par Dieu (1).

De la lecture du poème se dégage donc l'impression que l'auteur n'avait en vue qu'un but : préparer la chanson du *Chevalier au cygne*. Le thème des *Enfants cygnes* se prêtant admirablement à ce dessein, il n'a pas craint d'y introduire les changements nécessaires afin de donner de l'unité à son œuvre, et c'est ainsi qu'il est arrivé au moment où, après avoir détruit le château de Matabrune, sa grand'mère, et puni celle-ci de ses forfaits, Elyas reçoit, pendant son sommeil, le message d'un ange, lui ordonnant de monter le lendemain dans une barque que lui amènera son frère, le cygne, et de se laisser conduire par lui (2).

Le lendemain matin, Elyas fait ses adieux à son père et à ses frères, s'arme de son épée, prend son écu et disparaît. Le

(1) Édition HIPPEAU, vers 1194-1197 :

A l'entour de la sale pent 1 escus listés,
Que Dix li envoia par ses saintes bontés.
Il estoit trestout blans, n'est autrement dorés.
D'une grant crois vermeille estoit enluminés.

Au mur de la chambre, pend un bouclier peint à bordures,
Que Dieu, lui envoya, dans sa sainte bonté.
Il était entierement blanc, nullement doré,
Enluminé d'une grande croix vermeille.

(2) IDEM, vers 2,410-2,411 :

... Sa volenté, amis, outréement feras.
— E je moult volentiers, » ce respont Elyas.

... Ami, tu accompliras entièrement ses désirs.
— Je le ferai tres volontiers, » répond Elyas.

Digitized by Google

trouvère s'attarde à nous raconter le combat qu'Elyas doit soutenir contre Agolant, le frère de Matabrune, combat où il est fait prisonnier. Les siens le délivrent et il repart définitivement avec le cygne. Il semble que notre auteur ait dû sacrifier à la mode tyrannique qui voulait que toute chanson de geste présentât au moins une lutte contre les infidèles. Mais le Chevalier au cygne est enfin seul, voguant vers l'inconnu, et nous allons le voir bientôt arriver à Nimègue et s'offrir à l'empereur comme champion de la duchesse de Bouillon.

Guidé par son frère, Elyas remonte donc le Rhin. Un pêcheur lui raconte comment le duc des Saisnes — Saxons — Renier, a spolié de son héritage la duchesse de Bouillon et comment celle-ci se trouve à la merci de son accusateur, n'ayant aucun champion pour la défendre. Le Chevalier au cygne prend aussitôt la résolution de prêter son aide à la veuve. Il aborde à Nimègue; son arrivée suscite un étonnement général, et, après avoir renvoyé le cygne, il se déclare prêt à combattre contre le duc de Saxe. A la suite d'un *plaid* assez long où l'accusateur et l'accusée exposent respectivement leurs droits à l'héritage de Bouillon, l'empereur Othon réunit ses conseillers dans la salle des délibérations. La description de cette salle est très intéressante. Nous y voyons (1) une preuve évidente de la grande influence qu'avaient exercée à cette époque sur les esprits les romans du cycle antique. En effet, les peintures qui décorent les murailles représentent toute une série d'épisodes relatifs aux fabuleuses expéditions d'Alexandre dans l'Inde et aux récits non moins fabuleux racontés vers 1160 par Benoît de Saint-More dans sa longue compilation sur le siège de Troie. Les conseillers de l'empereur délibèrent donc; ce sont le duc de Limbourg, le comte de Namur, le duc Symon de Lorraine; ils fixent les conditions du combat et reçoivent les otages. Après une lutte remplie de péripéties qui devaient plaire beaucoup aux auditoires du XIII^e^ siècle, mais qui sont plutôt lassantes pour des lecteurs modernes, le duc Renier succombe et ses otages sont mis à

(1) Édition HIPPEAU, vers 3,085 et suiv.

Digitized by Google

mort. Cependant les parents du vaincu sont nombreux; ils jurent de le venger; ils quittent la cour de l'empereur et, en se retirant, ils s'emparent du château de Milsent, dont le possesseur Florent était auprès de son oncle à Nimègne; ses deux filles, prisonnières des Saisnes, échappent au déshonneur, grâce à une ruse. et se réfugient dans une abbaye.

Mais entre-temps, le Chevalier au cygne a reçu le prix de sa bravoure, il a épousé Béatrice, fille de la duchesse, et l'empereur l'a investi de l' « onor », c'est-à-dire, des domaines de Bouillon. C'est ici que se place un des épisodes principaux du roman : celui où le chevalier fait promettre à sa jeune femme de ne jamais l'interroger au sujet de son nom ni de son origine. C'est alors aussi qu'un ange apparaît à Béatrice et lui annonce sa descendance royale. Remarquons que le songe, ce procédé littéraire tant reproché aux tragédies classiques, était déjà aussi répandu dans nos romans médiévaux.

Les nouveaux seigneurs de Bouillon se mettent donc en route pour leurs terres, accompagnés de Galien, un neveu de l'empereur. Mais les Saisnes attendent l'instant de la vengeance; un espion les prévient du départ de leurs ennemis et le prévôt de Coblence, Asselin, offre une hospitalité traîtresse au Chevalier au cygne et à son escorte. Les Saisnes, avertis, viennent attaquer les barons. Le combat a lieu près de Coblence, et après une longue lutte, où Galien est tué, les traîtres sont taillés en pièces, et le Chevalier au cygne arrive enfin à Bouillon. Mais les Saisnes n'abandonnent pas leur projet de vengeance; ils assiègent la ville, bientôt délivrée par l'empereur lui-même.

Enfin, la paix est rétablie, le duc gouverne ses États en prince juste et bon, et il va pouvoir vivre heureux entre sa femme et sa fille, Ydain, qui a atteint l'âge de 7 ans. Mais alors, apparaît la figure, si fréquente au moyen âge, du diable, mauvais génie, tentateur et corrupteur. Il éveille dans l'âme de Béatrice le soupçon et la curiosité; la pauvre femme succombe et pose à son époux la question fatale qui va l'éloigner d'elle à jamais. En effet, le départ est inévitable; c'est une force mystérieuse qui pousse Elyas et contre laquelle

Digitized by Google

ne peuvent rien, ni les objurgations de Béatrice, ni les larmes de sa fille. Toute sa famille le conduit à Nimègue où réapparaît le cygne, traînant l'esquif sur le Rhin. Le Chevalier s'arrache à ceux qu'il aime, recommande à l'empereur sa femme et sa fille et disparaît pour ne plus revenir. Ici se place l'épisode du cor merveilleux laissé par Elyas et que la femme de celui-ci oublie de sauver pendant un incendie. Un oiseau vient le saisir au milieu des flammes et emporte ce dernier souvenir des années heureuses que Béatrice a vues s'évanouir par sa propre faute.

Tel est le résumé de la légende du Chevalier au cygne suivant la version du trouvère Renaus.

Dans une rédaction beaucoup plus récente, de la fin du XIVe siècle ou du commencement du XVe, conservée à Bruxelles — Bibliothèque royale (1) —, et éditée par Reiffenberg, nous assistons à une transformation de plus en plus complète de la légende primitive. De nombreux indices montrent que la notion du mythe ancien s'était effacée et que seule subsistait la préoccupation de rattacher davantage l'une à l'autre toutes les parties du roman de Godefroid de Bouillon. Nous trouvons au commencement presque tout un résumé de la geste; les allusions à la descendance du futur chevalier au cygne sont beaucoup plus nombreuses (2). Ici l'accusateur de la duchesse Clarisse de Bouillon est le comte de Blanquebourg qui lui impute l'empoisonnement du duc, son frère Galerant, et la naissance illégitime de sa fille. Tout se passe comme dans

(1) Le manuscrit de Bruxelles n'est pas le seul à contenir cette version de la légende. Un second manuscrit se trouve à Lyon. M. Krüger (*Romania*, t. XXVII, p. 421) indique ses rapports avec le texte de Bruxelles dont très peu de différences le séparent. Une notice des Archives de Lille (*Romania*, ibid.) établit qu'un troisième manuscrit fut copié en ce temps-là. Nous y voyons qu'un certain Jehan le Doux, conseiller et maître des comptes du duc de Bourgogne et de Brabant a payé à Johannès le Tavernier, entre autres sommes, celle de 16 gros pour le livre de Godefroid de Bouillon dans lequel il a fait « cinquante lettres d'or et autres choses de son mestier y nécessaires ». Cette note est datée du 4 août 1454. Ces trois manuscrits, dont le troisième est perdu, qui nous sont parvenus du milieu du XVe siècle prouvent, à cette époque encore, la popularité de la légende.

(2) Édition REIFFENBERG, vers 138-142, 1,165-1,169, 1221-1223.

Digitized by Google

les autres versions : combat, mariage, question fatale et départ, mais le récit de tous ces événements est écourté. Le trouvère voulait en finir vite avec cette partie que d'autres avaient déjà traitée ; il attendait impatiemment le moment de mettre du sien, de raconter longuement le retour d'Elyas à Lillefort, la construction du château de Bouillon le Restauré, de l'abbaye où les envoyés de la duchesse viennent retrouver son mari, où sa femme vient assister elle-même à ses derniers moments sans pouvoir lui survivre.

L'auteur de cette branche, un moine de Saint-Trond, n'a pas oublié les largesses dues à la générosité d'Elyas en faveur de l'abbaye à laquelle il appartenait. Toute l'invraisemblance de ces récits saute aux yeux. Pourquoi l'interdiction faite par le chevalier inconnu de vouloir percer le mystère de son origine, si nous devons le suivre dans son retour à Lillefort? C'était déjà faire disparaître l'esprit de la légende que de nous raconter les enfances du héros, telles qu'elles se trouvent exposées dans la version éditée par Hippeau.

De plus en plus, l'élément historique ou pseudo-historique l'emportait sur l'élément mythique.

(*A suivre.*) FERNAND BLONDEAUX.

Digitized by Google

BASTIEN POMMAY

Si j'avais à traiter géométriquement la question de la vie humaine, je figurerais, je crois, par une circonférence, la trajectoire décrite par la destinée des gens de la catégorie à laquelle se rattachait Bastien Pommay. Je veux parler de ces hommes de modeste condition qui, au cours d'incessantes pérégrinations à travers le monde, ne reçoivent que les problématiques bienfaits d'une providence tutélaire, et qui, en fin de compte, rentrent sous le chaume natal, comme des lièvres blessés regagnant leur gîte, pour y mourir.

Bastien Pommay était le fils d'un armurier. Il représentait un grand gaillard robuste et intelligent, qui ne se révélait jovial qu'aux heures de flânerie, car j'oublie de dire qu'il vouait à la paresse un culte fervent.

Son école primaire vaguement terminée, il entra à l'atelier de son père. C'était l'été. Il ne fut pas long à s'apercevoir qu'il fallait être d'une extraordinaire endurance pour travailler, du matin au soir, debout, dans cette atmosphère de fumée et de poussière, et tandis que la sueur vous colle la chemise à la peau du thorax. Il fit part de sa découverte avec force soupirs et gémissements.

On devine combien enchanté fut le vieux de son apprenti. Sa patience donna beaucoup de bons avis, dans les premiers temps. Puis des disputes éclatèrent, de plus en plus fréquentes. On fut sur le point, plus d'une fois, d'en venir aux coups. Tant et si bien qu'à 19 ans, après avoir subi le sort qui, d'ailleurs, lui avait été favorable, Bastien imagina de chercher une vie moins amère, loin de la férule paternelle.

Digitized by Google

La ville l'attirait. Ce fut Liége d'abord. Son nom ne tarda pas à se trouver rayé des registres chez la plupart des fabricants d'armes. Il se sentait de taille à pousser plus loin. Il prit le train pour Bruxelles. Là, les principaux armuriers le connurent bientôt aussi. Paris le sollicitait. Il répondit à son appel. C'était bien définitif, cette fois, il l'écrivit à son père. Il se trompait, car, deux ans plus tard, il était à Londres. Même promesse tenue avec autant de fermeté d'en finir avec ce vagabondage. Il annonça triomphalement, un jour, qu'il s'embarquait pour l'Amérique où une situation magnifique lui était offerte.

Ces courses lointaines et toujours renouvelées se succédèrent sans heurts trop violents ; il n'arriva au chemineau des ateliers rien qui fut notable. Et les parents montraient avec un ostensible orgueil les longues lettres dans lesquelles il dépeignait, avec toute la rhétorique boulevardière des grandes cités, l'existence fastueuse qu'il s'était enfin créée.

Depuis bien longtemps pourtant, on était sans nouvelles de lui. On s'inquiétait. Et ce fut avec une grande surprise, faisant place soudain à une immense joie, qu'un matin d'hiver on le vit à la porte familiale, nouvel enfant prodigue, en costume léger, chapeau de feutre trop large et verdi par les pluies, bottines jaunes éculées.

***

Dès le lendemain, Bastien avait repris la blouse de toile bleue. Mais quelle étrange transformation s'était opérée en lui! Ce n'était plus le gars impatient de toute admonestation, l'apprenti qui entend travailler à sa guise, non. Bastien semblait dompté, acceptait les conseils sans murmurer, s'efforçait d'oublier, à sa besogne, les méthodes auxquelles on l'avait habitué ailleurs — meilleures peut-être, au reste, que celles suivies chez lui, mais qu'en tout cas, son vieux routinier de père avait en sincère horreur. Et le souvenir des querelles de jadis s'effaçait des mémoires. On se félicitait d'avoir un tel fils.

Digitized by Google

Cependant, on ne pouvait s'empêcher de constater qu'une sorte d'obsession s'était emparée de l'esprit de Bastien. Son caractère enjoué devenait sombre; on le surprenait parfois, accoté à son établi, à fixer on ne savait quoi dans l'insignifiant paysage sur lequel s'ouvrait sa fenêtre. En l'absence du maître, il lui arrivait de s'abandonner, devant ses compagnons, aux pensées qui l'oppressaient. On l'écoutait attentivement, toute besogne cessante. Alors, un soulagement indicible rayonnait en ses yeux. Quel n'avait pas été son tort, quand il était à la tête d'importantes maisons des capitales, et que l'argent lui arrivait à flots, de n'avoir pas mis de côté la moindre partie de son superflu ? Voilà qu'il avait 30 ans et déjà, s'il avait eu un peu d'ordre, il pourrait vivre d'une bonne petite vie oisive, à l'abri de tout souci. Mais quoi, de l'ordre?... Ce n'est pas qu'il eût jamais été un débauché, lui. Il est vrai, il citait bien, en parlant des grandes villes qu'il avait habitées, les établissements de marque où l'on s'amuse, mais, encore une fois, jamais il n'avait dépassé les limites permises. Et on croyait sans difficulté, car il ne portait aucune de ces douces cicatrices qui révèlent les bonnes chères antérieures. Alors, à quoi attribuer son dénûment final ? On était forcé de s'avouer vaincu en face de cet énorme point d'interrogation. Il reconnaissait néanmoins qu'il avait dû un peu manquer de prévoyance, et c'était là l'origine de tous ses regrets actuels. Ah ! que ne lui remettait-on entre les mains les cartes qu'il avait jouées ! On verrait, grâce à l'expérience dont il se sentait cuirassé à présent...

* * *

Le père Pommay mourut. Bastien prit la direction de l'atelier. Comme il demeurait seul avec sa vieille mère qui devenait caduque, il songea à se marier. D'elle-même, sa pensée se porta sur une jolie couturière, Noémie Drylot, sa voisine, pour laquelle il avait eu un caprice, quand il avait 15 ans et qu'elle en avait 12. C'était une fille blonde et gracile, avec un air d'indécision répandu sur toute sa per-

Digitized by Google

sonne, jusque dans son langage et dans ses gestes. Son visage toujours prêt à sourire, sa façon naturelle de porter la tête légèrement sur le côté et ses grands yeux verdâtres qui trahissaient un vague mysticisme d'âme pieuse et douce, lui donnaient une certaine ressemblance avec les vierges des estampes. Très aimante, elle ne demandait qu'à offrir son cœur à quelque brave garçon qui l'aurait comprise.

Bastien lui persuada sans trop de peine que son souvenir seul était la cause de son retour au pays. De son côté, elle lui assura, avec une candeur d'ange, qu'elle avait souvent prié le bon Dieu de le ramener vers elle. A présent, il lui semblait même qu'elle n'aurait jamais pu en aimer sincèrement un autre. Dans leurs tête-à-tête de fiancés, elle comparait volontiers son amour à la veilleuse qui, dans le chœur de l'église, brûle jour et nuit sans jamais se lasser de sa petite flamme patiente et timide. La naïveté de cette image faisait passer chaque fois, sur la figure de l'amoureux, un léger sourire qui contenait beaucoup de bonheur, et un peu de finesse aussi.

L'hymen suivit de près les accordailles. Bastien se sentait renaître à la véritable vie. Il saluait, plein d'espoir, cette aurore qui chassait les spectres du passé dont son âme était hantée. Une fois la noce terminée et la jeune épouse installée dans l'antique logis des Pommay, on compta ce qui restait des écus assez nombreux laissés par le vieux père. L'argent fut employé à l'achat d'obligations de villes. La prudence dont Bastien se piquait, commençait à s'affirmer : des papiers, c'est plus sûr; l'idée ne vient pas si vite d'y toucher, et puis, il y a les tirages.

Heureux calcul! Moins d'un an après le placement des fonds, le numéro d'un des titres possédés par Bastien sortait, apportant à celui-ci la jolie somme de 100,000 francs. La fête ne dura pas moins de huit jours chez le favori de la fortune. Les félicitations pleuvaient; le chant des cigales emprunteuses stridait. Mais Bastien n'y prêtait pas l'oreille, il savait la valeur des promesses de remboursement. Et les innombrables banknotes furent déposées chez le notaire le plus réputé des environs, Me Lourdaneau; après quoi, on avisa aux mesures

Digitized by Google

à prendre. C'est ici surtout que toute la sagesse acquise par Bastien trouva l'occasion belle de se donner carrière.

Il fut décidé qu'on placerait un contremaître à la tête de l'atelier et qu'on se retirerait bien tranquillement dans un petit châlet du voisinage, justement à vendre à ce moment-là. On y allait mener l'existence la plus humble qui fût permise à des gens auxquels échoit le bonheur de se voir les élus du gros lot. En dépit de la meilleure volonté du monde, on ne put absolulument se passer de deux servantes : l'entretien de l'immeuble l'exigeait. Ni d'un cocher, car il n'était guère décent d'habiter presque un château sans avoir un bidet. La maison fut dotée d'une automobile. Rien de trop encore, c'était pour les promenades en famille.

A toutes ces dépenses, les deux femmes ne trouvèrent rien à redire : la jeune poussait tellement loin le respect du précepte de loi en vertu duquel elle devait obéissance à son mari, qu'elle ne se reconnaissait pas même le droit d'émettre en rien un avis contraire au sien; quant à la vieille, grisée par cette opulence qu'elle n'aurait jamais osé rêver, elle ne s'élevait pas, dans sa simplicité de bonne femme, jusqu'à faire certains calculs qui l'eussent avertie. L'une et l'autre, au surplus, éprouvaient une sorte de satisfaction inconsciente à se déclarer d'accord avec cet homme à qui la chance allait, sans aucun doute, continuer ses faveurs. Il s'était, pour ainsi dire, passé entre eux une espèce de convention tacite, d'après laquelle la mère et l'épouse s'engageaient à ratifier automatiquement les actes et projets de leur commun « maître ». Ce petit arrangement, où chacun trouvait son compte, satisfaisait la passivité des femmes en même temps qu'il permettait à Bastien de mettre en relief ses qualités de chef de famille.

Le train de maison se trouvait donc maintenant établi. On vécut paisiblement sur le pied d'honnêtes bourgeois, ne se refusant toutefois pas, de temps à autre, de prendre part à une petite excursion à l'étranger, organisée par une société d'agrément. Avec les réductions de toute espèce, ces voyages coûtent si peu de chose! En dehors de cela, d'ailleurs, rien qui frisât le superflu. On ne recevait que très rarement, et seule-

Digitized by Google

ment les amis intimes. Le dimanche, Bastien et sa femme passaient la soirée en ville. C'était si facile, depuis que roulait un train de nuit.

Le Ciel, que Noémie avait toujours prié si dévotement, avait béni son mariage en la rendant mère d'une nombreuse famille. A mesure que les enfants arrivaient à l'âge de fréquenter les classes, ils étaient envoyés en pension, car il n'était pas jusqu'aux ouvriers eux-mêmes qui n'eussent à se plaindre des écoles de l'endroit.

La crise industrielle s'aigrissait; les commandes de carabines n'affluaient plus comme auparavant, à l'atelier. Pour remédier radicalement à la situation, on résolut d'arracher les étaux et de congédier le personnel. Et tout doucement, sans heurts ni secousses, la barquette avançait, le bras solide de Bastien ne lâchant pas la barre un instant.

***

Cependant, il arriva qu'un jour, Bastien fut singulièrement surpris de constater que son coffre-fort ne parvenait pas, même en suant les pièces d'or rares, mises dans un coin pour être conservées, à solder toutes les traites présentées par le facteur. A la réflexion, ce n'était là qu'une assez gentille « farce » sans fâcheuse conséquence. Pour éviter le protêt, rien de plus facile : Bastien courut chez son notaire qui, incontinent, le mit à même de faire honneur à sa signature.

« Ces gredins, lui dit-il, — il s'agissait des créanciers — se sont donné le mot pour m'accabler tous ensemble, aujourd'hui. Il faudra que, pour l'avenir, je veille à cela. »

Quelque temps après, la même « farce » se reproduisit. Bastien connaissait le chemin qui conduisait à l'étude de Me Lourdaneau et contourna l'écueil comme l'autre fois. Il n'y avait vraiment pas de gêne à se présenter chez ce notaire qui était d'une affabilité si exquise avec ses clients. Toutefois, il fut bien entendu que, jamais plus, on n'aurait recours à cet expédient. Le tout était de savoir s'arranger avec les fournisseurs de façon à faire coïncider le moins de paiements possible.

Digitized by Google

Il faut croire que les intéressés ne comprirent pas toujours le jeu des échéances tel que Bastien aurait voulu l'établir, car, de nouveau, l'équilibre ne put être obtenu entre le numéraire du coffre-fort et les papiers timbrés que le facteur sortait de son portefeuille.

« Renvoyez sa quittance au bottier, cria très haut Bastien à l'encaisseur. Je veux lui apprendre à respecter nos conventions. »

Avait-il bien prévu les conséquences de ses paroles? Le surlendemain, arrivait à son domicile, un inconnu qui se donnait comme l'huissier. On se rebiffa; la discussion fut très aigre; un acte de protêt fut rédigé.

A l'échéance suivante, l'huissier revint au châlet et, en signant le nouveau protêt, Bastien signa comme la déclaration de guerre entre lui et ses créanciers.

Ceux-ci ouvrirent le feu par des lettres d'un style plutôt rogue; les relevés de comptes s'abattirent comme les balles d'une fusillade. Chaque matin, il prenait à Bastien des envies, difficilement contenues, de jeter au feu ces lettres à enveloppes historiées de réclames et de vignettes représentant un chapeau haut de forme, une file de poinçons à vin ou encore un gringalet admirant la finesse de son linge.

Malgré la mauvaise humeur avec laquelle Bastien accueillait quotidiennement son courrier, malgré ses propositions en vue d'amener ses adversaires à temporiser, la grêle des effets, quittances, notes de toute sorte, continuait, aussi nourrie, aussi implacable. L'huissier revenait au châlet, à chaque fin de mois, en habitué de la maison; le *Moniteur des protêts* claironnait la gloire de Bastien Pommay.

***

Pendant cette période agitée dont, hélas! il n'apercevait point encore la fin, Bastien était retourné si souvent chez son notaire, qu'il en arriva à ignorer absolument sa situation de fortune. Il jugea cependant bon un jour de sonder très exactement « la profondeur des eaux » — selon l'expression qui lui était chère.

Digitized by Google

« Monsieur le notaire, demanda-t-il sans ambages, à combien se monte le capital qui me reste chez vous? »

A cette question insolite, posée par un financier qui ne paraissait pas dépourvu d'esprit, le tabellion éprouva un invincible besoin de s'esclaffer. Mais, se rappelant aussitôt la gravité qu'exigeait sa charge, le respect dû aux clients, il y eut chez lui un moment d'indicible lutte. En homme adroit qu'il était, il enleva prestement les lunettes dont les branches cerclaient son crâne vieil ivoire et, pendant qu'il cherchait, dans le tiroir de son pupitre, un petit morceau de peau de chamois, sa face adipeuse se creusa d'une grimace particulière qui faisait l'effet d'un rire muet. Cette contraction de son visage, qui reparaissait chaque fois qu'il se séparait de son indispensable instrument d'optique, était, à Me Lourdaneau, un moyen pratique de donner issue à des gaietés intempestives.

Aussi, Bastien ne vit dans cette petite scène, qui lui était familière d'ailleurs, rien de blessant pour son amour-propre.

« Mais, monsieur Pommay, répondit l'homme d'affaires, en rajustant ses besicles, vous vous êtes donné un bien grand déplacement pour une chose qu'il vous était facile de connaître pas vous-même. »

Bastien objecta que les enfants, qui fourgonnaient partout, avaient égaré le carnet où se trouvaient annotés les divers remboursements. Le notaire fouilla des paperasses, bredouilla des chiffres comme un caissier :

« Vous avez encore quinze cents francs, » dit-il, en rejetant la tête en arrière avec une satisfaction d'écolier qui vient de résoudre un problème.

Quinze cents francs!! Pommay sentit tout son sang refluer à son cœur. La foudre se serait abattue à ses pieds que son émotion n'eût pas été plus vive. Il fit cependant son possible pour n'en rien laisser paraître. Il gardait sa contenance habituelle et fixait le plafond en mordant sa lèvre inférieure, comme préoccupé de toute autre chose que de la réponse de l'officier ministériel. Quand il eut tout réfléchi :

« Quinze cents francs, dit-il, c'est toujours à peu près cela que j'attendais. »

Digitized by Google

Puis, se levant, il souhaita le bonsoir, bien qu'il ne fût pas encore midi, culbuta une chaise en ouvrant la porte et sortit.

Dès qu'il fut sur la route, au grand air, ses esprits se calmèrent un peu, mais il ne regardait qu'avec d'autant plus d'effroi, le précipice au bord duquel il venait de se réveiller. Il marchait, la tête basse, sans répondre aux saluts des gens qui passaient. Il additionnait mentalement les sommes qui lui restaient dues chez différents fabricants d'armes, la valeur nominale des quelques obligations qu'il possédait encore, et enfin le capital que le notaire tenait à sa disposition. Il obtenait ainsi un total dont il s'agissait de retrancher le montant des factures qui, dans son cabinet, étaient enfilées au pique-notes. Il ne se les rappelait pas toutes, mais, en ne prenant que les premières venues, il voyait déjà apparaître l'insolubilité de la soustraction proposée. Il avait beau refaire plus lentement les calculs, l'arithmétique se refusait à mentir, les résultats se ressemblaient mieux que des gouttes d'eau.

Qu'allaient dire sa femme et sa mère, en apprenant cette terrible nouvelle, elles qui étaient si sensibles et qui avaient en lui une confiance sans limites? Il essuya la sueur qui mouillait son front et, assis sur une borne du chemin, il résolut de ne rien leur dire, pour le moment du moins, préférant supporter seul tout le poids de sa détresse.

Quand il rentra, on servait la soupe. Il se plaignit de maux de tête, refusa de dîner, préféra se coucher sans plus tarder. Le lendemain, à son lever, on lui apprit que, la veille au soir, le cheval ayant pris le mors aux dents, s'était tué en voulant sauter par-dessus la palissade du chemin de fer. On n'avait osé le prévenir plutôt, de crainte d'aggraver son indisposition. Bastien entra dans une indescriptible colère. Le cocher fut renvoyé sur-le-champ. C'était sa faute, si le cheval était mort, pas d'excuse à entendre!

Pendant les jours qui suivirent, Bastien fut intraitable, se fâchait tout rouge, jurait comme un beau diable, à propos de rien. Un matin, il trouva que ses bottines n'étaient pas bien cirées. Il s'emporta contre la femme de chambre, qui, huit jours après, prenait le même chemin que le palefrenier. Oh!

Digitized by Google

cette valetaille ! Bastien rêvait depuis longtemps de s'en débarrasser. Combien de fois, il avait dû fermer les yeux sur les gaspillages de toute nature qui se commettaient à sa barbe, comme pour le braver ! Et, en ces heures critiques qu'il traversait, son personnel lui apparaissait comme le principal facteur de sa débâcle.

Noémie s'étant permise de le questionner timidement sur les causes de ce méchant caractère qui lui était venu tout d'un coup, il parla vaguement de baisse sur les valeurs. Ensuite, sur les conseils du notaire, il avait engagé une partie de son argent dans des spéculations qui avaient affreusement tourné. Et puis, son cheval tué... Tout cela lui échauffait le sang.

***

Chose étrange, Bastien s'occupait, à présent, de tout ce qui avait trait au ménage, s'enquérait du prix des victuailles avec une compétence d'économe, examinait les brosses mises au rancart, aurait ramassé une épingle dans une plate-bande. Et partout, il voyait matière à critique, se répandait en reproches à propos des plus infimes bagatelles.

Pénétrant un jour dans le hangar où était remisée l'automobile, il se trouva fort étonné de s'apercevoir, pour la première fois, de toute l'incongruité qu'il y avait, pour des gens de leur sphère, à posséder un véhicule qui était regardé alors comme le dernier cri du grand luxe. Il ne réva plus que de s'en défaire au plus tôt, d'une façon qui n'attirât pas trop l'attention sur lui, cependant. L'occasion se présenta, sous les espèces de vieux commerçants enrichis, qui allaient s'installer sous peu dans une confortable villa du voisinage. Ayant entendu dire qu'ils cherchaient une automobile de rencontre — le prix d'une neuve les faisait reculer —, Bastien se présenta. Il ne se montra pas difficile sur les conditions, car, depuis longtemps, il se servait si peu de cette grande machine, qu'il ne la considérait plus que comme un meuble encombrant. L'affaire s'arrangea.

***

Digitized by Google

Les vacances scolaires tiraient à leur fin. Les trois aînés des enfants — trois garçonnets — allaient rentrer à leur pensionnat dans quelques jours. A mesure qu'approchait la date fatale, le plus jeune devenait triste et se mettait à pleurer en voyant sa mère garnir la petite valise de chemises et de chaussettes. La contagion gagna les deux autres et aussi la maman qui ne supportait pas le spectacle d'une mouche prise à la toile d'une araignée. Mais on savait que les larmes ne serviraient de rien, qu'il faudrait repartir, car le papa n'était pas tendre, même à la vue des yeux en pleurs. Ce fut donc chose extraordinairement étonnante que Bastien compatissant à la douleur des petits et leur annonçant que, puisqu'il en était ainsi, il ne les forcerait pas à réintégrer le collège. Il paraissait que, depuis de récentes mutations dans le personnel enseignant, les écoles du village s'étaient notablement améliorées. Dès lors, plus rien ne s'opposait à ce qu'il y envoyât ses fils.

***

Est-il besoin de dire qu'en dépit de sa volonté bien arrêtée de cacher, à sa femme et à sa mère, le bourbier dans lequel il enfonçait chaque jour davantage, il ne pouvait résister à lâcher parfois des mots qui, sous leur aspect banal, jetaient sur la situation une lumière non équivoque ? De sorte que, sans qu'on se fût jamais parlé catégoriquement, personne ne se faisait plus d'illusions. Comment en aurait-il pu être autrement, du reste, après toutes ces visites de l'huissier, ces protêts, ces congés signifiés aux domestiques, ces étranges mesures prises par Bastien et au sujet desquelles ses explications étaient si peu franches ? Et que signifiait cette humeur noire qui maintenant ne le quittait plus et qu'il mettait sur le compte de troubles gastriques ? Bref, plus rien de clair, dans sa manière d'agir. Des prétextes partout, pour tout qui n'était pas le pire des aveugles. Il n'était plus possible de se donner le change. Visiblement, le navire coulait à pic.

Au milieu de son adversité, il restait pourtant à Bastien une apparence de consolation. Les deux femmes ne semblaient pas

Digitized by Google

lui garder rancune d'une insouciance qui avait conduit le ménage à la ruine. Elles lui continuaient leur confiance, leur attachement, leur soumission pleine et entière comme des moutons que le berger conduirait à l'abattoir. C'est ce qui fit qu'à un moment où l'industrie armurière manifestait des velléités de se ressaisir, il put proposer, sans trop de rougeur au front, de vendre le beau châlet qu'ils occupaient et de rentrer dans la vieille petite maison où il avait été élevé. Il y eut un moment de compréhensible émoi, puis, tout le monde fut d'accord.

Et de nouveau, dans l'atelier qu'avaient envahi les araignées, l'enclume sonna, les limes grincèrent....

HUBERT MARÉCHAL.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Deux livres. — Parmi les productions, souvent hâtives et superficielles de ces derniers mois, il est deux livres qui méritent de retenir l'attention, en ceci qu'ils constituent l'effort réfléchi de deux fantaisies bien personnelles. Le premier est le nouveau roman de M. Paul Adam, *La Ruse*, qui fait suite à ses études intitulées *La Force*, et *L'enfant d'Austerlitz*. Étude est le terme que justifient la documentation solide et délicate, les soins de psychologie et la tenue générale de ces volumes, consacrés à la peinture d'une des époques les plus mouvementées de la France nouvelle. Les lendemains de la Révolution, le règne militaire de Napoléon, sa chute et la réaction, policière et jésuitique, qui s'ensuivit : voilà ce qu'à travers l'histoire d'une famille de soldats nous montre M. Paul Adam. Chaque chapitre est aussi un chapitre d'histoire, et le Paris de 1815 et des années suivantes, avec sa cour en jabots et en bas de soie, ses rues sans cesse enfiévrées par des essais d'émeutes impérialistes et ses vétérans réduits au métier d'automédons, avec ses pamphlets, ses conspirations et ses procès politiques, avec ses grisettes et ses étudiants restés fidèles à la légende, dont Hugo et Béranger étaient si diversement les chantres inspirés, tout cela, au long des 350 premières pages, revit sous nos yeux dans une notation précise et abondante, parfois trop analytique, souvent palpitante et toujours consciencieuse. On peut aimer moins les peintures trop littéraires de Rome qui terminent le volume. Le caractère du héros, Omer Héricourt, dont les rêves et les calculs, les élans et les incertitudes, même les lâchetés, nous attachent comme représentatifs d'une génération née pour de grandes choses et condamnées aux petites ; le type si significatif de l'oncle Edme, vieille moustache napoléonienne, d'autres encore, attestent un art patient et achevé de reconstruction morale. Certes,

Digitized by Google

depuis l'œuvre colossale de Balzac, et sans prétendre aux proportions cyclopéennes de la *Comédie humaine*, aucune tentative de romans historiques, sériés dans la rigueur de l'histoire, n'avait groupé de tels éléments d'intérêt et de telles chances de survie.

***

L'autre volume à signaler ici est d'une teneur bien différente, et c'est ce qui nous incitait peut-être, par le plaisir d'un contraste, à le rapprocher du roman copieux et savant de M. Paul Adam. Il porte un titre plutôt troublant et très peu prévu, *Amori et dolori sacrum*, et son auteur n'est autre que M. Maurice Barrès. Trois morceaux de longue haleine en constituent l'essentiel, tous trois déjà lus et admirés ailleurs, qu'on retrouve ici, comme ceux d'un autre recueil de cet écrivain, *Du sang, de la volupté et de la mort*, avec cette joie un peu douloureuse que causent les imaginations trop exclusivement personnelles d'un poète, même quand ce poète est l'un des porte-voix de sa génération. C'est, en effet, ce que fait éprouver M. Barrès ; il a beau parler à la première personne, comme un lyrique, il s'étrange de nous par la qualité de ses idées et le contour de ses images, plus peut-être que tel romancier ou tel dramaturge, nous invitant à communier avec son âme objective. Sa *Mort de Venise* est, néanmoins, parmi les pages les plus profondes et les plus amères d'un pessimiste, dont M. Bourget a défini la philosophie un « mysticisme incroyant ». Une biographie très animée de sympathie de l'occultiste Stanislas de Guaita et un *portrait* (ainsi disait-on sous Louis XIV) de la défunte et si touchante impératrice Elisabeth (dont on sait tant de choses aimables et nobles par le journal de son médecin) suffiraient à individualiser ce livre dans la série de ceux que M. Barrès a signés ; cinquante pages, consacrées à des *Souvenirs de Pau en Béarn*, à *Leconte de Lisle* et au *2 novembre* en Lorraine, le complètent et le closent agréablement. R.

***

M. Teodor de Wyzewa est une des plus curieuses figures d'écrivains de Paris en ce moment. Ses débuts firent quelque tapage et même quelque scandale. Ce fut, en somme, un utile placement, car les gourmes jetées et les passants attentifs, ce Slave très doué et d'une curiosité complexe et inlassable, se retourna vers des élabora-

Digitized by Google

tions plus tempérées. Il publia successivement les trois séries d'*Ecrivains étrangers*, où Germains, Scandinaves, Russes et Anglo-Saxons tiennent leur place en proportion de leur importance littéraire actuelle: des études critiques d'une adaptation très française, *Nos maîtres,* sur les auteurs du dernier bateau, enfin des pages sur la musique qui ont marqué. Maintenant il s'oriente vers la peinture, où il était inévitable qu'il débutât par une analyse d'œuvres plus livresque qu'impressionniste et plus impressionniste que technique; il vient de nous donner chez Perrin un recueil d'articles et de leçons, *Peintres de jadis et d'aujourd'hui*, qui nous montre son dilettantisme se promenant dans les musées d'Allemagne et de Belgique, en Suisse et même parmi les expositions de Paris et les livres d'art.

Nous allions oublier la peinture japonaise, qui l'occupe entre deux chapitres sur les femmes-peintres et sur des préraphaélites d'Angleterre et d'Allemagne. Des gravures bien tirées aident au commentaire de M. Wyzewa et agrémentent joliment ce volume, que l'éditeur Perrin a entouré de grands soins. On le lira avec l'intérêt qui s'attache toujours à la sincérité d'impressions, parfois un peu courtes et éphémères, mais personnelles quand même.

***

Chez Perrin aussi ont continué à paraître les nouvelles de Gorky, dont une partie est en vente, d'autre part, à la librairie du *Mercure de France*. Si l'on en juge par des essais dramatiques tels que *Les petits bourgeois, Les bas-fonds* et cette *Wania* jouée hier à l'Odéon, il serait grand temps qu'on fermât le robinet et qu'on découvrît un autre Russe que Gorky, comme un autre Polonais que Sinkiewicz, peut-être un Serbe ou un Macédonien, ce qui serait en harmonie avec l'actualité politique. Néanmoins la vogue s'attache encore à Gorky, et si elle est injustifiée pour son théâtre à demi barbare, elle ne l'est pas pour ses scènes du steppe, dont trois recueils ont paru chez l'éditeur Perrin à bref intervalle. Signalons-les en un mot, à charge d'y revenir bientôt, *Dans le steppe*, *Caïn et Artème* et *Wania*. Partout une grandeur épique dans la peinture des caractères et les descriptions de plein air; un romantisme jeune, affleurant avec une vigueur de souche et une décision dans la poussée qui atteste la force du génie, fécondante et inconsciente. Quant aux héros, pareils à l'auteur lui-même dont on sait la vie accidentée de crève-la-faim et les avatars professionnels, ce sont des bateliers du Volga, des men-

Digitized by Google

diants, des bohèmes, des petites gens, fiers et doux colosses, chétifs mercantis, pacants à l'œil vague et au front fuyant, toute une race ignorant les villes, où Dostoyewsky a surtout resserré son observation, étrangère aussi à la manie raisonneuse, qui dessèche le gosier des créatures imaginées par Tolstoï; des êtres simples, bons (en général, et quand l'instinct n'est pas contrarié), mélancoliques sans attitude, de par la contemplation toujours identique du même infini de désert ou d'océan Parmi les plus belles narrations, sobres et dramatiques, il faut citer *Le grand-père et le petit-fils, Les amis,* la légende du *Khan, Caïn et Artème, Les fermoirs d'argent,* puis cette délicieuse histoire, d'une si intime poésie des ouvriers boulangers et de la jolie fille, dont ils avaient fait comme un bon et tutélaire génie, et qu'un sot vaniteux séduisit, puis dix autres qui ont leur originalité de surface et leur signification de profondeur, en un mot des œuvres nettes et fermes de contour sans longueurs ni roublardise, du Dumas père abrégé et revu par un disciple de Schopenhauer, qui aurait beaucoup lu Homère et les tragiques grecs. W.

Digitized by Google

LA RELIGION DE LA CONSCIENCE HUMAINE

Le spectacle prodigieusement curieux et instructif auquel il nous est donné d'assister, c'est de voir les formes positives des croyances religieuses se désagréger peu à peu, fondre entre les mains de ceux-mêmes qui s'ingénient à les défendre. Nous avons essayé de le montrer (1) en analysant l'*Évangile et l'Église*, de l'abbé Loisy, et l'*Essence du christianisme*, de M. Harnack; le dernier ouvrage nous a renseignés relativement à l'état d'esprit des chrétiens « évangéliques » en Allemagne. Ce bel effort pour ne pas rompre avec le passé sans toutefois sacrifier un atome de la culture moderne, nous le retrouvons, en France, dans le récent volume de M. Jean Réville, professeur à la faculté de théologie protestante de Paris : *Le protestantisme libéral : ses origines, sa nature, sa mission* (2). Ces trois ouvrages étroitement et sincèrement attachés à la tradition, mais tout tendus vers l'avenir, sont gros d'aveux et de conséquences : si clairement ils nous font voir que les murs de l'orthodoxie sont tombés. Ce qui sépare, ce ne sont plus que de légères cloisons; on s'entend au travers et c'est partout la même voix : celle de l'éternelle conscience humaine. Mais, avant de prêter l'oreille, résumons le livre de M. Réville.

(1) « La faillite du catholicisme despotique » (*Revue blanche* du 15 mars 1903)
(2) Librairie Fischbacher. In-12 de 182 p. Paris, 1903.

Digitized by Google

I

Le protestantisme libéral ne doit pas être confondu avec un certain libéralisme dogmatique, une certaine orthodoxie mitigée par une plus ou moins grande largeur d'interprétation, ni avec l'ancien rationalisme qui s'évertuait à démontrer que les enseignements de la Bible sont toujours d'accord avec les exigences de la raison (1). La critique a définitivement renversé l'infaillibilité de la Bible. Dès lors, il ne reste plus qu'à continuer l'œuvre des premiers réformateurs. Tout en croyant à l'infaillibilité de la Bible, ils ont fait appel « à l'évidence intime et profonde de la vérité et de la souveraineté de la conscience, comme à la suprême justification de leur œuvre »; faisons de même. Si la Bible a perdu son autorité en tant que *document de révélation,* elle conserve sa valeur comme *document d'histoire.* « Être protestant, ce n'est pas se soumettre à la doctrine de Luther, de Calvin ou de tel autre fondateur des Églises protestantes : c'est s'inspirer des principes qui ont été la raison d'être de leur œuvre. » Ainsi donc : « *Souveraineté de la raison et de la conscience en matière religieuse comme dans tous les autres domaines de la vie spirituelle, autorité historique de la Bible librement étudiée avec les ressources de la science et en dehors de tout parti pris confessionnel,* tels sont les principes constitutifs du protestantisme libéral (p. 31). »

Ce protestantisme libéral est fondé sur l'*expérience religieuse* (2). L'expérience prouve, en effet, que le sentiment religieux est essentiel à la nature humaine, puisque tous nous avons conscience de notre dépendance à l'égard de l'univers et d'une relation vivante entre nous et la puis-

(1) Chapitre premier : « La genèse du protestantisme libéral. Il est l'expression moderne du principe de la Réforme. »

(2) Chapitre II : « Le protestantisme libéral fondé sur l'expérience religieuse. Il est l'expression moderne de la religion chrétienne. »

Digitized by Google

sance ou les puissances dont l'univers est la manifestation.

Bien distinguer ce *sentiment* des *idées,* des *représentations* que l'homme s'est faites ou se fait de ces puissances ou de cette puissance : « De quelque manière que l'homme se représente la divinité — ce qui est affaire de *philosophie* religieuse et ce qui varie suivant le degré de son développement intellectuel et de ses connaissances — il a conscience que sa relation avec l'univers est une relation d'être vivant à être vivant (non plus d'homme à homme), qu'entre l'univers et lui il y a action et réaction, relation vivante. Voilà ce qui constitue à proprement parler la *religion*, à tous les degrés de l'évolution religieuse de l'humanité (p. 58). »

Nous soulignons les mots : *philosophie* et *religion,* l'auteur tenant — et à juste titre — à ce que la confusion ne s'établisse point entre ces deux modes d'activité spirituelle de la nature humaine.

Et quelle est la plus idéale et la plus efficace manière de *sentir* cette « relation » religieuse, sinon la manière *filiale* qui fut celle de Jésus : la divinité sentie comme *père* et l'homme comme son *fils* obéissant par amour.

Le protestant libéral n'a donc point peur des résultats de la critique moderne ; il avoue que nous ne connaissons point dans un détail authentique l'enseignement originel du Christ : « Nous n'avons pas et nous ne pouvons pas avoir une connaissance précise et tout à fait exacte des détails de la vie publique du Christ ni du texte même de ses paroles. Le fait seul que Jésus a parlé en araméen, et que nous ne connaissons ses paroles qu'à travers des traductions grecques, suffirait à nous en convaincre. Gardons-nous donc bien de traiter les enseignements de l'Évangile, comme si nous avions devant nous la sténographie des prédications de Jésus ou des notes émanant de ses auditeurs immédiats. Il y a dans nos évangiles beaucoup de paroles que Jésus n'a jamais prononcées et bien des récits qui sont de pures légendes. Ne nous en

Digitized by Google

plaignons pas. C'est ce qui fait la puissance de l'Évangile. Si Jésus avait consigné ses enseignements dans un catéchisme, ou résumé sa prédication en une série de préceptes, comme dans un code, la lettre en eût bien vite étouffé l'esprit et, pour avoir le squelette de sa parole, nous en aurions perdu l'âme.

« Or, cette âme de l'Évangile, l'esprit du Christ, c'est-à-dire les principes directeurs, les forces vivantes de l'Évangile, nous les avons, nous les saisissons très nettement dans les récits des évangiles synoptiques. Je dirai même que nous les saisissons d'autant mieux que nous avons davantage reconnu ce qu'il y a d'incertain dans la lettre même des textes (p. 41). »

Bien plus, le protestantisme libéral « ne fait aucune difficulté d'admettre qu'il y ait eu des erreurs dans la pensée du Christ, que Jésus, pas plus qu'aucune autre créature de Dieu, n'a été infaillible et que, par conséquent, nous ne devons adhérer à son enseignement uniquement parce qu'il émane de lui, mais seulement lorsque nous avons reconnu dans cet enseignement la vérité » (p. 45).

Or, c'est l'expérience qui, chaque jour, nous montre dans la vie réelle, la valeur, l'efficacité de ce qui fait le fond, l'âme de la religion que Jésus a *vécue* et que nous devons *vivre,* quels que soient d'ailleurs nos systèmes philosophiques ou autres :

« Les dogmatiques, les institutions ecclésiastiques, les rites, les philosophies chrétiennes ont changé au cours des siècles; les doctrines professées par Jésus et par les apôtres ont depuis longtemps disparu. Ce qui est resté, ce qui reste comme le fond propre de l'Évangile du Christ, c'est ce qui est en lui spécifiquement la religion, indépendante de la doctrine, et la morale, indépendante des sacrements et des institutions : *c'est Dieu, le Père céleste, quelle que soit la représentation philosophique de l'être divin; — les hommes, fils de Dieu et par conséquent frères entre eux, quelle que soit la notion philosophique de la nature de*

Digitized by Google

l'homme; — c'est ce que l'Évangile lui-même nous a appris depuis longtemps à reconnaître comme sa quintessence, c'est l'affirmation souveraine : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu* « *de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée; tu* « *aimeras ton prochain comme toi-même. Et ces deux com-* « *mandements n'en font qu'un.* »

« Maintenant, ayez sur Dieu, sur la création, sur l'âme, sur le monde, les idées que vous voudrez ou plutôt que vous pourrez avoir, d'après le degré de votre instruction, si vous adhérez à ces principes de vie, vous êtes, sous les formes successives et avec les doctrines variables que comportent les diverses étapes de la civilisation, *chrétiens* (p. 61). »

C'est aussi (1) l'expérience qui nous montre l'excellence de l'inspiration morale puisée dans l'Évangile. Elle nous prouve, d'une part, que la régénération morale de l'humanité n'est assurée ni par les sacrements magiques ni par les formules dogmatiques; de l'autre, que la science étant par elle-même « amorale », ne s'occupant que des phénomènes et point de l'au delà, de ce qui *est*, nullement de ce qui *doit* être, ne peut suffire aux besoins de l'humanité sans l'éducation du cœur et de la conscience. Or, encore maintenant, quel éducateur meilleur que l'Évangile? Sans doute, « le protestantisme libéral — nous l'avons déjà dit et nous tenons à le répéter — n'est pas exclusif. Partout où il y a des leçons, des exemples, des forces à recueillir dans la vie morale de l'humanité, que ce soit dans la philosophie grecque, dans le bouddhisme, dans l'islamisme ou ailleurs, il engage la société moderne à en faire son profit. Mais au nom de l'expérience historique comme au nom de l'expérience individuelle de millions de nos contemporains, il pense que nulle part, dans le passé, il n'y a une source de vie morale aussi pure et aussi bienfaisante que dans l'Évangile du Christ, et c'est pour cela, uniquement pour cette raison d'ordre expérimental, qu'il

(1) Chapitre III : « Le protestantisme libéral fondé sur l'expérience morale. »

Digitized by Google

propose cet Évangile comme l'antidote par excellence du péché et comme la puissance la plus efficace pour la régénération constante de l'humanité » (p. 91).

Et quel merveilleux procédé pédagogique que la personnification de l'Évangile en Jésus de Nazareth!

« Il n'est pas malaisé de comprendre que l'incarnation de l'idéal religieux et moral de l'Évangile, en la personne de celui qui l'a annoncé au monde, assure à cet Évangile, auprès de la grande majorité des esprits, une puissance éducative bien supérieure à celle que peut exercer le simple enseignement des préceptes évangéliques. Celui-ci devient vivant, d'une vie réelle, plastique. L'histoire de Jésus se transforme en une parabole perpétuelle, la plus belle de toutes, puisqu'elle illustre toutes les autres (p. 98). »

L'Évangile, oui, dira-t-on, mais l'Église? Comment le protestantisme libéral peut-il la justifier? Toujours par l'expérience :

« Le protestantisme libéral, par ses organes les plus autorisés, ne cesse pas d'insister sur la nécessité de l'existence des églises et sur l'obligation, pour tous ses adhérents, de participer à leur vie. Ici, il se fonde sur l'expérience sociale, comme nous l'avons vu précédemment se réclamer de l'expérience morale et religieuse. L'histoire de l'humanité nous prouve qu'il y a toujours eu, parmi les hommes de toute race et de toute civilisation, des groupements religieux, tantôt intimement unis à la société civile, tantôt distincts ou séparés le plus souvent à la fois des uns et des autres. Le groupement religieux est une forme naturelle de la sociabilité humaine, comme la fonction religieuse est une forme naturelle de l'activité spirituelle. Nous sommes ainsi faits que, spontanément, nous nous associons pour exercer en commun nos aptitudes ou pour procurer une satisfaction commune à nos besoins spirituels, moraux ou esthétiques. Nous constituons des sociétés pour les exercices physiques, des associations littéraires ou musicales et bien d'autres. Il est clair

Digitized by Google

qu'aussi longtemps qu'il y aura des besoins religieux, c'est-à-dire aussi longtemps qu'il y aura des hommes sur la terre, il y aura des associations religieuses. Il faut toute l'exaspération que les prétentions cléricales ont provoquée dans le monde moderne, pour que dans certains milieux on se soit laissé entraîner à méconnaître cette leçon évidente de l'expérience (p. 116). »

L'auteur explique et applique ces idées générales avec la plus grande largeur d'esprit dans son quatrième chapitre (1).

Il a prévu l'objection : « L'austérité, la sécheresse, — disons-le franchement — l'ennui d'un grand nombre de réunions de culte ont beaucoup contribué à les faire déserter, alors que les ressources de la vie spirituelle et esthétique sont devenues plus généralement accessibles aux hommes de toute catégorie (p. 119). »

Et il répond :

« Le protestantisme libéral pense donc qu'il faut moderniser le culte, l'accommoder à la culture et aux dispositions du temps actuel, ne pas prétendre imposer ses formes traditionnelles à ceux qui ne peuvent plus y prendre intérêt, mais au contraire approprier ses formes aux besoins du jour. Car en lui-même le culte n'a aucune valeur magique. Il ne vaut que dans la mesure où il procure de l'instruction, de l'édification, des émotions religieuses et des énergies morales à ceux qui le fréquentent. Si vous faites mieux sentir la souveraineté de l'Éternel à beaucoup de nos contemporains, en leur faisant des conférences sur la marche des mondes dans l'espace et sur les harmonies astronomiques qu'en leur expliquant un fragment de la Bible, vous auriez grand tort de ne pas employer ce moyen efficace d'instruction religieuse, de préférence au sermon du type traditionnel. La seule chose qui importe, en effet, c'est de faire sentir aux hommes la présence et l'action universelle de Dieu. Et si vous pou-

(1) « Le protestantisme libéral fondé sur l'expérience sociale. »

Digitized by Google

vez, par des études littéraires, artistiques, morales, voire même par des concerts ou des représentations appropriées, fortifier pour le bon combat des âmes que la prédication traditionnelle ne touche pas, vous auriez grand tort de ne pas y avoir recours. L'un des devoirs les plus urgents des églises protestantes actuelles est d'élargir dans ce sens leur notion du culte et de parler aux hommes du XX^e^ siècle un langage vraiment moderne, la langue de leur temps et de leur civilisation, qu'ils puissent comprendre, au lieu de cette phraséologie creuse, faite de patois de Canaan et de vagues formules sentimentales, défroque usée de la grande tradition biblique (p. 121). »

Quant à la question pratique de l'union ou de la séparation des Églises et de l'État, l'auteur constate la divergence des opinions : « Il semble que la majorité des protestants libéraux demeurent attachés à l'union (p. 135). » L'important, d'ailleurs, c'est que le protestantisme libéral ait nettement conscience de « sa mission dans la société moderne ». C'est l'objet du dernier chapitre. Plusieurs idées précédemment esquissées reçoivent ici un relief plus puissant : le protestantisme libéral est une véritable religion, non pas une morale abstraite, un système philosophique. Ceux-là seuls le nieront qui prétendent attacher indissolublement la religion à l'existence d'une autorité extérieure ou bien à celle d'un surnaturel magique et capricieux. Sans doute, cette religion vraie a comme essence le dévouement à l'humanité, mais elle n'est pas une simple religion de l'humanité, car l'humanité isolée par abstraction de ce principe supérieur qui est en elle (qu'on l'appelle Dieu ou l'Idéal, ou l'ordre universel) n'est plus guère aimable, encore moins adorable. La vérité complète est de dire avec l'Évangile qu'il faut « *aimer Dieu en l'homme et l'homme en Dieu* » (p. 173). Enfin, la supériorité du protestatisme libéral consiste non seulement en ce qu'il fait cesser l'antagonisme entre la société religieuse et la société civile, mais aussi entre l'église et l'école puisque, fondé sur l'appel à la conscience et à la raison, il ne

Digitized by Google

saurait, sous aucun prétexte, exiger de ses fidèles le sacrifice ou l'oubli d'une vérité acquise par une méthode rationnelle.

II

Au début du cinquième chapitre, l'auteur observe fort justement :

« D'après les uns, le protestantisme libéral ne serait qu'un tissu de négations et volontiers ils l'accusent d'impiété. Pour d'autres il n'est qu'une survivance de la superstition, destinée à disparaître comme toute espèce de religion. Ces accusations se compensent et s'annulent ainsi réciproquement. A chaque réforme des institutions ou des croyances traditionnelles, leurs partisans ont déclaré que tout était perdu, que c'en était fait de la religion et de la piété et que, sous prétexte de réformer, les novateurs aboutissaient à la destruction complète de la vie morale dans l'humanité. Et maintes fois déjà les révolutionnaires ont taxé les réformateurs de timidité ou d'inconséquence, parce que ceux-ci prétendaient conserver du passé ce qu'il a de bon, au lieu de tout bouleverser en faisant table rase de toute espèce de tradition. »

Aurions-nous donc cette prétention d'accuser M. Réville « de timidité ou d'inconséquence » ? Serions-nous partisan de la « table rase », méconnaîtrions-nous les merveilles qu'a produites et produit encore autour de nous la vie chrétienne ?

En aucune manière. Mais nous croyons obéir, nous aussi, à l'irrésistible attrait de la vérité, de la sincérité, en posant à M. Réville la question suivante :

A quoi bon conserver obstinément le nom de *protestantisme*, lorsque l'on n'admet plus les dogmes, les croyances traditionnelles que, pour tous, résume ce nom? L'appellation devient ainsi une équivoque — pour beaucoup (à tort ou à raison) un épouvantail.

Nous comprendrions que M. Réville tînt à cette appel-

Digitized by Google

lation s'il admettait au moins, comme les anciens protestants, l'infaillibilité de Jésus-Christ ou celle des Écritures. Mais nous savons qu'il n'en est rien. Il avoue qu'il y a *un choix* à faire dans les paroles de Jésus, dans les pages de l'Écriture. Et qui est-ce qui fera ce *choix?* Nos consciences qui, selon la loi de toute vie, sauront parfaitement s'assimiler ce qui doit les nourrir et développer dans le témoignage d'autres consciences, douées d'une vie morale supérieure : « Le protestantisme libéral moderne, instruit par l'histoire des religions non moins que par la critique historique, a renoncé à revendiquer pour les écrivains bibliques une inspiration exclusive et surnaturelle, générale ou partielle. S'il y a de nombreuses pages dans la Bible à travers lesquelles passe le souffle de la plus haute inspiration religieuse et morale, cette inspiration n'est pas d'une autre nature que celle qui a élevé au-dessus des misérables conditions de la médiocrité humaine les penseurs, les nobles artistes, les poètes, les héros de la conscience, les grands bienfaiteurs de l'âme humaine, à toutes les époques et dans toutes les sociétés du passé et qui, dans le mystère de son inexplicable genèse, est partout et dans tous les temps l'agent divin de la lente ascension de l'humanité vers une vie supérieure (p. 26). »

Et plus loin :

« Cette Bible tout humaine, et justement parce qu'elle est vraiment et profondément humaine, reste un monument admirable et précieux entre tous, parce qu'elle renferme le dépôt des expériences religieuses les plus belles et les plus saintes que l'humanité nous ait léguées, celles des prophètes d'Israël et surtout du plus grand de tous, Jésus le Christ. Voilà ce qui fait à nos yeux la valeur de la Bible. C'est par elle, et par elle seule, que nous parlent ces consciences grandioses, ces incomparables revendicateurs de la justice, ces héros de l'espérance et de la vaillance morale indomptables, ces âmes d'une piété si pure et si sainte que le seul fait de recueillir leurs appels

Digitized by Google

et de nous pénétrer de leur esprit, suffit à éveiller en nous de nouvelles énergies de vie spirituelle (p. 28). »

Rien d'exclusif pourtant : « Si la Bible nous a conservé de sublimes expériences spirituelles, celles-ci ne suppriment pas les expériences religieuses faites ailleurs qu'en Israël ou chez les premiers chrétiens. Partout où il y a quelque pensée généreuse à glaner, quelque grand et noble exemple à admirer, quelque précepte de sagesse ou de vertu à s'assimiler, quelque source de piété saine et active à recueillir, nous avons à cœur d'en faire notre profit, de quelque race, de quelque religion, de quelque philosophie que ces bienfaits émanent. La seule condition pour que nous puissions nous en inspirer, c'est qu'ils se justifient devant la raison et qu'ils soient sanctionnés par la conscience ; car ce qui est irrationnel ou ce qui est condamné par la conscience, ne saurait être pour nous un élément de vie religieuse ou morale. Ce n'est pas parce qu'ils sont dans la Bible que nous méditons les exhortations des prophètes ou les appels du Christ. C'est parce qu'ils sont souverainement beaux et bienfaisants. Et c'est parce que la Bible nous les offre, que nous allons à elle, nous sentant parfaitement libres de condamner et de rejeter tout ce qui, dans cette même Bible, choque notre raison ou répugne à notre conscience (p. 29). »

Et ce perpétuel appel à la conscience est l'application loyale du principe posé dès le début par l'auteur :

« En même temps qu'il maintient ainsi à sa base le principe de l'autorité de la Bible, comme témoignage historique de la parole et de la vie du Christ, le protestantisme moderne, éclairé par l'expérience, proclame sans réserve l'*autorité de la raison et de la conscience dans la vie religieuse et morale* (p. 21). «

Mais alors, pourquoi nous rebattre les oreilles de ces noms vénérés : le Christ, l'Évangile, au lieu de dire simplement : la raison, la conscience?

Est-ce parce que la raison, la conscience sont quelque chose de *philosophique* et d'*abstrait* et ne sauraient par con-

Digitized by Google

séquent servir de base à une *religion vivante?* Mais si la conscience et la raison sont réellement des abstractions philosophiques, comment donc le protestant libéral pourrait-il y avoir perpétuellement recours comme au juge en dernier ressort (1)?

Question pédagogique, répondra-t-on : parlez de raison et de conscience, généralement on ne vous écoutera point ; on aura peur d'un enseignement philosophique froid et stérile. Au contraire, parlez aux hommes du Christ, de l'Évangile, ils écoutent, ils consentent à réfléchir, à faire effort.

Pas toujours, hélas! Nous nous garderions toutefois d'épiloguer sur ce fait d'expérience. Mais que l'on proclame alors nettement que « le Christ », c'est-à-dire le Jésus historique dégagé non seulement des surcharges métaphysiques des Grecs, mais de tout ce que sa nature personnelle contenait d'éléments juifs, de sentiments juifs, d'espérances juives, de préjugés et d'erreurs de son époque, pour devenir ainsi *Christ idéal* (p. 106), que « l'Évangile », c'est-à-dire les évangiles historiques débarrassés de leur surnaturel magique et superstitieux, corrigés, perfectionnés au fur et à mesure de l'évolution intellectuelle et morale de l'humanité, pour devenir ainsi l'*Évangile moral*, l'*Évangile tout moral* (2) — que l'on proclame sans ambages que ce « Christ idéal », que cet « Évangile tout moral » sont le résultat d'un incessant travail de la conscience humaine, idéalisant de plus en plus l'être, la parole en lesquels elle-même se retrouve. De telle sorte qu'en fin de compte, le Christ, l'Évangile ne sont plus qu'une manière spéciale, mystique, de nommer la conscience humaine.

Et de quel droit, maintenant que l'on ne croit plus aux

(1) Conf. p. 21, 22, 26, 29, 65, 85, 139, 147, 149, 151, 173. 175, 176, etc. C'est ce qui fait dire à l'auteur, dès le début (p. 1) : « Le protestantisme libéral est essentiellement individualiste, » assertion qu'il faut d'ailleurs compléter par les chapitres III et IV consacrés à l'idée de *solidarité*.

(2) Pages 175, 176.

Digitized by Google

miracles qui attestaient l'autorité unique et exclusive de la révélation chrétienne, de quel droit ferait-on du christianisme l'expression définitive de cette conscience? Au nom de sa *transcendance* morale? C'est comme si l'on prétendait faire du merveilleux art grec l'unique, absolue et définitive expression du beau! Ou bien l'on est forcé de prendre à la lettre (comme le veut encore Tolstoï) toutes les affirmations du « sermon sur la montagne »; ou l'on finit toujours par résumer le christianisme en ces deux mots « purement humains » : justice et bonté; mais ce minimum est de tous les temps et de tous les lieux. Deux mille ans, peut-être plus, avant le Christ, l'Égyptien comparaissant devant Osiris, roi des morts, lui assurait qu'il « avait donné du pain à qui avait faim, de l'eau à qui avait soif, des vêtements à qui était nu, une barque à qui était arrêté dans son voyage ».

Pourquoi donc compliquer, embarrasser la question de mots aussi gros de difficultés que : catholicisme, protestantisme, au lieu de dire simplement la religion de la conscience humaine?

Sans doute, lorsqu'il s'agit d'esprits *conservateurs* avant tout et qui ne sauraient se passer de leurs formules traditionnelles, de leurs émotions et représentations habituelles (et nous ne le leur reprochons en aucune manière), il est de toute nécessité d'employer les mots, les phrases, les gestes auxquels ils sont accoutumés; voilà ce qui justifie cette appellation : *protestantisme* libéral — aussi bien, nous le répétons, que : *catholicisme* symbolique. Ce sont de respectables expédients de transition : ils évitent toute rupture trop douloureuse *pour la sensibilité*, et cette continuité dans les sensations et les sentiments rassure le croyant au sujet de l'évolution qui s'est réalisée.

Mais si l'on a par-dessus tout la préoccupation de l'avenir, si l'on s'adresse soit à l'élite cultivée, soit à la masse encore inculte, c'est-à-dire à ceux qui n'ont plus ou qui n'auront jamais ces exigences sentimentales dues à l'éducation ou l'hérédité, à quoi bon, encore une fois, compli-

Digitized by Google

quer la question par des mots aussi surchargés par les siècles de souvenirs précis, d'associations d'idées inévitables et redoutables, que ces appellations : *protestantisme, catholicisme?*

D'autant plus qu'il n'est en aucune manière question de *rompre* avec la tradition historique, avec l'évolution vivante des croyances religieuses et que dans la formation de la conscience, omettre, tenir comme non avenus Jésus et la morale chrétienne, serait tout simplement insensé. Autant laisser de côté Socrate lorsqu'on parle philosophie, Pasteur quand il s'agit de bactériologie! C'est pourtant, hélas ! ce que l'on persuade trop souvent aux masses populaires.

L'expression : *religion de la conscience humaine* n'a pas ces inconvénients; elle est donc supérieure aux deux autres. Et nous avons bien soin de ne pas dire : *religion de l'humanité*, étant, nous l'avons déjà fait observer, pleinement d'accord sur ce point ave M. Réville. Le terme *humanité* semble trop ne désigner qu'un ensemble de phénomènes de valeur purement historique; le mot *conscience* résume tout ce qu'il y a d'idéal, de progressif et créateur, de divin dans l'humanité.

III

Une dernière réflexion : M. Réville insiste principalement sur les progrès réalisés dans l'ordre des études historiques et scientifiques. Il n'ignore pas, certes, les résultats de la critique philosophique, mais il ne semble pas y attacher grande importance :

« Ce qui est resté, ce qui reste, dit-il, comme le fond propre de l'Évangile du Christ..., c'est Dieu, le Père céleste, *quelle que soit la représentation philosophique de l'être divin;* les hommes, fils de Dieu et par conséquent frères entre eux, *quelle que soit la notion philosophique de la nature de l'homme* (p. 61). »

Digitized by Google

Est-ce bien vrai?

L'état d'âme de Jésus aurait-il été le même si, pour exprimer son profond sentiment du divin, au lieu d'imaginer « le Père céleste », il avait imaginé, comme Schopenhauer ou Hartmann, l'inconscient? Sans doute, si l'on se place au point de vue du passé et que l'on cherche à adoucir la transition en employant, comme un symbole, le langage traditionnel, on pourra convenir d'appeler « Père céleste » l'orientation générale de l'être vers le bien, ou l'idéal même du bien, mais cette convention (dont vivent le protestantisme libéral et le catholicisme symbolique) ne saurait être que *provisoire*. Tous les esprits que les émotions ataviques n'asservissent point, du moins n'entravent point, tiendront à honneur de sortir de l'équivoque. Car il leur est désormais impossible d'éprouver la confiance aveugle, l'abandon filial envers cette énergie formidable qui, sans doute, « travaille pour la justice » (1), mais n'a guère réussi, jusqu'alors, à la réaliser que par les aspirations des consciences humaines bien imparfaites, c'est vrai, invariables et inlassables toutefois dans leur effort vers le mieux.

L'amour filial, la confiance filiale, tombent avec la conception anthropomorphique de la divinité. Le protestantisme libéral n'a plus d'autre ressource que de nous accuser d'*intellectualisme* et de déclarer que la raison raisonnante n'a rien à voir dans la religion qui est affaire de vie, de sentiment. C'est aussi l'expédient des kantistes et des fidéistes. Que la religion soit le divin « sensible au cœur », nous l'accordons, mais on ne saurait se refuser, dans le domaine de la foi, au perpétuel contrôle de la raison sans s'exposer aux imaginations et superstitions les plus grossières et sans mutiler la nature humaine. Mettre la foi d'un côté, l'intelligence de l'autre, c'est précisément

(1) MATTHEW ARNOLD, *Litterature and dogma*, traduit en français sous le titre de *La crise religieuse* (Germer-Baillère, 1876), p. 20, 32, 33, etc. Très remarquable ouvrage.

Digitized by Google

le dangereux système de « cloison étanche » contre lequel proteste énergiquement (1) M. Réville.

Enfin, ce n'est point la proclamation, ou plutôt le rappel de la grande loi énoncée déjà par les prophètes (2) : « Tu aimeras Dieu et ton prochain » ; ce n'est point l'affirmation de la « paternité » divine formulée aussi de longs siècles auparavant (3) qui ont été la cause du *mouvement* chrétien. Ce qui a mis les consciences en branle, et les cœurs, et les volontés, ce qui a déterminé cette extraordinaire évolution morale, c'est la « bonne nouvelle » : le Messie est venu, Jésus de Nazareth ! Il est mort, mais nous l'avons vu et entendu depuis qu'il est ressuscité. Il va revenir ! « Cette génération ne passera pas avant que tout ne soit accompli » (4), avant que Jésus ne soit revenu établir sur terre le règne de Dieu. Ce n'est plus une vague espérance, comme la croyance des Socrate, des Platon, en l'immortalité, c'est une absolue *certitude,* c'est un *fait :* il vient ! Sans perdre un instant, préparons-nous !

Voilà ce qui a bouleversé et transformé les consciences. M. Loisy l'a prouvé admirablement (5) contre les théories par trop subtilisées de M. Harnack. Historiquement parlant, M. Loisy a raison.

Mais croyons-nous encore à la réalité matérielle de la résurrection de Jésus? Non. Ni M. Harnack, ni M. Réville ne cherchent à nous faire illusion sur ce point. Croyons-nous que Jésus va revenir ou reviendra jamais sur les nuées du ciel? Pas davantage. Dans ces conditions, parler de foi « chrétienne » est fortement abusif — sauf, nous le répétons, comme expédient de transition. Ce

(1) Pages 164 à 167.

(2) Deutéronome, VI, 5; Lévitique, XIX, 18. Cf. Matthieu, VII, 12.

(3) Isaïe, chap. LXIII et LXIV. C'est chez tous les sémites que Dieu « est un parent, surtout un père ». Conf. *Études sur les religions sémitiques* du R. P. LAGRANGE (Lecoffre, 1903), p. 109.

(4) Matthieu, XXIV, 34.

(5) *L'Évangile et l'Église* (Picard, 1902). Mêmes idées dans l'*Étude historique et critique* de P. SABATIER sur la *Didaché ou l'Enseignement des douze apôtres.* (Fischbacher, 1885).

Digitized by Google

qui subsiste, en réalité, c'est la foi morale, le sentiment d'un aspect idéal, d'une valeur qualitative des êtres, que ne sauraient expliquer une éthique exclusivement utilitaire, et encore moins les schèmes scientifiques, le pur phénoménisme. Mais la foi morale, ce n'est ni le catholicisme, ni le protestantisme, c'est la conscience humaine qui englobe toutes ces qualifications et fait seule l'unité de tant de formes diverses d'évolution religieuse.

Voilà, croyons-nous, les idées qu'il est bon de répandre pour préparer les voies, en attendant l'apparition d'un génie religieux — ou la secousse sociale — qui ébranlera, comme jadis l'espoir du retour du Messie, les consciences somnolentes et y réveillera l'enthousiasme créateur. Matthew Arnold l'a dit très justement : « La religion, c'est la morale élevée, embrasée, illuminée par le sentiment; c'est la morale inspirée par l'émotion (1). » Et c'est précisément parce que les anciens dogmes : Dieu créateur, Jésus rédempteur, le ciel, l'enfer, ne nous causent plus qu'artificiellement ou par ressouvenirs ataviques d'émotions profondes, que notre christianisme reste verbal et stérile. De nouvelles émotions amèneront une floraison nouvelle de la conscience humaine adaptée à son nouveau milieu.

Demeurerons-nous, jusque là, dans le vague et le vide? Si notre conscience est morte, tout est perdu; aucune religion ne la saurait suppléer; si elle est vivante, commençons par réaliser autour de nous ce qu'elle commande. Oh! que M. Réville a raison : « Quand vous aurez accompli toute la justice et transformé votre existence en un rayonnement de bonté, alors seulement vous aurez le droit de dire qu'un pareil idéal ne vous suffit pas (p. 63). » Si nous sommes pauvres, c'est que, le trésor que nous portons en nous-mêmes, nous nous obstinons à le chercher au dehors.

MARCEL HÉBERT.

(1) *La crise religieuse*, p. 11.

Digitized by Google

REINE-DES-CŒURS

Il était une fois une petite princesse toute blonde et toute mignonne, qui avait reçu du peuple, dont elle était adorée, le surnom de Reine-des-Cœurs. Le roi avait pour elle la plus grande affection; aussi je vous laisse à penser quels furent son étonnement et son inquiétude lorsqu'un matin, durant sa promenade, le médecin du palais vint lui apprendre que la petite princesse était d'une telle sensibilité, qu'il y avait lieu de craindre pour sa vie.

« Votre Majesté a-t-elle remarqué que Reine-des-Cœurs jamais ne passe du côté des Écorcheries? dit le médecin.

— Je l'ai remarqué, répondit le roi, mais sans chercher aucune explication à cette aversion trop naturelle.

— Trop naturelle, assurément, reprit le médecin, si elle n'en était pas arrivée à ce point d'être maladive et de provoquer chez Reine-des-Cœurs un dégoût invincible pour les chairs des animaux. »

Après une pause, le médecin poursuivit :

« Votre Majesté a-t-elle remarqué que Reine-des-Cœurs jamais ne porte de fourrures?

— Je l'ai remarqué, répondit le roi, mais sans voir dans cette exclusion d'un article de toilette aucun indice inquiétant.

— Inquiétant, assurément non, reprit le médecin, si, d'abord, Reine-des-Cœurs n'était tant délicate et s'il n'était bon qu'elle consentît à s'envelopper en hiver de robes et de palatines fourrées; si la cause, surtout, de cette exclusion ne révé-

Digitized by Google

lait une telle excitabilité nerveuse, une telle impressionnabilité qu'elle donne ouverture à toutes nos angoisses. Elle prétend revoir dans la fourrure l'animal mort et cette idée lui trouble le cœur. »

Le médecin s'interrompit un instant, puis il continua :

« Votre Majesté a-t-elle remarqué que Reine-des-Cœurs tressaille à tout ce qu'on lui dit et que ses paupières demeurent mouillées de larmes ?

— Je l'ai remarqué, répondit le roi, mais on tressaille de plaisir et les larmes nous montent aux yeux aussi bien dans la joie que dans la peine.

— Aussi bien dans la joie que dans la peine, assurément, reprit le médecin, si tout, et la joie elle-même, n'était pour la princesse une occasion de peine. Que Votre Majesté, par un de ces beaux matins de printemps, lui dise d'admirer les arbres en fleurs et les prairies verdoyantes. Elle y consentira, et, dans son âme, un moment, sans doute s'élèvera, à l'unisson de la vôtre, une voix qui bénira le Seigneur de ses bienfaits. Mais regardez-la aussitôt après, et vous verrez sa figure s'attrister, les riantes couleurs de ses joues disparaître, l'éclat de ses yeux se ternir : elle vient de penser que ces arbres et ces fleurs des prairies ne durent qu'un temps et que l'hiver est proche qui viendra les détruire. »

Le roi secoua la tête et fit entendre un profond soupir.

« Quand elle naquit, fit-il à mi-voix, la reine se la fit mettre sur son lit et, l'ayant longuement regardée : « pauvre chat ! » murmura-t-elle. Avait-elle deviné que la princesse aurait les nerfs trop sensibles ? ou voulait-elle dire qu'elle n'avait rien du baby gros et gras, à multiples fossettes, dont les mamans sont fières ? Je ne sais. La reine est morte en emportant son secret. »

Le roi et le médecin étaient arrivés au bord du grand étang. De l'île fleurie qui en occupait le milieu, une barque se détacha pour venir se ranger contre la rive où ils se trouvaient ; mais le roi ayant fait un signe aux rameurs qui la montaient, elle retourna sans bruit d'où elle était venue.

Digitized by Google

Plus loin, le roi et le médecin étant parvenus devant un large enclos où broutaient des daims aux formes graciles, un homme sortit d'une maison faite de troncs d'arbres encore recouverts de leur écorce et présenta au roi une clef d'or.

« Non, non, pas aujourd'hui, fit le roi en continuant à suivre pensif le chemin qui contournait un rocher où perchaient des aigles et des chamois. »

Bientôt il se trouva devant une grille dont les piliers massifs étaient surmontés de têtes de lions rugissants. Derrière, s'étendait une grande cour, sur laquelle s'ouvraient des portes nombreuses, solidement assujetties au moyen de barres transversales. De ce large espace découvert, le vent frais du matin apportait des relents de fauves et de rauques grondements. Comme devant l'île fleurie et devant la maison de bois, un homme se présenta pour ouvrir la grille. Il tenait à la main une corbeille pleine de différentes provendes : des petits pains pour les éléphants, des morceaux de viande pour les lions et les aigles, des amandes pour les singes, des carottes pour les antilopes. Le roi un instant parut hésiter, puis, tandis que, derrière lui, ses bêtes favorites, flairant sa présence, s'agitaient et se plaignaient d'une voix sourde, il reprit sa marche lente et préoccupée.

Enfin, au pied du Belvédère, il s'arrêta.

« Que faire alors ? interrogea-t-il.

— La marier, » répondit le médecin.

Les traits du roi se couvrirent d'une pâleur mortelle. Le coup, auquel d'ailleurs il s'attendait, — les médecins n'en font jamais d'autres ! — si soudain qu'il fût, lui laissa la pleine possession de lui-même et il eut la force de discuter la décision qu'il sentait irrévocable.

— Mais vous avez dit vous-même qu'elle était délicate !

— Et je le répète, répondit le médecin.

— Mais vous ne cessez de me parler de son impressionnabilité !

— Je ne m'en tairai qu'à bon escient.

Digitized by Google

— Mais le mariage est la pire des loteries!

— Nous tâcherons que Reine-des-Cœurs y gagne le gros lot.»

Poussé à bout, le roi croisa les bras et regardant le médecin entre les deux yeux :

« Est-ce ma fille ou la vôtre ?

— Sire, fit le médecin respectueusement incliné devant le courroux royal, m'avez-vous ou ne m'avez-vous pas consulté et mon devoir est-il ou n'est-il pas de vous dire ce que je pense au fond de mon âme? Il est un âge, Sire, où les jeunes filles ont besoin d'une sorte d'affection que ne peuvent leur donner ni un père, ni une mère, ni un frère, affection semblable à celle que pourrait avoir le convolvulus pour le tuteur autour duquel il s'enroule, ou que je me représente un peu comme celle de l'aveugle pour son bâton. Un père, fût-il roi, n'est jamais qu'un conseiller auquel on doit le respect; mais un mari, si le cœur l'a choisi librement, c'est un autre soi-même, un conseiller sans doute, mais un égal avec qui au besoin on peut se disputer... »

Le roi, presque gagné à la cause, ici tout à coup se ressaisit :

« Mais elle a son frère! s'écria-t-il.

— Non, Sire, non, elle n'a pas son frère, répondit le médecin d'un ton de voix posé. Si les pères exigent souvent que leur fille leur obéisse, c'est par affection réelle; les frères, au contraire, c'est parce qu'ils ont foi en leur expérience, c'est par infatuation : ils sont les pires tyrans que puissent avoir leurs sœurs.

— La marier ? reprit le roi après de nouveaux instants de silence; mais avec qui ? Vous savez de quels puissants voisins le royaume est entouré. En donnant ma fille à l'un d'eux, je craindrais de mécontenter tous les autres.

— Sire, donnez-la à un autre qu'à un voisin.

— Mais à qui, Monsieur ?»

Le roi derechef avait cédé à un mouvement d'irritation. Le médecin s'inclina.

« Vos aïeux, autrefois, commença-t-il, lorsque leurs filles

Digitized by Google

étaient en âge de prétendants, faisaient proclamer la nouvelle à travers le monde par la voix des ambassadeurs; ils fixaient un jour où auraient lieu des joûtes dont le vainqueur deviendrait l'heureux mari de la princesse, et les princes de la chrétienté se seraient crus disqualifiés si, au jour et à l'heure dits, ils ne fussent venus rompre une lance en son honneur. Reine-des-Cœurs est jolie, votre royaume est l'un des plus riches, votre peuple est le plus fidèle : qu'attendez-vous pour faire publier la date du concours et des fêtes dont la fin, moyennant un peu d'or dépensé en faisant grande liesse à vos sujets, sera la santé assurée à votre fille ?

— Vous m'affirmez que ma fille ? demanda le roi avec insistance...

— Sire, je vous affirme que la gentille princesse Reine-des-Cœurs est menacée, sinon en son existence même, du moins en sa vie intérieure et qu'elle est sur la pente de l'humeur noire, dont s'engendrent des affections bilieuses, lesquelles corrompent le sang, qui, se répandant en cet état dans nos veines, amène promptement la mort.

— Il suffit ! » s'écria le roi en se couvrant des deux mains les deux yeux comme pour se dérober à lui-même un spectacle effrayant. Puis, lorsque le médecin et lui, revenant sur leurs pas, furent en vue du palais :

« Au moins me permettrez-vous, dit-il, d'en parler d'abord à la princesse ?

— Sire, » protesta le médecin.

Les gardiens des portes sacrées se rangèrent; le bruit des instruments guerriers frappa l'air longuement; des commandements retentirent : le roi rentrait chez lui.

Quand il eut pris le temps de se faire verser un peu d'eau de senteur sur ses mains que l'air vif de ses jardins avait gercées, il se fit annoncer chez sa fille. Il trouva brodant, avec l'aide de ses femmes, un grand tapis destiné au cabinet du roi. Le sujet, tiré des *Métamorphoses* d'Ovide, représentait Daphné sur le point d'être atteinte par Apollon et en train de se transformer

Digitized by Google

en laurier. Les femmes de la princesse l'ayant laissée seule avec son père, celui-ci la regarda tendrement, puis, avec une certaine gravité :

« La broderie, la tapisserie, la lecture, la musique, la promenade sont assurément des occupations séant au rang que vous occupez, gentille princesse, ma fille; mais ne croyez-vous pas que les yeux de votre père et son cœur se réjouiraient grandement de vous trouver ici occupée, au lieu de couvrir de feuilles les doigts mignons d'une nymphe fuyarde, de chanter à un gros poupon des chansons propres à l'endormir ? »

Reine-des-Cœurs, en même temps qu'elle était la plus jolie, était aussi la plus naïve des petites princesses à marier. Elle ouvrit tout large ses grands yeux d'azur :

« Je ne comprends pas, mon père, répondit-elle.

— C'est bien simple, reprit le roi en emprisonnant les petites mains de la princesse dans les siennes; les princesses sont femmes et, jusqu'à présent, la société, si inventive, n'a pas encore trouvé pour les femmes de meilleurs destins que d'en faire des épouses fidèles et des mères devouées. Telle fut la reine, telle vous serez. N'est-ce pas ?

— Je suis heureuse du destin que la société nous permet aussi d'être fille et d'être sœur, mon père, répondit gentiment la petite princesse.

— Sans doute, fit le roi, mais il faut penser au temps où le prince Oger aura pris femme et où j'aurai rejoint dans la crypte de Saint-Gondebaud les rois, mes aïeux. »

Reine-des-Cœurs dégagea ses mains de l'étreinte paternelle :

« Vous êtes méchant, mon père, murmura-t-elle en essuyant ses yeux brouillés de larmes.

— Je suis mortel, tout au plus, répondit le roi en souriant, et toi, continua-t-il en reprenant dans les siennes les mains de la princesse, tu es la plus adorable des enfants; mais tu n'es qu'une enfant. Écoute, reprit-il après une pause. Veux-tu du prince Adhémar, héritier du trône des Açores et des Algarves ?

— Je ne le connais pas, mon père.

Digitized by Google

— Si, si; c'est ce petit brun qui, l'année dernière, vint ici sous prétexte de nous annoncer l'heureuse délivrance de sa sœur, la reine des Philippines.

— Et qui avait un si bel heiduque nègre ? ajouta la princesse. Mon Dieu, mon père, pardonnez-moi, je n'ai remarqué que son écuyer.

— Veux-tu, reprit le roi, veux-tu du roi de Courlande, ce bon géant qui vint, il y a deux ans, traiter de la cession des pêcheries du Fluensée ?

— Et qui avait un joli petit griffon ? ajouta la princesse. Mon Dieu, mon père, je n'ai remarqué que son chien.

— Veux-tu, dit encore le roi, veux-tu du comte de Flessingue, en Walcheren, qui règne sur un peuple de braves gens, des campagnes fécondes et des villages les plus beaux du monde ?

— Mon Dieu, mon père, pardonnez-moi, je n'ai remarqué que l'agrafe en turquoises de son bonnet.

— Hé! fit le roi, si tu voulais, le premier te donnerait son nègre, le second, son petit chien, et le troisième, son agrafe de turquoises.

— Mais, comme il faudra accepter en même temps leur personne, remarqua la princesse, nenni, nenni, je ne veux ni le nègre, ni le griffon, ni l'agrafe.

— Que faire alors? interrogea le roi.

— Me laisser poursuivre la transformation des doigts de Daphné en feuilles de laurier, répondit Reine-des-Cœurs; croire à ma profonde affection filiale, mon père, et laisser les princes et rois, nos voisins, chercher femme ailleurs que sur les marches de votre trône.

— Non, cela n'est pas possible, mon enfant, reprit le roi. A quoi donc servirait d'être princesse, si c'était pour devenir vieille fille comme la première petite bourgeoise venue ? Gentille princesse, ma fille, je fais appel à votre amour pour moi. Si je proclamais à travers le monde que vous êtes en âge de prétendants et si je fixais jour pour des joutes dont le vainqueur deviendrait votre époux, au moment de remplir la promesse

Digitized by Google

faite par votre père, gentille princesse, me désavoueriez-vous ?

— Des joutes ? En mon honneur ? Et pour ma main ? fit la petite princesse en se levant vivement et, battant les mains : — Les cloches carillonnant aux églises, le peuple emplissant les avenues, le soleil d'or brillant aux cieux enflammés, — pour moi ? pour moi, mon père ? Puis les seigneurs arrivant de tous les pays de la chrétienté en beaux équipages ? Et les dames de la cour en riches toilettes ? Et les trabans ? Et les reîtres ? Et les suisses ? Et les varlets avec les meutes ? Les écuyers avec les chevaux ? Pour moi ? Mon père, vous voulez me rendre folle d'orgeuil et de plaisir.

— Non, je veux vous marier.

— C'est vrai, dit la princesse redevenue sérieuse. Me marier ? songea-t-elle. Mais pas tout de suite, mon père ?

— Non, pas tout de suite. »

La princesse sauta au cou du roi.

« Et mes couleurs seront, voyons ?... dit-elle après l'avoir embrassé, vert véronèse et rose incarnadin. »

Dès le lendemain, des ambassades s'éloignaient à franc étrier de la ville capitale vers tous les royaumes, principautés, duchés et marquisats environnants pour y porter l'annonce des joutes courtoises. Dans la dépêche que ces missions extraordinaires étaient chargées de remettre, le roi avait tu le vrai motif d'icelles et chargé ses diplomates de le dissimuler le mieux possible ; mais personne ne l'ignora, car c'est le sort de tous les secrets diplomatiques qui sont, à proprement parler, ceux de Polichinelle, et, dès avant le jour fixé pour les fêtes, on vit, aux abords de la ville capitale, les routes sillonnées de cortèges plus fastueux et plus éblouissants les uns que les autres.

Venant du Levant et traînant à sa suite de lourds chariots ornés de branches de sapin, voici paraître le comte de Thuringe, aux pavillons de sinople et d'or, noués, pour faire honneur à la princesse, d'une cravate vert véronèse et rose incarnadin. Il règne sur la haute et la basse Thuringe, sur la plaine, le mont et les rivières, sur les villes, bourgs et villages, sur les

Digitized by Google

carrières et les mines; il est très riche, très grand et très généreux. A la Saint-Fulbert, qui est sa fête patronale, il est tiré de si belles salves de réjouissances par ses canons qu'il fait manquer presque toutes les couvées du mois d'avril.

A une portée d'arquebuse derrière le comte, s'avance le landgrave d'Alsace aux fanions de gueules et d'or marqués des couronnes des trois rois mages. Les cavaliers qui l'entourent ont, au casque, une branche d'églantier couverte de ses fruits de corail; il a lui-même, en travers de sa cuirasse d'argent, une large écharpe aux couleurs de la princesse. Quand il charge à la tête de ses chevaux, il jette à l'ennemi des petits pois à poignées, criant : « Une fève pour un pois! » ce qui veut dire qu'il lui faut la victoire. Et il la remporte toujours. C'est un magnifique seigneur, jeune encore, aux grandes moustaches blondes, aux cheveux bouclés et qui sait boire à la file douze brocs de bière aux douze coups de midi.

Puis, l'on voit onduler au loin par les chemins fleuris une caravane étrange de traîneaux et de chars, entourés de guerriers en simarres et en bonnets de peaux, qui n'ont pour toute arme qu'une lance effilée. Ce sont les équipages du prince de Scythie qui, seul, grave, couvert des pieds à la tête d'une peau d'ours blanc, sur une tunique cramoisie brodée de soies multicolores, monte un cheval dont la blancheur ferait honte à celle du cygne de Léda. Une aigrette de rubis brille avec des reflets de sang à son casque d'argent mat lamé d'or; à son cimeterre scintille une escarboucle qui force par son éclat les yeux à se baisser, la boucle de son ceinturon est un disque d'or constellé d'émeraudes et de rubis roses.

Un convoi presque identique accompagne le seigneur qui suit la route parallèle à celle du prince de Scythie; mais, à plus de grâce dans les ajustements des guerriers, vêtus d'un cafetan à la turque et d'un bonnet de peau blanche, à plus de finesse dans les traits de leur visage encadré de cheveux blonds, on devine une race moins sauvage. Ce sont les Polonais du jeune comte de Sandomir aux bannières bleu et blanc, couleurs de la Vierge

Digitized by Google

Marie. Il est vêtu avec un luxe inouï, et les juifs qui se sont assemblés pour les voir passer, lui et ses concurrents, croisent les mains avec admiration, en supputant ce qu'une telle magnificence a coûté de ducats. Ses aventures amoureuses sont célèbres. Il eut pour maîtresse la fille même d'un roi. Leurs rendez-vous avaient lieu dans un couvent où il pénétrait sous la figure d'une religieuse à laquelle il ressemblait et qu'il avait au préalable bien et dûment enfermée. Un jour, dans l'oratoire où ils disaient je vous laisse à penser quel genre d'oraisons, au lieu de la princesse, il trouva le roi qui se jeta sur lui l'épée haute. Il s'empara d'un crucifix de bronze et fit face à son ennemi dont le fer vola bientôt en éclats. Lorsqu'il l'eut désarmé, il se borna à s'incliner et sortit du couvent pour n'y jamais revenir.

Descendant du Septentrion et s'étant fait accompagner de ses robustes compagnons, le duc de Scandinavie, vêtu de drap bleu, la culotte brune bouffante enfouie dans de grosses bottes à chaudron, le feutre empanaché de vert posé sur une figure lourde et sans expression, conduit au pas sa monture qui semble un cheval de trait, la bête ayant aussi peu d'apparence que le maître. Malgré ses airs d'ours mal léché, il avait eu pourtant la galanterie d'ajouter aux couleurs de ses drapeaux des lisérés de vert véronèse et de rose incarnadin. Sous sa gravité, on sentait le sérieux de son caractère et qu'il ne reprenait plus une parole donnée. Mais quand la donnait il? ce n'était qu'après de longues, lentes et lassantes réflexions.

A quelques pas de lui et sans qu'il pût y avoir confusion, tant la petite troupe du duc de Scandinavie marchait compacte et serrée autour de son seigneur, le comte de Calédonie à la tête de ses leudes aux jupons et aux écharpes bariolés, aux bérets plantés d'une plume d'aigle, aux pesantes claymores. Fils d'une race avide de liberté et d'espace, il a le regard fier et portant loin, le jarret musculeux, la parole rieuse et vibrante. Sous son bonnet, une bande où alterne le vert véronèse et le rose incarnadin entoure son front où le grand air des montagnes et des bruyères a déposé une brune couche de hâle.

Digitized by Google

Le comte Mac Allan de Kilkenny vient ensuite. Il a quitté les bords de la Nore qui se cache sous les aulnes, suivi des tenanciers de ses domaines armés pour la circonstance de la courte pertuisane et du corselet de fer. Comme ils sont très gros et très courts, des tempêtes de rires s'élèvent sur leur passage et le comte Mac Allan, semblable au blond Phébus et vêtu de rouge pour rehausser encore la netteté de son teint, roule par moments des yeux courroucés. Sur ses bannières d'or semées de trèfles de sinople, une large bande aux couleurs de la princesse porte l'inscription : *Par amour !*

Et du Ponant, qui est le côté de la mer, débarquent, dans les ports qui sentent bon le goudron et les épices, les grands seigneurs des contrées lointaines : de la Nouvelle-Espagne, du Brésil, de la Floride. Ils se font précéder de noirs richement accoutrés des vêtements des rois mages, qui apportent à la princesse des présents de pierres précieuses, de fruits rares, de perroquets et de singes. Le peuple salue de longs applaudissements les présents et les noirs. Il pousse de même des acclamations bruyantes lorsque paraissent leurs maîtres, marchant de front, l'un montant une cavale blonde aux reflets rosés; l'autre, une jument noire; le troisième, un étalon vibrant aux cris de la foule. Ils ne sont ni princes, ni ducs, ni comtes, ni même barons, mais, avec leurs richesses, ils pourraient acheter le monde, et c'est ce qui leur a inspiré la pensée de venir, eux aussi, concourir. Ils sont simplement vêtus, à la mode du temps présent. A leurs yeux, dont les pupilles luisent, à leurs traits fins et presque grêles, à leur impassibilité jouée, on devine des âmes brûlantes comme les soleils de leur pays.

Et, du Midi, au murmure pimpant des guitares et des mandolines, s'envolant au-dessus de leur cortège, comme le bruit d'ailes des libellules parmi les roseaux, voici un prince italien, un duc espagnol, un comte de Provence. Les velours et les brocards chatoient au soleil; de jolis visages bronzés apparaissent dans la troupe qui ondule, serpente, rit, se pousse et fait, à elle seule, plus de bruit par moments que toutes les

Digitized by Google

caronades d'un trois-mâts tirant ensemble. Parfois, tous s'arrêtent et font cercle autour de deux hommes, le couteau dans la main droite, le manteau roulé autour du bras gauche, s'injuriant dans un langage picaresque. Plus loin, séduits par la fraîcheur d'un vallon, ils font halte de nouveau, et des danses s'organisent, des jeux de bagues, des repas où c'est de l'abondance que de servir un cervelas pour six convives.

A chaque porte de la ville, se trouvaient des commissaires royaux chargés de complimenter les survenants auxquels étaient ensuite assignés des quartiers.

Les auberges et les hôtelleries étaient pleines de gens accourus de toutes parts et, dans les rues, sur les places, dans les carrefours, sous les ponts, sur les terrasses voisines du fleuve, des tentes étaient dressées où s'abritaient, dînaient et se livraient au sommeil, des femmes, des hommes, des enfants, des vieillards, des ânes, des chevaux et des chiens qui ne pensaient assurément vivre jamais ensemble. Le guet était fort empêché de maintenir là de l'ordre; mais, outre que, lors d'un tumulte, il se gardait de paraître — son intervention eût transformé le tumulte en émeute —, il régnait entre tous un tel accord pour prendre gaiement les choses qu'aucune querelle n'avait le loisir de s'étendre. Des odeurs grasses alourdissaient l'air respirable, tout en le rendant nourrissant pour les pauvres hères qui, les joues creuses et les yeux faméliques, rôdaient autour des campements avec des airs de tire-laine prêts à un mauvais coup.

Ces rassemblements criant famine amenèrent la mort de plus d'un coq qui, depuis dix ans au moins, de sa voix enrouée, sonnait le réveil à une dizaine de logis; de plus d'une poule, mère de vingt générations de poussins; de plus d'un porc ladre, teigneux ou atteint du rouget; de plus d'un malheureux baudet au sabot éculé, à l'échine squameuse, aux pauvres yeux sanguinolents.

O gentille princesse, si vous aviez vu! C'est alors que votre cœur se fût ému d'une pitié profonde et que vous eussiez

Digitized by Google

prié le roi votre père, de renvoyer chez eux tous ces prétendants à votre main et de licencier ainsi ce concours de curieux voraces. Mais le destin vous emportait et vous étiez dès ce moment marquée pour la catastrophe finale, — je veux dire pour un mariage diplomatique, où votre cœur n'aurait nulle part.

(*A suivre.*) ALFRED LAVACHERY.

Digitized by Google

NOTES DE VOYAGE [1]

La montagne.

Au rythme de la sonnette de l'*Oberkellner*, la théorie des *Kellnerin* évolue avec régularité autour des tables rangées parallèlement dans la grande salle à manger.

Ici c'est la table allemande : soigneusement garantie contre les courants d'air par de vastes paravents, elle se reconnaît aisément à la grosse gaieté qui y règne, à l'entrain avec lequel on s'y empiffre, à la maëstria avec laquelle les verres se vident, à la mise négligée, la déplorable tenue des convives hirsutes qui l'entourent.

Là c'est la table des Anglais : placée près des fenêtres grand ouvertes, pour flatter leur manie de plein air, elle se distingue de la table allemande par l'affectation de distinction qui y règne : de glabres *clergymen*, correctement vêtus de noir, passent des plats presque vides, à de vieilles filles édentées, qui remercient en minaudant; les conversations ne dépassent guère le ton d'un léger murmure, et, sous prétexte d'antialcoolisme, on ne boit ni vin ni bière. Mais tout ce *cant* hypocrite dissimule à peine les trucs de la plus sordide ladrerie : les uns chipent des morceaux de sucre, d'autres glissent des petits pains dans leur poche, d'autres encore versent dans des gourdes minuscules le restant de leur pot à lait; tout cela servira pour le thé de cinq heures (non compris dans le prix de pension) que l'on fabrique clandestinement dans sa chambre, sur le coin du lavabo, en utilisant le manche d'une brosse à dents pour remuer et faire fondre le sucre.

Enfin, là-bas, près de la fenêtre, voilà la table des grimpeurs.

(1) Suite, voir la livraison du 15 juin 1903.

Digitized by Google

Bien que les Anglais y dominent, on y mange ferme et on y boit sec, car, selon la tradition, tout grimpeur qui, la veille, a traversé un col, peut s'offrir une demi-bouteille de Champagne, l'ascension d'un pic donnant droit à une bouteille entière.

Pour le moment, la gaieté ne règne pas à cette table, car il pleut à Tréfatigue et, si ce mauvais temps continue, les montagnes seront impraticables. Aussi, tous ces alpinistes, venus pour attaquer les grands sommets, se désolent à l'idée de laisser s'écouler dans l'inaction quelques-unes de leurs précieuses journées de vacances.

Mais même dans cet ennui général, des nuances sont perceptibles. L'alpiniste pur sang, c'est-à-dire le grimpeur qui considère l'escalade des hauts sommets uniquement comme un sport, est dans un état de froide exaspération. Pour lui, les montagnes constituent simplement des difficultés à vaincre, il n'y trouve pas d'autre plaisir que celui d'une gymnastique spéciale, les jouissances esthétiques lui sont totalement étrangères, il compte les sommets vaincus comme un chasseur compte le gibier abattu et, comme lui, il a une peur terrible de revenir bredouille.

Au contraire, Tartarin (il s'en rencontre jusque dans ce *Sanctum sanctorum*, la table des grimpeurs à l'*Hôtel du mont Rose*, de Tréfatigue !) dissimule mal sa satisfaction. Il a, au fond, une peur bleue de la montagne et, la veille de chaque grande ascension, le trac l'empêche de dormir; il ne grimpe que « par genre » pour « épater » ses amis et connaissances... féminines surtout. Si le mauvais temps continue, il se dit qu'il pourra se payer un retour de voyage sensationnel, le piolet d'une main, la corde de l'autre, le sac au dos, sans avoir dû affronter une course sérieuse, l'excuse du mauvais temps suffisant pour expliquer son inaction.

Enfin, le véritable montagnard attend le beau temps avec philosophie. Sans doute, la pluie l'ennuie et il préfère le beau soleil qui lui permet d'entreprendre d'incessantes courses, grandes ou petites, peu lui importe, dans ces hautes régions qu'il aime tant. Mais, précisément parce qu'il aime la montagne

Digitized by Google

pour elle-même et non seulement pour le sport, il l'aime sous toutes ses faces, resplendissante sous un ciel bleu ou voilée de brumes, dans l'éclat du soleil ou sous la fulgurence des éclairs.

Malgré ces déceptions et ces inquiétudes, on fait honneur au roastbeef jardinière et à la poularde (de Bresse toujours!), qui succèdent avec la régularité d'un phénomène naturel au cabillaud sauce câpre, pommes nature, et qui précèdent non moins régulièrement (sauf le jeudi et le dimanche), le poudingue aux amandes ou le gâteau à la reine. On allait même s'attarder autour des minuscules briquettes de chocolat Suchard, des noisettes poussiéreuses et des raisins défraîchis qui, sous le nom pompeux de desserts variés, figurent à la fin de tous les repas, quand une soudaine éclaircie, perçant la calotte opaque des nuages, mit brusquement fin au dîner en appelant tout le monde au dehors.

Rapidement des groupes se forment; de toutes parts des colloques s'engagent entre des grimpeurs et des guides; ceux-ci consultés au sujet du temps rendent des oracles auprès desquels les déclarations les plus sibyllines paraîtraient claires et, après de nombreuses palabres, discussions et marchandages, les courses s'organisent pour le lendemain.

Ce lendemain semble bien lent à venir. Vingt fois pendant la nuit, les grimpeurs interrogent le ciel avec angoisse et lorsque enfin l'heure de partir a sonné, la plupart sont prêts et les sacs bouclés depuis longtemps.

D'ordinaire, la première étape d'une grande course n'est pas longue : il s'agit simplement de gagner, pour y passer la nuit, une cabane située à trois ou quatre heures de marche dans la montagne, et l'on peut dès lors régler l'heure du départ à sa fantaisie.

Notre vieux montagnard en profite pour s'échapper tranquillement et de bon matin, de manière à éviter la foule des gêneurs et à pouvoir flâner chemin faisant.

Le sportsman, au contraire, se met en route dans l'après-midi, d'abord parce qu'il entend établir un record de vitesse en gagnant la cabane, ensuite parce que les complications de son équipement l'ont retenu jusqu'à la dernière minute.

Digitized by Google

On ne se figure pas, en effet, l'extraordinaire collection d'ustensiles bizarres dont il aime à s'encombrer : chemise tricolore, afin qu'elle puisse servir au besoin de drapeau pour faire des signaux d'alarme, lunette prismatique, dont les verres démontables peuvent se combiner de manière à concentrer les rayons solaires sur des boîtes de conserves et en faire cuire le contenu, chapeau à larges bords se développant en forme de parachute en cas de descente trop rapide, tels sont quelques-uns des engins les plus simples qu'il traîne avec lui.

Enfin, le Tartarin choisit avec discernement l'heure à laquelle le départ de sa caravane fera le plus d'effet : élégamment sanglé dans un « Norfolk jacket » trop rapiécé, coiffé d'un chapeau invraisemblablement usé; armé d'un piolet monstre et exagérant la lourde démarche roulante qu'affectionnent les montagnards, il quitte l'hôtel précisément au moment où le lunch vient de finir. De cette manière, son exode se fait en présence d'un groupe nombreux d'admirateurs et d'admiratrices vivement impressionnés par l'allure décidée du « vaillant alpiniste », qui a bien soin de rappeler à haute et intelligible voix qu'il faudra envoyer une caravane de secours à sa recherche s'il ne revient pas le surlendemain.

Tout ce monde parti, il ne reste plus dans la vallée que les invalides et les retraités, qui se consolent en racontant longuement aux dames leurs aventures de jadis et en suivant à la lunette la trace des caravanes en marche.

Aussi, comme les femmes d'alpinistes sont rarement attrayantes, le temps ne passe guère vite et c'est avec joie que vers la fin de la deuxième journée on annonce le retour des premières caravanes.

Le premier à revenir est naturellement le sportsman; il va sans dire qu'il n'a absolument rien vu du merveilleux massif qu'il vient de gravir, qu'il a risqué une maladie de cœur à forcer son allure à la montée et que c'est miracle qu'il n'ait pas glissé dans la précipitation de sa descente. Mais le chronomètre à la main, il constate avec orgueil qu'il a battu le record de vingt-cinq minutes.

Puis, la cigarette à la bouche et une main ostensiblement

Digitized by Google

bandée, arrive Tartarin, précisément au moment où les corridors sont encombrés de flâneurs attendant l'heure du dîner. Mais ce Tartarin n'est pas de Tarascon, il est de la nouvelle école et, loin de décrire avec emphase les passages terrifiants qu'il vient de franchir, il s'ingénie, au contraire, à représenter son ascension comme une vulgaire promenade à la portée des dames.

Ce truc réussit souvent, car comme il a eu soin de gravir une montagne dont les difficultés sont célèbres, les naïfs se disent qu'il doit vraiment être un alpiniste exceptionnel pour trouver facile une course que l'on dit si dangereuse.

C'est naturellement notre ami le vieux montagnard qui est le dernier à regagner la vallée, car il ne s'est pas fait faute de prolonger jusqu'à la dernière minute sa flânerie dans les hautes régions. Un inexprimable air de contentement est répandu sur sa bonne et mâle figure (dont un collier de barbe blanche fait ressortir le teint de brique cuite), sans que l'on sache au juste si cette satisfaction intime est causée par le souvenir des beautés sublimes contemplées dans la montagne ou par la perspective prochaine d'une bouteille de Bouvier, arrosant une double portion de truites au bleu.

D'ailleurs, la bonne humeur est générale et tous ces alpinistes semblent ressentir un bien-être infini et bien compréhensible d'ailleurs : pendant deux jours ils ont vécu au milieu d'un désert glacé et sauvage, leurs yeux ont été constamment éblouis par l'éclat des neiges, les arêtes abruptes des glaciers, un ciel d'une transparence inouïe et d'un bleu implacable; leur organisme a été éprouvé par des variations de température extrêmes, un labeur énorme, une atmosphère âpre et excitante, les émotions du danger toujours présent.

Puis, en quelques heures, ils sont descendus de ces cimes désolées vers la vie et le mouvement, vers les vallées fertiles et chaudes; leurs yeux, fatigués par la monotonie des neiges brillantes, se reposent sur la verdure des forêts, des vignobles, des champs cultivés; au contact d'une atmosphère plus douce, leurs nerfs se détendent, une sécurité apaisante succède aux émotions de la lutte; ils se sentent tout pénétrés d'une douce

Digitized by Google

lassitude. Mais cette fatigue est bienfaisante, car quoi de plus salutaire pour le corps que cette gymnastique qu'ils viennent de pratiquer dans un air vivifiant et pur et par laquelle ils ont mis en action les muscles du corps entier. Quoi de plus reposant pour l'esprit que de vivre, comme ils l'ont fait, en marge de la société, ne fût-ce que pendant vingt-quatre heures, et de rétablir ainsi entre l'esprit et le corps l'équilibre rompu par l'excitation purement intellectuelle des grandes villes. Quoi de plus tonifiant, enfin, pour une volonté intelligente, que le souvenir des luttes soutenues contre la nature aveugle et des victoires remportées sur elle malgré les fatigues, les privations et les dangers!

Ces dangers, quoi qu'en disent les Tartarins de la nouvelle école, dominent toute la vie de l'alpiniste. Si on en parle rarement, on y songe toujours, et voici que justement un léger malaise semble se manifester jusque parmi les groupes les plus animés des hôtes de Tréfatigue; les conversations s'arrêtent, on échange des coups d'œil inquiets, on chuchote, quelques-uns des montagnards les plus réputés vont tenir conseil à l'écart, et bientôt la triste nouvelle se répand avec une extraordinaire rapidité : un accident vient de se produire dans la haute montagne, des guides vont partir à la recherche d'une caravane en danger.

Un premier détachement part en avant-garde pour procéder aux recherches urgentes, pendant que s'organise le gros de l'expédition, qu'accompagnent un médecin et quelque alpiniste étranger, dont la présence et l'autorité mettront à couvert la responsabilité des guides.

Puis la colonne entière s'ébranle, emportant avec elle tout un lugubre attirail : une pharmacie, une civière, de longues cordes et un grand sac qui servira au transport des cadavres.

Tout cela se fait rapidement, sans bruit (on en a, hélas! l'habitude), au milieu des figures consternées de la population étrangère et de la morne résignation des villageois, courbant la tête devant un de ces malheurs auxquels ils s'attendent chaque jour.

Puis viennent de longues heures d'attente angoissée, pen-

Digitized by Google

dant lesquelles toute la vie du village semble suspendue; dans les hôtels, les concerts journaliers ont cessé; dans les rues, les quelques guides restés dans la vallée fument leur pipe en silence; dans la petite église, des femmes pleurent en priant devant la statue de la Vierge aux Neiges.

Enfin, au bout de vingt-quatre heures, voici revenir les premiers sauveteurs, brisés de fatigue, souvent blessés eux-mêmes, car, dans leur hâte de secourir leurs camarades en danger, ils ont marché à travers tout, doublant les étapes, négligeant les précautions, avançant quand même.

Malgré leur héroïsme, ils n'ont plus trouvé que des cadavres et, néanmoins, ils n'ont pas hésité à accomplir de nouveaux prodiges, à risquer vingt fois leur vie pour ramener jusque dans la vallée les restes des pauvres victimes que la montagne leur a ravies.

Au jour des obsèques, la population de la région entière vient rendre un dernier hommage aux braves tombés dans le combat sans trève que les montagnards livrent à la nature.

En tête du cortège marchent les guides, qui défilent lentement, trois par trois, portant leurs piolets renversés, en signe de deuil; puis apparaissent les cercueils tout recouverts d'edelweiss et portés à bras par les amis des défunts; enfin, derrière la famille, s'avance la longue théorie des alpinistes en villégiature dans la vallée, et c'est vraiment un spectacle touchant de voir réunis, dans ces funérailles solennelles et pourtant si simples, des hommes complètement étrangers les uns aux autres, étrangers aux victimes elles-mêmes et unis pourtant dans une affliction commune par la solidarité mystérieuse que crée l'amour des mêmes dangers, des mêmes luttes et des mêmes splendeurs grandioses.

Aussi, lorsqu'au bruit des lointaines avalanches, tonnant comme des salves funéraires, un adieu suprême est dit à ceux que la montagne a tués, l'on voit couler plus d'une larme sur des faces hâlées par la bise des glaciers.

H. SPEYER.

Digitized by Google

LA LÉGENDE DU CHEVALIER AU CYGNE[1]

II. — Les versions de la légende.

Telle est donc la légende du *Chevalier au cygne*. Elle jouit, au XIII^e^ siècle, d'une vogue singulière dans les pays lotharingiens et même en Allemagne. Comme nous l'avons dit plus haut, la grande époque de l'épopée royale et de l'épopée féodale était close. Les relations avec le Midi avaient provoqué un notable changement dans la manière de vivre des Français du Nord. Pendant le dernier quart du XII^e^ siècle, fleurit dans les cours de Champagne et de Flandre, la poésie courtoise immortalisée par les œuvres de Chrétien de Troyes. La corde héroïque de la lyre médiévale avait cessé de fièrement résonner dans les grandes salles des hôtels et des châteaux. Le goût du merveilleux s'était répandu avec l'invasion des lais et des légendes bretonnes. Les fées, les enchanteurs avaient chassé de la scène poétique les Roland, les Ganelon, les Renaud aux visages hâlés, aux épées formidables.

L'opinion était donc bien préparée pour accueillir favorablement cette légende mystérieuse du Chevalier amené et emmené par le cygne. Mais une autre cause de sa vogue doit être cherchée dans le fait que le conte germanique fut de bonne heure réuni aux légendes déjà nombreuses qui avaient pour centre le héros de la croisade. Le récit du *Chevalier au cygne* bénéficia donc de la gloire qui auréolait le nom et le souvenir

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 juillet 1903.

Digitized by Google

de Godefroid de Bouillon. Cette gloire jetait naturellement plus d'éclat dans les contrées où avait vécu le héros belge avant son départ pour l'Orient; c'est dans ces régions que se répandit également la légende d'Elyas.

Tous les textes français qui nous sont parvenus, nous montrent ce récit englobé dans la vaste compilation à laquelle on a donné le titre de roman de Godefroid de Bouillon. Nous devons traverser le Rhin pour trouver des œuvres racontant simplement l'arrivée et le départ du Chevalier mystérieux. C'est même dans un livre populaire danois, dans la *Karlamagnussaga*, rédigée sans doute durant la première moitié du XIII^e^ siècle et remaniée à la fin de ce même siècle, que nous découvrons la donnée la plus primitive de la légende. La voici :

Un jour, l'empereur était accoudé à une fenêtre de son burg du Rhin. Tandis que ses yeux erraient sur le fleuve, un spectacle étrange attira son attention : il vit un cygne qui traînait une barque au moyen d'un lien de soie et, dans cette barque, un guerrier debout, revêtu d'une armure complète. Le cygne aborda et Navilon, un homme de l'empereur, se rendit auprès de l'inconnu pour l'amener vers Charles. Celui-ci lui ayant demandé son nom, l'étranger ne répondit pas, mais montra une lettre qu'il portait attachée au cou. Charlemagne y lut ces mots : « Je m'appelle Gérard Swan, et je veux servir l'empereur. » Tous l'accueillirent ; on lui fit présent de riches vêtements et Gérard prit place parmi les valeureux barons dont il connut bientôt la langue. Il se distingua dans plusieurs combats et l'empereur lui donna en mariage sa sœur Adalis. Un jour, Roland interrogea Charlemagne sur l'origine du chevalier mystérieux, le maître lui répondit : « C'est Dieu qui nous l'a envoyé. » Roland s'inclina et devint l'ami de Gérard. L'empereur conféra à celui-ci le titre de duc et la jouissance du pays connu sous le nom d'Ardena (1).

Ce récit nous reporte à une version d'une très grande antiquité, datant d'une époque où la signification mythologique de

(1) GRIMM, *Deutsche Sagen*, II, 315.

Digitized by Google

la légende s'était encore conservée intacte (1). Résumons en quelques mots le conte : Un chevalier arrive, conduit dans une barque tirée par un cygne ; il épouse une princesse, obtient des domaines et ne permet pas qu'on soulève le voile qui couvre le mystère de son pays d'origine.

Un détail caractéristique, dans ce premier texte, est l'absence de la chaîne que nous trouverons dans toutes les versions postérieures. Elle est remplacée ici par le lien de soie et c'est à la suite de la réunion des Enfants cygnes à notre légende qu'apparaîtront les chaînes, conservées même ensuite par les récits allemands détachés de la première partie du poème français. Le nom de l'empereur Charles ne se retrouvera plus qu'une seule fois, c'est dans le *Schwanritter* de Conrad de Wurtzbourg. Il y a donc eu, chez celui-ci, une tentative, provenant naturellement de son modèle français, de faire entrer la légende lotharingienne dans le cycle du grand empereur. Les paroles de Charlemagne méritent aussi d'attirer notre attention : « C'est Dieu qui nous l'a envoyé. » Nous verrons cette idée reprise et développée dans la suite, surtout par les poètes allemands (sauf Conrad), qui feront du chevalier au cygne, le fils de Parzifal, le chevalier du Graal.

La version qui semble devoir être placée après le résumé de la *Karlamagnussaga*, est celle que nous a transmise le remaniement de la *Chanson d'Autriche* par Graindor (2). Ici, la légende est déjà rattachée à la famille de Bouillon, mais elle ne possède encore que les traits les plus essentiels. En plus que la *Karlamagnussaga*, elle nous apprend comment l'aïeul de Godefroid disparut aussi mystérieusement qu'il était venu. Mais, comme le bon Gérard Swan, le Chevalier au cygne épouse une parente de l'empereur (3) ; il obtient en fief une terre dans les Ardennes (4). Enfin, il combat valeureusement et il sert l'empereur comme un fidèle vassal (5).

(1) J'espère pouvoir étudier dans un travail ultérieur cette question de l'origine mythologique de la légende du chevalier au cygne.

(2) Nous l'avons transcrite au chapitre premier.

(3) *Chanson d'Antioche*, éditée par P. Paris, v. 760-761.

(4) *Ibid.*, v, 762-763.

(5) *Ibid.*, v. 764-765.

Digitized by Google

Avec cette version, qui est plutôt un résumé de la légende, nous arrivons aux véritables textes. Et tout d'abord, nous établirons une distinction fondamentale, suivant que ces textes ont servi ou non à glorifier la famille de Bouillon. D'une part, nous rangerons les poèmes français et leurs imitations espagnole, anglaises et néerlandaises; d'autre part, les textes allemands.

Aucun manuscrit français ne nous a transmis la légende du *Chevalier au cygne* indépendante de celle des *Enfants cygnes* (1). La soudure des deux contes est bien antérieure au XIII[e] siècle. Lorsque l'on veut établir une classification des diverses versions françaises, il faut donc prendre comme point de départ celle des versions conservées des *Enfants cygnes*. G. Paris, dans un article de la *Romania* (2), a placé dans l'ordre suivant les rédactions de ce dernier conte :

1° Le *Dolopathos* de Herbert, écrit vers 1210;

2° *Elioxe*, c'est l'édition publiée par M. Todd;

3° *Isomberte*, c'est le récit de la *Gran Conquista de Ultramar;*

4° *Béatrice*, édition publiée par Hippeau.

Nous avons vu, au premier chapitre de cette étude, que le *Dolopathos* ne nous a laissé qu'un très court résumé de la légende que les trouvères devaient développer en plusieurs milliers de vers. Il ne nous intéresse donc pas directement ici. On a cru assez longtemps que le manuscrit 12,558, celui qui a conservé le texte d'*Elioxe*, et qui est le meilleur, ne possédait plus malheureusement la partie consacrée aux aventures du Chevalier au cygne. M. Kruger a rectifié cette erreur (3); cette version n'est pas perdue, mais elle est inédite. On peut supposer que la seconde branche du poème occupe vis-à-vis des

(1) M. Krüger mentionne cependant le commencement et la fin d'un manuscrit de Berne, du XIII[e] siècle, qui comprend le *Chevalier au cygne* et les *Enfances Godefroid*. Ce manuscrit ignore les *Enfants cygnes* et semble être plus ancien que tous ceux qui nous sont connus. (Voir *Romania*, XXIII, 445.)

(2) *Romania*, XIX. 323 et suiv.

(3) *Romania*, XXIII, 446.

Digitized by Google

parties correspondantes des autres versions, le rang de primauté qui y est dévolu au récit des *Enfants cygnes*.

La distinction qui existe entre les textes d'*Isomberte* et de *Béatrice* pour le classement des versions du premier conte, doit disparaître dans la seconde partie. La *Gran Conquista de Ultramar* (1) nous offre, en effet, ici une simple traduction du texte publié par Hippeau. Nous retrouvons l'empereur Otton, Béatrice, le Saxon Renier. Un simple détail nous montrera la fidélité du compilateur espagnol à l'égard de l'œuvre française : c'est la description de la chambre où délibèrent les barons appelés à se prononcer sur le choix du Chevalier au cygne comme champion de la duchesse de Bouillon (2). On y revoit les peintures concernant les événements fabuleux du siège de Troie et de la vie d'Alexandre, la même statue se dresse, tendant le doigt en signe d'approbation (3). Les grands personnages y prononcent absolument les mêmes discours. Nous pourrions multiplier les exemples (4).

Nous mettons donc sur le même rang ces deux textes. Deux versions nous sont parvenues où l'héroïne porte le nom de Béatrice : l'une, du XIII^e^ siècle, œuvre du poète boulonnais Renaud et conservée dans plusieurs manuscrits de Paris; l'autre, un remaniement plus récent, que l'on trouve dans un manuscrit de Bruxelles et un autre de Lyon. Ces deux poèmes peuvent ne pas être séparés quand il s'agit d'étudier les versions des *Enfants cygnes*. Il n'en est pas de même quand on s'occupe de la seconde partie, de la légende proprement dite du *Chevalier au cygne;* en effet, une des œuvres allemandes, le *Schwanritter* de Conrad de Wurtzbourg, prend place entre ces deux textes français (5). Pour les versions citées jusqu'ici, nous établissons donc l'ordre suivant :

1° La *Karlamagnussaga;*

(1) *Gran Conquista de Ultramar*, édition Gayandos (Bibliotheca de autores espanoles).

(2) *Gran Conquista*, p. 43.

(3) *Gran Conquista*, p. 43, col. 1.

(4) *Ibid.* Le duel entre le chevalier au cygne et Renier, la mort des ôtages, p. 49, 50..., noms des personnages secondaires, p. 55; cf. HIPPEAU, p. 158, etc.

(5) *Romanische Forschungen*, t. V (GOLTHER, *Lohengrin*), p. 109 et suiv.

Digitized by Google

2° La suite d'*Elioxe*;
3° *Béatrice*, édition de Hippeau;
4° *Béatrice*, édition de Reiffenberg.

Les traductions anglaises et néerlandaises dérivant de ce dernier poème ne doivent pas retenir ici notre attention.

Arrivons aux versions allemandes. Elles sont au nombre de trois : le résumé introduit par Wolfram d'Eschenbach dans son *Parzifal*, le *Lohengrin* anonyme qui en dérive, et enfin le *Schwanritter* de Conrad de Wurtzbourg.

Occupons-nous d'abord du dernier ; c'est celui qui a le plus de rapports avec les textes français. En voici le résumé [1] :

Le duc de Saxe, profitant de la mort du duc de Brabant (Pravant), a dépouillé de leurs états la veuve et la fille de celui-ci. Entre-temps, l'empereur Charles se rend à Nimègue avec toute sa cour et fait savoir qu'il est prêt à écouter les doléances de ses sujets. Les deux femmes spoliées arrivent dans la ville impériale, tandis que le duc de Saxe, escorté de nombreux partisans, la rejoint auprès de Charles. Le plaid commence et pendant que la duchesse exprime ses plaintes, un spectacle étrange détourne vers le fleuve les regards de tous les assistants : un cygne tire, au moyen d'une chaîne d'argent, une barque où repose un chevalier, couché à côté de ses armes, toutes blanches. L'empereur et ses barons s'élancent vers le fleuve; le cygne amène l'embarcation à la rive, et, après les paroles de bienvenue que lui adresse Charles, l'inconnu renvoie le cygne qui disparaît avec la barque. Puis, tous rentrent au château ; l'étranger prend place parmi les guerriers et le plaid recommence. La duchesse n'a pour se défendre que les lettres laissées par son mari, Godefroid, lettre qui lui confirment l'héritage du duché. Mais son adversaire réclame l'observation de la loi salique et prétend, en qualité de frère du défunt, que les terres lui appartiennent de droit. On décide qu'un combat singulier tranchera la question. Mais nul n'ose s'offrir à lutter pour la

(1) Édité par W. GRIMM dans les *Altdeutsche Wälder*, 3, 49-96; cf. GRIMM, *Deutsche Sagen*, II, 312.

Digitized by Google

veuve, tant on redoute le puissant prince saxon. Alors, le Chevalier au cygne se lève et se déclare champion de la duchesse; il est vainqueur, le duc est tué et l'inconnu épouse la fille de celle qu'il a défendue et obtient ses domaines en fief. Mais il a ordonné à sa femme de toujours se garder de l'interroger sur son nom et son origine. Après un certain temps, la jeune duchesse tombe dans une profonde mélancolie qui inquiète son mari. Elle ne peut résister au désir qui la pousse et elle lui pose la question fatale. Le bonheur s'envole. L'heure du départ à sonné. L'inconnu bénit ses deux fils, dit adieu à sa femme et part pour toujours avec le cygne qui est venu le reprendre. Le poète termine en disant que des deux fils du chevalier sortirent les maisons de Clèves et de Gueldre.

Deux remarques s'imposent à première lecture : c'est l'absence de l'introduction commune à tous les poèmes français; c'est ensuite l'oubli complet de la famille de Bouillon. Il ne faudrait cependant pas en conclure à une indépendance absolue des textes romans. Cette œuvre occupe une place intermédiaire entre les deux versions publiées par Reiffenberg et par Hippeau (1). Conrad de Wurtzbourg a donné à son poème une conclusion plus originale. Au lieu d'une fille, la duchesse enfante deux fils qui deviendront les ancêtres de familles princières. Ici, la curiosité de la jeune femme, désireuse de connaître le nom et l'origine de son mystérieux époux, n'est plus excitée par les manœuvres du diable (2); elle est due à une cause plus naturelle, psychologique en quelque sorte : l'amertume qu'éprouve la mère en songeant à ses deux fils qui ne pourront jamais répondre aux questions qu'on leur posera au sujet de leur père. Conrad de Wurtzbourg a donc suivi un modèle français qui se place entre les deux textes résumés au premier chapitre. La substitution de Charles à Otton, substitution pour laquelle le poète allemand ne pouvait avoir aucune prédisposition, doit être évidemment attribuée à ce modèle qui laissait probablement de côté toutes les longues

(1) *Romanische Forschungen*, V, p. 109 et suiv.
(2) Voir HIPPEAU, v. 6641 et suiv.; REIFFENBERG, 2750.

Digitized by Google

et ennuyeuses péripéties du voyage de Nimègue à Bouillon. Nous remarquerons encore combien est plus développé le personnage de la fille de la duchesse dans l'œuvre allemande. Sa figure se détache beaucoup mieux sur l'ensemble, et le lecteur est ainsi préparé au rôle que la jeune héroïne est appelée à jouer dans la dernière partie de l'œuvre.

Conrad de Wurtzbourg est mort en 1280; son poème apparut donc avant cette date. Mais deux autres versions lui sont antérieures; si nous avons d'abord parlé de celle-ci, c'est que celles-là occupent, vis-à-vis des textes français (*Elioxe* et *Béatrice*), une place beaucoup plus éloignée.

Un court résumé de notre légende se rencontre à la fin du *Parzifal* de Wolfram d'Eschenbach. Cette œuvre a été écrite vers 1205. La légende est rattachée au cycle du Graal. En effet, Loherangrin, le Chevalier au cygne, est devenu le fils de Parzifal, envoyé sur l'ordre divin au secours de la princesse de Brabant, qui refusait tous les prétendants attirés par ses riches domaines, dans l'attente de l'époux que Dieu lui destinait. Le Chevalier arrive donc à Anvers, dans la barque tirée par le cygne et il s'unit à la duchesse, à condition qu'elle observe un silence absolu sur son origine. La princesse a promis vainement, et, la question fatale une fois posée, le charme est rompu, l'étranger doit partir. Le cygne reparaît. Mais, avant de quitter pour toujours le pays où Dieu l'avait envoyé, Loherangrin dévoile son origine et la mission qu'il doit remplir dans le monde. Il abandonne aux siens son épée, son cor et son anneau et se laisse emmener par le cygne vers Monsalvasch (1).

Remarquons que la liaison entre les deux légendes, celle du chevalier au cygne et celle du Graal, cette liaison qui donne au poème de Wolfram et au *Lohengrin* un caractère si nettement différent des œuvres françaises, se retrouve aussi dans la continuation du *Perceval* inachevé de Chrétien, continuation écrite vers 1220 par Gerbert (2).

Plusieurs détails sont particuliers à Wolfram. Au lieu de

(1) *Parzifal*, édition G. BÖTTICHER. Berlin, 1885.
(2) *Romanische Forschungen*, II (Lohengrin), *passim*.

Digitized by Google

deux femmes, la mère et la fille, nous ne sommes plus en présence que d'une seule femme, la duchesse de Brabant; plus d'accusation portée contre elle; plus de combat, devenu naturellement impossible, étant donnée la nouvelle affabulation du récit : l'attente de l'époux destiné par Dieu; ce changement semble bien avoir été introduit comme lien entre les deux légendes. Quant au nom du héros, si différent de celui qu'il porte dans les poèmes français, Elyas, ici Loherangrin — Conrad de Wurtzbourg ne lui donne aucune appellation propre et le désigne par cette périphrase : celui qui est conduit par le cygne —, on est d'accord pour admettre qu'il est dû à Wolfram. Le goût de celui-ci est bien connu pour les noms aux syllabes qui attirent l'attention et c'est le souvenir de la grande geste provinciale des Loherains qui a inspiré le poète allemand. Un des principaux acteurs de cette tragique épopée portait ce nom : Garins le Loherains, au cas régime, le loheraingarin, d'où loherengrin et loherangrin. Un poète français n'eût certes pas confondu le nom du chef des bandes lorraines avec celui du héros de la légende lotharingienne (1).

La version qui nous a été conservée par Wolfram nous amène au dernier poème allemand composé sur le même sujet C'est le poème de *Lohengrin*, écrit dans le dernier quart du XIIIe siècle. Il serait assez difficile de reconnaître entre lui et les poèmes français autant de relation qu'en offre l'étude comparée de *Béatrice* et du *Schwanritter* de Conrad. Nous avons ici une adaptation absolument allemande de la légende lotharingienne. Tout en conservant donc la donnée primitive qui sert de base à toutes ces légendes similaires, le *Lohengrin* se différencie d'elles par des traits de détail bien spéciaux. En voici le résumé :

Le duc de Brabant et de Limbourg, étant mort sans autre héritière qu'une jeune fille, Elsa, avait confié celle-ci à l'un de ses barons, Frédéric de Telramund. Celui-ci était un valeureux guerrier; mais l'ambition le poussa à trahir le serment de fidélité qu'il avait juré au duc défunt. Il voulut régner sur

(1) *Romanische Forschungen*, II (Lohengrin), *passim*

Digitized by Google

les états de celui-ci et prétendit qu'Elsa lui avait promis sa main. Repoussé par la jeune fille, Frédéric alla se plaindre à l'empereur Henri Ier l'Oiseleur, et celui-ci décida qu'un combat judiciaire trancherait le différend. Elsa, ne trouvant aucun champion, pria Dieu dans sa détresse. Aussitôt, on entendit sonner la cloche de Montsalvasch, annonçant que quelqu'un avait besoin d'un puissant secours, et Lohengrin, le fils de Parzifal, fut désigné pour cette mission. Il renvoya le cheval qu'il se préparait à monter et, voyant un cygne amener une barque au rivage, il reconnut dans ce fait un ordre divin et se laissa emmener par le cygne. Lohengrin n'avait pas pris de vivres avec lui. Au bout de cinq jours, le cygne plongea son bec dans l'eau, en retira un poisson, en mangea la moitié et donna l'autre moitié à Lohengrin. Pendant ce temps, Elsa avait convoqué à Anvers ses barons. Ce jour-là précisément, la barque mystérieuse, où Lohengrin reposait, couché sur son bouclier, apparut sur le fleuve. L'inconnu fut accueilli avec allégresse et, à peine eut-on enlevé le casque, le bouclier et l'épée de la nacelle, que le cygne disparut, entraînant celle-ci. Lohengrin apprit alors l'injustice soufferte par la jeune duchesse et accepta d'être son champion. Sur l'invitation d'Elsa, tous ses parents se réunirent autour d'elle. On se donna rendez-vous à Saarbruck et, de là, on se rendit à Mayence. L'empereur Henri vint y rejoindre la duchesse et ses partisans et, c'est là qu'eut lieu le combat. Frédéric fut vaincu et reconnut la fausseté de ses prétentions; Elsa épousa celui qui l'avait défendu, mais celui-ci lui fit jurer de ne jamais l'interroger sur son nom, ni sur son origine, sous peine d'une inévitable et éternelle séparation.

Ils vécurent heureux, assez longtemps, et Lohengrin rendit de grands services à l'empereur dans sa guerre contre les Huns. Un jour, dans un tournoi, il blessa le duc de Clèves, et la femme de celui-ci, jalouse de la gloire qui rejaillissait sur Elsa, émit des doutes sur l'origine noble du chevalier, qui n'avait pas voulu livrer son nom. La nuit suivante, Elsa manifesta sa tritesse, mais Lohengrin se tut; la même chose se reproduisit la seconde nuit; enfin, la troisième, Elsa ne put se contenir et lui posa la question fatale.

Digitized by Google

C'en était fait du rêve heureux. Au point du jour, Lohengrin révéla devant tous son origine divine; il fit venir ses deux enfants, les bénit, leur laissa son cor et son épée; à sa femme, il donna l'anneau qu'il tenait de sa mère. Le cygne était déjà au rivage. Lohengrin dit adieu à tous ceux qu'il aimait, monta dans la barque et disparut pour toujours. Sa veuve resta inconsolable et ses deux orphelins, Jean et Lohengrin, furent élevés auprès de l'empereur (1).

On voit comment s'est amplifié le vague résumé de Wolfram, dans l'œuvre qu'ont écrite deux poètes, l'un thuringien, l'autre bavarois. Ce poème, étant essentiellement allemand, nous ne ferons qu'indiquer les rapports assez rares qu'il peut avoir avec nos textes. Une première remarque, c'est sa parfaite dépendance de la version de Wolfram. Avec celui-ci, les auteurs anonymes ont tenté de rattacher le poème du *Chevalier au cygne* au cycle du Saint-Graal, et ils ont su tirer parti de cette union. C'est ainsi que la scène des adieux est plus solennelle que dans les autres versions. Car Lohengrin peut révéler son nom, sa famille, son lieu d'origine, sans pour cela nuire à l'intérêt mystérieux qui doit s'attacher à sa personne. En effet, qu'est-ce que Montsalvasch? Un pays de songe, né de l'imagination mystique du moyen âge, une contrée où jamais nul homme n'a pénétré, une région qui doit être bien voisine du domaine des morts. Les poètes allemands évitaient ainsi cette grande faute des trouvères français d'avoir obscurci la valeur mythologique de la légende en enlevant au Chevalier au cygne le mystère qui auréolait sa personne. Cette nouvelle origine de *Lohengrin* excluait naturellement la longue introduction des textes français : les Enfants cygnes n'avaient rien à faire dans cette conception de la légende et c'est par là que *Lohengrin*, la forme la plus récente et la plus complète du thème qui nous occupe, se rattache à la forme la plus ancienne et la plus rude, celle de la *Karlamagnussaga*.

La part des poètes allemands est grande, dans cette œuvre; la réunion de la légende à l'empereur Henri Ier doit leur être

(1) *Lohengrin*, édition J. GÖRRES. Heidelberg, 1813; voir aussi GRIMM, *Deutsche Sagen*, II, 306.

Digitized by Google

évidemment attribuée. Mais Frédéric de Telramund (Termonde) est un personnage créé sur le modèle du duc saxon Renier, les péripéties de leur duel sont les mêmes. D'autre part, comme dans l'œuvre de Conrad, Lohengrin laisse deux fils et nous avons déjà vu que cette différence est capitale entre les œuvres allemandes et romanes (1) (2).

En résumé, *Lohengrin* est le dernier et complet épanouissement de la vieille tradition lotharingienne. Dérivant directement du court résumé donné par Wolfram, ce poème est presque entièrement indépendant de ce qu'on pourrait appeler le cycle de Bouillon. La légende, en traversant le Rhin, a laissé tomber tout ce qui avait poussé d'adventice sur son

(1) Un détail caractéristique rapproche *Lohengrin* de l'œuvre éditée par Hippeau. Il s'agit de cet épisode du voyage où le cygne nourrit au moyen d'un poisson le chevalier qu'il emmène avec lui (*Lohengrin*, édition GÖRRES, strophe 66). On peut lui comparer ce détail (HIPPEAU, v. 2,886-2,888), où le cygne retire de l'eau une racine qui, placée sur les blessures d'Élyas, les guérit soudain.

(2) Rappelons, comme souvenir, la continuation qu'un poète postérieur a cru devoir ajouter aux aventures de Lohengrin. Il obéissait à cet instinct du moyen âge qui faisait allonger outre mesure les œuvres les plus diverses, souvent sans souci de l'unité ou de la logique. C'est le *Titurel* (voir GRIMM, *Deutsche Sagen*, II, 310), qui nous a laissé cette suite de Lohengrin. A son départ du Brabant, le Chevalier arrive à Lyzaborie (Luxembourg) où il épouse Belaye (belle Aye), défendant toujours qu'elle l'interroge sur son origine. Belaye éprouve pour Lohengrin une passion telle que la moindre absence de celui-ci la rend malade de chagrin. Pendant une partie de chasse à laquelle assiste le Chevalier, une femme de chambre conseille à Belaye de couper un morceau de la chair de Lohengrin pendant son sommeil, lui assurant qu'elle l'attachera ainsi fidèlement à elle. Mais Belaye repousse avec énergie la proposition de sa suivante qui s'empresse d'aller accuser Lohengrin auprès des parents de sa femme, déjà mal disposés à son égard. Elle leur donne le même conseil, comme étant le seul remède à la douloureuse situation d'esprit de Belaye. Pendant le sommeil de Lohengrin, ils s'approchent avec leurs glaives. Mais le héros, averti par un songe, s'éveille, s'arme, se défend, met en fuite ses adversaires. Malheureusement il est blessé mortellement et Belaye ne lui survit pas; ils sont enterrés tous les deux dans un cloître. Le pays de Lyzaborie reçut, à la suite de ces événements, le nom de Lotharingie.

Ce récit offre le même défaut que le poème édité par Reiffenberg dont le dénouement peut être rapproché de celui-ci (la mort et la sépulture dans le cloître); il ne reste presque plus rien de l'ancienne légende que le nom du héros et la défense de le connaître, qui s'explique difficilement ici.

Digitized by Google

tronc primitif, et l'imagination germanique l'a restituée avec toute la mystérieuse poésie qui émanait de la personne du Chevalier au cygne.

On ne peut donc guère rapprocher ces deux derniers poèmes (*Parzifal* et *Lohengrin*) des précédents; ils semblent plutôt devoir être rangés dans une catégorie spéciale qui servirait en quelque sorte de trait d'union entre le groupe des légendes du Chevalier au cygne et le cycle fécond du Saint-Graal.

(*A suivre.*) FERNAND BLONDEAUX.

Digitized by Google

BISMARCK ET LES FEMMES

L'expérience est facile à faire de vérifier combien à propos de tout événement, dans la vie et les agissements de tout homme, si grand ou si infime qu'il soit, la femme a exercé son influence. Celle-ci sera directe ou sournoise, elle sera cachée ou sans détour : peu importe, on peut la surprendre. Au début du monde, Ève a eu raison du premier homme. Est-il étonnant, par suite, de retrouver partout la puissance d'Ève ? Bien avant que la sagesse des nations ait adopté l'axiome : « Cherchez la femme », un homme d'État anglais a dit : « Dans toutes les affaires d'État il y a une femme; vous ne la trouverez peut-être pas toujours du premier coup, mais cherchez bien, vous finirez par la découvrir. » Et quand Napoléon envoya l'abbé de Pradt, archevêque de Malines, en ambassade à Varsovie, il eut soin de mettre de sa propre main au bas de sa lettre au nouvel ambassadeur : « Surtout, soignez les femmes !... »

Dalila mettant Samson par le sortilège de sa beauté à la merci farouche du grand-prêtre d'Israël ; — Judith maîtresse d'Holopherne; — Othon qui consent à devenir l'instrument qu'un peu d'or ou d'honneurs rend docile dans le but de satisfaire l'ambition de Poppée aspirant au diadème d'impératrice; — Henry VIII sacrifiant la reine pour épouser Anne Boleyn; — Mirabeau, le tribun qui s'oublie dans les bras blancs et sous les baisers de Mlle de Ruffey, marquise de Monnier; — c'est là de l'histoire. Où devrais-je m'arrêter si j'ajoutais la

Digitized by Google

Légende? Que de variations à broder sur ce thème éternel : *Amour ! Amour ! tu perdis Troie...*

Mais en foule s'offrent de modernes exemples. Ils nous suffiront. On les a présents à l'esprit. On en sait les détails, les intrigues qui les dramatisent. Je n'y insisterai point. J'accorderai le seul souvenir d'une mention à ces liaisons galantes, à ces aventures romanesques, à ces volte-face obtenues par l'artifice d'une belle, qui signalent les actions — hélas ! souvent les erreurs, même les lâchetés et les chutes — d'un Gortshakow, d'un Skobeleff, d'un Gambetta, d'un Boulanger... Je pourrais toucher à des sujets plus brûlants d'actualité encore. Il y a de la femme derrière toutes les grandeurs comme sous tous les désastres.

***

Mais un homme, et des plus considérables, et des plus glorieux, un de ceux dont le nom sera transmis à la postérité par les mille voix de la Renommée, s'est trouvé, que tous les hommages, toutes les influences, les compromissions, les tentatives, les ruses, les supplications, les flatteries, les calculs féminins ont tenu en une complète indifférence. Je veux parler du prince Otto von Bismarck. Et son indifférence sut aller, certains jours, jusqu'au dédain.

Il n'était galant qu'à ses heures — et pareilles heures furent bien rares. S'il s'agissait d'Autrichiennes, à peine avait-il le scrupule d'être poli. A ce propos, M. Giacometti, dans la seconde partie de son étude sur l'*Unité italienne*, lorsqu'il parle de l'entrée en scène du nouveau ministre à Saint-Pétersbourg, raconte que, grand chasseur, M. de Bismarck-Schönhausen affectait un profond dédain pour le monde. Il s'y montrait peu et se retirait vite. Un soir pourtant il s'était attardé jusqu'à une heure insolite pour lui à une soirée musicale de la comtesse de Thun-Hohenstein, ambassadrice d'Autriche. Le célèbre chanteur comique Levassor formait le clou du concert. La comtesse, flattée de voir le diplomate prussien se plaire autant chez elle et, dans son amour-propre féminin,

Digitized by Google

s'en attribuant le mérite, s'empressait de lui en adresser un aimable remercîment.

« Il n'y a pas de quoi, fit-il brusquement, j'adore Levassor. »

Et je crois que l'on peut très souvent, au cours de la vie du prince de Bismarck, retrouver de tels accès de misogynie. On peut presque toujours le retrouver hostile ou indifférent aux femmes. Il n'y a d'exception que pour sa mère, son épouse, sa sœur.

Peut-être sont-ce là d'ataviques ferments de race. Il me paraît bon de les rechercher.

Bismarck réunit en soi le cœur de son père et la raison de sa mère. En celle-ci vibrait l'âme grande, orgueilleuse, énergique d'une famille de savants brandebourgeois, les Menken, dont une fierté intransigeante fut toujours le trait dominant. Cette fierté s'est bien transmise chez Otto. Il en est de même de certaines particularités de l'âme et des goûts maternels. D'autres, par contre, n'ont eu sur lui aucune prise.

Mme de Bismarck aimait à réunir autour d'elle, en été, à Schönhausen, une société aimable, joyeuse et de toute distinction. En hiver, à Berlin, son salon était un rendez-vous d'élégance et d'esprit. Cependant, son fils semble avoir adopté des goûts modestes. Il afficha pendant toute sa vie le mépris du faste et du bruit mondains.

D'autre part, il hérita des sentiments de sa mère à l'égard des Françaises. Mme de Bismarck nourrissait dans son cœur une véritable haine envers les femmes de France. Celle-ci data du jour où, après Iéna et Auerstädt, elle accueillit chez elle la reine Louise fugitive, où elle assista aux dévastations, au triomphe un peu sauvage des armées impériales. Il n'est pas douteux qu'à partir de ce moment elle inculqua — fût-ce inconsciemment — à son fils la haine de l'ennemi qui couvrait alors la Prusse de misère et de ruines.

C'est de sa mère encore que Bismarck a tenu son amour de la campagne, son goût des plaisirs rustiques et des travaux du jardin.

Parmi les causes de l'attitude du prince de Bismarck, il en est une qui dérive évidemment de là, et on peut dire que les

Digitized by Google

femmes qu'il rencontra lui parurent trop inférieures pour qu'il daignât s'intéresser ou s'attacher à elles. Il fut accoutumé, en effet, durant sa jeunesse, à vivre auprès d'une femme tellement supérieure, à aimer et à admirer à un tel point les dons de celle qui fut sa mère, que les autres ont dû le désillusionner, lui qui prisait bien plus les dons de l'intelligence et du cœur que les privilèges de la beauté et le charme de la coquetterie.

Mieux que son père qui n'était qu'un vaillant soldat de fortune sans trop d'érudition ni de malice, elle sut notamment deviner d'un coup d'œil perspicace quelle devrait être l'orientation à donner aux destinées du jeune homme. Alors que le capitaine, son père, le lançait dans la magistrature où il eut, dès ses débuts, maille à partir avec ses chefs hiérarchiques, sa mère le devinait appelé aux complications savantes de la carrière diplomatique et lui faisait étudier les sciences politiques à l'université de Gœttingue.

Il faut ajouter encore à cette influence d'une mère celle de la pratique sévère de ce rigide protestantisme qui a peu à peu perdu le caractère d'une religion, comme on l'a dit, pour devenir une morale étroite, mais robuste et virile.

Bismarck n'attendit guère pour révéler les particularités de ses sentiments anti-féministes. Il s'accusa, dès sa jeunesse, franchement indifférent. Voyons-le, par exemple, à Gœttingue, en 1832, lorsqu'il avait 17 ans et quittait les bancs du gymnase de Berlin, pour entamer des études plus sérieuses.

Pour comprendre le genre de vie qu'il mena dans cette petite ville universitaire, il faut se souvenir que la condition sociale qui est faite aux étudiants en Allemagne, surtout à ceux d'entre eux qui sont riches et appartiennent à des familles de distinction, est sensiblement différente de celle que nous connaissons chez nous. L'étudiant allemand, quand il est ceint du ruban qui lui tient lieu d'écharpe et quand il a sur la tête sa casquette, est, à l'égal de l'officier, considéré comme un être d'une essence spéciale et supérieure. Tel est surtout le cas de l'étudiant affilié à l'une de ces sociétés aux insignes et aux couleurs spéciaux, considérées en quelque sorte comme des personnalités morales, représentant une puissance vis-à-vis de

Digitized by Google

l'Université elle-même. L'étudiant membre d'un Corps, selon leur expression, n'est pas loin de se tenir pour éminemment supérieur non seulement au troupeau bourgeois, mais même à ses professeurs.

Quant à ce troupeau bourgeois, son respect pour le *Corps-student* n'a d'égal que le mépris que celui-ci lui témoigne.

Le professeur, de son côté, sans descendre du piédestal que ne quittent jamais totalement les savants allemands, est volontiers enclin à montrer une grande indulgence à l'égard de l'étudiant privilégié, membre du *Corps* le plus aristocratique. Cet étudiant lui fait un honneur en suivant son cours, ou plutôt en s'y faisant inscrire. Un *Corpsstudent* qui se respecte, en effet, et qui respecte son *Corps*, se soucie peu d'aller se morfondre dans des amphithéâtres, afin d'écouter les leçons d'un professeur pour lequel, en dépit de sa science, il a toujours quelque dédain.

Les occupations favorites d'un *Corpsstudent* sont, outre les promenades et les chevauchées en été, les courses en traîneau et le patinage en hiver, la *Kneipe* et la *Mensur*.

La *Kneipe*, c'est la beuverie. Non cette beuverie vulgaire de l'homme qui boit parce qu'il a soif ou qu'il s'imagine avoir soif, mais la beuverie systématique et raisonnée de gens qui boivent pour boire, parce que boire est une occupation noble; des gens qui s'acquittent de cette fonction selon des rites compliqués et bizarres contenus dans un véritable code que nul n'oserait enfreindre sans s'exposer à des sanctions immédiates. Il va sans dire que l'étudiant, quand il sort d'une *Kneipe* où il a bu peut-être plus de dix litres de bière se trouve dans un état d'esprit peu fait pour le recommander à la sympathie des bourgeois paisibles ou à la tranquillité des filles qui se trouvent d'aventure sur son passage.

Quant à la *Mensur*, c'est le duel des étudiants. Non pas ce duel qui consiste à exposer sa vie pour venger une insulte ou se disputer les faveurs d'une belle, mais une espèce d'exercice bizarre, dont le but est l'effusion du sang sans qu'il y ait danger pour la vie des combattants. Qu'on se figure deux adversaires qui sont soigneusement protégés, voire capitonnés,

Digitized by Google

sur toutes les parties de leur corps où une blessure pourrait être mortelle; dont les joues, le menton, le nez et le front seuls sont exposés et qui, ayant à la main une longue lame, la rapière, qu'ils manient d'ordinaire horizontalement, essaient de se larder l'un l'autre les parties du visage non protégées. Voilà ce qu'est la *Mensur*, ce duel d'étudiants d'où l'on sort balafré horriblement, sans qu'on y ait jamais exposé sérieusement sa vie. Ce sont ces occupations, ou plutôt ces sports, dont un étranger n'arrive pas à comprendre la raison d'être; ce sont les longues flâneries, les bruyantes séances nocturnes, les heures de paresse, passées à fumer de longues pipes de porcelaine; ce sont les amours brutales, vulgaires souvent, qui remplissent l'existence d'un étudiant allemand quand il n'est pas au cours, ce qui, je le répète, est assez normalement le cas d'un *Corpsstudent*.

Otto de Bismarck fut, sur certains points, le *Corpsstudent* par excellence. Il le fut sur tous même, si l'on excepte celui des amours. Le fait est aussi étrange que nécessaire à noter. Le travail, pendant tout son séjour à Gœttingue, fut le dernier de ses soucis. Il appartenait à un des *Corps* les plus aristocratiques de l'université : la *Hannovera*, les Hanovriens rouges, ainsi dénommés à cause de la couleur de leur casquette. Cette association est, aujourd'hui encore, une des plus honorées de Gœttingue. Elle se vante toujours d'avoir compté parmi ses membres le futur chancelier allemand.

Les contemporains du jeune Bismarck à la *Hannovera* étaient fiers de lui, non seulement parce que, plus qu'eux tous, il faisait honneur à la *Kneipe* et à la *Mensur*, mais parce que sa morgue et son arrogance, à l'égard tant des bourgeois que du corps enseignant et des autorités de l'université, n'avaient pas d'égales.

A cette époque, le juge universitaire était compétent pour presque toutes les fautes mises à la charge d'un étudiant. Il était donc urgent de se faire respecter de lui. Or, Otto de Bismarck s'y entendait à merveille, comme le prouve l'anecdote suivante rapportée par M. Alcide Ebray.

Une nuit que le jeune Bismarck menait, en une taverne,

Digitized by Google

grande fête en compagnie de quelques camarades, une bouteille s'échappa des mains d'un convive et, traversant un carreau de la fenêtre, vint tomber aux pieds d'un veilleur de nuit. L'agent fit aussitôt irruption dans la taverne et prit les noms des personnes présentes. Le lendemain, Otto de Bismarck reçut à la première heure un acte commençant par ces mots : « *Dominus de Bismarck citatus est...* » Le délinquant recevait l'ordre de comparaître immédiatement devant le juge de l'université. Il sauta à bas du lit et, sans prendre la peine de s'habiller convenablement, passa une robe de chambre, chaussa ses bottes à revers, alluma sa pipe, siffla son chien et courut en cet équipage se présenter chez le juge universitaire qui le mandait à une heure si matinale.

« Que voulez-vous, fit le juge du plus loin qu'il aperçut l'étudiant et son énorme chien ?

— Ce que je veux ? Mais rien... absolument rien..., monsieur le juge. C'est vous qui tenez à me parler, paraît-il. Tenez, lisez ce papier...

— Ah ! fit le juge en reconnaissant la citation, c'est vous M. de Bismarck ? C'est bien... Je vous inflige tout d'abord une amende de 5 thalers pour avoir introduit votre chien dans cette place. Vous savez que c'est défendu. Et maintenant, expliquez-moi comment vous avez pu lancer une bouteille dans la rue, cette nuit, au risque d'assommer les passants ?

— Comment j'ai pu faire cela ? Mais c'est bien simple. Tenez, monsieur le juge, je suppose que votre encrier soit une bouteille de bière. Je la prends comme ceci, je la brandis et...

— Malheureux ! intervint le juge pris de terreur en voyant la mimique de son interlocuteur qui menaçait vraiment de lancer l'encrier à la tête de son adversaire, malheureux, arrêtez ! Votre explication me suffit... J'ai compris. »

Là-dessus, M. de Bismarck siffla son chien et se retira. Ces allures cavalières n'empêchèrent pas cependant que le jeune homme ne fît, à plusieurs reprises, quelques séjours bien involontaires dans le cachot de l'université.

* * *

Digitized by Google

Il peut sembler que tous ces détails donnés longuement sur la vie et les habitudes d'étudiant d'Otto de Bismarck m'écartent de mon sujet. Cependant n'y avait-il pas intérêt à montrer comment, dès son entrée dans le monde, dès son début d'indépendance, le futur héros s'est tenu, malgré tout ce qui pouvait l'y convier et l'y entraîner, loin des plaisirs que ses compagnons d'université ne se faisaient pas faute de rechercher ardemment. J'ai tenu à bien montrer Bismarck le plus assidu, le plus renommé pour la *Kneipe*, pour la *Mensur*, pour l'indifférence au travail régulier, pour l'insolence vis-à-vis des bourgeois et des maîtres, mais malgré cela étranger aux turbulences, aux gaîtés des amours faciles ou aux sentimentalités des amours volages d'adolescents.

Ce qu'il pratique, dans cette ville où il eut vingt-huit duels en trois semaines, c'est l'art de parer les coups de rapière et de riposter, celui de culotter savamment des pipes en avalant des litres de bière brune. Ce qu'il y apprend, c'est l'adresse à jouer des tours pendables. Mais il n'est pas attiré par les Gretchen de « Bierhaus », par les filles de la *Couronne d'or*, une taverne où s'ébauchaient la plupart des idylles. Il n'est le héros d'aucune escapade galante avec les jeunes bourgeoises ou les dames de Gœttingue. On ne retrouve aucune correspondance amoureuse. Il n'est pas de femme qui puisse s'enorgueillir d'avoir dégelé sa froideur.

Aussi, arrivé à l'âge mûr, parvenu au faîte des honneurs et de la gloire, Bismarck a-t-il pu dépouiller complètement ses allures exaltées d'étudiant bretteur, ses extravagances de jeune étourdi. Mais ce qu'il n'a jamais eu à faire disparaître, à oublier ou faire oublier, c'est le souvenir, l'habitude, l'envie ou le regret des femmes. Il eut uniquement à se borner à rester lui-même. C'est là une des dominantes les plus caractéristiques de sa personnalité.

***

Du reste, dans le cours de son existence, en toutes occasions, Otto de Bismarck se montra trop égoïste et trop

Digitized by Google

prudent pour que l'on doive s'étonner de le trouver si étranger aux choses du cœur, — autant qu'à celles de la galanterie, ce qui est deux, je crois.

Ce n'est certes pas de l'égoïsme que réclame l'amour. Il y faut au contraire un dévouement, un abandon, une solidarité tellement complets et souverains que la moindre restriction d'égoïsme entache et met en danger le sentiment qui aurait pu se croire le plus vivace et le plus parfaitement délicieux. Si peut-être on peut aller jusqu'à admettre une tentative d'égoïsme, une emprise quelconque du *moi* de l'un sur la personnalité, les désirs ou les espoirs de l'autre, c'est au seul profit de la femme qu'ils sont admissibles. En amour, l'homme doit toujours être le plus humble serviteur et s'il se hasarde un jour à dire : je veux ! ce ne pourra jamais être que pour ajouter tout aussitôt : je veux... ce que tu veux !

Otto de Bismarck, s'il ne disait pas toujours : je veux, savait amener tout le monde à lui dire : je veux tout ce que vous voulez ! C'est bien plus fort. Mais c'est bien néfaste au point de vue galant. N'était-il pas le plus invétéré des égoïstes, celui qui a écrit cette phrase : « L'ambition est la plus coûteuse des passions; heureusement ce sont les autres qui en font les frais. »

***

Bismarck était prudent aussi, ai-je dit. Oui, de cette prudence diplomatique qui est une sage circonspection réfléchie et maligne, estimant nécessaire l'art subtil des préparations. Ce n'est pas avec de telles armes que se livre la bataille fringante d'amour toute d'audace, de précipitation, de folie, qui ne discute ni ne tergiverse.

Le prince de Bismarck descendait d'une de ces races antiques de hobereaux turbulents et pauvres. Ayant dû, par le malheur des temps et à cause du développement d'une bourgeoisie industrieuse, forte et calme, abdiquer leur existence de libres rapines, ils se réfugièrent avec une prudente et patiente soumission dans les services de l'État, accaparèrent bientôt les hautes fonctions de l'armée. Élevé à cette école

Digitized by Google

d'opportunisme et d'ambition toujours en éveil sous les dehors d'une sage obéissance, il estimait, avec une intelligence d'ailleurs précise et forte, les préparations conciliantes, les diplomatiques détours indispensables au succès de ses entreprises politiques et ce principe guidait aussi tous les autres soucis de vie, de quelque ordre fussent-ils.

Celui-là qui, préparant Sadowa, puis Sedan, jugea que le Danemarck pouvait lui servir de champ d'expérience en attendant les jours décisifs et que le petit royaume du Nord était bien l'adversaire rêvé pour une sorte de « grandes manœuvres sanglantes » de l'armée prussienne et un jaugeage de la valeur des régiments autrichiens — les ennemis de demain —; celui-là ne devait, ne pouvait pas s'arrêter aux bagatelles de la porte, aux menues frivolités dont affectionnent d'être entourées les coquettes.

***

Outre la sagesse circonspecte qu'il eût à mettre en œuvre au cours de son contact avec les hommes, qu'il put affiner à l'extrême, le prince acquit un scepticisme, une confiance en soi seul et en les siens qui devaient influencer tous ses jugements. Le rendant plus fort et rusé que ceux auxquels il s'attaquait, le faisant triompher dans toutes ses entreprises, amenant la soumission de tout ce qui lui faisait échec, cette supériorité devait le conduire à un orgueil, à un dédain des autres qu'il ne s'est pas fait faute de montrer en toute occasion, d'afficher dans ses paroles et ses écrits.

Un des objets les plus constants de ce dédain était la femme. Peut-être entrevoyait-il trop aisées les victoires qu'il pouvait escompter dans les escarmouches amoureuses? Un lutteur de la taille d'Otto de Bismarck ne pouvait, sans humilier son amour-propre, estimer un ennemi qu'il sentait tout prêt à se livrer à merci et sans combat.

On sait en quelle affection il tenait les Français. Aussi rien d'étonnant à lui voir écrire: « Les Français sont naturellement plus courageux que robustes, et quand on peut résister à leur

Digitized by Google

première violence, ils perdent incontinent courage *et deviennent comme des femmes.* » Mais en mésestimant à la fois la valeur et la vigueur d'un peuple, il méprise un sexe tout entier, par humiliante comparaison.

L'élément féminin, l'influence de la femme sont absents de tous les événements de la carrière du chancelier. Ce qu'il n'utilisa pas comme une ressource pouvait moins encore lui être une nécessité. Il l'explique en disant : « Chez moi, le besoin de la politique a englouti tous les autres. »

***

Est-ce à dire qu'il fut mauvais époux, père indifférent? Loin de moi cette pensée. Au contraire, ce géant avait pour les siens une tendresse et des sollicitudes vraiment touchantes. Ce héros affectionnait la vie familiale, le calme de son intérieur.

Je pourrais donner cent preuves de son goût de la paix domestique, citer cent exemples de ses préoccupations d'affectueuse douceur et de tranquillité au milieu des orages de son existence.

Ainsi, Bismarck possédait plusieurs domaines héréditaires, résidences dignes de grands seigneurs : Schönhausen, Varzin, Kneiphof et son véritable palais de la Wilhelmstrasse, à Berlin. Eh bien, plus que toutes, c'était sa propriété de Friedrichsruhe, dans le Lauenbourg, non loin de Hambourg, qu'il affectionnait. C'était Guillaume Ier qui lui avait offert ce cadeau après 1870. Friedrichsruhe avait été payé quatre millions, prélevés sur l'indemnité de guerre fournie par la France. On a expliqué la prédilection de Bismarck en disant que ce domaine empruntait à ses yeux, au fait d'être une récompense nationale, une valeur et un prestige inestimables. Je crois plutôt que son propriétaire se mit à le préférer à tout autre du jour où la princesse sa femme en fit son séjour habituel, celui qu'elle choisissait et qui la retenait, elle et ses enfants, avec le plus de charme. En effet, Friedrichsruhe n'est qu'une terre en pleine campagne que des collines menues, les forêts du Sachsenwald, mouvementent et démonotonisent à peine. La maison

Digitized by Google

d'habitation est d'une rustique simplicité, aussi rudimentaire à l'intérieur qu'au dehors. Mais si ce *home* par soi-même est modeste, il s'embellit par la présence de l'épouse et des enfants du maître; si le parc immense est sans faste, il s'égaie et s'anime.

***

Bismarck rencontra, en 1844, au mariage de l'un de ses amis d'enfance, une jeune fille dont l'apparence noble et sympathique l'attira particulièrement. C'était Jeanne von Puttkamer, qu'il épousa trois ans plus tard. Dans toutes les circonstances de la vie celle-ci devint dès lors pour lui la compagne la plus fidèle, la plus heureuse. On s'imagine sans peine, en conséquence, combien la vie de tranquillité intérieure qu'elle sut procurer à son mari, en le reposant des luttes de la politique, devait lui rendre chère et précieuse celle qui en était la douce magicienne.

Aussi ne nous étonnerons-nous pas de voir le prince de Bismarck illuminer son existence enfiévrée des radieuses clartés du plus beau des amours domestiques. Dans ses lettres, lorsqu'il est loin de sa femme, ce qui lui arrive souvent et le rend parfois triste, il l'appelle « mon cœur », « mon cœur bien aimé ». Il lui envoie des fleurs de tous les points de l'Europe où il passe.

Je tiens à citer ici quelques passages de ses lettres. Ils nous révèlent un chancelier de fer à la tendresse, à la câlinerie duquel une physionomie traditionnelle ne nous a pas accoutumés.

En 1862 il est à Biarritz auprès de l'empereur Napoléon. Au milieu de tous ses tracas il trouve le temps et l'émotion d'écrire ceci : « J'éprouve des scrupules à voir tant de belles choses sans toi. Si l'on pouvait t'amener ici à travers les airs, je retournerais avec toi à Saint-Sébastien. »

Toujours et sans cesse sa pensée est auprès d'elle. De Varsovie, cette autre lettre :

« Demain soir nous partirons pour Breslau. Dieu aidant, je serai d'aujourd'hui en huit à Reinfeld, et je vous y trouverai,

Digitized by Google

toi et la petite bande, bien portants et prêts à vous mettre en route. J'attends avec impatience le moment où nous nous mettrons pour la première fois à table pour prendre le thé dans notre quartier d'hiver, sans nous soucier des glaces plus ou moins prises de la Russie. »

Après Sadowa, dans l'ivresse du triomphe et le tumulte d'un lendemain de victoire, voici ce qu'il envoie à sa femme. Ce n'est pas un hymne à la gloire des armées prussiennes, à leur succès; c'est le ressouvenir attendri du voyage de noces :

« Te souviens-tu encore, mon cœur, quand, il y a dix-neuf ans, nous passâmes ici en chemin de fer dans notre voyage de Prague à Vienne? Aucun miroir magique ne nous montrait l'avenir. »

Enfin, je veux reproduire encore la lettre admirable qu'il date de Vendresse, au lendemain de la bataille de Sedan. Cette lettre est la seule de Bismarck à sa femme que l'on connaisse pendant toute la guerre franco-allemande (1). Encore n'arriva-t-elle jamais à son adresse. Elle fut prise avec tout un courrier par des francs-tireurs et publiée dans un journal français :

« Vendresse, 3 septembre 1870.

« Mon cher cœur!

« Avant-hier avant le jour, je quittai mon quartier d'ici; j'y reviens aujourd'hui et, dans l'intervalle, j'ai assisté, le 1er, à la grande bataille de Sedan, où nous avons fait environ 30,000 prisonniers, rejetant le reste de l'armée française, que nous poursuivions depuis Bar-le-Duc, dans la forteresse d'où il n'est sorti que pour se rendre à nous avec l'empereur. Hier matin à 5 heures, après avoir discuté jusqu'à 1 heure du

(1) Cet article était écrit lorsque parut, il y a quelques jours, un volume du plus grand intérêt. C'est la traduction des *Lettres de Bismarck à sa femme pendant la guerre de* 1870. Près de quatre-vingts de ces lettres ont été récemment retrouvées. Leur publication constitue une source précieuse de documentation historique. P. A.

Digitized by Google

matin les conditions de la capitulation à conclure avec Molkte et les généraux français, je fus réveillé par le général Reille, que je connais et qui me dit que Napoléon désirait me parler. Je partis sans m'être débarbouillé et sans avoir déjeuné et me dirigeai vers Sedan ; je trouvai l'empereur en voiture découverte avec trois aides-de-camp, trois autres accompagnant la voiture, à cheval, sur la route départementale venant de la ville. Je descendis de cheval, le saluai aussi courtoisement qu'aux Tuileries et lui demandai ses ordres. Il désirait voir le roi ; je lui dis, ce qui était vrai, que Sa Majesté avait son quartier à trois milles de là, à l'endroit d'où j'écris maintenant. Sur sa demande où il devait se rendre, je lui offris, ne connaissant pas le pays, mon quartier de Donchéry, un petit endroit tout près de Sedan ; il accepta et, accompagné de six Français, de moi et de Carl, qui était venu me rejoindre, il prit de notre côté par une route solitaire. Devant l'endroit, il parut inquiet, à cause d'un rassemblement paisible, et il me demanda s'il pouvait descendre dans une maison de paysans sur la route ; je la fis visiter par Carl qui vint me dire qu'elle était misérable et sale. « N'importe ! » dit Napoléon, et je descendis avec lui un sentier étroit et difficile. Nous restâmes là, assis une heure, dans une pièce de dix pieds carrés, avec une table de sapin et deux chaises de paille ; les autres étaient dehors. Contraste singulier avec notre dernière entrevue, en 1867, aux Tuileries ! Notre conversation fut pénible, car je ne voulais pas toucher à des choses qui eussent douloureusement affecté celui que la puissante main de Dieu venait d'abattre. J'avais, par Carl, fait venir des officiers de la ville et prié Molkte de venir. Nous envoyâmes ensuite un des premiers en reconnaissance et nous découvrîmes à un demi-mille de là, au Fresnoy, un petit château avec parc. Je l'accompagnai avec une escorte du régiment des cuirassiers de la garde, arrivée dans l'intervalle et là nous conclûmes avec le général en chef français Wimpfen une capitulation aux termes de laquelle 40,000 à 60,000 Français, je ne sais pas encore exactement le chiffre, se constituaient prisonniers. Les journées d'hier et d'avant-hier ont coûté à la France 100,000 hommes et un empereur. Ce matin, ce dernier

Digitized by Google

est parti pour Wilhelmshöhe, près Cassel, avec toute sa maison, ses chevaux et ses voitures.

« C'est un événement historique capital, une victoire dont nous devons avec humilité remercier Dieu, et qui décide de la guerre, dussions-nous avoir à la continuer contre la France sans empereur.

« Il faut que je m'arrête. J'ai appris avec grande joie, par tes lettres et celles de Maria, l'arrivée de Herbert auprès de vous. J'ai causé hier avec Bill, comme je l'ai déjà télégraphié, et je l'ai embrassé à cheval devant Sa Majesté. Il se porte bien et est très content.

« Adieu, mon cœur! Embrasse les enfants. »

A toi,
BISMARCK.

Après le résumé d'une journée effarante, au lieu d'épiloguer sur ses résultats, sur le succès formidable comme aussi sur l'habileté du traité conclu d'après ses vues, — rien : Bismarck termine un strict compte rendu par une pensée d'humilité vers Dieu, par des sentiments d'amour pour les siens. Il est certain qu'en écrivant cette lettre, son auteur avait l'esprit et le cœur plus hantés de tendresse que de fierté.

De son côté d'ailleurs, la princesse de Bismarck eut toujours pour son époux l'admiration, la sollicitude et l'amour les plus vifs. Si elle ne s'immisça jamais directement dans sa vie politique, elle en suivit sans cesse les étapes avec plus que de l'intérêt et mieux que de l'encouragement.

***

On ne peut toutefois traiter ce côté de la vie de Bismarck que superficiellement. Il a laissé peu d'écrits dans lesquels il est possible de découvrir le reflet de son âme intime, de trouver l'expression de ses sentiments envers les siens, envers les femmes, qu'elles soient de sa famille, ou de son entourage, ou simplement étrangères.

Quelques ouvrages ont été publiés dans lesquels on peut

Digitized by Google

glaner des anecdotes, des écrits grâce auxquels il est aisé de se créer un jugement. Tels le *Bismarck intime* de M. Jules Hoche, les *Souvenirs* de Mauritz Busch, qui fut secrétaire du prince, ceux de M. Kohut, une série de correspondances recueillies par M. Antonin Proust.

Grâce à eux, il me fut permis de trouver les preuves de ses grandes vertus domestiques. Ils nous montreront de même en quelle affection il tenait sa sœur Malvina. Une autre sœur, plus jeune, était morte toute enfant.

* * *

Avec Malvina, Bismarck est un autre homme. Son humeur s'égaie; il trouve une façon gracieuse de causer, presque gamine. Si dans ses lettres il appelle sa femme « mon cœur bien aimé », il appelle sa sœur « ma bien chère Maldevine », « ma toute chère petite », « ma très chère Kreusa », « ma chère Arnimine », une foule enfin de diminutifs d'autres surnoms charmants.

Un billet comme celui-ci, d'*humour* jovial et spirituel, semble-t-il avoir été écrit par le diplomate retors, l'ennemi implacable de ceux qui font obstacle à ses ambitions patriotiques, par l'instigateur des sanglants carnages d'un demi-siècle?

« Après ton départ, dit-il, j'ai trouvé la maison bien solitaire. Je me suis assis auprès du poêle, et, tout en fumant ma pipe, je me suis mis à réfléchir sur ce qu'il y a d'égoïste et de peu naturel pour des filles qui ont des frères et, qui plus est, des frères encore garçons, de se marier sans avoir égard à rien et d'agir comme si elles n'étaient au monde que pour suivre leurs fantasques inclinations. C'est là, certes, un égoïsme auquel, heureusement, ni mon sexe ni moi ne sommes accessibles.

« Après avoir compris l'inutilité de ces réflexions, je quittai ma chaise couverte de cuir vert, sur laquelle toi, Miss et Oscar aviez l'habitude de causer et de vous baisotter et allai me jeter tête perdue dans l'arène des élections. »

C'est la gaîté que respire toute la correspondance avec sa sœur. En avril 1845, il lui écrit :

« C'est avec la plus grande peine que je résiste au désir que

Digitized by Google

j'aurais de remplir ma lettre de lamentations touchant l'administration de mes terres, les gelées de nuit, le bétail malade, le colza de mauvaise apparence, les agneaux morts, les brebis affamées, la disette de paille, de fourrage, de pommes de terre, d'engrais et d'argent. Ajoute à cela que Jean siffle là dehors aussi constamment que faux une abominable *Scottish*. Il est évident que par cette musique ce garçon cherche à calmer les violents maux d'amour dont il souffre, ce qui fait que je n'ai pas le courage de lui interdire de siffler. Celle qui était l'idéal de ses rêves vient, sur le conseil de ses parents, de lui refuser sa main et d'épouser un charron. »

En 1857 :

« J'ai cinq cheminées et pourtant je gèle; cinq pendules qui marchent et je ne sais jamais quelle heure il est; onze grandes glaces et ma cravate est toujours aussi mal mise. »

Voyons enfin celle-ci, envoyée en décembre 1859, de Francfort où il était député à la Diète fédérale :

« Ton cœur de sœur s'est offert si gracieusement pour mes achats de Noël que, sans plus de cérémonie, je veux de nouveau t'exposer aux séductions de Gerson et des autres scélérats de son espèce et que je te charge — sans phrases — des achats suivants pour Jeanne :

« 1° Une bijouterie. Elle désire un cœur d'opale comme celui que tu as. Or, tu sais que l'ambition est, pour l'être humain, le royaume céleste. J'entends payer cela environ 200 thalers. Si, pour le même prix, on peut avoir deux pendants d'oreilles, ayant chacun un brillant enchâssé à jour, je trouverais cela plus coquet;

« 2° Une robe d'environ 100 thalers, pas davantage. Elle la désire d'un blanc très clair, à deux passes et moderne, ou quelque chose d'analogue. Il lui faut environ 20 aunes;

« 3° Si tu trouves à bon marché un joli éventail doré qui fasse frou-frou, achète-le aussi. N'y mets pas plus de 10 thalers;

« 4° Une grande couverture bien chaude pour se mettre sur les genoux quand on voyage en voiture, avec un tigre

Digitized by Google

dessiné dessus, tête et œil de verre compris. A défaut de tigre tu pourrais prendre, soit un renard ou un hippopotame, soit un carnassier quelconque. Cela ne doit pas coûter plus de 10 thalers. »

Tel est le ton de ce qu'écrivait à sa sœur celui qui fut le prince Otto de Bismarck-Schönhausen, chancelier de l'empire.

***

Mais il faut enfin sortir du cercle familial pour envisager à côté de son attitude à l'égard des femmes de son intérieur, celle qu'il eût à l'égard des femmes rencontrées dans le monde, des femmes qui l'approchèrent, des femmes qui tentèrent de s'attacher son intérêt ou ses faveurs.

Tenant des premières par les liens de consanguinité, des autres par les seuls rapports mondains, se présente d'abord Mlle Hélène de Kessel. Elle était cousine d'Otto de Bismarck et ce fut un peintre d'assez grande réputation. Bismarck vivait, lorsqu'il était à Berlin, sur un pied d'assez grande intimité avec la famille de Kessel. On en a conclu à des rapports autres que ceux de la plus affectueuse amitié avec sa cousine. Mais cette opinion ne se base que sur des hypothèses. Au contraire, tout proteste contre elle dans ce que l'on sait de ces relations.

Au delà de la familiarité, de la camaraderie, il ne faut pas inévitablement chercher l'amour. Est-ce parce que Bismarck joua à Hélène de Kessel quelques tours pendables — la chose peut étonner, mais elle est authentique — qu'il faut conclure à une intrigue que rien ne précise? On l'a vu chez elle dans des costumes et des déguisements extravagants. On l'y a vu se faire accompagner par quatre jeunes renards vivants qu'il lâchait dans la maison. Marie Colombier raconte dans ses *Mémoires* les circonstances de sa rencontre avec Bismarck. C'était au cours d'un bal masqué. « Un cercle, dit-elle, s'était formé autour d'un homme de haute taille, à la figure de Falstaff enluminée par l'orgie, qui exécutait un chahut échevelé en face de Caroline Hasse. Ne sachant plus quelle excentricité inventer, dans sa cervelle surchauffée, il avait tiré sa chemise

Digitized by Google

de sa culotte, et la laissant flotter, il en tenait les deux coins de devant, les bras arrondis, tandis que sa haute silhouette se déhanchait en un prodigieux cavalier seul. C'était le comte de Bismarck, le futur fondateur de l'empire germanique, mis en gaîté par les bons vins de France, qui dansait éperdument, à moitié gris. « Il est vrai que, pendant ce temps-là, à un autre bout de la salle, Mustapha-Pacha, le frère du khédive, en cherchant un mouchoir dans la poche de son habit, avait les doigts pincés par des écrevisses que des farceuses venaient de fourrer là toutes vivantes.

Voilà de pauvres preuves d'une liaison entre Bismarck et Mlle de Kessel...

Mais il devait rencontrer dans sa vie d'autres femmes que cette compagne des jeux de son enfance.

Il fut quelque temps ambassadeur à Paris. Je crois qu'il est intéressant de le considérer en présence de l'impératrice Eugénie. Belle, incomparablement belle, celle-ci fut dangereuse pour maint diplomate. On cite entre autres le comte de Goltz qui fut éperdument épris de cette séduisante souveraine. Elle ne manqua pas de produire sur Bismarck une profonde impression. C'était en 1862. L'impératrice était dans tout l'éclat de sa vie et de sa beauté. Il fallait une bien rigide volonté pour ne pas être enchaîné à son char. Voici le moment pour Bismarck de montrer son indéfectible fermeté et son empire sur soi-même.

Nous avons les preuves de la force de caractère à laquelle il dut faire appel. Tous les documents que l'on possède, les lettres du prince surtout, le montrent à l'évidence. Il a dû lutter pour ne pas être ébloui par tant de charmes et de séduction. Son laconisme est voulu, est forcé. Pourtant il ne parvient pas à taire son admiration ; à peine sait-il la tempérer. Son cœur se surveille, sa prudence est inquiète. Or, cette impression d'émoi n'était pas neuve. Bismarck l'avait ressentie, dix ans auparavant, alors que Mlle de Montijo n'était pas encore impératrice et que toutes les cours d'Europe, tous les politiques s'occupaient du mariage projeté par l'empereur des Français avec *la belle Espagnole*.

Digitized by Google

Bismarck parlait d'elle sans cesse aux siens, à sa femme qui était loin de lui, à sa femme à qui il craignait de voler une pensée s'il avait, un instant, abaissé des yeux coupables sur celle qui certainement l'a tenté plus d'une fois. Et de cette façon il affermissait sa volonté de rester étranger à la souveraine. Il mentait volontairement à soi-même, afin d'en arriver à se convaincre de la vérité de ce mensonge. Il parlait de l'impératrice à sa sœur, à ses enfants. Il cherchait à s'étourdir. A sa femme il écrivait :

« J'ai été reçu aujourd'hui par l'empereur auquel j'ai remis mes lettres. Il m'a accueilli amicalement ; il a bonne mine et est devenu un peu plus fort, mais il n'a ni engraissé ni vieilli comme les caricatures de chez nous pourraient vous le faire croire. L'impératrice est toujours l'*une des plus belles femmes* que je connaisse, malgré Saint-Pétersbourg; elle a plutôt embelli depuis cinq ans. »

Il disait un peu plus tard à sa sœur :

« Si nous restons ici, je crains quelque peu que Jeanne ne s'y plaise pas beaucoup. Dans quelques jours, j'irai à Fontainebleau. L'impératrice est un peu plus forte, ce qui l'a rendue *plus jolie que jamais*, et elle est toujours très aimable et très gaie. »

Mais l'ambassadeur prussien était trop fermement attaché à ses devoirs pour succomber à un charme qui lui eût été plus périlleux que tout autre.

On comprendrait mieux, dès lors, une intrigue entre le prince et l'une quelconque des nombreuses commensales qui fréquentaient chez lui, soit à Berlin, soit à Friedrichsruhe. Mais jamais on ne le voit se départir de ses principes d'honnêteté et de rectitude affectueuse, quel que soit le degré d'intimité, souvent très grand, que l'on peut constater entre telle assidue de son salon et lui-même.

***

Ces relations intimes étaient réduites à un cercle de quinze

Digitized by Google

ou vingt dames, femmes de membres du corps diplomatique, de ministres, de députés.

Mais il faut bien se rendre compte qu'en 1866, en Allemagne, on ne rencontre pas le même monde politique que celui que nous nous représentons aujourd'hui. Les femmes de ce temps conversaient de choses graves; leurs préoccupations étaient sévères; les salons empruntaient à leurs attitudes et à leurs discours un air de solennité bien disparu. Nulle frivolité, nulle gaîté coquette ne les enjolivaient. La somptuosité tenait lieu d'élégance. Et le *flirt*, bien entendu, n'était pas encore importé. Le monde politique allemand de cette époque, hommes et femmes, constituait un spectacle unique et peu réjouissant. Bismarck y fit de tout autres connaissances que celles qu'il noua au dehors, à Saint-Pétersbourg, à Vienne même, à Paris surtout.

En 1865, il se trouve à Biarritz auprès de l'impératrice. Il produit une grande impression sur mainte dame de la cour, sur une certaine comtesse en particulier, aussi belle que distinguée, comme lui hôtesse de la villa Eugénie. C'est, à son intention, un assaut de grâce et de coquetterie. Se laisse-t-il attiédir? A peine... Ses hommages sont discrets; son empressement juste égal à ce que réclame une bienséante politesse; sa galanterie n'a garde de le compromettre.

Réciproquement, si le prestige du renom ou de la fortune vaut aux hommes en vue beaucoup d'hommages sentimentaux pour lesquels, il est vrai, l'amour-propre tient souvent lieu d'amour, — les femmes en vedette attirent aisément l'attention et les faveurs masculines. A plus forte raison, deux notoriétés, fussent-elles d'ordre très opposé, s'attirent, s'assemblent avec une irrésistible facilité.

Quelle femme, par exemple, est plus fascinante que la comédienne? Quelle femme soulève plus nombreux concert d'admiration et d'envie? Les hommes illustres comme les autres, plus que les autres, parce qu'ils trouvent un écho plus empressé, sont entraînés dans le sillage flatteur de ces déesses à la mode... Bismarck, lui, n'eut guère le loisir d'aller au théâtre et, si cela lui arrivait, les sirènes étaient incapables,

Digitized by Google

malgré leurs chants, d'émouvoir le cœur de cet homme auquel les amourettes de fantaisie ont toujours été étrangères.

Pourtant, une fois en sa vie, M. de Bismarck fit beaucoup parler de lui au sujet d'une diva. Ce fut un incident piqué d'une pointe de romanesque. La diva était Pauline Lucca, en villégiature à Ischl, en 1865, alors qu'elle était dans tout l'éclat de la beauté et du talent. Le président du conseil des ministres de Prusse et l'artiste habitaient le même hôtel. Ils se connaissaient, se parlaient, — s'admiraient sans doute, chacun dans sa sphère; mais je ne crois pas, comme dit M. Kohut qui rapporte l'aventure, qu'il faille augurer quelque équipée galante de cette cordialité de hasard. Je ne crois pas non plus qu'il faille juger autrement qu'une plaisanterie un peu irréfléchie ce qui leur arriva.

Par politesse, par plaisir aussi peut être, M. de Bismarck accompagne Pauline Lucca chez le photographe. L'idée alors vint à celle-ci de proposer au ministre de se faire photographier ensemble. Comment résister à un caprice aussi anodin; comment résister à un aussi gentil minois qui faisait alors tourner toutes les têtes à Vienne et à Berlin? M. de Bismarck se reposait à Ischl des graves préoccupations de sa vie de constante activité. Pour être grand homme et sévère politique, on n'en a pas moins ses heures d'abandon, innocentes certes, mais néanmoins aimables.

Le fait qu'il accepta plaide l'entière innocence de Bismarck. Trois jours après, le portrait de la plus fameuse actrice avec le plus célèbre homme d'État de l'époque se trouvait dans toutes les mains... La chronique eut beau jeu pour improviser d'innombrables commentaires.

***

D'être accessible aux hommages des femmes, cela ne pouvait, du reste, qu'exposer Bismarck à plus de sollicitations encore. Tout le monde sait combien les personnages célèbres furent, de tout temps, assaillis de démarches orales ou écrites, de témoignages plus ou moins sincères d'admiration ou

Digitized by Google

d'amour. Cependant, Bismarck ne reçut point ces nuées de lettres, ces billets anonymes ou autres, ces demandes d'un seul mot de tendresse, ces sollicitations de rendez-vous pressantes, ces déclarations brûlantes, ces envois de fleurs, d'emblèmes, de menus présents gracieux.

On lui réserva des hommages plus grandioses, des manifestations collectives autrement enthousiastes. C'est, en 1892, par exemple, pour ne citer que celles des dernières années de sa vie, l'inoubliable démonstration des femmes de Dresde offrant au prince une immense couronne de lauriers ornée de touffes de bluets, attachés par un ruban bleu de ciel, symbole de la fidélité. Ce sont des cornes d'abondance faites d'or et emplies de fleurs. Ce sont, chaque année, les envois d'adresses; ce sont des députations aux jours d'anniversaires. C'est le *Souhait de bonheur* qu'on lui remit, en 1894, couvert de plus de cent mille signatures de femmes. C'est, ce même jour, la lecture, à Friedrichsruhe, par une des déléguées, d'une allocution poétique en même temps que la présentation d'un hanap aux tresses d'osier enguirlandées par des mains de femmes, de rubans de soie et qui était rempli de *Liebfrauenmilch*. Une autre fois, c'est une députation de dames s'offrant pour lui baiser la main et, lui, rendant ce baise-main en baisers sur les joues. Ce sont, enfin, cinq mille porteuses de torches défilant sous ses fenêtres durant près d'une heure la veille de son soixante-dix-neuvième anniversaire et jetant des fleurs sur le balcon d'où le prince, ému, les regarde passer.

Tous ces hommages ne sont-ils pas bien plus spontanés, bien plus sincères et touchants que les phrases les plus enflammées des amantes anonymes, qui importunent de lettres et de déclarations les hommes en vedette? Les baisers chastes du prince sur les joues de ses admiratrices émues ne sont-ils pas plus tendres que les amours faciles et trop notoires de tant de héros?...

Les femmes, en fêtant Bismarck, ont honoré en lui l'image de la fidélité domestique, de la rectitude des sentiments. Ce ne sont pas les femmes diplomates, les innombrables intrigantes de cours, les bas-bleus d'ambassades qu'il connut en sa

Digitized by Google

vie qui lui firent oublier ses devoirs et sa fierté. Il ne les aimait certes pas, celui-là qui a écrit que « la femme est charmante si elle ne se mêle pas de politique et s'applique à tenir sa maison ».

Pour lui, il estimait le travail, l'obscure dignité du devoir tranquille et modeste bien plus que le faste ou la frivolité. C'est le prince de Bismarck qui disait que « si Ève avait eu à recoudre les feuilles de vigne de son mari, elle n'aurait pas écouté si longtemps le serpent ».

PAUL ANDRÉ.

Digitized by Google

PROPOS SUR L'ARCHITECTURE MODERNE

Nos vieilles cités se transforment, s'ouvrent largement, s'américanisent, prennent un aspect froid, symétrique, évoluent vers le critérium de la vie moderne, et cela se passerait sans heurts, d'une manière peu sensible, si la compréhension esthétique marchait de pair avec les nécessités pratiques.

Malheureusement, il n'en est pas ainsi. Un souffle de novation fait tourner toutes les têtes, fait pâlir nos artistes à la recherche de l'original; partout, de farouches réformateurs fondent ligues et comités, menacent nos rues et nos promenades de tant de splendeurs qu'il sera bientôt impossible à un homme de goût de flaner par la ville sans craindre l'aliénation mentale! Les dames elles-mêmes, qui, s'il faut en croire J.-K. Huysmans, s'entendent en architecture aussi bien qu'en littérature et en peinture, n'hésitent plus à jeter dans la mêlée de fortes paroles, voire même à aborder la technique du redoutable métier.

Redoutable! l'architecture l'est en effet par sa durée, son importance, son influence sur le goût; par les difficultés de la mise en œuvre et de la réalisation. On l'a dit bien souvent avant moi, l'architecte est le moins libre des artistes. Indépendamment des multiples nécessités pratiques dont il ne peut s'affranchir, il doit faire un cadre à la personne et un décor aux sentiments et à la vie du propriétaire. Et à ces difficultés vient s'ajouter la recrudescence d'un mal, déjà ancien, le snobisme!

Le snobisme est un vice très complexe, difficilement déra-

Digitized by Google

cinable parce qu'il procède de deux forces terribles et bien humaines : l'ignorance et la fatuité. Le snob professe qu'il suffit d'appartenir à une certaine catégorie sociale pour être artiste; son goût est tout formé, sûr, impeccable, dès le berceau. On ne devrait pas avoir à dire que comme toutes les facultés naturelles, le goût exige une culture spéciale, très complète, très longue, peu compatible avec le besoin d'activité de la génération moderne dont la mission et la principale occupation est de brasser des affaires et de prodiguer, pour des jouissances immédiates et souvent violentes, des fortunes hâtivement amassées.

A cette première cause d'erreurs s'ajoute une autre non moins importante; durant ces dernières années, s'est élaboré un art éclatant et morbide, étrange au suprême degré, déconcertant; un art qui semble s'affranchir des règles et du bon sens; un art presque toujours négateur de la vie, tout au moins de la vie débordante et sanguine.

Les inouïes subtilités et les ouragans de Wagner; le vice tragique, la sensibilité douloureuse de Baudelaire; les impressions de terreur aiguë et de féminéité supra-terrestres de Poë, sont connus et classés. L'art de Gustave Moreau et de Rops, moins répandu, a pour adeptes les plus raffinés des dilettantes; des artistes plus proches encore, comme Rodin, Steinlen, Lorrain et d'autres, avec des talents et des chances divers, poursuivent la voie si largement ouverte par leurs devanciers.

Sous son apparence anarchique et outrancière, cet art a pourtant ses règles, aussi absolues que celles de l'art grec ou égyptien : on peut même affirmer qu'elles sont semblables. Mais ceci était difficilement compréhensible et, dans tous les cas, par trop au-dessus de l'intellect ordinaire du public.

On a pris l'écorce pour le fruit et on ne s'est pas aperçu que l'expression plastique recouvrait, en s'y adaptant parfaitement, une âme originale et nouvelle; on a conclu qu'il suffisait d'exhiber des formes et des couleurs bizarres pour être un séduisant artiste. Des gens sans talent et sans scrupule ont compris le parti énorme qu'il y avait à tirer de cette erreur et

Digitized by Google

se sont taillés des réputations et des fortunes à l'abri des maîtres pour lesquels se livraient d'acharnés combats. De là ce débordement de hideurs, d'invraisemblables élucubrations qu'on ose appeler « l'art moderne ».

En architecture surtout, le mal est grand !

Il faut certes être reconnaissant aux artistes, qui ont, dans un art aussi peu malléable que l'art de bâtir, exprimé les nuances du détraquement d'une ère de nervosisme suraigu; il faut les remercier d'avoir donné des habitacles aux névroses et aux neurasthéniés; mais on ne doit pas oublier que cet art exprime les besoins d'une infime minorité, qu'il dépeint un seul sentiment, un seul état d'âme, qu'il est par conséquent impropre à traduire notre époque, si diverse et si compliquée, en un mot, qu'il est voué à l'impuissance finale.

Un reproche analogue serait à faire aux styles antérieurs, si les milieux qui les ont suscités avaient été semblables au nôtre.

Nous voyons, en effet, l'art des différentes époques profondément et exclusivement empreint de la tendance morale dominante du moment. Si le mysticisme règne, les désirs de bien-être, de luxe, de sensualité, semblent coupables et ne transpirent que comme l'œuvre du malin.

N'osant s'étaler au grand jour, ils ne trouvent que des rudiments d'expression plastique. Les jouissances physiques condamnées, ont un décor froid, peu accueillant, réprobatif à coup sûr. La majesté, la noblesse, la pompe sont-elles les dominantes d'une époque, l'architecture est toute en façade, le confortable devient secondaire, l'intimité presque nulle, les commodités de l'existence sacrifiées à l'apparat. La vie guindée, emprisonnée en de splendides mais incommodes vêtements s'écoule dans un cadre d'une majestueuse monotonie.

Il faut arriver au XVIII^e^ siècle pour trouver une compréhension un peu plus large de l'architecture. Le Louis XVI, en effet, conserve la noblesse et la grande tenue du Louis XIV, mais il possède en propre une suprême et raffinée distinction; il s'assouplit jusqu'à rendre possible les plus charmantes et les

Digitized by Google

plus amoureuses intimités. C'est le style d'une race fine et sensuelle qui a peut-être retrouvé avec le goût des pièces nombreuses mais petites, l'amour des formes pures, la joie de vivre, le secret de la vie antique. On ne peut se rendre compte de ce qu'aurait produit ce style s'il n'avait été emporté par le tourbillon révolutionnaire de 89, ce terrible cyclone qui a ruiné et perdu, avec les privilèges monstrueux, toutes les traditions d'art et de noblesse d'une caste dominatrice depuis plus de dix siècles.

Mais si les traditions des grands styles sont perdues, leurs manifestations nous restent et nous pouvons en tirer des conséquences. Nous remarquons entre autres que malgré les différences profondes, les demeures des familles patriciennes ont a toutes les époques un caractère identique. Certes, il ne nous viendra jamais à l'esprit de rapprocher Coucy de Trianon, pas plus d'ailleurs que le palais Pitti de la villa Borghèse; ces demeures ont différé selon les besoins immédiats, les artistes existants, les moyens d'exécution dont on disposait. Mais l'idée directrice nous paraît être partout le goût de la majesté, de la belle tenue, de la simplicité; un mépris profond du bizarre, de l'extraordinaire, du clinquant. Toujours les classes dirigeantes ont affirmé leur puissance, ont augmenté leur prestige par de somptueuses et nobles demeures.

« Toute race qui veut progresser, affirme Darwin, doit avoir à sa tête une élite, intelligente et travailleuse. » Soit, mais il faut alors que cette élite fasse bien sentir à tous la force qui réside en son opulence et sa stabilité, l'impulsion qu'elle communique à toute la machine. Si par un côté quelconque son exemple devient pernicieux, elle manque à son rôle social.

Que la bourgeoisie moderne ait bien conscience de ceci :

C'est pour elle une nécessité autant qu'un devoir de prendre position et d'enrayer dans la mesure de ses forces, l'épidémie dont nous parlions plus haut. L'architecture et la décoration sont les arts sociaux par excellence; ils tiennent à l'essence même de la civilisation et doivent par conséquent évoluer dans des limites très précises.

Digitized by Google

A mesure que les races s'affinent, les désirs de bien-être, de luxe augmentent. Il faut transformer les habitations devenues insuffisantes, il faut satisfaire aux besoins nouveaux, trouver des formes neuves pour habiller les inventions nouvelles.

Si nous examinons ce qui vient de se passer à propos de l'automobile, nous comprendrons la marche généralement suivie pour la création de formes types.

Les premiers véhicules automobiles avaient conservé la forme des voitures ordinaires; on se rappelle leur aspect gauche, incomplet, l'œil involontairement réclamait le cheval. On s'aperçut bien vite que si l'invention au point de vue mécanique était bonne et d'un perfectionnement facile, au point de vue esthétique, tout restait à faire. Les ingénieurs comprirent qu'une forme plus spéciale était nécessaire et ils sont arrivés, en remaniant le côté pratique, à l'automobile actuelle d'un caractère très particulier.

Ce qui s'est passé ici se généralise :

Lorsque s'impose une invention, lorsque la nécessité d'un édifice nouveau se fait sentir, on cherche, parmi les constructions existantes, celle qui semble le mieux répondre à ce qu'on désire; on la transforme selon les besoins et quand on a satisfait à tous les *desiderata* pratiques, on se trouve devant un bâtiment d'un aspect bien spécial. Viennent les hommes de talent qui savent extraire de cette ébauche la beauté inhérente à tout ce qui est; ils l'accentuent, la marquent énergiquement sur ses façades. Un nouveau décor est trouvé. Toute œuvre qui dégagera une impression semblable, éveillera l'idée d'une semblable destination.

Remarquons maintenant que cette concordance de la destination et de l'apparence est un premier effort vers la beauté. C'est une loi générale, une loi humaine. Si nous voyons, par exemple, sur un visage de soldat un air timide, un air cavalier sur un visage de prêtre, nous sommes choqués, nous sentons là un mensonge, et quelle que soit la beauté du personnage, il nous déplaira. Notre esprit, logique même à notre insu, cherche à concilier ces contraires. Il s'ensuit un travail

Digitized by Google

pénible, un malaise qui nous empêche de goûter la beauté.

Si, au contraire, la forme répond à l'idée, nous éprouvons un certain contentement, nous avons la sensation d'une harmonie qui n'est pas le beau absolu, mais assurément une de ses conditions. Et cette partie constitutive du beau que nous appellerons le caractère, est justement la qualité qui nous passionne, nous modernes. Nous qualifions, et bien à raison, de poncifs, les grandes ordonnances pompeuses dont le caractère est justement de n'en point avoir. Nous préférons même le caractère à la plastique parce que nous aimons avant tout, au-dessus de tout, la vie morale, la vie active et productive en dépit des déformations et des tares qu'elle engendre inévitablement. Nous préférons, par exemple, à la forme parfaite mais inexpressive d'une Vénus, un masque irrégulier, marqué puissamment par l'estampille du génie et des passions. En un mot, nous ne comprenons plus que la beauté expressive et sincère. Mais cette compréhension ne doit pas nous rendre exclusifs, nous empêcher de goûter l'art des époques dont l'idéal diffère du nôtre.

Toutes les manifestations vraiment grandes portent en elles un enseignement.

Il n'est pas raisonnable, quelles que soient les divergences qui nous séparent, de nous affranchir du passé au point de ne pas vouloir profiter de cet enseignement ; il ne l'est pas plus d'étouffer nos inspirations par un souci outré d'archéologie. C'est par l'alliance étroite de la science des formes, basée sur la connaissance des anciens, d'une part, du respect des nécessités pratiques et esthétiques, d'autre part, que notre art trouvera son apogée.

Nous devons ajouter que si nos écoles étaient suffisantes, cette alliance serait depuis longtemps réalisée.

Nous accusions au commencement de cette étude la bourgeoisie d'être en grande partie cause de la crise artistique que nous subissons; nous lui reprochions de n'avoir pas su conserver le bon goût des classes dirigeantes des siècles passés, d'être inapte à diriger un mouvement artistique.

Une partie de la responsabilité incombe aux artistes dont

Digitized by Google

l'imagination n'a pas su se plier à une discipline inexorable; aux artistes qui n'ont pas su créer un enseignement logique et vivant où les jeunes puissent trouver les idées et les principes directeurs.

On surcharge les programmes; le nombre et la diversité des cours exigés éparpillent l'attention et les forces des élèves, les distraient du but à atteindre.

Les moins courageux se perdent en route; les travailleurs s'épuisent en d'arides et inutiles études. Ceux qui doivent gagner leur existence, consacrent à d'oiseux préliminaires tout le temps dont ils pourraient disposer plus profitablement. Il aurait été cependant à souhaiter que nos maîtres, qui ne connaissent pas ou n'ont jamais eu l'occasion de mettre en pratique la moitié de ce qu'on exige actuellement et qui, de leur aveu même, ont à peine le temps de diriger leurs travaux, ne fussent pas tombés pour l'enseignement bien spécial d'un art dans les erreurs de la pédagogie.

On ne devrait pas oublier que l'architecture est avant tout l'art des formes.

L'architecte, pour savoir exprimer graphiquement ses conceptions, doit acquérir un métier de dessinateur, long et ardu, pour lequel il n'a pas trop de toutes ses forces.

Passe-t-il à la pratique, il s'aperçoit que nos verriers, nos forgerons, nos décorateurs ne sont guère plus habiles que ceux des époques précédentes; quel que soit leur talent d'ailleurs, l'unité de l'œuvre exige une direction très active. Les électriciens, les fumistes, les métallurgistes, etc., au contraire, sont des ingénieurs d'une indiscutable compétence et dont l'intérêt est de nous servir loyalement.

Dans quel but alors forcer les élèves architectes à l'étude de spécialités? Ils en sauront toujours moins que les contremaîtres! Le programme des études devrait être simple. Le premier et le principal souci des maîtres serait l'enseignement de la conception bien moderne et bien claire des plans, l'adaptation esthétique parfaite aux milieux et aux besoins, même au détriment de la pureté de la forme si cela est tout à fait nécessaire.

Digitized by Google

Les corrections faites dans un sens général laisseraient à l'élève toute sa personnalité.

Pour le côté théorique, les professeurs d'architecture y pourvoiraient par des programmes documentés, en veillant soigneusement à l'indication sommaire mais très exacte dans ses grandes lignes des emplacements nécessaires aux appareils spéciaux, aux services particuliers à chaque projet.

Ils tiendraient surtout à montrer des exemples exécutés, le caractère spécial que le côté pratique communique aux ensembles, les causes de ce caractère, les proportions des services par rapport aux dimensions générales, etc.

L'élève possesseur d'un savoir lui permettant de mettre sur pieds une composition aura l'esprit libre pour des études complémentaires. Suivant que ses dispositions naturelles ou les hasards de l'existence lui feront choisir une spécialité, il pourra parallèlement, par la pratique et par des cours libres, se perfectionner et acquérir une éducation complète et définitive sans aucune perte de temps, et, par suite, élaborer des constructions en rapport avec nos besoins modernes.

CHARLEY GILSON.

Digitized by Google

REVUE MUSICALE

En feuilletant un grand nombre de nouvelles publications musicales, je remarquai, il y a quelque temps, celles d'un jeune compositeur inconnu en Belgique : Paul Juon.

En Allemagne, Juon commence à « percer ». Mais, chose curieuse, en Belgique, où on est depuis longtemps familier avec l'œuvre de Richard Strauss, avec celle de Vincent d'Indy, et de représentants moins illustres de l'école française, où les Russes et les Scandinaves ont trouvé bon accueil, on ignore complètement Paul Juon, et, pour autant que j'ai pu le constater, cette ignorance est fâcheuse et injustifiable.

Je ne pense pas que Juon atteigne rapidement le pinacle de la gloire; je ne jurerais pas qu'il jouisse quelque jour de la notoriété de Richard Strauss. Son œuvre n'a pas l'envergure de celle du maître berlinois; surtout, elle n'est pas aussi remarquablement personnelle.

Mais en faut-il tant pour plaire ? Les compositions de Rubinstein, de Tschaikowsky, quoique vous y cherchez en vain les traits de génie d'un Beethoven, d'un Wagner, ne nous procurent-elles pas un réel plaisir ?

Je crois qu'en ce qui concerne les différentes formes musicales, Juon n'est pas appelé à opérer une révolution. Néanmoins, il est peut-être téméraire de se prononcer trop nettement à cet égard ; car l'avenir peut nous réserver des surprises.

Ce qu'il y a de plus original dans l'œuvre de Juon, ce sont ses combinaisons harmoniques fort agréables, malgré leur

Digitized by Google

étrangeté, et ses rythmes, parfois déroutants, mais toujours bien déduits et menés avec logique. Cette dernière caractéristique nous révèle le Russe. Car c'est surtout dans la musique russe que nous trouvons des rythmes étranges, depuis les *Volkslieder* jusqu'aux œuvres de concert.

Paul Juon ressemble, sous certains rapports, à Tschaikowsky. Celui-ci, non plus, ne peut être classé au tout premier rang des compositeurs du XIX^e^ siècle. C'est une nature russe, dominée par une éducation musicale teutonique. Cette même particularité est perceptible chez Juon. Chez lui, on sent l'influence de Brahms surtout. Non pas qu'il y ait plagiat ; mais en interprétant sa musique de chambre, on éprouve le sentiment que Juon a pris l'œuvre de Johannes Brahms plus ou moins directement pour modèle. Nous retrouvons cette analogie et dans la forme et dans la façon de construire ses thèmes (1). Comme celle de Brahms, l'écriture de Juon est très soignée. Ce qu'il écrit est presque toujours intéressant et de bon goût.

Certes, c'est dans sa musique de chambre que je le préfère; mais avant d'aborder une appréciation détaillée des compositions de Juon, je donnerai quelques notes biographiques que j'ai pu recueillir sur lui :

Paul Juon est né le 8 mars 1872 à Moscou. D'après les dires de sa mère, il montra très tôt des aptitudes pour la musique et un goût prononcé pour cet art. Il jouait au piano les mélodies entendues dans la rue et même il en inventait. Lui-même se rappelle que sa plus grande joie fut de s'asseoir devant l'instrument et d'improviser. Son éducation musicale commença à l'âge de 7 ans, par des leçons de piano qui lui furent données par une vieille dame. Cet enseignement dura fort longtemps, quoiqu'il fut détestable. Il n'apprit au jeune artiste que quelques danses et des morceaux de salon. Après la mort de cette

(1) Je vois que le professeur Wilhelm Altmann a exprimé des sentiments analogues à propos de Juon dans le n° 10 de la revue *Die Musik*, de Berlin

Digitized by Google

dame, Juon reçut les leçons d'un véritable professeur, sous la direction duquel il fit connaissance avec les œuvres de Haydn, de Mozart et de Beethoven. A l'âge de 12 ans, il commença l'étude du violon et abandonna le piano. Le choix du professeur de violon ne semble pas avoir été des plus heureux. Par contre, Juon admet, lui-même, qu'à cette époque il manquait d'application à ses études. En revanche, il marquait déjà une singulière prédilection pour la composition musicale. Il s'appliqua seul aux différentes branches de la théorie de la musique.

Ce n'est qu'après avoir terminé ses études à l'école, c'est-à-dire vers l'âge de 17 ans, qu'il entra au Conservatoire impérial de Pétersbourg. Il y travailla la composition avec M. A. Arensky, un des personnages les plus intéressants de la jeune école russe. En octobre 1894, il alla à Berlin pour étudier sous la direction de Waldemar Bargiel. Deux ans plus tard, il fut appelé à l'école de musique de Baku ; là il donna les cours de violon et d'harmonie. Il y resta un an. Revenu à Berlin, il obtint le prix Mendelssohn pour la deuxième fois. Depuis lors, il est installé définitivement à Berlin. Il y a deux ans, Juon décrocha la grande bourse de la Société *Liszt*, à Weimar, pour une durée de deux ans.

***

Les différentes séries de compositions pour piano à deux mains de Juon présentent une très grande variété, et cela sous tous les rapports. Tant au point de vue des difficultés techniques qu'au point de vue du caractère, du sentiment et du style, il y a là de quoi satisfaire les goûts les plus divers. Évidemment, dans les différentes séries de pièces pour piano (telles : les six esquisses, *opus* 1 ; les six pièces de concert, *opus* 12 ; les neuf miniatures intitulées : *Satyres et Nymphes*, *opus* 18), la valeur esthétique n'est pas toujours la même. Mais cela n'a rien d'étonnant, car nous constatons cette inégalité même chez les plus grands compositeurs.

Digitized by Google

Les deux premières pièces de l'*opus* 1 me plaisent moins que les quatre autres. Le n° 3 est une *Canzonetta*, très fraîche et un peu dans le style de Benjamin Godard. Le n° 4, un *Duettino*, très intéressant, est écrit en forme de « canon » entre les parties extérieures. Le recueil se termine par une *Berceuse* fort courte, mais aussi fort jolie, et une *Petite valse* très gracieuse. Toutes ces pièces sont faciles à exécuter; elles entrent parfaitement dans la catégorie dite « musique de salon ». L'*opus* 12, un recueil de six pièces également, présente des difficultés techniques un peu plus compliquées. Les nos 1 et 2, *Capriccio* et *Canzona*, nous rappellent l'œuvre, et surtout le style, de Johannes Brahms. L'*Humoreske*, n° 3, est très spirituelle et d'une originalité parfaite. L'*Étude* est intéressante. L'*Intermezzo*, en 7 : 4 temps est mené très adroitement. Par contre, la *Ballade* qui termine cette collection ne présente pas, à mon avis, un bien vif intérêt.

Parmi les *neuf miniatures* formant l'*opus* 18, je préfère les numéros I (*Étude*), III (*Rêverie*), VI (*Élégie*), VII (*Humoreske*) et VIII (*Canzonetta*). Ce sont de fort jolies petites compositions bien écrites pour l'instrument et très expressives.

Je ne connais pas d'œuvre de grande envergure pour piano seul de Juon, ni sonate, ni ballade. C'est regrettable, mais c'est peut-être prudent de sa part. Car il n'est pas douteux qu'il est bien plus difficile d'écrire, avec succès, une œuvre importante pour piano seul qu'en vue d'une combinaison d'instruments, avec ou sans piano. Combien de compositeurs, depuis le temps de Scarlatti ont compris et approfondi les ressources de l'instrument? Combien ont écrit d'une façon vraiment pianistique ? Peu, extrêmement peu. Et même, parmi les grands pianistes-exécutants, la plupart nous ont légué des œuvres écrites avec gaucherie.

Je ne vois guère que deux compositeurs du XIXe siècle qui fassent complète exception à cette règle, ce sont Mendelssohn et Liszt. Je ne connais pas d'œuvre pour piano de ces deux maîtres qui ne soit bien écrite d'un bout à l'autre, et je veux dire

Digitized by Google

écrite correctement à l'aide de toutes les ressources de l'instrument.

Juon s'est servi du piano pour diverses œuvres de grande envergure, mais toujours en le combinant avec d'autres instruments. C'est un point de vue fort différent. Dans la musique de chambre, où on se trouve en présence des diverses combinaisons d'instruments, le compositeur ne dépend pas d'un seul instrument pour ses effets de coloration. Un même thème, exécuté par le piano, le violon ou le violoncelle, procurera chaque fois une autre impression. Et pour cette catégorie de la littérature musicale, il est besoin d'autres connaissances qu'une familiarité complète avec les ressources de chaque instrument. Ces connaissances se résument quasi en un mot « forme »; la forme doit être habilement secondée par une grande ingéniosité dans le domaine du développement des divers sujets.

Je connais de Juon la sonate en *la* pour piano et violon, la sonate en *ré* pour piano et alto, le trio pour piano, violon et violoncelle et le sextett pour piano et instruments à cordes. Ce sont des œuvres importantes, non seulement sous le rapport de l'étendue, mais aussi sous celui de la valeur d'art.

La sonate pour piano et violon, *opus* 7, a déjà acquis une place dans le répertoire de musique de chambre; elle a été exécutée en public à diverses reprises, surtout en Allemagne. Dans la première partie, on ressent légèrement l'influence de Brahms. Mais c'est surtout la seconde partie, un thème avec variations, qui arrête notre attention. Cette seconde partie est certainement le point culminant de la sonate. Elle nous révèle tout ce qu'il y a d'important chez Juon. Le caractère du thème est assez bien dans le style du *Volkslied* russe; je crois même y découvrir une certaine analogie plus spécialement avec le *Volkslied* de la petite Russie. Dans la cinquième variation, intitulée *Romanze*, nous retrouvons cette belle coloration musicale russe, qui fait le charme des œuvres d'Alabieff, de Rimsky-Korsakow, de Balakirew et d'autres encore. Mais elle est originale et n'éveille pas le souvenir d'autres compositeurs. Cette originalité de pensée et

Digitized by Google

de facture, nous la rencontrons également dans la sixième et dernière variation. Le *finale*, bâti sur des thèmes originaux et d'un vif intérêt, termine dignement une œuvre qui mérite de prendre place parmi les meilleures compositions de cette catégorie de musique de chambre.

La sonate pour piano et alto, *opus* 15, est une œuvre bien venue, bien écrite pour les deux instruments.

Les *Trois bagatelles* pour violon avec accompagnement de piano, *opus* 19, sont charmantes et fort faciles. Ces petites pièces conviennent surtout aux enfants.

Le trio en *la* mineur, *opus* 17, pour piano, violon et violoncelle est une œuvre importante. L'ingéniosité du compositeur me semble s'être exercée surtout en vue de nouvelles combinaisons harmoniques et des jeux de contrepoint très habiles. Les divers thèmes employés dans les trois parties de ce trio (*allegro*, *adagio*, *rondo-allegro*) comportaient plus de développements. Malgré ce défaut, qu'on rencontre chez maints jeunes compositeurs, ce trio est digne de figurer parmi les œuvres de ce genre.

Le sextuor en *ut* mineur, *opus* 22, pour piano, deux violons, alto et deux violoncelles est plus important, sous tous les rapports, que le trio. L'œuvre est sincère d'un bout à l'autre. L'écriture est très soignée et les progrès, depuis le trio (*opus* 17), sont remarquables. Cependant, le développement thématique laisse peut-être encore à désirer. Le musicien amateur, tout aussi bien que le professionnel, est accoutumé à une ingéniosité très riche sous ce rapport dans la musique de chambre de Beethoven, Schubert, Schumann, Mendelssohn, Brahms, c'est-à-dire chez les classiques aussi bien que chez les représentants des jeunes écoles française, russe et italienne. Il y a là une lacune qui m'étonne chez Juon, surtout si l'on tient compte de tout ce que promettent les œuvres analysées précédemment.

Il est malheureusement à prévoir que les auditions de ce sextuor — tant dans la salle de concert qu'au salon — seront relativement rares. D'abord, la difficulté de réunir le nombre

Digitized by Google

nécessaire d'artistes, pour l'exécution de cette œuvre, l'empêchera de paraître souvent aux programmes de séances de musique de chambre. Ensuite, la difficulté d'interprétation fera hésiter les organisateurs de ces séances. Quant aux amateurs, une exécution de salon serait rarissime et pas à recommander à cause de la perfection d'interprétation qu'exige l'œuvre.

Le sextuor est divisé en cinq parties. La première débute par un beau thème plein de majesté, un peu dans le caractère des thèmes traités par Brahms dans ses grandes œuvres. Cette influence de Brahms plane aussi, mais plus vaguement, sur le deuxième sujet. La coloration en est fraîche ; les modulations sont parfois pleines d'imprévu et d'originalité. La reprise de la première moitié de cette partie me paraît peu utile ; l'œuvre devient trop longue. Dans la seconde partie, un thème et variations (*andantino, quasi allegretto*), l'exposé du thème se fait par le piano seul. La nationalité du compositeur apparaît légèrement dans ce thème. Je ne puis discuter les cinq premières variations en détail. Je les trouve toutes intéressantes et surtout bien personnelles. Les sixième et septième variations, intitulées respectivement *Menuetto* et *Trio*, forment la troisième partie de l'œuvre. La huitième et dernière variation est également intéressante et se termine par une *coda* de caractère religieux. Le final (*allegro non troppo*), bâti sur deux thèmes fort bien trouvés, serait de longueur suffisante sans la reprise de la première moitié.

Ce sextuor mérite d'être entendu ; il récompensera, certes, bien de leur peine les exécutants qui en donneront une audition soigneuse.

Je crois rendre un grand service à l'art musical en Belgique en attirant l'attention des musiciens sur Paul Juon. Son œuvre est hautement sincère et la sincérité est l'âme de toutes choses en art.

SIDNEY VANTYN.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Une exposition de poupées à Liége. — On pardonnera au chroniqueur de la *Revue de Belgique* cette incursion dans un domaine qui n'est pas tout à fait le sien ; on lui pardonnera aussi d'avoir fait, pendant vingt-quatre heures, de la décentralisation, d'être allé à Liége, non pour y explorer le terrain, encore fangeux, de l'exposition universelle de 1905, mais pour y contempler quelques centaines de marionnettes et de poupées, dont l'âge et la provenance sont aussi divers que curieux.

Ce n'est pas la première fois, on le sait, que l'on exhibe les jouets de notre enfance avec des intentions rétrospectives. Pour ne pas remonter plus haut, l'exposition de 1900 nous révéla bien des curiosités de cet ordre, et ses visiteurs n'ont pas oublié certain compartiment, où les jouets d'un autre temps s'étalaient dans le plus gracieux désordre. Ils se souviennent des jeux de cartes, d'échecs et de trictrac de nos arrières grand'mères ; ils ont encore dans la mémoire le geste grimaçant d'un pantin que des mains d'enfant royal manièrent avec plus de dévotion qu'elles ne firent plus tard du sceptre auguste.

A Liége, le choix fut plus restreint, mais aussi plus abondant. A l'opposé de ce qu'on observait à Paris, en 1900, on s'est soucié des différences locales ; on a groupé à part les figurines de fabrication belge, celles que la France peut revendiquer, celles que leur rudesse, n'excluant pas la grâce (tels des *Joueurs de cartes* et une poupée en robe à paniers dans sa boîte), désignent comme ayant une provenance germanique. L'Italie était représentée — maigrement — par des pupazzi, l'Orient et même l'Extrême-Orient avaient leur part et leur place.

Évidemment, il y avait encore bien des lacunes. Des collectionneurs célèbres, M. Maury, M. d'Allemagne, n'avaient envoyé que quelques spécimens, et c'est tout leur musée qu'on eût désiré avoir sous les yeux. Puis le classement n'était pas toujours irréprochable, ce qui ne nous empêche pas de rendre pleine justice au zèle de MM. Comhaire et Polain, les organisateurs de cette « montre », dont la Société des *Amis du vieux Liége* avaient accepté le patronage. Enfin, s'il y avait trop peu, il y avait trop à certains égards. Certes, il faut louer l'ingéniosité et le courage persévérant de Mme Pécher,

Digitized by Google

habillant d'affreuses poupées de pourpre, de brocard et de soie, les coiffant et les chaussant en artistes, puis les baptisant de noms historiques, depuis les Anciens jusqu'en 1900. Mais, à la vérité, je me suis demandé ce qui justifiait l'introduction de ces poupées luxueuses dans une exposition rétrospective. La première condition pour être admis dans le sein d'une telle exposition, n'est-ce pas l'authenticité? La plus pauvre *pope d'Anvers*, dissimulée dans l'angle le plus sombre d'une vitrine, m'intéresse davantage que toute la galerie de Mme Pécher. Et le plus grave défaut de cette galerie, ce n'était pas encore d'être le produit de la fantaisie pure; c'était, comme le soulier de l'Auvergnat dans le potage, de tenir beaucoup trop de place...

Autre critique du même ordre : trop de *Chanchets*, trop de marionnettes extraites, pour la circonstance, des théâtres locaux de *pupazzi!* Certes, malgré la distinction qu'a faite dans son livre Charles Magnin, on peut admettre que, sans être des poupées, les figures de Guignol soient rattachées aux autres représentations articulées de la figure humaine, faites à l'usage de nos enfants. C'est plutôt affaire de sexe, le genre masculin affectionnant surtout les marionnettes, tandis que la gent féminine, à l'âge exquis où l'on gazouille, se consacre, de préférence, à l'art de balancer des poupons artificiels. Mais encore une fois, les poupées doivent, dans une « exposition de poupées », garder leur sacrée primauté, et ce n'était pas le cas ici.

Je ne m'en plains que pour la forme. Car on pourrait me dire qu'en ce cas il fallait retrancher les merveilleuses figures du Guignol lyonnais, celles du Guignol italien et jusqu'aux bons hommes Guillaume. Or, j'aurais voulu que toute la série de ces charges si diversemment spirituelles de notre humanité fussent à la salle de l'Émulation, au lieu des trop rares spécimens qu'on en admirait là-bas. J'aurais voulu que les figurations de Noël fussent aussi plus variées. Celle qui nous venait de Verviers (et qu'on appelle un *Bethléem*) me restera longtemps comme un délicieux mélange de finesse et de naïveté Certains types, par exemple ceux des mages, ceux des habitants de Bethléem, etc., sont remarquablement expressifs, ils suffiraient à réfuter le sceptique, osant nier l'existence d'un art populaire, à côté de l'art personnel et, pour ainsi dire, patenté.

Parmi les *Chanchets* eux-mêmes, que de drôleries, appelant des commentaires abondants ! On sait ce qu'est, à Liége, le personnage ainsi désigné : sorte de bouffon, comme l'ancienne comédie le possédait, comme le théâtre napolitain l'a gardé, il symbolise ce bon sens, inhérent à la race gouailleuse, prompt à la réplique, jamais pris sans vert, fermé à la poésie, à l'enthousiasme, quelque chose qui ressemble à l'esprit court et gros des fabliaux. Chanchet a son répertoire, à lui, dans les drames de chevalerie où figurent Charle-

Digitized by Google

magne et ses pairs et jusque dans les mystères de Noël et de la Passion, que l'on représente aux dates sacrées. Il promène sa verve narquoise à travers les temps et les lieux. C'est lui qui, apercevant le donjon féodal où les fils d'Aymon se sont réfugiés, s'écrie : « Quel beau château ! Je voudrais bien en épouser la fille », ou encore offre du *péquet* à Judas ou échange des *lazzi* avec les gardiens du tombeau de Jésus.

Des chevaliers, qu'on admirait tout bardés de fer ou de cuivre, dignes et raides dans leur étrange allure de pendus, nous ne dirons rien, si ce n'est qu'il eût fallu les voir s'agiter, rouler les yeux, tourner la tête à droite et à gauche avec leur gaucherie de fantoches, trop grand pour la scène éclairée de quinquets fumeux. Pourtant signalons un tournoi, tout en dinanderie fort belle et qui évoquait encore moins les coutumes féodales que l'art de marteler des anciens « batteurs de cuivre ».

Et revenons aux poupées, aux petites et aux grandes, les unes à peine taillées, sortes de fétiches, à la tête grossièrement dessinée, aux yeux inquiétants, au torse informe; les autres délicatement ouvrées, avec des grâces musquées et des sourires mièvres. Celles du XVIII^e^ siècle étaient surtout délicieuses, dans leurs robes à falbalas, leur air de parade et les couleurs fanées de leurs joues trop carminées. Celles de 1830, du style Louis-Philippe, portaient avec dignité les manches à gigot et les boucles flottantes de nos grand'mères. Mais je craignais un moment que la poupée d'aujourd'hui, la poupée-dame de 1900, n'eût été omise. Les archéologues sont coutumiers de pareils oublis !

Eh bien! non. Grâce à M^me^ Lafitte-Daussat, de Paris, la gloire de notre génération est sauve. Elle est même éclatante entre toutes. Imaginez — si c'est possible — d'exquises figurines, faites de chiffons informes et qu'un tour de main artiste a façonnées; de petites femmes ont surgi, qui ont la *ligne,* le geste, le coup de jupe, la grâce un peu lasse, plutôt impertinente, de nos mondaines. Deux sont assises et l'une d'elles, mutine et suprêmement ironique, s'appuie sur son ombrelle. Une autre debout, en robe Pompadour, se détourne à demi, pour sourire, on ne sait. Son regard fixe, inquiétant, sous des grands cils plus accusés que la nature ne l'eût permis, son nez, dont les valvules se gonflent voluptueusement, ses lèvres minces et trop rouges, elle est là dans la majesté triomphante de la femme, de la reine qui est armée pour tous les despotismes et pour toutes les passions. C'est la nature même, à peine quintessenciée en une interprétation de grand art. Et voilà pour nos élégantes un bibelot d'étagère nouveau !

R.

Digitized by Google

BABYLONE ET LA BIBLE

I

Le 13 janvier 1902, M. Friedrich Delitzsch, professeur d'assyriologie et directeur du musée asiatique de Berlin, faisait dans cette ville une conférence sous le titre, que nous traduisons en tête de cet article, de « *Babel und Bibel* » (1), titre sonore et expressif, qui, dans la langue allemande et par le moyen de deux vocables de son presque identique, plaçait en face l'une de l'autre : Babylone et la Bible, la civilisation babylonienne et la civilisation juive.

Le savant assyriologue porte un nom qu'il a honoré par ses recherches et ses travaux dans le domaine de l'archéologie orientale, et que son père avait déjà rendu célèbre comme professeur de théologie et sagace hébraïsant. Cela n'aurait pourtant pas suffi pour donner à ses paroles le retentissement qu'elles ont eu. Mais au nombre des auditeurs de son discours, fait sous les auspices de la « Société orientale allemande » se trouvait sa Majesté impériale Guillaume II. Sur le désir de cet auguste auditeur, le distingué orientaliste répéta sa conférence au Palais royal, le 1er février. Il se rendit ensuite en Assyrie

(1) *Babel und Bibel*, ein Vortrag von Friedrich Delitzsch, 1902. J.-C. Hinrich, éditeur, Leipzig. 52 pages, 50 illustrations. — *Zweiter Vortrag über Babel und Bibel*, à Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1903. 20 illustrations, 48 pages. (Prix : 2 marcs [2 fr. 50 c.] pour chaque brochure.) Les illustrations sont fort intéressantes et très nettes.

M. Delitzsch annonce qu'il fera une troisième conférence sur *Babylone et la Bible*, aussitôt que les idées émises dans les deux précédentes se seront éclaircies et fortifiées.

Digitized by Google

afin d'assister aux fouilles exécutées par des savants allemands. Pendant ce temps, son étude avait paru en brochure et soulevait autour d'elle un bruyant intérêt. De divers côtés surgirent des réponses, des réfutations et des rectifications, qui n'étaient point toutes écrites avec le calme qui convient aux recherches scientifiques. Il est vrai que par son sujet même, M. Delitzsch avait touché à un domaine difficile et délicat entre tous, celui de la religion.

A son retour, dans le but de donner connaissance des résultats de son voyage et répondre, du même coup, à ceux qui s'étaient occupés des idées jetées par lui dans la circulation du monde intellectuel et même du grand public, il fit une seconde conférence, dans les mêmes conditions que la précédente, le 12 janvier 1903; mais son auditoire était encore plus choisi que la première fois, car à côté de l'empereur se trouvaient l'impératrice et plusieurs ministres et hauts personnages du monde officiel ou savant.

Cette seconde dissertation réveilla les discussions à peine assoupies et les journaux du monde entier nous en apportèrent des échos ou des résumés, généralement fort tendancieux et parfois erronés. M. Delitzsch se montra, cette fois aussi, plus hardi, ou, dirions-nous, moins modéré, moins strictement impartial, ainsi qu'il sied pourtant au savant qui scrute les mystères de la vie avec le scalpel de l'anatomiste, ou lève les voiles du passé pour y découvrir quelques faits ou quelque renseignement précieux sur l'existence des hommes qui vécurent plusieurs milliers d'années avant nous.

Les attaques, dont il avait été l'objet, excusent un peu cette erreur; mais il est regrettable néanmoins que l'assyriologue se soit laissé aller à tirer certaines conclusions trop hâtives de ses découvertes, et dans un domaine où il n'était plus aussi sûr que dans celui de l'archéologie orientale.

C'est à toutes les circonstances que nous venons d'énumérer brièvement, qu'est dû en grande partie le succès considérable de ces conférences; c'est à elles qu'il faut attribuer l'étonnement suscité un peu partout par ces révélations, qui n'étaient sensationnelles que pour le grand public. Car un bon nombre

Digitized by Google

des faits énumérés et des découvertes dont M. Delitzsch se sert pour éclairer son point de vue, étaient connus depuis de longues années, et avaient été exposés et discutés dans les in-folio ou les épaisses revues où s'élucident de semblables questions.

L'assyriologue allemand en a été le vulgarisateur; il a pris le grain soigneusement trié et mis à part dans les corbeilles par d'autres ouvriers, et du geste vigoureux du semeur l'a lancé dans les sillons.

L'empereur prenant part au débat, et émettant dans une lettre rendue publique son opinion sur la « révélation » et ses rapports avec l'antiquité orientale, a encore accentué l'importance de la discussion par l'appui de sa personnalité.

Mais tout ceci n'empêche point plusieurs des faits avancés par notre auteur d'être absolument certains et fort intéressants; cela n'enlève rien à la puissance vulgarisatrice de ses conférences, auxquelles nous allons emprunter les détails qui suivent.

II

Babylone et la Bible, ce titre, sonore et bref comme un appel de clairons, indique suffisamment ce que ces deux études renferment et ce qu'elles veulent nous apporter. Il n'affirme nullement que la Bible vient de Babylonie, mais simplement qu'il y a des affinités profondes entre la civilisation née sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, et celle qui s'épanouit sur la rive droite du Jourdain, après que les Israélites furent entrés dans « la terre promise ».

Nous savions déjà, d'ailleurs, par les récits de l'Ancien Testament que des relations nombreuses, mais nullement amicales, existèrent entre ces deux contrées, jusqu'au jour où sous le règne d'Osée, roi d'Israël, la ville de Samarie fut prise par Salmanassar, et plus tard, sous Sédécias, roi de Juda, Jérusalem détruite par les armées de Nebucadnetzar, roi de Babylone (1). Les renseignements de la Genèse sur les

(1) *Les Rois*, livre II, 17-3; 25-1.2.

Digitized by Google

origines du peuple hébreu nous apprenaient aussi que la famille de Terach, père d'Abraham, venait de Ur en Chaldée (1).

Depuis que la sagacité des érudits avait déchiffré l'écriture cunéiforme, nous étions avertis de la parenté de langue qui unissait les deux peuples dont nous parlons, à tel point que ces deux langues s'éclairent l'une l'autre, et que certains passages difficiles ou obscurs du texte hébraïque ont été, ou seront certainement, éclaircis, grâce à l'assyriologie.

Mais la civilisation babylonienne — avec son développement artistique et littéraire considérable, sa jurisprudence, sa religion — qui renaît devant nous, surgissant des collines de sable où dormaient ensevelis ses palais et ses temples couverts d'inscriptions précieuses, a exercé sur le monde ancien une influence dont nous ne nous doutions pas jadis.

« Non pas Paris, mais tout au plus Rome peut se mesurer avec Babylone, sous le rapport de l'influence que celle-ci exerça, durant deux mille ans, sur le monde », dit M. Delitzsch, et un passage de Jérémie, dans ses prophéties contre la puissante cité ennemie, ne nous affirme-t-il pas cette suprématie obtenue tant par la domination effective que par l'éclat de sa civilisation? On sent dans la parole vibrante du poète hébreu, en même temps que la vigueur de son indignation, le sentiment de la grandeur de la nation victorieuse, dont il prédit la ruine : « Babylone était dans la main de l'Éternel une coupe d'or qui enivrait toute la terre; les nations ont bu de son vin, c'est pourquoi les nations ont été comme en délire (2). »

Mais une découverte étonnante, et qui est parmi les plus merveilleuses de ces dernières années, allait éclairer d'une lumière plus éclatante encore l'influence que Babylone a pu exercer sur le peuple juif, lors de son installation en Canaan.

C'est en 1887 que des Fellas, cherchant des antiquités afin de les revendre, un bon prix sans doute, aux amateurs,

(1) *Genèse*, ch. XI, 28-31.
(2) *Jérémie*, ch. LI, 7.

Digitized by Google

découvrirent non loin du village de Tell-El-Amarna, parmi les ruines du palais d'Amenophis IV, entre Thèbes et Memphis, environ 300 briques de différents formats.

Ces briques sont des missives, tout simplement, envoyées par des rois babyloniens, assyriens et mésopotamiens aux Pharaons Amemphis III et Amenophis IV. Mais parmi ces lettres, il faut noter tout particulièrement celles qui sont de la plume, ou plutôt du poinçon, de gouverneurs égyptiens des villes cananéennes de Tyr, Sidon, Akko, Askalon, et enfin, ce qui est d'une haute valeur historique, de Jérusalem! Or, ces lettres sont écrites sur des briques à la mode babylonienne, et dans la langue et avec les caractères assyriens. Donc, à cette époque, vers 1500 ou 1400 avant Jésus-Christ, la civilisation babylonienne régnait de l'Euphrate au Nil, et sur la terre de Canaan qui nous intéresse seule ici. Cette civilisation y était, probablement, toute puissante, au moment où les Israélites, sous la conduite de Josué, firent leur entrée dans ce pays « découlant de lait et de miel ».

N'est-il pas typique, par exemple, comme le fait remarquer notre auteur, qu'après la prise de Jéricho un des premiers objets sur lequel tombèrent les regards d'Achan, qui le déroba et fut lapidé avec toute sa famille pour ce vol sacrilège, se trouve être un manteau de Schinear, c'est-à-dire de Babylonie (1)?

III

Ce que nous venons de dire plus haut suffit à consolider l'opinion qu'il y eut des rapports importants entre la Babylonie et Canaan, dès les premières années de l'établissement du peuple israélite dans ce dernier pays. Il est temps, maintenant, de pénétrer au cœur même de la question, et de citer des exemples de l'aide réciproque que se prêtent les recherches assyriologiques et bibliques, pour s'éclairer mutuellement.

Il y a fort longtemps déjà qu'on a signalé la parfaite con-

(1) *Josué*, ch. VII, 21.

Digitized by Google

cordance de certains renseignements des inscriptions cunéiformes avec les récits de l'Ancien Testament. Il pouvait y avoir des différences de détail, mais pour le fond, la similitude était complète. Jadis on mettait en doute, dans les rangs de la critique avancée, l'existence de plusieurs personnages, de diverses cités dont seuls les livres religieux du peuple juif nous avaient conservé les noms et le souvenir.

Or, voici que, dans les muettes collines de sable auprès desquelles campaient quelques troupes d'Arabes nomades et sauvages, on a retrouvé les villes disparues avec leurs énormes palais, leurs temples immenses, leurs inscriptions nombreuses et mystérieuses. Voici que, sur les murs, des bas-reliefs étalèrent à nos yeux, en représentations parfois naïves, mais exactes et saisissantes, les événements dont il était question dans les récits hébreux et auxquels les rois, habitants de ces palais ressuscités, avaient pris une part active.

Écoutez Ezéchiel, fils de Buzi, le prophète de la captivité d'Israël, nous dire, au seuil de ses visions étonnantes (1) : « La trentième année, le cinquième jour du quatrième mois, comme j'étais parmi les captifs près du fleuve du Kebar, les cieux s'ouvrirent et j'eus des visions divines. » Or, voici qu'on a retrouvé dans les documents d'une maison de commerce de gros de Nippur, disparue depuis vingt-cinq siècles, le nom du canal de Kabar, qui était relié à Nippur, ce canal auprès duquel se tenait courbé sous sa douleur le prophète Ezéchiel, et parmi les papiers d'affaires de cette importante « firme » commerciale : « Murascû et fils », on a relevé les noms d'exilés juifs, des noms qui ne permettent aucun doute sur leur origine, ainsi : Nathanaël, Haggée, Benjamin.

Le second livre des Rois (chap. XVII, 30), nous apprend qu'après que le souverain d'Assyrie, Salmanassar, eut conquis Samarie et dispersé les habitants du royaume d'Israël, il envoya des contingents de ses sujets pour repeupler cette terre dont les enfants étaient partis en captivité. Au nombre des nouveaux venus se trouvaient, nous est-il raconté dans le

(1) *Ezéchiel*, 1-1.

Digitized by Google

récit biblique, des citoyens de la ville de Cutha, adorateurs du dieu Nergal, la sombre divinité des hécatombes que font la guerre et la peste. Les fouilles ont mis au jour cette cité ensevelie sous les sables de la colline de Tell-Ibrahim, et une inscription a révélé que le dieu particulier de la ville était, en effet, Nergal.

Ur en Chaldée, la patrie de Térach, père d'Abraham, Karkemisch où Nebucadnetzar battit le Pharaon Neco, Chalach où furent emmenés nombre de captifs juifs, sont des villes dont nous connaissons, non seulement le nom par les écrits bibliques, mais dont on a découvert les ruines et dont nous savons l'emplacement exact.

Ces villes retrouvées, ces inscriptions déchiffrées ont parfois confirmé d'une manière étonnante des textes obscurs de la Bible. Ainsi, l'on se demandait jadis d'un air légèrement sceptique ce que pouvait bien être cette prise de Thèbes en Égypte dont parle le prophète Nahum (chap. III, versets 8 et suivants). Il adresse ses malédictions à Ninive, et lui rappelle le sort de la ville d'Égypte : « Es-tu meilleure que No-Amon (Thèbes) qui était assise au milieu des fleuves, entourée par les eaux, ayant la mer pour rempart... et cependant elle est partie pour l'exil, elle s'en est allée captive ; ses enfants ont été écrasés au coin de toutes les rues... » Quel avait été ce conquérant victorieux, se demandait-on ? Il va nous répondre lui-même. Sur un cylindre trouvé à Ninive, nous lisons que c'est Asurpanibal qui, poursuivant le roi égyptien Urdamanê, arriva à Thèbes, s'empara de la ville, la pilla et en emmena les habitants captifs à Ninive, sa résidence.

Avant la ruine définitive de Jérusalem, des signes avant-coureurs annoncèrent la faiblesse du peuple et proclamèrent sa déchéance prochaine. Sanhérib, roi d'Assyrie, monta contre Ezéchias, roi de Juda. Il s'empara de plusieurs villes fortes, entre autres de Lakisch. Ezéchias, épouvanté, envoya dire au roi d'Assyrie à Lakisch : « J'ai commis une faute. Éloigne-toi de moi. Ce que tu m'imposeras, je le supporterai. » Et le roi d'Assyrie imposa à Ezéchias, roi de Juda, 300 talents d'argent et 30 talents d'or. Ezéchias donna tout l'argent qui

Digitized by Google

se trouvait dans la maison de l'Éternel et dans les trésors de la maison du roi. Ce fut alors qu'Ezéchias, roi de Juda, enleva, pour les livrer au roi d'Assyrie, les lames d'or dont il avait couvert les portes et les linteaux du temple de l'Éternel. (1) » Telle est la narration de cet événement que nous trouvons dans la Bible.

Or, dans le palais du roi Sanhérib à Ninive, on a découvert un relief qui représente le puissant souverain, assis sur son trône devant sa tente, en face d'une ville conquise. Cette ville, c'est Lakisch, ainsi que nous l'apprend l'inscription suivante, qui accompagne la représentation plastique de l'événement et en donne la traduction : « Sanhérib, le roi de tout ce qui existe, le roi d'Assur, s'est assis sur son trône et a compté le butin de Lakisch ». C'est donc la scène du second livre des Rois, représentée plastiquement et à la manière assyrienne; c'est un double du récit biblique, une répétition précieuse par la confirmation textuelle qu'elle donne des affirmations du narrateur juif.

Il serait facile d'allonger la liste de ces noms bibliques, retrouvés dans les collines silencieuses des bords de l'Euphrate et du Tigre; il serait aisé de continuer à citer tous les faits curieux ou précieux, qui ont repris vie devant nos yeux, après avoir dormi le long sommeil des siècles dans l'oubli, ressuscitant la puissante civilisation de ces royaumes disparus et le pouvoir de ces dynasties à jamais éteintes. Mais cela élargirait trop le cadre d'une simple étude.

De tout ce que M. Delitzsch a dit et exposé, de ce que nous avons rappelé ici, en nous servant de ses renseignements, on doit toutefois tirer une conclusion. Cette conclusion, la voici : les récits de la Bible — les personnages cités, les villes nommées, les événements narrés — ne peuvent plus être traités de légendaires, parce que seuls les livres sacrés des Hébreux nous les transmettent. De trop nombreuses et capitales découvertes, non seulement en Assyrie et en Chaldée, mais en Égypte et ailleurs, sont venues confirmer de la façon la plus catégorique,

(1) *Les Rois*, livre II, ch. XVIII, 13-16.

Digitized by Google

l'exactitude historique de faits que, jusqu'alors, seul l'Ancien Testament nous avait conservés.

Si l'on veut donc être logique et sincère, on sera obligé d'avouer que l'autorité historique des livres religieux du canon hébreu a été affermie par les résultats des fouilles de ces cinquante dernières années. La conséquence de ces recherches désintéressées faites par tant de savants d'opinions diverses est d'enseigner la circonspection à ceux qui sont trop pressés de nier, en même temps que renforcer la confiance qu'on peut avoir dans la sûreté d'information des rédacteurs de ces livres, si différents quant à leur date ou aux circonstances dans lesquelles ils sont nés, et qui composent la première partie de la Bible, appelée l'Ancien Testament.

IV

Mais il est une autre question qui se pose maintenant et qui ne se présentait pas jadis, avant les découvertes comme celles de Tell-El-Amarna. C'est la question de savoir jusqu'à quel point Israël, sa religion et sa civilisation sont indépendants ou tributaires de Babylone, de sa religion et de sa civilisation.

Essayer de répondre aujourd'hui déjà, c'est se lancer dans le domaine des conjectures et des hasardeuses hypothèses. Peut-être ne le pourra-t-on jamais d'une manière absolument certaine ; il manquera toujours trop d'éléments de discussion et de comparaison, trop d'anneaux de la chaîne feront défaut.

Mais s'il ne nous est pas permis de répondre avec une infaillible assurance, nous pouvons au moins déjà affirmer que des infiltrations se sont produites, entraînant des traditions et des coutumes de Babylonie chez les Israélites. Leurs ancêtres, partant de Ur en Chaldée, n'emmenaient point seulement leurs troupeaux et leurs tentes comme les familles nomades de ces temps lointains; ils gardaient encore dans leur cœur le souvenir de cérémonies touchantes ou émouvantes, la vision de fêtes populaires ou religieuses. Dans leur esprit s'incrustaient les traits de plus d'un récit des origines du monde et de leur race, qu'ils allaient, eux aussi, transmettre à leurs descen-

Digitized by Google

dants. Et, nous l'avons dit, lorsque Josué et les Israélites, avec mille difficultés, par un lent et pénible travail s'installèrent en Canaan, ils s'y établirent au milieu de populations, dont ils subirent l'influence et qui étaient imprégnées de culture babylonienne.

C'est ainsi que peuvent s'expliquer pour nous de nombreuses ressemblances entre la religion de Babylone et celle des Israélites; c'est ainsi que nous pouvons comprendre le fait que certains récits cosmogoniques existent à la fois dans les traditions des deux peuples.

Il est inutile de s'attarder sur la narration du déluge, que l'on a retrouvée dans la bibliothèque de Sardanapale, à Ninive. Ce fait est trop connu de chacun. Rappelons seulement que le héros de l'aventure, celui qui échappe à la destruction des hommes, grâce à la protection céleste, le Noé babylonien, s'appelle Xysuthros. La tradition d'un déluge doit conserver le souvenir d'un terrible cyclone avec ras de marée, qui ravagea la Mésopotamie; c'est bien de là que cette tradition a dû se propager dans les contrées voisines, avant de s'épanouir dans le récit du déluge biblique, dont la rédaction définitive est très tardive.

Et bien d'autres coutumes religieuses se retrouvent à la fois chez les Hébreux et chez les Babyloniens. L'idée d'attribuer à la salive une force mystérieuse, ainsi que certains récits miraculeux des Évangiles le laissent entendre (Évangile de Marc, VII, 33), nous la retrouvons au bord de l'Euphrate. Dans une invocation, que nous rapporte M. Delitzsch et qui s'adresse au dieu Marduk, nous lisons : « O Marduk, c'est à toi qu'appartient la salive de la vie ».

La répétition d'une invocation ou d'un titre trois fois de suite, que plusieurs chants bibliques emploient, était aussi en usage en Babylonie pour accentuer l'impression d'élévation et d'auguste puissance. Le peuple d'Israël au désert, après la sortie d'Égypte marche sous la conduite d'une colonne de nuée pendant le jour et de feu pendant la nuit; Asarhaddon, roi de Babylone, est accompagné de la même façon par la déesse Istar, sa protectrice. Un prophète lui dit de sa part . « Moi,

Digitized by Google

Istar d'Arbela, je ferai monter une colonne de fumée à ta droite et une colonne de feu à ta gauche ».

Mais nous ne voulons point multiplier ces citations, que nous n'avons pas la place de développer suffisamment. Bornons-nous à examiner encore deux faits très intéressants, sur lesquels Delitzsch appuie aussi plus spécialement.

Chacun connaît le jour de repos religieux juif, le sabbat, non pas seulement parce que la Bible mentionne fréquemment cette institution importante qui s'est implantée jusque dans notre société moderne, transportée du samedi au dimanche, mais aussi parce que les Juifs pieux et pratiquants de nos cités ferment encore leurs magasins le samedi, afin de respecter le commandement mosaïque. Cette institution remarquable et puissante n'est point unique et spéciale à Israël. Elle existait déjà en Babylonie et sous le même nom : *sabattu*.

On a retrouvé un calendrier concernant les cérémonies et fêtes cultuelles, qui proclame que le 7, le 14, le 21 et le 28 de chaque mois, il est interdit de faire aucun ouvrage. On ne doit pas manger de viande rôtie ni bouillie; le roi n'a pas le droit de changer de vêtement, le médecin de porter la main sur un malade. Le sabbat babylonien et le sabbat juif ne sont-ils pas, en réalité, bien proches parents l'un de l'autre?

Mais nous avons fait allusion à un second fait; c'est le dernier que nous voulions mentionner, et c'est aussi sur ce point qu'a éclaté, le plus âprement, la discussion entre M. Delitzsch et ses contradicteurs.

Le Dieu d'Israël, entre autres noms, porte dans la langue hébraïque ceux de *El* et de *Jahveh* (Jéhovah); ce dernier étant spécialement son nom propre, original, et signifiant : celui qui est par lui-même; c'est l'affirmation de la personnalité vivante et unique de la divinité. Ce nom de Jahveh était donc quelque chose de spécial à la religion d'Israël; il marquait un point culminant de ses progrès dans la conception de son Dieu, et le séparait nettement de ses voisins et parents sémitiques.

Or, voici que M. Delitzsch affirme avoir lu ce nom auguste de Jahveh sur trois briques assyriennes, datant du temps d'Hammurabi, donc plus de deux mille ans avant notre ère.

Digitized by Google

Parmi les caractères cunéiformes, plus ou moins nettement tracés ou effacés par les siècles, que l'on trouve sur ces briques, il veut lire : *Ja-ah-ve-ilu* ou *Ja-hu-um-ilu;* ce qui signifierait : « Jahveh est Dieu ». Cette découverte est curieuse et importante. Mais il ne faut pas oublier deux choses, lorsqu'on la cite. C'est que des orientalistes de talent contestent l'exactitude de cette lecture du professeur berlinois et ne voient point sur ces briques le nom de Jahveh, et qu'ensuite on n'en peut pas tirer les conclusions religieuses que d'aucuns prétendent en faire sortir.

Même si M. Delitzsch a bien lu, et si ces trois débris d'inscriptions vieilles de quatre mille ans portent le nom de Jahveh, longtemps avant que le peuple d'Israël existât comme nation théocratique, cela ne veut nullement signifier que ce Jahveh babylonien ait une ressemblance avec le Dieu des Israélites, ni que celui-ci ne soit que la reproduction du premier. Or, nombre de polémistes ne manquent point de conclure en ce sens ; ils ne savent pas combien il faut être circonspect dans le domaine de l'archéologie religieuse et historique. D'ailleurs, pour prendre un exemple moderne, ne sait-on pas qu'entre la conception de la divinité d'Ignace de Loyola ou de Luther, d'un philosophe ou d'un inquisiteur, d'un savant ou d'un ignorant — si tous pourtant se réclament du nom de chrétiens —, il y a parfois déjà un abîme; le même nom peut recouvrir un idéal spirituel et moral fort dissemblable.

Il en est de même à bien plus forte raison dans le cas qui nous occupe; tout ce que nous savons du peuple babylonien, deux mille ans avant Jésus-Christ, nous permet d'affirmer que, même s'il a donné ce nom de Jahveh à l'une de ses divinités, celle-ci n'avait qu'une parenté nominale, mais nullement morale avec le Dieu des Israélites. Et cette affirmation nous amène à formuler quelques remarques finales.

V

Les études d'histoire religieuses sont hautement intéressantes; depuis un demi-siècle environ, on leur voue une atten-

Digitized by Google

tion de plus en plus grande, et certaines universités ont maintenant une chaire professorale, où quelque savant expose cette lente et incessante évolution de la pensée et du sentiment de l'homme cherchant à réaliser « ses rapports avec la puissance surhumaine et mystérieuse de laquelle il croit dépendre », pour employer la définition de la religion d'un savant illustre de notre pays, M. le comte Goblet d'Alviella.

Mais ces études exigent une grande prudence dans la généralisation et une sage réserve dans les affirmations. L'esprit humain se montre partout, dans ses grandes lignes, à peu près le même; au milieu des plus absurdes bizarreries et des différences les plus criantes, on retrouve des traits semblables, des affirmations pareilles, des aspirations toujours les mêmes, au nord comme au sud et chez les noirs comme chez les êtres humains d'autres couleurs et d'autres nuances cutanées. On ne peut donc pas immédiatement proclamer qu'il y a eu emprunt, dès qu'une notion ou une légende se retrouve chez deux peuples différents.

Mais ces restrictions faites, nous désirons conclure en quelques mots, en nous basant sur les documents que nous avons empruntés aux deux conférences de M. le professeur Friedrich Delitzsch. Nous ne songeons nullement à nous aventurer sur le terrain brûlant des dissertations théologiques; ce n'est point ici le lieu convenable.

De ce que nous avons exposé dans les pages qui précèdent, il ressort tout d'abord une conséquence : c'est que grâce aux découvertes assyriologiques, plus d'une affirmation des livres religieux du peuple juif s'est vue confirmée et complétée d'une manière indiscutable. C'est donc une présomption de plus en faveur de l'exactitude historique des récits de l'Ancien Testament, et une raison de plus d'avoir confiance dans ses narrations. Jadis on parlait toujours de transmission orale, et d'altération inévitable dans ce passage de bouche en bouche et de génération en génération. Aujourd'hui, nous savons que si la tradition orale fut l'unique moyen de conserver le souvenir d'un fait, aux temps primitifs, deux mille ans pourtant avant l'ère chrétienne déjà, les peuples de la Mésopotamie connais-

Digitized by Google

saient l'écriture et employaient ce moyen de fixation des idées et de notation des faits. Des documents de cette espèce nous en possédons un nombre précieux.

Mais, d'un autre côté, le zèle des savants qui ont ainsi fouillé le passé mort et enseveli dans les collines de sable, vastes tombes où dormaient des villes et des civilisations, ce zèle nous a révélé un développement admirable dans ces contrées bien longtemps avant la naissance du peuple israélite comme nation.

La civilisation des descendants de Moïse, après leur établissement en Canaan, n'est donc pas quelque chose d'unique dans cette partie du monde, comme on le croyait autrefois Cette civilisation s'est épanouie, au contraire, à côté et après d'autres, auxquelles elle a emprunté de nombreux éléments de sa législation et de sa religion.

Il est incontestable que plus d'une tradition religieuse biblique est d'origine babylonienne; ainsi le récit du déluge, l'institution sabbatique, etc., mais — et c'est ce que l'on oublie trop souvent en parlant de ces choses et en comparant Babylone à la Bible — il est non moins certain également qu'Israël, dans son génie religieux si puissant, a donné à ces coutumes et à ces idées une pureté et une élévation morales qu'elles n'avaient pas chez les peuples auxquels il les emprunte; il a rempli ces récits d'un spiritualisme religieux qui est la caractéristique de son esprit et qui leur donne un cachet tout spécial. Quelle que soit, en effet, sa doctrine philosophique, celui qui examinera impartialement les faits cités plus haut et qui comparera l'esprit qui anime ces récits assyriens à celui qu'ils ont reçu en pénétrant dans la Bible, devra donner incontestablement la supériorité à cette dernière. On sent partout dans ce petit peuple hébreu, on lit dans ses actions, on déchiffre dans ses prophéties ou ses psaumes, la puissance spirituelle et morale qui l'anime et qui lui a permis d'imprimer son cachet à notre monde moderne, grâce à la personne du plus glorieux de ses enfants, le charpentier Jésus de Nazareth.

ROGER BORNAND.

Digitized by Google

REINE-DES-CŒURS [1]

Le jour se leva dans un ciel bleu pommelé et des alternances d'ombre et de lumière tombaient sur la ville, les premières permettant à chacun de se protéger contre les rais trop ardents du soleil, les secondes faisant miroiter pompons et colifichets. Dès le petit matin, le peuple avait envahi la plaine où devaient avoir lieu les joûtes. Comme elle s'étendait au milieu d'un vallon, ses rangs s'étaient étagés sur les coteaux voisins et, en attendant l'heure, il devisait joyeusement, lutinait les filles ou vidait force pots à la santé de Reine-des-Cœurs.

« Dieu vous le rende, ma tourterelle.

— Et quoi ?

— Ce petit larcin que j'ai commis envers vous.

— Voyez donc, le malplaisant ! Parce qu'il a, malgré moi, frotté son noir museau sur ma gorgerette !...

— Vous plairait-il vous mettre un brin de côté ?

— Brin toi-même ! Il fallait te lever de meilleure heure et tu aurais eu une meilleure place ! »

Et alors un écolier de crier à tue-tête :

« Silence ! ou je vais quérir le guet : vous m'empêchez de voir ! »

Dans la ville, des hérauts allaient sonnant de la trompe à tous les coins de rue pour proclamer l'ouverture des joûtes et les bons bourgeois, qui avaient compté sur leur roi, pensant

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 juillet 1903.

Digitized by Google

qu'il ne permettrait pas au populaire de se placer avant leur commencement, se mettaient seulement en route. Quand ils arrivaient à l'esplanade, un étonnement les saisissait devant l'océan de têtes moutonnant sous leurs gros yeux béants, et leur femme, d'une voix aigre, leur reprochait d'être toujours en retard pour tout.

« M'amie, m'amie, suppliait le mari à voix basse...

— Eh ! compère, faisait un voisin, après la lune de miel la lune de fiel ! »

Des profondeurs bleues où se devinaient les toits et les clochers de la ville, un tumulte vague parvint jusqu'à la plaine où attendait la foule, et, peu à peu, il se précisa en sonneries de cloches, acclamations et bruits d'instruments. C'était le cortège du roi, de la princesse et des prétendants. Tout le long du chemin triomphal où il s'était engagé, au fur et à mesure qu'il avançait, comme des coureurs lancés sur ses flancs, les cris et les éclats du cuivre redoublaient en approchant aussi. A deux hauteurs d'homme, se déroulait une fine poussière blonde, à travers laquelle rayonnait le soleil; les bannières y ajoutaient leurs miroitements d'or et de satin; les casques et les lances y jetaient des éclairs.

Et tel était l'ordre de la marche :

En premier lieu, les grands seigneurs de la Nouvelle-Espagne, du Brésil et de la Floride;

Ensuite, le duc de Scandinavie;

Puis, le comte de Thuringe;

Le comte d'Alsace;

Le comte de Calédonie;

Le comte Mac Allan de Kilkenny;

Le prince de Scythie;

Le comte de Sandomir;

Enfin, par une désignation des fourriers royaux que l'on considéra comme une marque de préférence de la princesse elle-même, précédant le carrosse du roi, le prince italien, le duc espagnol et le comte de Provence, avec leurs mandolines et

Digitized by Google

leurs guitares qui l'entouraient — si j'ose ainsi parler — d'un encens musical.

Le roi et la princesse ayant pris place, aux acclamations répétées des nobles, des bourgeois et du peuple, sur un trône abrité d'un dais, des trompettes sonnèrent et l'on ouvrit l'une des barrières de la lice. Un héraut pénétra dans l'arène. Il relut lentement les conditions de la joute, qui prescrivaient aux combattants la plus entière bonne foi et déclaraient lâche et félon celui d'entre les champions qui emploierait sortilèges ou maléfices pour triompher de son adversaire. Le vainqueur aurait droit au titre de fiancé de la princesse Reine-des-Cœurs, avec, cela s'entend, le consentement d'icelle : c'était auxdits combattants à le mériter.

Ayant ainsi parlé, le héraut se retira.

Un murmure avait couru dans le camp des prétendants. Ou la dernière condition avait été passée sous silence dans les premières nouvelles qui leur avaient été apportées de ce tournoi; ou elle avait échappé à leur attention. Quoi qu'il en fût, elle était contraire à tous les usages. La princesse devait en tout cas appartenir au vainqueur. Le prince de Scythie surtout insistait et, instinctivement, bien qu'il eût grand air et que ses façons, tout en étant un peu brusques, fussent d'un gentilhomme, les autres se défiaient, s'écartaient de lui, et l'un d'eux même, le jeune comte de Provence, beau jouvenceau au regard de velours et aux joues de pêche, avait prononcé à mi-voix, en le toisant, le mot d'ogre. Puis il avait hardiment pris la parole pour soutenir que, fût-on même vainqueur de Gog et de Magog, il était d'un esprit chevaleresque de ne point s'imposer à l'amour d'une femme, si elle ne vous avait point choisi de son plein gré. A quoi avaient aussitôt consenti le prince italien, le duc espagnol et les grands seigneurs de la Nouvelle-Espagne, du Brésil et de la Floride, dont les suffrages, ajoutés à celui du comte de Provence, étaient presque suffisants pour l'emporter. Le comte Mac Allan voyant cela, se rangea aussitôt de leur côté, puis, après un temps de réfle-

Digitized by Google

xion, le duc de Scandinavie, le comte de Sandomir, le comte de Calédonie, le comte d'Alsace, le comte de Thuringe. Le prince de Scythie demeuré seul de son avis, parut s'incliner de bonne grâce, mais ceux des spectateurs qui, ayant deviné le sujet de la contestation, l'observaient, remarquèrent dans ses yeux un éclair de mauvais augure et le mot d'ogre reparut sur leurs lèvres.

De nouveau, les trompettes sonnèrent et le duc espagnol, le premier, entra dans la lice, ainsi que l'avait ordonné le sort. Il appela le comte de Calédonie qui avait été désigné de même pour le combattre. Réunis au milieu de l'arène, les deux champions se serrèrent la main, puis enfourchèrent les chevaux que leur présentaient leurs écuyers. La petite princesse, le cœur battant, l'âme angoissée, agita son écharpe et, rapides et brillants comme deux flèches aux pointes d'acier, ils se ruèrent l'un vers l'autre. Le comte de Calédonie reçut sur sa rondache le coup de sabre que lui déchargeait le duc espagnol et, faisant voler sa claymore autour de la tête de son adversaire, il essaya de l'intimider; mais l'Espagnol, grave, les yeux tournés vers le ciel, peut-être pour une prière, le laissa se fatiguer et, tout à coup, se ramassant à l'abri de son manteau qu'il avait roulé autour de son bras, il engagea la pointe de son sabre dans le gorgerin, fit cabrer son cheval et son effort réuni à l'effort de l'animal força l'Écossais à vider les étriers.

Oh! la petite princesse était bien pâle lorsque l'Espagnol, au milieu des cris de : Victoire! Victoire! passa tranquillement au bras, en guise de dépouilles opimes, la bande du béret où le comte de Calédonie portait les couleurs qu'elle avait choisies. Quant au comte lui-même, la face encore congestionnée par le quasi étranglement qu'il avait subi, il se retira sous sa tente, appuyé des deux bras sur deux de ses serviteurs.

Le duc espagnol aussitôt appela le duc de Scandinavie et les gens du peuple, qu'il avait conquis, huèrent le survenant, dont le visage morne, les habits sombres et les bottes à chaudron devinrent l'objet de leur risée. Lui, cependant, s'apprêtait au

Digitized by Google

combat. Il toucha de son gant de buffle la main du duc espagnol, salua d'un grand coup de chapeau la compagnie assemblée dans la loge royale et prit place à l'une des extrémités de l'arène.

Au signal que donna la gentille princesse, il caressa de l'éperon le ventre de son épaisse jument qui prit un petit trot comique. Des rires éclatèrent. Le roi lui-même gardait avec peine son sérieux. Mais, lorsque les deux champions furent en présence, parant rapidement le coup de sabre que lui destinait l'Espagnol et l'empoignant non moins rapidement à la taille, le duc de Scandinavie le secoua pour lui faire lâcher les rênes et, quand l'Espagnol fut à point, il le jeta à bas de son cheval sans coup férir.

« Victoire! Victoire! » cria le peuple en faisant fête à celui qu'il raillait tout à l'heure et en conspuant celui qu'il admirait.

La petite princesse fit au duc de Scandinavie un salut de la main. Elle manifestait sa joie de voir le combat terminé plus que son admiration pour lui, et certainement il le comprit ainsi, car, loin de se pavaner et de se rengorger, il reprit son assiette sur sa selle, flatta d'une grosse caresse sa jument et attendit. L'un des hérauts appela pour lui : le comte Mac Allan !

En voyant entrer dans la lice le beau comte Mac Allan, dont la renommée de beauté avait franchi les portes du palais, la petite princesse, d'un mouvement presque inconscient, se pencha sur le devant de la loge. Une merveilleuse fraîcheur de teint attirait tout d'abord les regards sur le visage du comte; puis ils étaient retenus par la régularité des traits, la fierté des yeux, la blancheur des dents et la finesse de la chevelure dont il était encadré. La richesse de son armure augmentait l'admiration dont il était l'objet. La cuirasse d'acier bruni était incrustée d'argent et d'or; les boutons de la tunique scintillaient de l'éclat des diamants; les plis lourds d'un grand manteau rouge reposaient sur la croupe du cheval, à l'allure vive et légère, qui semblait porter son maître comme une plume. En comparaison

Digitized by Google

de ce brillant cavalier, bien piètres étaient l'aspect et la mine du duc de Scandinavie.

Au signal, le comte détacha son feutre de sa belle tête bouclée et salua la cour. Immobile sur sa grosse jument, le duc attendait. Lorsqu'il vit fondre sur lui le comte, il se jeta de côté avec sa monture et, saisissant à deux mains le large manteau rouge qu'enflait la rapidité de la course, il s'y cramponna, arrachant de son cheval le brillant Irlandais, comme on déracine un jeune arbre. Et son visage impassible s'anima d'un sourire.

Devant cette nouvelle victoire, remportée comme la première plutôt par l'adresse que par la force des armes, il y eut parmi les seigneurs un moment d'hésitation. Mais, en voyant le rire voltiger sur les lèvres de la petite princesse, les applaudissements éclatèrent autour d'elle, suivant de loin, en célérité et en sonorité, ceux que, depuis longtemps, faisait entendre le populaire.

Sans doute, son grand sens pratique l'avertit des reproches de la noblesse, car, lorsqu'il reprit son poste de combat, on vit le duc de Scandinavie s'assurer que son épée sortait aisément du fourreau et toucher dans ses fontes la crosses de ses pistolets.

Celui que le sort lui opposait maintenant était le jeune comte de Provence. Aussitôt qu'il le vit paraître dans l'arène, il sauta de cheval et courut à lui, la main tendue.

« Je vous cède la victoire sans combattre, seigneur comte, dit-il. J'ai trente ans, vous en avez vingt, à vous le droit de rendre la princesse heureuse.

— Seigneur duc, répondit le comte de Provence, vous avez montré par vos deux victoires que, si l'âge à mûri votre force et votre courage, vous ne pensez pas à en abuser, et la princesse trouvera en vous à la fois un défenseur et un véritable gentilhomme.

— Qu'importe! fit le duc. Les cheveux blonds avec les cheveux blonds, la jeunesse avec la jeunesse! En vous voyant

Digitized by Google

parmi les prétendants, je me suis juré que, si le sort me désignait comme votre adversaire, je vous cèderais la place. Laissez-moi donc accomplir mon serment. »

Ayant ainsi parlé, le duc de Scandinavie alla prendre sa jument par la bride et l'on vit cet homme simple, quelque peu embarrassé de ses bottes à chaudron, traverser toute la lice dans l'équipage d'un guerrier vaincu et humilié.

Oh! comme le cœur de la petite princesse et comme ses yeux se complurent à le suivre dans la foule qui s'ouvrait, avec respect, pour le recevoir et l'applaudir, tandis que, de son pas lent et lourd, il se rendait à sa tente où tout à coup il disparut.

Le comte de Provence avait vingt ans; le comte de Sandomir dix-huit. Les yeux de la foule eurent le temps de s'emplir de leur image charmante. Fièrement campés sur leur cheval, les deux champions attendaient le signal que la petite princesse tardait à donner. On vit enfin, dans la loge royale, l'écharpe vert véronèse et rose incarnadin s'élever et s'abaisser lentement. Les deux jeunes gens roulèrent plutôt qu'ils ne coururent l'un vers l'autre, dans un tourbillon de poussière que souleva le galop éperdu de leurs chevaux. Les poitrines des deux vaillantes bêtes se heurtèrent; un bruit sourd qui pourtant retentit, le cheval du comte de Sandomir qui fléchit sur ses jarrets et, percé de coups d'éperon par son maître, se redresse avec fureur... Le comte de Provence saisit cet instant et, d'un revers de son épée, tranche la sangle qui retient la selle de son adversaire. Le comte de Sandomir s'écroule sur le sol, au milieu des rires de l'assistance.

Des murmures s'élevèrent en même temps que des acclamations. Comme ce fut aux oreilles du roi même qu'ils se firent entendre, les joûtes furent interrompues. Une requête aussitôt fut introduite par le prince italien, les Ricos-Hombres de la Nouvelle-Espagne, du Brésil et de la Floride, les comtes d'Alsace et de Thuringe et le prince de Scythie, pour protester contre les conditions nouvelles et tout à fait extraordinaires dans lesquelles ces joûtes avaient lieu. Alors qu'ils croyaient

Digitized by Google

jouer leur vie, c'était leur dignité, semblait-il, qui seule courait des risques et ils ne pensaient pas que le ridicule eût jamais été une arme admise dans les tournois. Ils soumettaient donc respectueusement au roi et à la gentille princesse la question de savoir s'il ne serait pas décidé que toute victoire due au hasard ou à l'escamotage serait nulle et non avenue. Les comtes d'Alsace et de Thuringe faisaient toutefois remarquer que s'ils apposaient leur signature, c'était pour ne point se séparer de leurs frères d'armes; mais dans leur intime conviction, aucune règle n'empêchait de se servir, pour triompher, de tous moyens qui ne fussent entachés ni de traîtrise ni de sorcellerie.

Celui qui soutenait avec le plus d'ardeur l'opinion la plus féroce était le prince de Scythie qui, de plus en plus, semblait avoir soif de sang humain.

A la prière de la gentille princesse, il fut décidé que les joûtes continueraient aux anciennes conditions. On n'aurait qu'à se féliciter si l'on parvenait à éviter jusqu'au bout l'effusion du sang. D'ailleurs, un guerrier devait être non seulement habile au maniement des armes et à l'équitation, qui sont genres d'exercices ayant indûment pris pour eux seuls la qualification de nobles, mais encore à la saltation, natation et à tout autre emploi de sa force naturelle, ainsi qu'il appert de nombreux exemples tant anciens que modernes.

Le comte de Provence, de sa voix douce, appela le comte de Thuringe qu'il devait combattre, et lorsqu'il vit son ennemi devant lui le pistolet au poing, à son tour il fouilla dans ses fontes. La petite princesse, prête à défaillir, suppliait d'interdire qu'il tirassent à moins de cent pas; mais le roi secouant la tête :

« J'ai moi-même conquis le droit d'épouser votre mère, murmura-t-il, en brisant la mâchoire du roi de Finlande qui ne s'en remit que longtemps après. Donnez le signal, mon enfant, et priez Dieu en faveur de celui des deux que vous préférez.

— Mais je n'en préfère aucun, mon père; seulement, voir mourir un homme, là, sous mes yeux...

Digitized by Google

— Ce sont ici des coups dont on ne meurt pas, mon enfant, sauf en des cas très rares.

— Vous pensez, mon père?

— J'eus moi-même, en un tournoi lointain, l'os de la jambe largement entamé par un coup d'estramaçon. Vous en êtes-vous jamais aperçue? »

Elle soupira et donna le signal.

La foule trépigna d'aise en voyant que la lutte allait être sérieuse. L'épée d'une main, le pistolet de l'autre, les deux champions donnèrent l'élan à leurs chevaux et, s'étant abordés, entamèrent la lutte. Les pistolets furent déchargés et, lorsque la fumée de la poudre se fut dissipée, il parut que seul le comte de Provence avait souffert de cette première passe : toute sa joue gauche était noircie. Maintenant, l'un et l'autre s'escrimaient. Les chevaux voltaient de droite, de gauche, en avant, en arrière, dirigés par des cavaliers experts qui, d'une simple pression de genoux, les enlevaient ou les faisaient demeurer en place. Un tumulte soudain s'éleva : battements de mains, cris de victoire ou de terreur; un des deux cavaliers gisait par terre, essayant de se remettre sur pied et n'y parvenant pas, à cause d'un coup d'épée à la cuisse.

« Lequel est-ce, mon père? fit la petite princesse dont un nuage troublait la vue.

— C'est le comte de Thuringe; mais, rassurez-vous, il n'est point mort. »

Les acclamations reprirent de plus belle, lorsque le comte de Provence, allant offrir son aide à son adversaire abattu, l'embrassa et lui donna l'accolade. Mais il avait oublié sans doute la poudre qui lui noircissait la figure et dont il laissa une bonne partie sur la joue du comte de Thuringe.

Cet incident fut cause de la retraite des Ricos-Hombres de la Nouvelle-Espagne, du Brésil et de la Floride. Ils jugeaient indignes d'eux de se commettre avec des adversaires qui, non seulement ne réprouvaient pas les moyens de hasard et d'adresse, mais qui encore, pour faire rire aux dépens de leur

Digitized by Google

ennemi vaincu, n'hésitaient pas à tirer de leur arsenal des espiègleries d'écoliers.

On n'essaya pas de les retenir. Leurs mines altières et leurs façons de jeter l'or et les pierreries, comme si ce n'étaient point là choses précieuses et qu'il faut ménager, avaient déplu à tout le monde, et puis, on n'était certain ni de leurs quartiers de noblesse, ni de la pureté de leur race. Ils quittèrent la plaine au moment où le prince italien, couvert comme une femme de plumes, de canetilles et de fanfreluches, venait occuper sa place dans l'arène, devant le comte de Provence. Il avait même dans le creux de sa main un petit miroir où, de temps en temps, il regardait avec complaisance son visage bistré. Au moment où la princesse agita son écharpe, il se découvrit d'un geste ample et théâtral et fit voler son feutre jusqu'au pied de la loge royale. Il se montra d'ailleurs d'une grande bravoure et attaqua le comte de Provence, sans les barguignages et les faux-fuyants dont les Italiens sont accoutumés d'accompagner leurs combats corps-à-corps. Ils avancent mais pour reculer aussitôt et laisser l'adversaire s'engager à fond; reprennent l'offensive quand ils l'ont épuisé par leurs feintes, et finalement ont raison plus par l'impatience qu'ils excitent en lui que par leur courage. A dire vrai, l'épée n'est point leur arme : elle est trop longue et avertit celui qu'elle attache; ils lui préfèrent le poignard qui, caché aisément, ne se montre qu'au moment opportun.

Le prince italien, pendant un certain temps, essaya de fatiguer le comte de Provence; mais celui-ci, faisant preuve d'un calme surprenant chez un jeune homme de son âge, se contenta de surveiller attentivement le jeu de son adversaire. On aurait pu croire qu'il avait été mué en pierre, comme ces deux frères d'un conte des *Mille et une nuits* où il est question de l'eau jaune, de l'arbre qui chante et de l'oiseau qui parle. Ce fut donc le prince italien qui, le premier, se lassa, et, tandis qu'au moment où il abandonnait l'attaque et se mirait dans le creux de sa main, le comte de Provence lui allongea sa pointe à

Digitized by Google

l'épaule droite et le fit descendre de cheval plus vite qu'il n'y était monté.

Des applaudissements s'élevèrent plus bruyants que jamais et des cris qui saluaient déjà le comte de Provence comme époux de la gentille princesse. Alors, dans l'arène, sans qu'il eût attendu l'appel du héraut, sans que le comte de Provence eût pris le temps de boire le cordial apporté par un écuyer, alors que toute la foule, éprise du jeune vainqueur, voulait oublier le dernier danger qui le menaçait, on vit entrer le redoutable prince de Scythie. Malgré toute la blancheur dont le recouvrent et son casque d'argent, et sa cuirasse d'acier, et la peau d'ours jetée sur ses épaules; malgré son cheval, à la robe d'un blanc de neige dont il semble que le reflet lui monte au visage, on sent transparaître la noirceur de son âme et il est dans l'arène comme une nuée sinistre d'où l'on sent que vont sortir la foudre et la mort.

La petite princesse est pâle et tremblante. Elle supplie son père de mettre fin aux joutes et de faire déclarer par les hérauts qu'elle renonce au mariage et qu'elle va se retirer dans un couvent; mais le roi lui répond que leur parole est engagée et qu'il ne peut la retirer sans forfaiture.

« Au moins, murmure la princesse, que ce soit un autre que ce jeune comte de Provence qui combatte le prince de Scythie.

— Quoi qu'il fasse, reprend le roi, il devra toujours le vaincre, puisque, pour triompher dans ces joûtes, il faut avoir abattu tous ceux qui s'y présentent.

— Hélas!

— Donnez le signal, mon enfant, fait le roi, et priez Dieu en faveur de votre préféré. »

La petite princesse agita son écharpe et ferma les yeux, redoutant de voir des choses horribles. Un silence s'était établi où l'ont eût pu entendre les battements de milliers de cœurs si chacun, trop occupé de sa seule inquiétude, n'eût été indifférent à celle d'autrui. Des soupirs par moment s'exhalaient si pro-

Digitized by Google

fonds que les âmes paraissaient avoir doublé de capacité pour l'angoisse. On dut emporter des femmes tombées en syncope, des enfants qui poussaient des cris prophétiques, des vieillards que leurs forces abandonnaient. Les éclairs qui, du cimeterre du prince de Scythie, jaillissaient jusque sur la foule la frappaient d'une terreur superstitieuse.

Le jeune comte de Provence se conduisait cependant avec une vaillance qui aurait dû la rassurer. En butte aux attaques incessantes et sauvages de son ennemi, il se contentait jusqu'ici de parer les coups du redoutable cimeterre et son visage avait une expression d'assurance calme. La foule, retrouvant de la force dans la force de son héros, commençait à espérer, quand elle vit le prince de Scythie se saisir de sa masse d'armes. Or, cette masse d'armes, dès le début du combat, avait inquiété les vieux soldats et leurs craintes, plus ou moins exagérées, avaient trouvé un écho dans le populaire. Elle était fée, disait-on. Elle frappait sans que l'on eût besoin de la diriger, ni même de la tenir; c'était comme une troisième main. Et, en effet, lorsque le prince de Scythie l'eut décrochée de l'arçon de sa selle et l'eut levée contre son adversaire, elle parut s'animer, lancer des feux aveuglants et se mit à battre de coups redoublés le cimier du comte de Provence. Mais le casque était de fin acier forgé à Damas et la masse d'armes n'y avait pas prise. Le prince de Scythie, furieux, se recula, banda son arc tartare et, avant que le comte de Provence eût vu de quoi il s'agissait, lui décocha une flèche en pleine poitrine. Le jeune garçon eut le temps d'envoyer un baiser de la main vers la loge royale, puis il pencha la tête et, soudain abandonné de ses esprits, il glissa de sa selle dans les bras de son écuyer.

Pas une acclamation ne s'éleva; seul un long cri de douloureuse surprise qui se perdit en un brusque et morne silence.

La petite princesse avait caché son visage dans ses mains. Le roi s'était levé, en proie sans doute à une émotion intérieure qu'il faisait tous ses efforts pour dissimuler, mais en apparence

Digitized by Google

maître de lui. Il se disposait à prendre la parole pour consacrer d'un mot la victoire du prince de Scythie, lorsque les barrières de la lice s'ouvrirent devant un nouveau combattant. Il était vêtu d'une cotte de mailles et portait en travers une grande écharpe aux couleurs de la princesse. Son casque était d'acier brillant, ses chausses de fine soie violette. Il portait pour toute arme offensive une courte lance. Sur son bouclier, figurait un soleil d'or.

Un murmure accueillit son entrée — murmure de surprise, et de satisfaction aussi sans doute, car, dans toute sa personne, résidait une assurance tranquille, garante de la victoire.

Il montait un cheval barbe qui le portait en soulevant et en fléchissant l'échine alternativement, avec une grâce apprise de cheval de bateleur, semblait-il; mais chez lui, elle était naturelle et montrait sa grande souplesse et légèreté.

La figure du nouveau venu disparaissant à demi dans la mentonnière du casque et sous la visière à demi baissée, la curiosité tout de suite s'alluma et les suppositions les plus étranges se donnèrent carrière. Les uns soutinrent que c'était le dernier chevalier du Temple, échappé à l'horrible autodafé où avaient péri Jacques Molé et ses compagnons; les autres ne voulaient voir en lui qu'un roi déguisé, amoureux en silence depuis longtemps de la petite princesse, et heureux de la circonstance qui lui permettait enfin de se déclarer. Il y en avait qui lui trouvaient un air plus dur et plus cruel encore qu'au prince de Scythie. Mais ceux-ci étaient déjà gagnés, malgré eux, à la cause du vainqueur et se laissaient aveugler par l'auréole que le triomphe met toujours à un front.

En voyant entrer le cavalier inconnu, le prince de Scythie eut un rire méchant, puis, assurant dans sa main la poignée de son cimeterre, il voulut se jeter sur lui, sans attendre le signal. Il fallut, pour l'arrêter, l'intervention de l'un des hérauts.

Le cavalier inconnu demanda à parler au roi, ce qui lui fut accordé. Il baissa sa lance et s'inclina :

Digitized by Google

« Sire, commença-t-il, le sort qui a été si dur pour le noble comte de Provence jusque-là vainqueur, m'induit à vous prier de soumettre celui qui en a triomphé aux épreuves de l'esprit.

— Aux épreuves de l'esprit? fit le roi. Je ne sais de quoi Votre Noblesse entend parler.

— C'est bien simple, Sire. Lorsqu'un chevalier est reconnu comme le plus grand en force et en vaillance corporelles, on essaie, au moyen de questions appropriées, d'apprécier également la grandeur de son esprit, et c'est à cette enquête que je vous prie de vouloir bien soumettre le chevalier que voilà. »

Le roi tardait à comprendre que le cavalier inconnu tendait là un panneau où, d'ailleurs, le prince de Scythie s'était empressé de donner tête baissée.

« Qu'on essaie! avait-il crié. Je suis prêt. »

La petite princesse regardait le cavalier inconnu avec une attention qui amena le roi à lui demander si, par hasard, elle savait qui il était.

« Vous souvenez-vous, demanda-t-elle à son père, de l'accent qu'avait la voix du duc de Scandinavie?

— Lorsqu'il tendit si noblement la main au comte de Provence et lui céda la place? dit le roi.

— Justement.

— Tout ce que je me rappelle, reprit le roi, c'est la lourdeur de son cheval et l'aspect austère de son équipement. Eh quoi? serait-ce lui, sous un déguisement?

— Je ne sais, répondit la petite princesse; mais, par moments, il me paraît que cette voix ne m'est pas inconnue.

— Donnez le signal, mon enfant, fit le roi avec un soupir, et priez Dieu pour le duc de Scandinavie. »

La petite princesse agita son écharpe.

Aussitôt, le cavalier inconnu posa au prince de Scythie la question suivante : « Par quel animal préfères-tu être attaqué, par un lion ou par une mouche?

— Imbécile! répondit le prince de Scythie. Par une mouche donc! »

Digitized by Google

Le cavalier inconnu tira d'une gibecière, que l'on remarqua seulement alors, une petite boîte dont il souleva le couvercle et d'où s'échappa en bourdonnant, une de ces mouches grises, au dard toujours tiré, qui s'attaquent aux chevaux et que l'on nomme taons.

Elle vola vers le prince de Scythie, s'abattit sur sa monture, la piqua au ventre, puis aux cuisses, puis aux naseaux, si bien que, rendu furieux, le cheval se mit à ruer et à se secouer avec rage, et la mouche n'ayant point lâché prise, il partit au galop dans l'arène et finit par aller se frotter contre les barrières, écrasant entre le bois et son corps la jambe droite de son cavalier.

« Assez! hurla le prince de Scythie, que la foule raillait et huait.

— T'avoues-tu vaincu?

— J'en ai assez! répéta le prince.

— C'est bien, reprit le cavalier inconnu. Par quel animal préfères-tu être attaqué, par un rat ou par un éléphant? »

La question provoqua chez le prince de Scythie un sourire de mépris. Son adversaire perdait la tête. Quoi! c'était après lui avoir vu choisir, — à tort, — un animal tout petit qu'il lui faisait une question le replaçant dans la même alternative, avec l'espoir sans doute qu'il allait faire encore un choix identique ?

Il choisit l'éléphant.

Le cavalier inconnu demanda au roi la permission de faire prendre dans sa ménagerie un de ses éléphants et, le roi ayant consenti, la foule bientôt vit entrer dans l'arène une bête massive comme une tour, agitant tranquillement sur son cou épais de larges oreilles et se battant les fesses avec une queue toute mince.

De ses petits yeux jaunes, l'éléphant parut regarder avec quelque curiosité, à l'autre bout de l'arène, le prince de Scythie qui, un arc à la main, encochait sur la corde une flèche à pointe barbelée.

Digitized by Google

Le cavalier inconnu fit entendre un léger sifflement. L'énorme bête crut que la flèche lui avait été lancée et, pour venger semblable insulte, elle se dirigea au trot vers l'ennemi, la trompe droite et découvrant dans toute leur longueur ses puissantes défenses. Le prince de Scythie visa au bas de la trompe, dans la bouche, mais avant qu'il n'eut eu le temps de décocher, comme une branche d'arme tombe sur un crâne et le défonce, ainsi l'éléphant lui abattit sa trompe sur ses épaules et les fit plier sans un effort, lui et sa monture.

« Je demande à combattre un homme et non des animaux, cria le prince de Scythie en se relevant de sa chute.

— Qu'à cela ne tienne! répartit le cavalier inconnu; tu vas être servi à point.

— Ce n'est pas toi, infâme bateleur!

— Si, c'est moi, noble sot!

— Je ne te connais pas!

— Mes coups me feront bien connaître.

— Je refuse de combattre...

— Parce que tu as peur? »

Durant ce colloque, le cavalier inconnu s'était couvert de son bouclier et avait assuré la direction de sa lance. En finissant de parler, il piqua des deux et l'on vit, ô surprise! le prince de Scythie tourner bride et se mettre à fuir.

« C'est lui! c'est lui! » criait la petite princesse en battant des mains.

On ne sait jamais à quoi les femmes, fussent-elles princesses, reconnaissent celui qu'elles aiment. C'était bien, en effet, le duc de Scandinavie métamorphosé.

Acculé contre une des barrières, le prince de Scythie dut enfin faire face à son adversaire et ce fut pitoyable. Le coude gauche levé, comme un écolier qui veut se garer d'une claque, tenant de la main droite sa masse d'armes inerte, il attendait la mort. Il se trouva dans la foule des femmes pour demander qu'on usât envers lui de pitié, bien qu'il n'en eût pas eu lui-même pour le comte de Provence et, dès que le duc de Scandi-

Digitized by Google

navie eut entendu ce mot, il releva la pointe de sa lance et retint son cheval.

« Grâce pour lui! fit la petite princesse.

— J'obéis à ma fiancée, » répondit le duc de Scandinavie.

Et le prince de Scythie eut la permission de s'en aller par la barrière que l'on ouvrit derrière lui.

ALFRED LAVACHERY.

Digitized by Google

LA MARINE DE GUERRE ALLEMANDE

SON ÉTAT ACTUEL. — SON MATÉRIEL. — SON EMPLOI EN CAS DE GUERRE.

Depuis quelques années, l'Allemagne comprenant que l'avenir de toute nation maritime entreprenante « est sur l'eau », selon l'expression même de son empereur, a augmenté l'effectif de sa flotte militaire, — digne encadrement de sa marine marchande, — dans des proportions telles, qu'elle a étonné le monde. Son outillage est de première valeur; ses ingénieurs et ses officiers sont d'une science technique incontestable, et les produits de ses chantiers ne laissent à désirer sous aucun rapport.

Il y a quelque temps, l'empereur Guillaume II, lui-même, adressa au Reichstag, un tableau comparatif des forces navales d'Angleterre et d'Allemagne. A ce propos, le *Grenzbote* de Leipzig déclare officieusement que la communication de ce tableau n'a été dictée par aucune pensée désobligeante à l'égard d'autres pays. Ce journal fait remarquer qu'en 1916, date à laquelle le programme naval élaboré en 1900 et actuellement en vigueur sera complètement exécuté, l'Allemagne mettra en ligne 38 cuirassés d'escadre, 14 croiseurs cuirassés et 38 croiseurs protégés : en tout 90 navires. A cette même date, l'Angleterre possédera 60 cuirassés et 170 croiseurs. Telle sera l'importance proportionnelle des deux flottes. Il résulte du tableau que l'empereur a dressé, qu'en 1916 la flotte impé-

Digitized by Google

riale sera suffisamment puissante pour empêcher un blocus des côtes allemandes.

« L'évolution de la marine de l'Allemagne est curieuse à étudier, écrit le commandant de Balincourt (1). Jusqu'en 1889, elle ne songe qu'à se défendre; il n'y a qu'un noyau d'escadre sans croiseurs, ceux existant alors étaient marins avant tout et ne servaient qu'à l'instruction, car sans traditions tout était à apprendre et on n'osait se risquer dans les aventures coloniales : les escadrilles de torpilleurs sont multipliées et le personnel bien entraîné, le canal de la Baltique va être percé et les gardes-côtes, type *Siegfried*, livrés.

« On est tranquille du côté d'une attaque, et on se prépare à prendre l'offensive au besoin. Quelques timides essais de croiseurs sont faits avec l'*Irène* d'abord, puis l'*Augusta* et le *Gefion;* les *Brandenburg* vont porter plus au loin la limite de protection des côtes, mais on étudie toujours.

« En 1894, on est sûr de soi; l'Angleterre et la France ont servi de professeurs et les usines allemandes valent largement celles de ces deux pays : Krupp a inventé un procédé pour durcir l'acier qui laisse loin derrière lui le système Harwey; le cloisonnement est poussé à l'extrême, l'électricité introduite dans une très large mesure, le bois supprimé partout, même pour les mâts de flèche; l'intérieur des navires revêtu d'un tissu laineux incombustible. Dietrich a doté son pays d'un type unique comprenant cuirassés, croiseurs cuirassés, et croiseurs protégés assurant une homogénéité parfaite dans les escadres composées d'unités puissantes et bien défendues, et la marine allemande s'est subitement révélée formidable dans un avenir prochain, tant au point de vue de l'attaque que de celui de la défense. »

Comme toutes les marines, la flotte allemande possède un matériel composé de : cuirassés d'escadre, cuirassés

(1) DE BALINCOURT, capitaine de frégate, *Les flottes de combat étrangères*.

Digitized by Google

gardes-côtes, croiseurs, avisos, canonnières et torpilleurs. Nous allons examiner sommairement les principales unités de ces différents types de bâtiments.

CUIRASSÉS D'ESCADRE.

I. *Brandenburg* (1). — Mis en chantier en 1890 aux chantiers Vulcan et lancé le 21 septembre 1891, le *Brandenburg* est le premier représentant d'un type comprenant trois autres unités : le *Wœrth*, lancé à Kiel le 6 août 1892; le *Weissenburg*, lancé le 12 février 1892 à Stettin, et le *Kurfürst Friedrich Wilhelm*, mis à l'eau le 30 juin 1893 à Wilhelmshaven.

Ces cuirassés sont de bons bâtiments : leur stabilité est telle qu'ils ont pu manœuvrer leur artillerie dans un coup de vent du golfe de Gascogne. Ils possèdent une coque en acier à double fond partagée en cent vingt compartiments étanches par un cloisonnement longitudinal et transversal. Deux mâts militaires et deux cheminées situées dans l'axe à l'avant, surmontent la coque.

Leurs caractéristiques sont : longueur, 116 mètres; largeur, 21 mètres; tirant d'eau arrière, 8 mètres; déplacement, 10,550 tonnes; puissance motrice, 10,000 chevaux (2); vitesse, 16.5 nœuds avec deux hélices. Ils sont protégés par une ceinture en métal Compound haute de 2 mètres et d'une épaisseur de 40 centimètres au centre et de 30 centimètres aux extrémités; par un muraillement léger de 50 millimètres protégeant la batterie des canons de 105 millimètres et formant casemate. Il y a de plus un pont cuirassé. L'armement consiste en 6 pièces de 279 millimètres de 40 calibres de longueur placées par

(1) Les cuirassés précédents étaient le *König Wilhelm*, lancé en 1868, et le *Deutschland*, mis à l'eau en 1874.

(2) Il y a deux machines à triple expansion avec trois cylindres d'une puissance de 4,500 à 5,000 chevaux chacune. Elles sont alimentées par trois chaudières cylindriques à simple façade, avec quatre foyers, installés pour le chauffage au charbon et au pétrole.

Digitized by Google

paires dans trois tourelles barbettes blindées à 30 centimètres ; 6 de 105 millimètres en casemate, chaque canon séparé de son voisin par des traverses pare-éclats et 8 de 88 millimètres protégés par des masques d'acier.

II. *Kaiser Friedrich III.* — Les cuirassés du type *Kaiser Friedrich III* constituent le modèle de navire de combat auquel l'Allemagne, soucieuse en première ligne de l'homogénéité de sa flotte semble s'être arrêtée. Ils présentent les caractéristiques suivantes :

Longueur, 115 mètres; largeur, 28m50; tirant d'eau arrière, 8m50; force motrice, 13,500 chevaux, actionnant trois hélices ; vitesse, 18 nœuds. La coque est en acier avec double fond et divisée par de nombreux compartiments étanches. Il y a deux mâts militaires dont le premier, très gros, contient un escalier intérieur, et deux fortes cheminées dans l'axe.

La protection est assurée par une ceinture en acier Harwey s'étendant sur une hauteur de 2 mètres et d'une épaisseur variant de 150 à 300 millimètres; les deux extrémités arrière en sont réunies par un bouclier de forme courbe épais de 76 millimètres protégeant gouvernail et accessoires ; par un pont cuirassé de 65 millimètres surmonté d'un pare-éclats, s'étendant jusqu'à l'éperon, et enfin, par un blockhaus cuirassé.

La puissance offensive comprend : quatre canons de 240 millimètres, disposés par paires dans des tourelles avant et arrière, blindées à 25 centimètres ; dix-huit canons de 152 millimètres, dont six en tourelles fermées et douze en casemates; douze canons de 88 millimètres protégés par des masques d'acier et cinq tubes lance-torpilles dont deux sous-marins.

Le *Kaiser Friedrich III* possède trois machines à triple expansion et à trois cylindres placées dans des compartiments étanches et séparées l'une de l'autre. Il y a huit chaudières cylindriques et quatre chaudières Thornycroft.

Digitized by Google

Les autres navires de cette classe sont :

Le *Kaiser Wilhelm der Grosse,* mis sur cale le 22 janvier 1898 et lancé le 1er juin 1899;

Le *Kaiser Wilhelm II,* mis en chantier le 26 septembre 1896 et lancé le 14 septembre 1897;

Le *Kaiser Karl der Grosse,* lancé le 18 octobre 1899, à Hambourg;

Le *Kaiser Barbarossa,* mis en chantier le 3 août 1898, lancé le 11 avril 1900.

Les plans du prototype ont été exécutés par l'ingénieur Dietrich.

III. *Nouveaux cuirassés.* — Le programme naval voté en 1900 comprend la construction de sept nouveaux cuirassés, d'un déplacement et d'une vitesse un peu supérieurs à ceux des bâtiments type *Kaiser.* Le premier de ces navires, le *Wittelsbasch,* a été lancé le 3 juillet 1900, à Wilhelmshaven; le *Wettin* a été mis à l'eau le 6 juin 1901, aux chantiers Schichau, à Dantzig; enfin le *Zoeringhen* et le *Mechlenburg* ont été respectivement lancés, l'un le 12 juin 1901, à Kiel, et l'autre le 9 novembre 1901 aux chantiers Vulcan, à Stettin.

Les caractéristiques de ces nouveaux navires sont :

Dimensions : longueur, 127 mètres; largeur, $20^{m}80$; tirant d'eau moyen, $7^{m}60$; déplacement 14,800 tonnes.

Protection : ceinture en acier Krupp, de 225 millimètres d'épaisseur au centre et de 100 millimètres aux extrémités: réduit central blindé à 140 millimètres surmonté au centre de quatre tourelles tournantes blindées à 150 millimètres; deux tourelles barbettes, une à l'avant et une à l'arrière, à manœuvre hydraulique blindées à 250 millimètres.

Armement : identique à celui du type *Kaiser Friedrich III.*

Machines : la force motrice se chiffre à 15,000 chevaux, il y a trois hélices et la vitesse du navire atteint 18 nœuds avec 115 tours.

Digitized by Google

Les corps évaporatoires comprennent six chaudières cylindriques et six chaudières aquatubulaires Thornycroft-Schultz. L'approvisionnement de charbon est de 700 tonnes ; néanmoins, si besoin est, il peut être porté à 1,400 tonnes.

CUIRASSÉS GARDES-CÔTES.

I. *Baden.* — Lancé en 1877, ce type de gardes-côtes comprend les trois unités suivantes : *Bayern*, *Wurtemberg* et *Sachsen*.

Ils ont été transformés récemment; la petite artillerie à tir rapide a été augmentée; les machines renouvelées, le mât militaire et les cheminées remaniées.

La coque est en fer, cloisonnée à raison de cent et vingt compartiments étanches ; l'étrave est droite, l'arrière arrondi, la teugue très élevée. Il y a un mât militaire et une cheminée.

Leurs dimensions sont les suivantes : longueur, 91 mètres; largeur, 18 mètres; tirant d'eau, $6^{m}40$; déplacement d'eau, 7,400 tonnes.

La protection est réalisée par : une cuirasse couvrant la maîtresse-partie sur une longueur de $41^{m}25$, une hauteur de $3^{m}80$ et formant avec les cloisons transversales un réduit central rectangulaire surmonté à l'avant d'une tourelle barbette ovale et à l'arrière et en retrait d'un autre réduit à coins arrondis dit « supérieur » ou « casemate », le tout recouvert de plaques de fer forgé d'une épaisseur uniforme de 406 millimètres pour l'étage inférieur et de 254 millimètres au-dessus.

La cuirasse ne dépassant pas le réduit, un pont de 76 millimètres s'étend jusqu'aux extrémités; ce pont est surmonté d'un cofferdam de 1 mètre d'épaisseur, rempli de liège.

L'armement comporte :

Six canons de 26 centimètres, quatre en casemate et deux accouplés dans la tourelle avant.

Digitized by Google

Six canons de 88 millimètres à tir rapide derrière des masques sur une plate-forme au-dessus de la casemate; quatre canons de 37 millimètres dans les hunes; cinq tubes sous-marins.

Ces gardes-côtes très anciens ont peu de valeur militaire; l'artillerie et le personnel ne sont pas suffisamment protégés contre les feux vifs des tirs rapides actuels.

II. *Siegfried.* — Ce navire a été lancé à Kiel le 10 août 1889. Sept bâtiments similaires ont été construits depuis : *Beowulf,* lancé en 1890; *Frithjof,* en 1891; *Heimdall,* en 1892; *Hildebrand,* en 1892; *Hagen,* en 1892; *Odin,* en 1894, et *Ægir,* en 1895.

Ces bâtiments sont, à proprement parler, de grosses canonnières, que leurs excellentes qualités nautiques ont fait classer parmi les cuirassés de troisième rang; ils forment une escadre destinée à la défense des côtes de la mer du Nord et de la Baltique.

Leurs caractéristiques sont : longueur, 73 mètres; largeur, 15 mètres; tirant d'eau moyen, $5^{m}30$; déplacement, 3 500 tonnes.

Coque en acier divisée en compartiments étanches avec cofferdams remplis de cellulose, surmontée d'un mât militaire et de deux cheminées à base cuirassée.

La protection comporte : 1° une ceinture complète de 240 millimètres en métal compound terminée par deux traverses blindées et formant ainsi une sorte de réduit; 2° un pont cuirassé en dos d'âne de 70 à 50 millimètres; 3° des tourelles de forme ovale blindées à 190 millimètres.

L'armement se compose de six canons de 24 centimètres placés dans des tourelles barbettes en saillie; six pièces de 88 millimètres à tir rapide protégées par des masques et disposées dans des postes débordant entre les tourelles; quatre pièces de 57 millimètres à tir rapide pour les passerelles et les hunes et quatre tubes lance-torpilles dont deux sous-marins.

La force motrice est fournie par deux machines à triple

Digitized by Google

expansion, alimentées par quatre chaudières types locomotives (1), timbrées à 24 kilogrammes et développant une puissance de 4,500 chevaux. La puissance est de 15 nœuds avec deux hélices.

CROISEURS CUIRASSÉS.

Fürst Bismarck. — Ce croiseur, lancé à Kiel le 25 septembre 1897, possède deux similaires plus petits : le *Prinz Heinrich,* lancé le 22 mars 1900 à Kiel (8,900 tonnes) et le *Prinz Adalbert* (9,048 tonnes), mis à l'eau dans le même port, le 22 juin 1901.

Ces navires ont une coque en acier doublée de bois de teck et surmontée de deux mâts militaires en acier avec, dans les hunes, des projecteurs de 40,000 bougies; ainsi que de deux cheminées.

Voici leurs dimensions : longueur, 127 mètres; largeur, $20^{m}50$; tirant d'eau, $8^{m}20$.

Protection : ceinture complète en acier Krupp harweyé haute de $2^{m}20$ et dont l'épaisseur varie de 200 à 300 millimètres; tranche cellulaire comprenant la ceinture et formée par un pont cuirassé de 50 à 80 millimètres et un pare-éclats de 20 à 30 millimètres; deux blockhaus blindés à 200 millimètres, compartiments étanches nombreux et double fond complet.

Armement : quatre canons de 24 à tir rapide couplés en tourelles avant et arrière blindées à 200 millimètres; douze de 15 à tir rapide, moitié en casemates, moitié en tourelles; dix de 88 millimètres, dix de 37 millimètres et cinq tubes sous-marins.

Machines : trois machines verticales à triple expansion à quatre cylindres, d'une force totale de 13,500 chevaux indiqués et assurant au navire une allure de 19 nœuds avec trois hélices.

(1) Sur l'*Ægir*, l'*Odin* et le *Hagen*, les chaudières-locomotives ont été remplacées par des chaudières Thornycroft; la puissance des machines a été augmentée et on obtient 15 nœuds avec 5,017 chevaux à un régime de 139 tours.

Digitized by Google

Les générateurs sont, soit des chaudières écossaises, soit des chaudières aquatubulaires du système Durr.

CROISEURS PROTÉGÉS.

I. *Irène.* — Lancé ainsi qu'un similaire *Prinzess Wilhelm* en 1887.

La coque de ces croiseurs est en acier avec revêtement en bois et doublage en cuivre. Les dimensions sont : longueur, 103m50; largeur, 14 mètres; tirant d'eau, 6m90; déplacement, 4,400 tonnes.

La protection consiste en un pont cuirassé de 76 millimètres, descendant à environ 1m80 sous l'eau et formant avec le cloisonnement une tranche cellulaire et en un blockhaus de commandement blindé à 51 millimètres.

L'armement comprend quatre canons de 15 centimètres en encorbellement de chaque flanc, à l'avant et à l'arrière, et battant un secteur de 180°; dix canons de 105 millimètres à tir rapide dont six tirent de côté et quatre en chasse et en retraite; quatre canons de 57 millimètres, quatre canons-revolvers et quatre tubes lance-torpilles dont un sous-marin.

Les machines, au nombre de deux, sont verticales et à triple expansion. Elles sont alimentées par des chaudières cylindriques à retour de flamme avec foyer intérieur. La vitesse est de 18 nœuds à l'heure avec 8,000 chevaux et l'approvisionnement de combustible est de 540 tonnes.

Ces croiseurs sont anciens, leur protection est insuffisante et ils se montreraient médiocres en escadre.

II. *Kaiserin Augusta.* — Ce navire, lancé à Kiel en 1892, n'a pas répondu aux espérances que l'on fondait sur lui et il a dû être remanié pour ainsi dire complètement. Il est long de 118 mètres; large de 16 mètres et déplace 6,050 tonnes avec 7 mètres de tirant d'eau.

Protégé par un pont cuirassé de 76 centimètres, ce croiseur est armé de douze canons de 150 millimètres répartis

Digitized by Google

à raison de huit sur le pont dans des encorbellements en saillie; deux sous le gaillard d'avant tirant dans l'axe et deux à l'extrême-arrière dans un pan coupé sous la dunette pour le tir en retraite; huit canons de 88 millimètres protégés par des masques, plusieurs pièces légères et cinq tubes lance-torpilles dont un sous-marin.

Les machines, au nombre de trois, sont verticales et à triple expansion; chacune d'elles commande une hélice. Aux essais on a obtenu la vitesse maxima de 21.65 nœuds avec une puissance de 14,092 chevaux-vapeur.

III. *Gefion.* — Les défauts remarqués dans le *Kaiserin Augusta* conduisirent à la construction d'un type nouveau, qui fut lancé en 1893, sous le nom de *Gefion.*

D'une coque en acier à double fond et à compartiments étanches, le *Gefion* est long de 105 mètres, large de 13m20, et déplace 4,100 tonnes.

Il est défendu par un pont cuirassé de 30 à 100 millimètres d'épaisseur (1) et armé de dix canons de 105 millimètres à tir rapide; six canons de 50 millimètres également à tir rapide; huit mitrailleuses et deux tubes lance-torpilles aériens.

Il y a deux machines verticales à triple expansion de la force de 9,000 chevaux, actionnant deux hélices (2) et alimentées par six chaudières cylindriques à double façade.

IV. *Freya.* — Ce croiseur construit sur les plans de l'ingénieur en chef de la marine impériale, M. Dietrich, fut lancé en 1897; quatre similaires le suivirent, ce sont les croiseurs : *Hertha,* lancé à Stettin en 1898; *Hansa,* lancé à Stettin en 1898; *Victoria-Louise,* lancé à Brême en 1897; *Vinetta,* lancé à Dantzig en 1897.

Ces navires ont une longueur de 105 mètres entre per-

(1) Au-dessus des machines.

(2) Protégées par des boucliers sous-marins.

Digitized by Google

pendiculaires; une largeur de 17m50; un tirant d'eau moyen de 6m30 et un déplacement de 5,600 tonnes.

La protection est assurée par un pont cuirassé en acier-nickel de 40 millimètres et par un cofferdam de 1m50 de haut. L'armement comporte deux canons de 210 millimètres à tir rapide placés dans deux tourelles mobiles, blindées à 100 millimètres; huit canons de 88 millimètres à tir rapide dont quatre en casemates blindées à 100 millimètres; plusieurs pièces de petit calibre et trois tubes lance-torpilles sous-marins.

Les machines sont verticales, à triple expansion et à trois cylindres d'une puissance de 10,900 chevaux, alimentées par des chaudières Belleville sur le *Hertha* et le *Hansa;* par des chaudières Durr pour les *Victoria-Louise* et *Vinetta*, et par des chaudières Niclause sur le *Freya*.

V *Schwalbe et Sperber*. — Lancés en 1887, ces croiseurs possèdent une coque en acier avec doublage en cuivre. L'arrière est rond et l'étrave renversée. Il y a une mature complète avec un phare carré devant et une cheminée. L'allure est de 10 nœuds et le rayon d'action de 4,000 milles à cette vitesse.

La protection consiste en un pont cuirassé et l'armement comprend 8 canons de 10.5 centimètres, 4 canons Hotchkiss de 37 millimètres et 2 tubes lance-torpilles.

VI *Bussard*. — Ce type a cinq similaires : *Condor, Cormoran*, *Falke*, *Geier* et *Seeadler*.

Leurs coques sont en acier doublées de cuivre et pourvues de cloisons étanches. Il y a trois mats, une cheminée et un éperon.

Leur puissance défensive comporte un pont cuirassé en acier de 30 à 80 millimètres d'épaisseur.

Comme armement il y a : 8 canons de 105 millimètres; 2 de chaque bord en encorbellements, 2 sur les gaillards; 5 canons-révolvers et 2 tubes lance-torpilles aériens.

Digitized by Google

VII *Gazelle.* — Construit par les chantiers *Germania* et lancé le 31 mars 1897, ce type ouvre une série de six navires : *Niobe*, *Nymphe*, *Thétis*, *Ariadne*, *Amazone*, *Medusa*.

Leurs caractéristiques sont :

Longueur, 100 mètres; largeur, 11m20; tirant d'eau, 5 mètres; déplacement, 2,400 tonnes.

La coque est en acier avec cloisons étanches. Il y a deux cheminées et deux mâts militaires.

Protection : pont cuirassé de 50 millimètres d'épaisseur s'étendant de bout en bout.

Armement : 10 canons de 105 millimètres à tir rapide; 10 canons de 37 millimètres à tir rapide également; 2 tubes lance-torpilles sous-marins.

Machines : Deux machines à triple expansion à quatre cylindres, d'une puissance de 6,400 chevaux, actionnant deux hélices à trois branches de 3m50 de diamètre. Les générateurs, du système Niclausse, sont timbrés à 50 kilogrammes (1).

Le rayon d'action atteint 5,000 milles à 10 nœuds.

CANONNIÈRES CUIRASSÉES.

Bremse et Brummer. — Construits en 1884. Leur longueur atteint 62 mètres et le déplacement 860 tonnes.

La coque est en acier avec double fond et cloisonnement transversal et longitudinal. Il y a un blockhaus, un mât de signaux à l'arrière et une cheminée au milieu.

La puissance offensive comprend : un canon-culasse de 21 centimètres en barbette dans une demi-tourelle à l'avant, deux canons-révolvers sur les gaillards, deux tubes lance-torpilles et un éperon.

La protection est assurée par un pont cuirassé d'une épaisseur générale de 65 millimètres descendant à 1m40

(1) Seul le *Gazelle* a des chaudières Niclausse; le *Niobe* et le *Nymphe* ont des générateurs Thornycroft, les autres sont pourvus de chaudières Schulz.

Digitized by Google

sous l'eau aux extrémités et s'élevant au dessus de 25 centimètres vers la partie centrale.

Les qualités nautiques de ces canonnières sont très médiocres.

AVISOS.

Greif. — Cet aviso lancé en 1886 possède une longueur de 97 mètres et un déplacement de 7,000 tonnes. Sa coque est en acier, très rase sur l'eau et sans aucune protection; sauf une tour cuirassée de commandement, elle est divisée en douze compartiments étanches et surmontée de deux mâts à signaux et de trois cheminées dans l'axe.

L'armement consiste en deux canons de 10.5 centimètres; sept canons revolvers Hotckiss et trois mitrailleuses. Il n'y a pas de tubes lance-torpilles.

Ce navire a fait preuve d'excellentes qualités nautiques. Sa vitesse de 19 nœuds 5, lui permet de chasser les torpilleurs par mauvais temps, et de servir d'estafette. Cependant son armement est insuffisant pour son tonnage.

CONTRE-TORPILLEURS.

Comet et Meteor. — D'une longueur de 100 mètres et d'un déplacement de 1,050 tonnes; ces excellents bateaux ont donné une vitesse de 20.8 nœuds. Ils sont armés de quatre canons de 88 millimètres et de deux tubes lance-torpilles.

TORPILLEURS

I. *Torpilleurs divisionnaires.* — La coque de ces torpilleurs est en acier et cloisonnée. Ils ont deux gouvernails, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, commandés de la tourelle de l'officier de quart, soit à la main, soit à l'aide d'un servo-moteur; une passerelle très élevée; deux mâts à signaux et une grosse cheminée. Leur déplacement va de 250 à 380 tonnes. Les plus récents filent 27.7 nœuds avec 6,000 chevaux.

Digitized by Google

Ils sont armés de : deux canons à tir rapide de 47 millimètres à l'avant et à l'arrière ; quatre canons-revolvers de 37 millimètres, sur le pont ; deux tubes lance-torpilles aériens et deux tubes lance-torpilles sous-marins.

Ces bateaux sont plutôt des contre-torpilleurs que des torpilleurs proprement dits.

II. *Sous-marins.* — Quant aux sous-marins, nous dirons que l'Allemagne est fort en retard. M. Howald, ingénieur à Kiel, a essayé, il a quelque temps, dans ce port, un bateau plongeur de 30 mètres de long et de 180 tonnes de déplacement. Ce navire n'a pas donné de bons résultats à en juger par le dédain avec lequel le gouvernement impérial semble traiter la navigation sous-marine (1).

III. *Torpilleurs de haute mer.* — Désignés par des numéros, ces bateaux ont une longueur variant de 39 à 46 mètres avec un déplacement variant de 85 à 155 tonnes. La vitesse est de 25 nœuds pour les derniers modèles.

Ces torpilleurs ont fait preuve de bonnes qualités nautiques.

* * *

Le rôle principal de la flotte allemande en cas de guerre continentale avec la France, par exemple, consisterait surtout à tenir débloqués les ports de la Baltique et à y favoriser l'entrée des convois de vivres, car il est de toute évidence que les besoins énormes de l'armée et de la population surpasseront la production nationale, déjà décroissante faute de bras.

L'Allemagne, il est vrai, est une puissance continentale, et à l'encontre de l'Angleterre sujette, du fait de son rôle

(1) L'amirauté allemande a, en effet, déclaré, il y a peu de temps, qu'elle suspendait toutes ses commandes de sous-marins, donnant comme motif, que selon elle, ces nouveaux engins n'étaient d'aucune utilité dans la guerre navale (!).

Digitized by Google

de « transporteuse » maritime, à des coups terribles de la part des croiseurs ennemis (1), elle peut s'approvisionner par les frontières. Si, en raison de l'alliance franco-russe nous excluons la Russie, dont, d'ailleurs les provinces peu fertiles suffisent déjà à peine aux exigences du temps de paix, nous trouvons qu'elle peut se ravitailler par l'Autriche-Hongrie et par les États neutres limitrophes. Mais les approvisionnements opérés de cette façon, se feront-ils avec une célérité et une régularité suffisantes et les blés ne subiront-ils pas une hausse sensible s'ils ne sont soumis à aucune concurrence — concurrence qui ne peut se faire que par mer ? Aussi les écrivains maritimes allemands laissent-ils entrevoir à ce sujet toute l'importance d'une flotte militaire. Le général von der Goltz dans un article : *Puissance navale et guerre continentale*, arrive à conclure, qu'une épouvantable crise industrielle et commerciale résulterait du blocus des ports : « Il ne faut pas oublier, écrit-il, que de nos jours l'Allemagne ne peut plus vivre avec ses seules ressources, avec les seuls produits de son sol... A l'heure actuelle l'ensemble des sujets de l'empire est obligé de demander sa subsistance à l'étranger pendant quatre-vingt-huit jours de l'année. Il résulte de là, que — même en tirant un meilleur parti du sol national — nous ne pouvons pas dès maintenant suffire à notre consommation en temps de guerre. Or, cette impossibilité va tous les jours croissant, vu que la population augmente rapidement. »

Loin donc d'être accessoire le rôle de la flotte alle-

(1) M. le lieutenant de vaisseau Duboc de la marine française, qui s'est fait l'apôtre de la guerre de course, écrit dans un article des *Questions diplomatiques et coloniales* : « Dans les dix jours de crainte de guerre qui ont précédé l'arrangement de Fachoda, le surplus des primes payé par les armateurs anglais aux assurances, s'est élevé à 4,250,000 francs ; les matières premières, laine et coton, ont subi une hausse sensible, en même temps que baissaient les produits manufacturés. Quand on songe qu'il a suffi d'une simple perspective d'hostilités possibles pour produire de pareilles perturbations, on est en droit de se demander ce qu'il adviendrait si une guerre maritime était déclarée et si elle durait un certain temps. »

Digitized by Google

mande est des plus important pour éviter à l'empire des perturbations économiques, et sur ce point sa tâche ne laisse pas d'être difficile, étant donnée l'extension sans cesse croissante du mouvement commercial maritime qui se fait dans les ports allemands, dont elle doit garantir le libre accès,

Jetons les yeux sur une statistique récente (1). Nous y constatons que dans les ports allemands de la mer Baltique, le total des navires, entrés et sortis en 1899, a été de soixante et onze mille quatre cent quatre-vingt-douze, portant 11,879,552 tonnes de marchandises. Dans ces chiffres, la part du commerce des ports de la Baltique avec l'étranger a été de près de la moitié (45.2 p. c.) de leur commerce total, pour le nombre des navires, et de près des trois quarts (73 p. c.) pour le nombre de tonnes de marchandises.

Dans les ports allemands de la mer du Nord, le nombre total des bâtiments entrés et sortis a été de cent et six mille cinquante-deux, portant 24,264,317 tonnes de marchandises; celle du commerce des ports allemands de la mer du Nord avec l'étranger de 33.1 p. c., pour le nombre des navires et de 80.6 p. c. pour le nombre des tonnes de marchandises; celle du commerce des ports allemands de la mer du Nord avec les ports allemands de la Baltique de 4.8 p. c. pour le nombre des navires et 2.4 p. c. pour le nombre de tonnes de marchandises.

Enfin, en 1899, parmi tous les navires entrés dans les ports allemands et sortis, cent et trente six mille trois cent quarante-neuf (76.6 p. c.) battaient pavillon allemand et portaient 20,563,224 tonnes de marchandises (57.1 p. c. de la somme totale). Parmi les vapeurs seulement, soixante treize mille quatre-vingt-dix-neuf (77.2 p. c.) étaient allemands et portaient 17,167,780 tonnes de marchandises (56.6 p. c. de la somme totale).

On voit l'importance du mouvement maritime et notam-

(1) *Armée et marine*, numéro du 2 mars 1902.

Digitized by Google

ment celle de la navigation à vapeur. Tandis que la France reste à peu près stationnaire, le tonnage à vapeur allemand a presque quintuplé en moins de quatorze ans. En 1899, la part du pavillon allemand dans le mouvement des ports allemands a été de 77 p. c., tandis que la même année la part du pavillon français dans le mouvement des ports français n'a été que de 14 p. c. (1).

D'autre part on demande à la marine allemande de protéger les côtes et d'empêcher les débarquements.

« Presque toujours, écrit le commandant Stenzel, de la flotte impériale (2), on hausse les épaules quand on parle de débarquement. Si, dit-on, l'ennemi est assez fou pour jeter un corps d'armée dans la baie de Neuestadt et marcher sur Berlin, nos excellentes voies ferrées nous permettront bientôt de l'attaquer avec des forces supérieures et de le jeter à la mer. Mais il est douteux qu'on soit toujours en état de le faire si la guerre se prolonge et exige des sacrifices. D'ailleurs il y a plusieurs sortes de débarquements. L'ennemi, sans entreprendre de grandes opérations militaires, peut se borner à nous inquiéter et à nous causer des préjudices. Les îles se prêtent bien à de telles entreprises; l'Allemagne en a trente, dont une seule, Helgoland, est fortifiée. Les îles de la mer du Nord sont désertes et peu propres à exciter les convoitises, mais il ne nous serait point indifférent de voir l'ennemi occuper un morceau de terre allemande et gêner la navigation Nous avons aussi des îles fertiles qu'il serait avantageux de posséder momentanément pour en épuiser les ressources. Enfin voici un cas possible : pendant que toutes nos troupes seront à la frontière, la Russie avec sa masse

(1) L'Allemagne possède dans sa réserve navale des paquebots de la *Norddeutscher Lloyd*, de la *Hamburg-Linie*, etc., susceptibles de recevoir un armement et qu'elle compte utiliser en temps de guerre pour inquiéter le commerce ennemi et organiser des contre-croisières.

(2) VON STENZEL, *Capitän zur See, Die deutsche Flotte und der Reichstag. — Ein Wort zu Gunsten der deutschen Wehrkraft zur See*, Berlin, 1892. Les passages de cet ouvrage, cités ci-dessus sont extraits de la *Revue militaire de l'étranger*, n° 774 de la 21e année.

Digitized by Google

inépuisable de soldats, ses distances énormes, ses difficultés de ravitaillement, ne peut-elle réserver à Saint-Pétersbourg ou en Finlande un corps de 10,000 hommes, le lancer au moment opportun sur une de nos îles ou un point de nos côtes pour se fortifier, peut-être incendier une grande ville, couper d'importantes lignes de communication, exercer une pression sur un petit État voisin, etc.?

« Le thème est inépuisable. Le nombre de cas où une flotte, maîtresse de la mer, peut nuire à une côte étendue comme la côte allemande en utilisant avec habileté ses moyens de combat et sa troupe de débarquement est immense. Elle apparaît à l'improviste ici ou là, incendie, bombarde, intercepte les eaux navigables, opère des débarquements réels ou simulés, interrompt les communications, détruit les bateaux de commerce et de pêche, les ports, etc.; en un mot, sans s'exposer à une action sérieuse, elle cause d'énormes dégâts matériels, maintient toute la population côtière dans l'inquiétude et immobilise de gros effectifs pour peu que l'on veuille ne pas laisser le pays sans défense. »

Le chancelier de Caprivi disait en 1892 au Reichstag (1) : « Si je m'en souviens bien, en 1870, trois divisions sont restées en arrière pour la défense des côtes : la première à Brême, la seconde dans la position centrale de Hanovre, la troisième, sauf erreur de ma part, à Hambourg. Ces divisions n'ont été disponibles que lorsque la flotte française a quitté nos eaux sous l'influence d'événements dont on ne peut guère prévoir le retour. A ce moment, ces trois divisions ont été transportées à la frontière et ont pris une part active à la suite de la guerre et aux succès de nos armées. Si des faits de ce genre ne se reproduisent plus à l'avenir, il reste toujours possible et désirable que notre flotte soit en situation de battre la flotte ennemie, pour qu'il ne soit plus nécessaire de main-

(1) *Revue militaire de l'étranger.*

Digitized by Google

tenir sur nos côtes une portion de l'armée active. Si je peux battre la flotte ennemie, qui en 1870 s'est retirée parce qu'elle le voulait bien, notre marine sera un facteur décisif et direct des succès de notre armée.

« Je pourrais affirmer, sans être initié à ces secrets, que, dans la prochaine guerre, la défense des côtes imposera à notre armée des charges plutôt plus grandes que plus légères, et cela jusqu'à ce que notre marine ait réussi à débarrasser nos eaux de tout navire ennemi. »

« ... Une flotte, maîtresse de la mer, écrit encore le commandant von Stenzel, peut incendier et détruire toute localité située dans la limite de portée de ses pièces et qui n'obtempère pas à ses réquisitions, ou qui offre la moindre résistance. Nos autorités sont trop patriotiques pour livrer leurs caisses et leurs approvisionnements à la première sommation ; aussi elles se verront bombarder, non comme autrefois avec des boulets pleins qui faisaient relativement peu de dégâts, mais avec des obus à mélinite qui briseront et incendieront tout. Même les places fortes, qui ne seront pas à plus de 10 kilomètres de la ligne des fonds de 10 mètres, ne jouiront que d'une immunité relative, car les cuirassés de toutes les flottes sont armés de pièces lourdes dont la puissance et la portée sont supérieures à celles de la plupart des batteries de côtes... »

On voit, par ces considérations diverses, quelles sont les idées qui ont conduit le gouvernement allemand dans l'élaboration de ses programmes de flotte nationale : éviter surtout les maux d'un blocus et empêcher les débarquements.

Actuellement, la flotte impériale devra aussi protéger les colonies et couvrir le commerce d'outre-mer... Se trouve-t-elle à la hauteur de sa tâche? A cette question on peut répondre que si elle ne l'est pas encore, elle ne tardera pas à y arriver, car un courant d'opinion tout à fait favorable, et à la tête duquel se trouve l'empereur, s'opère pour le moment. Guillaume II comprend que c'est sur mer que s'effectueront les luttes de l'avenir — luttes

Digitized by Google

sanglantes et luttes économiques —, dans lesquelles se jouera la destinée d'une nation et qui détermineront ou sa prospérité ou son effondrement; il veut que la flotte allemande — qui est beaucoup son œuvre à lui — se fasse redouter, qu'on ait à compter avec elle. Tout semble prouver qu'il réussira.

JACQUES DÉLAY.

Digitized by Google

AU CIMETIÈRE

I

Le fiacre s'arrêta. Julien prit la couronne de lilas blancs déposée en face de lui sur la banquette vide, mit pied à terre et franchit la voûte qui conduit au cimetière. C'était un après-midi morne et glacial de la fin de février. Le brouillard, qui étendait depuis le matin sur toute chose sa tristesse grise, allait s'épaississant. Les arbres étiraient frileusement le long des allées leurs branches nues et noires dans cette brume qui se condensait sur eux en larmes froides.

Vaguement entrevus, les cippes, les croix, les chapelles, les colonnes brisées, tous les monuments prétentieux ou insignifiants, destinés à éterniser pour quelques jours la mémoire des morts ou la vanité des vivants, avaient l'aspect d'une cohue de fantômes.

Mais Julien ne les voyait même pas. Pâle et frissonnant sous ses habits de deuil, le cœur voilé d'un crêpe plus noir que celui qui enveloppait son chapeau, il allait tête basse, le regard en dedans.

Bientôt, cependant, il lui fallut se remettre en communication avec le monde extérieur. Il s'arrêta, chercha à s'orienter. Son regard sonda la mer cotonneuse du brouillard sans trouver de point de repère. Il fronça le sourcil, fit quelques pas encore, s'arrêta de nouveau.

« Ha! oui, c'est bien ici! » murmura-t-il. Il venait de recon-

Digitized by Google

naître un lourd et banal mausolée qui pesait de tout le poids de sa pierre de taille et de son mauvais goût sur les restes mortels de quelque famille de lapidaire ou de marchand de fromage. Alors sans hésiter davantage, il quitta l'allée, s'engagea dans un chemin latéral qu'il quitta au bout de quelques pas, pour un étroit sentier qui s'allongeait entre deux rangées de tombes, puis, résolument, se mit à marcher dans l'herbe haute et drue qui eut tôt fait de mouiller ses chaussures et le bas de son pantalon.

Julien s'arrêta devant une lame de marbre blanc qu'entourait, à hauteur d'appui, une grille de fer forgé, très simple, mais légère et gracieuse; à la tête de la pierre s'élevait un petit cyprès qui venait évidemment d'être planté, car il avait l'air souffreteux des arbres dont la racine ne se trouve pas encore à l'aise dans un sol nouveau, et dont le feuillage a peine à s'acclimater dans une nouvelle atmosphère. Un amoncellement de palmes, de bouquets, de couronnes de fleurs naturelles ou artificielles, effeuillées et flétries par les intempéries, couvraient en partie les lettres dorées d'une courte inscription :

ICI REPOSE
ANNETTE LACROIX
MORTE A VINGT ANS
LE 25 JANVIER 19..

Julien se découvrit, se pencha au-dessus de la grille, et déposa d'un geste tendre et respectueux la couronne sur la pierre. Puis se redressant, il resta longtemps immobile, la tête nue, une main sur le fer de la grille ruisselante d'humidité, et dont il ne sentait même pas le froid pénétrant, l'œil sans larmes, rivé à cette pierre, cette porte impitoyable qui venait de se fermer sans retour sur son passé heureux.

Ainsi c'était irréparable. Ces beaux yeux de lumière, de joie et de candeur, n'ensoleilleraient plus son âme de leur clair regard; cette petite main blanche ne ferait plus courir un long

Digitized by Google

frisson délicieux dans ses veines en pressant la sienne ; il ne poserait plus ses lèvres sur ces cheveux semblables à des rayons de soleil ; ce rire frais et argentin ne résonnerait plus dans la maison, comme le chant d'un essaim d'oiseaux. Aucun effort, aucun sacrifice, aucun miracle ne pourrait jamais défaire ce qu'avait fait la fatalité. L'avenir, c'était la solitude, le désespoir, la mort.

Cette pensée, aussi vieille que l'humanité aimante et souffrante, rabâchée, serinée, usée jusqu'à la corde, et toujours cruellement neuve et inacceptable tant qu'il y aura des cœurs, l'accablait, l'écrasait. Quel piège que le bonheur, quelle mauvaise plaisanterie que la vie ! Il n'y avait donc rien de durable, rien de définitif que la mort.

Il finit par ne plus penser, hébété par une souffrance à laquelle il ne pouvait chercher de remède, ni espérer de fin. Il restait là, immobile, comme cloué au sol. A la fin, le froid le saisit ; un frisson courut le long de son dos, il éternua trois fois violemment.

Ce choc matériel le tira de sa torpeur. Allait-il s'enrhumer ?

Chose odieuse et grotesque ! Qu'une pneumonie galopante l'enlevât en quelques jours, à la bonne heure. Mais prendre un rhume de cerveau devant cette tombe ! Il pleura un dernier et long regard sur la pierre, mit son chapeau. En se retournant pour s'éloigner, il aperçut à quelque distance dans la brume, rendue plus opaque par la chute du jour, une vague silhouette noire agenouillée devant une tombe. Ce fut à peine s'il remarqua si c'était un homme ou une femme. Que lui importait ! Y avait-il au monde des hommes, des femmes, des êtres vivants ! Il détourna les yeux avec un égoïsme âpre, une indifférence profonde, et quitta le cimetière.

L'ombre noire agenouillée était une jeune femme. Elle était arrivée peu après Julien, en passant derrière lui elle l'avait effleuré du même regard que les croix et les cippes épars aux alentours. L'impression produite sur sa rétine par ce monsieur debout et immobile fut si fugitive, qu'elle n'eût su dire s'il était

Digitized by Google

jeune ou vieux, beau ou laid. Elle gagna vite sa tombe à elle, la seule qui offrit quelque intérêt parmi ces milliers de tombes indifférentes, la seule où dormit un être qu'on pût regretter toujours, et pleurer éternellement.

C'était un petit tertre sinistrement allongé, et qu'entourait une bordure de buis. Ici également gisaient des débris de couronnes et de bouquets, lamentablement détériorés par les bourrasques et les ondées. Au chevet, s'élevait une croix de pierre dont le socle portait cette inscription :

PRIEZ POUR L'AME
DE
FRÉDÉRIC-JACQUES DEVILT,
NÉ LE 10 OCTOBRE 1875,
PIEUSEMENT DÉCÉDÉ
LE 26 JANVIER 19..

Heureux ceux que le Seigneur rappelle à lui de bonne heure. Malheureux les survivants qui languissent solitaires et désolés dans cette vallée de pleurs !

D'un geste gracieux, la jeune femme rejeta en arrière son voile noir. Puis elle déposa sur le tertre une couronne de mimosas, auxquels se mêlaient quelques violettes :

« Au printemps, dit-elle presque haut et comme si elle parlait à quelqu'un qui pût l'entendre, nous mettrons ici des roses blanches... Tu les aimais tant, les roses blanches, n'est-ce pas chéri... Et aussi des marguerites, qui te rappelleront la Marguerite qui t'a tant aimée... »

Ses yeux se remplirent de larmes, et un sanglot la secoua. Elle se laissa tomber à genoux sur une pierre, placée au pied du tertre, et se mit à prier avec ferveur.

« Prier et pleurer, cela soulage un peu, murmura-t-elle en se relevant. Mais c'est égal ; si je n'étais pas chrétienne, j'envierais ces veuves de l'Inde qui se brûlaient sur le corps de leur mari. Pauvre Frédéric ; comme il était bon, et doux, et com-

Digitized by Google

plaisant. Il aurait remué ciel et terre pour satisfaire le moindre de mes caprices ! Dire qu'il n'aimait ni la danse ni la musique, et que pour me faire plaisir, il n'a manqué durant deux ans, ni un bal, ni une première... »

Elle se remit à pleurer, à l'idée des plaisirs partagés — assez inégalement — des beaux jours évanouis. Dieu la réunirait un jour à son cher Frédéric. Sur cette consolation et cette espérance, elle s'essuya les yeux et quitta à son tour le cimetière.

II

Ce ne fut pas un vulgaire et bénin rhume de cerveau que Julien rapporta de sa visite au cimetière. Il eut les honneurs d'une bronchite, qui le cloua chez lui pour quinze jours. L'ennui qu'il en eut fit pour ainsi dire concurrence à sa tristesse, et produisit quelque chose qui ressemblait à une diversion. La femme de chambre lui rendit avec un dévouement féminin, mais sans familiarité, des soins qui hâtèrent sa guérison, lui posant les cataplasmes, veillant à ce qu'il prît les potions à l'heure prescrite, et à ce que la température de la chambre restât invariable à 18 degrés. Il s'étonna un peu de constater que cette fille était au moins aussi intelligente, plus adroite et, pratiquement, plus utile que la rieuse et insouciante Annette, à qui ses dix doigts ne servaient guère qu'à jouer des sonates et à porter les bagues que lui prodiguait la générosité amoureuse de Julien.

Au cours de ses arrêts forcés, il reçut plus souvent qu'il ne l'aurait désiré, la visite de sa belle-mère et de ses belles-sœurs, qui le désolèrent de leurs consolations, l'agacèrent de leurs jérémiades et n'omirent rien pour dépoétiser par leurs éloges le souvenir de la morte.

Lorsqu'enfin il put sortir, se rendre à l'usine où il était ingénieur, il trouva tant de besogne accumulée, que durant huit jours il fut sur les dents, n'ayant guère le temps de penser.

Enfin, vers la mi mars, il put se permettre le luxe d'une dou-

Digitized by Google

leur poétique, et d'une partie fine avec l'ombre aimée. Le temps était clair et frisquet. Le soleil souriait éblouissant et frigide dans un ciel bleu pâle, dardant des rayons qui piquaient sans réchauffer. Une brise du Nord soufflait aigre et dure. Frileux de sa convalescence, Julien se tapissait dans un coin du fiacre, l'œil offusqué des pauvretés et des laideurs de banlieue qui défilaient derrière les glaces levées. Il y avait un peu d'artiste endormi au fond de cet ingénieur.

Devant le cimetière, il y avait un encombrement de vulgaires sapins et de remises à deux chevaux, arrêtés ou évoluant sur la chaussée. Les voitures de tramway n'avançaient qu'avec peine, laitières et maraîchers revenant de la ville étaient obligés de ralentir le trot pesant de leurs chevaux de labour. Les cabarets alignés de l'autre côté de la route étaient encombrés de cochers, de croque-morts, d'ouvriers, de petits bourgeois, buvant à la santé des morts qu'ils venaient de confier à la terre hospitalière.

Dans le cimetière aussi, tout était animation, mouvement et vie. Des files de gens en deuil se déroulaient derrière les corbillards dorés et les cercueils portés à bras.

Autour des tombes se pressaient des groupes tête-nue, écoutant des discours ou jetant des fleurs dans les trous béants. Des fossoyeurs creusaient la terre, rejetant derrière eux de larges pelletées avec des gestes automatiques. Les arbres se balançaient au vent, claquant leurs rameaux. Toutes les lignes étaient nettes, toutes les formes accusées, toutes les couleurs vives, presque crues. Le marbre des bustes et des statues avait des blancheurs de neige, l'or coruscait aux lances des grilles, le fer émaillé des couronnes votives luisait durement parmi les jaunes et les violets éclatants des fleurs.

Julien traversa la nécropole, mécontent de lui trouver une physionomie peu recueillie.

En arrivant dans le coin solitaire et silencieux où reposait sa chère Annette, il aperçut un peu plus loin une femme vêtue de noir et enveloppée dans le long voile des veuves, immobile

Digitized by Google

et donnant des instructions à un jardinier qui plantait des rosiers sur une tombe.

« Ce doit être une femme du monde, se dit-il. Elle est bien élégante et son deuil est d'un goût parfait... »

Il ne poussa pas plus loin son examen et ses réflexions, et s'approchant de la dalle de marbre blanc, constata avec un soupir que des lilas qu'il y avait déposés trois semaines auparavant, il ne restait qu'un squelette informe et piteux.

« Hélas! songea-t-il, la gorge serrée, que reste-t-il sous cette pierre de mon Annette, de son joli visage, de ses yeux de tendresse et de son cœur naïf?... des orbites sans regard, où grouillent des vermines, des débris s'affaissant en pourritures hideuses... »

Il secoua la tête et passa les mains devant les yeux, comme pour chasser l'épouvantable vision. Un effort évoqua l'image d'Annette telle qu'il l'avait connue pendant les douze mois qu'ils avaient vécu ensemble, éclairés par une lune de miel, parfois interrompue par des éclipses, mais finissant toujours par reparaître. Il la revit dans une complète et saisissante réalité, avec sa beauté du diable, sa fraîcheur et sa grâce printanière, petite, un peu grasse, un peu rousse. Il revit son visage doux et un peu fade, éclairé par de grands yeux d'enfant, et terminé par un menton qui ressemblait trop à celui de sa mère. Il revit ses allures pétulantes et espiègles, ses gestes câlins. Surtout il entendit sa voix vibrante et claire comme une clochette de cristal, cette voix qu'il avait si souvent entendue avec un plaisir que ne gâtait point le labeur de chercher à deviner quelque pensée sous les sons égrenés comme des perles.

Puis il la revit telle qu'elle était à la fin, déformée et décolorée par cette grossesse qui avait abouti à un si tragique dénouement, brûlée par la fièvre, tordue par la souffrance, et lui faisant promettre de penser quelquefois à elle, lorsqu'elle ne serait plus là.

Oh! oui, il penserait à elle quelquefois..., souvent...

« Oh! oui, souvent... », répéta-t-il mentalement en déposant

Digitized by Google

sur la pierre le bouquet de roses de Nice qu'il avait apporté.

Le jardinier ayant terminé sa besogne, Marguerite le congédia, s'agenouilla, fit une courte prière. Comme elle s'en allait, elle remarqua Julien, debout, le chapeau à la main, devant la tombe d'Annette, elle le voyait obliquement, presque de dos. Elle trouva qu'il avait de beaux cheveux châtains, l'oreille fine, une belle prestance, enfin, et surtout un pardessus très snob et qui devait sortir des mains d'un excellent faiseur.

« Ce bon Frédéric s'habillait bien mal, songea-t-elle presque involontairement. Après cela il était bien difficile à habiller, ayant une épaule un peu plus haute que l'autre et des genoux... je ne voudrais pas dire cagneux..., mais c'était tout de même à peu près çà. »

Au moment où elle passait près de Julien, celui-ci se retournait pour s'éloigner lui aussi. Leurs regards se rencontrèrent à travers le crêpe noir du voile de veuve ; ce ne fut qu'une seconde, mais ils s'étaient dit dans une langue plus ancienne que le sanscrit et plus répandue que l'anglais, tout le bien qu'ils pensaient l'un de l'autre.

III

Ce même soir, Julien soupait tristement en face d'une place vide. Après avoir emporté les restes de l'omelette et placé sur la table le rosbif froid, la femme de chambre restait là comme celle qui a quelque chose à dire mais ne sait comment entrer en matière.

Julien la regarda attentivement, entre deux bouchées.

« Eh bien ? »

La fille toussa, baissa les yeux, tortilla nerveusement autour de son index le coin de son tablier blanc.

« Monsieur, commença-t-elle enfin, pour être contente chez monsieur, je suis très contente... Le service n'est pas lourd, la cuisine me va, les gages sont bons et le dimanche j'ai mes sorties et monsieur ne regarde pas à une demi-heure de plus ou de moins. Pour sûr, monsieur est très facile et très poli..., mais...

Digitized by Google

chez nous, on trouve que ça ne vaut rien pour ma réputation de servir chez un célibataire... Le monde est si méchant ! et les langues vont leur train !... Monsieur sait qu'une pauvre fille n'a que sa réputation. »

Julien haussa les épaules.

« Bon, bon, dit-il. J'étais très content de vous. Mais puisque vous craignez de vous compromettre, faites comme il vous plaira. »

Au fond, il était contrarié du départ de cette fille, très honnête et qui faisait régner un peu d'ordre dans la maison, malgré l'absence de maîtresse.

Celle qui la remplaça, recommandée par l'épicier du coin, horriblement bavarde, voisinant du matin au soir, s'occupant de tout excepté de sa besogne, régalant, monsieur sorti, les gens de sa famille et les servantes du voisinage, n'eut rien de plus pressé que de procurer à la cuisinière un service où elle gagnait 10 francs de plus. Renvoyée le soir même, elle répandit le bruit que monsieur lui avait fait la proposition de la mettre dans ses meubles, avait offert de lui acheter un fonds de mercerie dans le plus beau quartier de la ville. Il resta de ces propos calomnieux une tache assez noire sur la réputation de Julien, dans certaines boutiques et dans quelques ménages bourgeois des trois ou quatre rues avoisinantes.

Une maison de placement fournit un cordon-bleu incapable de préparer une côtelette ou de faire cuire un œuf à la coque et une femme de chambre qui donnait à son lignard les cigares de Julien et mettait pour aller au bal les robes laissées par Annette.

La belle-mère, apitoyée, procura à Julien une cuisinière qui n'avait d'autre défaut que de s'enivrer deux fois par jour et de se bourrer si continuellement et si abondamment le nez de tabac, qu'elle en saupoudrait jusqu'à la viande et aux légumes. Elle lui recommanda aussi une femme de chambre dont la vertu et la probité étaient garanties par son extrême laideur et par 400 francs d'épargnes qu'elle avait à la banque. Elle fut

Digitized by Google

parfaite pendant huit jours. Le neuvième, en rentrant à l'improviste, Julien trouva un agent de police dans le water-closet. Interrogé avec quelque brusquerie, ce représentant de l'autorité déclara mi-confus, mi-souriant, que la bonne, effrayée par un bruit insolite et croyant à la présence de voleurs, l'avait requis pour une perquisition. Julien le congédia avec des remerciements et se hâta de congédier aussi la bonne.

Ces misères et ces platitudes exaspéraient et écœuraient tour à tour le jeune homme. Il constatait avec regret que la maison perdait peu à peu son air de propreté et de confort. Les chambres n'étaient plus aérées, la poussière s'accumulait sur les meubles, les vitres s'encrassaient, les tapis étaient maculés. Jamais un repas n'était prêt à l'heure. Les grandes palmes qui faisaient le plus bel ornement du petit salon étaient fanées, desséchées, les deux serins et le chardonneret étaient morts dans leur cage, la petite chienne Sapho s'était faufilée par la porte restée entrebaillée et on l'avait trouvée écrasée dans la rue. Annette, qui ne faisait pas grand'chose elle-même, parvenait donc à régulariser, par sa seule présence, à la façon d'un volant, la marche du ménage.

Julien redoutait maintenant l'heure du retour chez lui. Le chagrin amer, la poésie du désespoir avait fait place au désagrément. A l'étourdissement du coup de massue succédait l'irritation des coups d'épingle incessants.

Où passer ses soirées? Le théâtre, le café lui étaient à peu près interdits par son deuil. Il n'avait plus guère de relations avec ses amis, restés garçons, et quant à ceux qui étaient mariés, il évitait d'aller chez eux. La vue des joies de leur vie de famille lui faisait mal, exaspérait ses ennuis.

Un jour qu'il parcourait distraitement un journal, son regard tomba sur cette alléchante annonce.

« Veuve de 30 ans, bonne famille, respectabilité parfaite, excellente éducation, musique, français, anglais, désire se placer comme gouvernante ou comme ménagère chez monsieur respectable ou vieille dame infirme. »

Digitized by Google

« Parbleu! s'écria-t-il, voilà peut-être mon affaire. Pour 100 francs par mois, ma maison sera convenablement tenue, je trouverai en rentrant quelqu'un avec qui il y aura moyen de faire un bout de conversation. »

Il eut la malencontreuse idée de parler de son projet à sa belle-mère. Celle-ci fit une sortie exaspérée contre les gouvernantes. Malheur à qui leur laissait mettre un pied chez lui. Elles envahissaient, encombraient tout, s'emparaient de tout, sangsues en jupons, requins à visages de femmes. Les veuves surtout étaient terribles. Et elle citait mille exemples à l'appui de ses discours.

Julien fut ébranlé, n'osa pas tenter l'expérience. Ce qu'il vit toutefois de plus clair dans les diatribes de la bonne dame, c'est qu'elle avait peur que les intrigues d'une intruse ne se missent en travers de ses intrigues à elle. Il s'était aperçu qu'elle le destinait à sa seconde fille, Berthe. Julien n'était pas disposé à couper dans ce pont-là; Berthe, c'était Annette plus petite, plus grasse et plus rousse.

« Je ne me remarierai peut-être jamais, se dit le jeune homme, mais si je le fais, je respecterai assez la mémoire d'Annette pour épouser une femme qui diffère d'elle le plus possible. En attendant, il n'est pas question de me remarier... Oh! non... quoique la vie de garçon soit une galère. »

IV

Vers la mi-avril, Julien trouva un après-midi le temps d'aller au cimetière. Il faisait tiède et mou. Le vent du sud-ouest soufflait par grosses bouffées caressantes et enveloppantes. Des nuages gris-noir se poursuivaient en s'échevelant, se rejoignaient, se séparaient de nouveau, se confondaient, formaient des masses qui couvraient tout le ciel, puis se déchirant, faisaient de larges trouées, au fond desquelles le bleu apparaissait souriant. Une ondée tombée le matin avait fixé et noirci les poussières grises, et répandu des moires lumineuses sur l'herbe

Digitized by Google

humide. Les arbres, de temps à autre, se balançaient, se secouaient comme pris d'une gaîté. Au bout des rameaux encore dénudés, pointait des salives de sève. Les hirondelles, revenues de la veille, décrivaient d'immenses courbes gracieuses, tantôt rasant les pierres tombales, tantôt s'élevant au-dessus des arbres et poussant de petits cris joyeux.

La lumière et la couleur variaient d'instant en instant. Tantôt le soleil, brusquement démasqué, inondait tout de clarté, avivait les rouges, jaunissait les verts, rendait les blancs éblouissants, fonçait les ombres. Tantôt la lumière diffuse, tamisée par les nuages, rendait à toutes les nuances leur valeur et leur finesse.

Le cimetière était désert. En s'engageant dans une allée latérale, Julien aperçut à terre un petit objet carré. On eut dit de l'ivoire. Il le ramassa. C'était un porte-carte incrusté d'argent, et portant l'initiale M. Il regarda autour de lui, ne vit personne. Alors il ouvrit le porte-carte. Il y trouva quelques cartes de grand deuil avec ce nom : *Marguerite Devilt*. Point d'adresse.

Julien mit sa trouvaille en poche, se proposant de la déposer chez le concierge en passant.

Au bout de l'étroit sentier entre les tombes, au détour d'une lourde pyramide qui masquait la vue, il aperçut la jeune dame en noir qu'il avait rencontrée déjà, légèrement penchée et marchant à petits pas, cherchant du regard dans l'herbe. Elle avait relevé son voile et Julien put examiner ses traits. Ils étaient fins et distingués. L'œil, tout occupé qu'il était à fureter çà et là, avait de la douceur et de la fierté, sous ses longs cils. Grande et svelte, la jeune femme avait dans tous ses mouvements une grâce inexprimable. C'était un enchantement de la regarder, et Julien s'y abandonna sans résistance.

Comme elle se redressait avec le geste découragé de celle qui abandonne la partie, Julien se ressaisit et s'avançant vers elle, lui tendit le porte-carte.

« C'est bien cela que vous cherchez, madame ? » demanda-

Digitized by Google

t-il. Elle remercia avec un sourire qui faisait sa jolie bouche plus jolie encore.

« Vous me rendez un grand service, dit-elle. Ce n'est pas que cet objet ait beaucoup de valeur, mais j'y tiens. C'est le seul souvenir qui me reste d'une amie de pension. J'aurais été bien fâchée de le perdre. Encore une fois merci, voisin!

— Voisin? répéta Julien, étonné.

— Mais oui, ceux que nous venons visiter ne le sont-ils pas? »

Elle reprit d'un air d'intérêt.

« De quoi donc Mme Lacroix est-elle morte? »

Julien fut abasourdi.

« Vous savez mon nom? demanda-t-il au lieu de répondre.

— Mais oui, dit-elle en souriant de nouveau, ce n'est pas bien malin. J'ai eu la curiosité de lire l'épitaphe, voilà tout.

— Et moi, dit Julien, j'ai ouvert le porte-carte pour y chercher un renseignement sur le propriétaire.

— De sorte que nous voilà présentés », conclut Marguerite.

Julien lui apprit alors que sa femme était morte en couches. »

« C'est terrible, dit-elle apitoyée. Et l'enfant?

— Mort avant la mère. »

Il y eut un moment de silence. Ce fut Marguerite qui le rompit.

« Mon mari est mort du typhus dit-elle, Oh! les quinze longues et affreuses journées, et les nuits d'angoisse! Je suis restée auprès de son lit jusqu'au dernier moment, malgré le danger et la défense des médecins. Ce n'était que mon devoir. Mais je ne m'attendais pas à ce que, pour toute récompense, la famille de mon mari m'intenterait un procès.

— Un procès?

— Oui, nous étions mariés sous le régime de la communauté réduite aux acquêts, et l'on me cherche chicane au sujet de certains placements dont la date n'est pas établie. Mon avocat m'assure que je dois gagner sur les bancs. Au fond cela m'est égal. Je ne suis pas à une centaine de mille francs près, Dieu merci. Mais c'est le procédé qui me blesse. »

Digitized by Google

Julien déclara que les parents de M. Devilt étaient des pleutres.

« N'est-ce pas ? Eh bien, monsieur, pour leur donner une leçon de désintéressement, je me propose d'abandonner aux pauvres la somme en litige, si je gagne mon procès. »

Julien ne savait trop que dire, et pourtant, il ne pouvait se décider à prendre congé. Dans l'espoir de prolonger quelques instants la conversation avec cette jolie femme dont la voix avait des intonations d'une suavité pénétrante, il s'enhardit à lui demander qui était son avocat.

« C'est Me Désiré Martin, dit-elle, le mari de ma meilleure amie.

— Mais ! s'écria Julien, Félicie est un peu ma cousine au cinquième degré. Nous nous voyions assez souvent autrefois. Mais depuis mon mariage, je n'y suis plus allé. Ma femme et Félicie ne pouvaient pas se sentir.

— Moi je vais tailler une bavette chez Félicie chaque mardi, dit Marguerite. Le mardi est son jour...

— Quelles belles pensées vous avez là M. Lacroix. Ah ! vous ne l'oubliez pas, votre chère Annette ! »

Julien se rappela alors qu'il avait un bouquet à déposer sur la tombe de sa femme.

Marguerite lui tendit une petite main effilée et mignonne sous le gant noir.

Il la suivit du regard tandis qu'elle s'éloignait d'un pas élastique, relevant légèrement sa robe à cause de l'herbe humide, et montrant un pied bien cambré et un bas de jambe nerveux et plein de ragoût !

Le soleil s'échappant des nuages, inonda le cimetière d'un flot de lumière d'or, et Marguerite disparut dans un éblouissement. Puis le ciel se voila, et tout retomba dans le gris triste et morne.

Julien fit quelques pas pour s'éloigner à son tour, s'arrêta tout à coup.

« Où diable ai-je la tête ? se dit-il. Mon bouquet. » Il alla

Digitized by Google

vers la tombe d'Annette, plaça à la hâte les fleurs sur la pierre, comme on met une carte de visite dans la boîte de quelqu'un qu'on sait n'être pas chez lui, et s'en alla.

V

Julien attendit le mardi avec impatience. Malgré les besognes urgentes qui paraissaient avoir attendu ce jour-là pour fondre sur lui, il trouva le temps d'aller chez sa cousine, qui habitait à l'autre bout de la ville. Mme Martin, qu'il trouva seule, montra d'abord quelque surprise de le voir.

« Que voulez-vous, cousine ? dit-il, avec une cordialité un peu embarrassée. Vous étiez en froid avec Annette, et je ne voulais pas la froisser. Il y aurait eu aussi, avouez-le, un peu d'indélicatesse à aller vous voir immédiatement après sa mort. Mais maintenant, des mois se sont passés, et je ne vois aucune raison pour que nous ne reprenions pas nos bonnes relations d'autrefois.

— Vous m'y trouvez d'autant plus disposée, répondit Félicie, que je n'ai jamais pu savoir pourquoi Annette m'en voulait. Elle aura subi l'influence de sa mère, une femme insupportable, entre nous soit dit, qui n'a jamais pu vivre en paix avec personne. »

Comme, de raison, la conversation roula d'abord sur la fin prématurée d'Annette. Félicie trouvait son cousin très résigné, très courageux.

On annonça Mme Devilt. A la vue de Julien, Marguerite eut un imperceptible sourire. Comme Félicie voulait les présenter l'un à l'autre :

« Laisse donc, dit-elle, M. Lacroix et moi nous sommes de vieilles connaissances. »

La conversation vagabonda quelques instants dans les banalités. Julien eut le tact de comprendre qu'il y aurait maladresse à lui de s'éterniser cette première fois, eut le courage de prendre congé.

Digitized by Google

La semaine suivante, il revint, puis encore la semaine d'après. Félicie ne montra aucun étonnement de l'assiduité de son cousin. Elle s'effaçait, se contentait du rôle de comparse, disparaissait même parfois pour quelques minutes, sous prétexte d'ordres à donner, de surveillance à exercer. Dans le feu de leur duo, Marguerite et Julien ne s'apercevaient pas plus de son absence que de sa présence. Mme Devilt causait fort agréablement de toutes choses, avait de l'esprit sans en faire montre, s'entendait aux choses d'art, en parlait sans trop de superficialité ni de pédantisme. Le temps fuyait rapide et lorsque par hasard l'œil de Julien rencontrait la pendule, il était toujours effrayé de l'heure avancée, qui l'obligeait à se sauver précipitamment.

Le quatrième mardi, Marguerite annonça l'intention d'aller au cimetière le lendemain vers cinq heures.

Julien songea aussitôt qu'il y avait plus d'un mois qu'il n'avait fait son funèbre pèlerinage. Le lendemain arrivant au cimetière, il constata que Marguerite n'était pas encore là, et se débarrassa sur la lame de marbre blanc d'un bouquet qu'il venait d'acheter chez un jardinier du voisinage. Il remarqua que le cyprès s'était enfin acclimaté et paraissait vouloir croître avec vigueur.

Il se promenait depuis une dizaine de minutes, impatient et nerveux, lorsqu'il vit arriver la jeune femme. Du plus loin qu'elle le vit, elle lui sourit avec une malice affectueuse. Alors il devint radieux.

« Je me doutais bien que nous nous rencontrerions ici, lui dit-elle, en lui tendant la main, qu'il retint dans la sienne un peu plus longtemps peut-être que les convenances ne le permettaient.

— Cela vous contrarie ? demanda-t-il, affectant l'inquiétude.

— Presque autant que vous, répondit-elle, avec un regard qui disait de si douces choses, que Julien sentit ses tempes battre et ses oreilles bourdonner sous l'afflux du sang qui lui montait au cerveau.

Digitized by Google

— Venez donc voir le lierre que j'ai fait planter là-bas, reprit-elle. »

Là-bas, c'était la tombe de M. Frédéric Devilt. On avait planté le lierre au pied de la croix. Il couvrait le socle de ses feuilles luisantes, et cachait complètement l'inscription.

« Le lierre va grimper le long de la croix, dit Marguerite, et l'enveloppera tout entière d'un manteau de verdure. Ce sera d'un effet charmant. Et peut-être quelque oiseau aura l'idée de faire son nid sur un des bras. On verra l'amour, la joie, l'espérance, la vie voisiner avec la mort. N'est-ce pas que le symbole aurait de quoi tenter le pinceau d'un peintre ou la lyre d'un poète ?

— Ceux qui manient la lyre et le pinceau sont moins poètes et moins artistes que vous », murmura Julien.

Elle se retourna vers lui.

« N'est-ce pas que tu m'aimes ? » demanda-t-elle à voix basse, en plongeant dans ses yeux un long regard, qui fit courir dans les veines du jeune homme un frisson de volupté presque douloureuse.

Ils restèrent quelques instants immobiles et muets dans une contemplation extatique. Y avait-il dans ce cimetière des visiteurs ou des gardiens à portée de les voir ? Ils n'y songeaient guère. Ils étaient seuls au monde. Il n'y avait point de vivants sur la terre, ni de morts dessous.

Autour d'eux, la nature était en fête. Un temps superbe avait succédé aux vents humides et aux ondées, qui avaient fait de la première moitié de mai comme un supplément d'hiver. Le soleil ardait éblouissant dans un ciel d'un bleu intense. Un petit vent tiède soufflait comme l'haleine amoureuse du printemps. Le vert tendre et gai des jeunes feuilles faisait aux arbres une parure de fraîcheur. De la terre, gonflée de sèves, s'exhalaient des parfums capiteux d'herbe et de fleurs.

Des ailes blanches de papillons voletaient çà et là, des insectes bourdonnaient, des bruits vagues et lointains de vie et d'activité humaine montaient, adoucis, de la ville.

Digitized by Google

Ce fut Marguerite qui rompit le silence. D'une voix basse et frémissante, elle murmura :

« Si Frédéric pouvait nous voir, il serait content, lui si bon, si désintéressé. »

Julien ne répondit pas. Il n'avait jamais connu Frédéric. Mais il se dit que si Annette pouvait les voir, elle aussi, il était heureux que ce fut de très loin.

L. VAN KEYMEULEN.

Digitized by Google

LES ÉGYPTIENS DU LOUVRE

Lorsque l'esprit est las de la constante réprobation devant les extravagances de l'art contemporain, fatigué par d'inutiles et d'impuissantes révoltes, on essaye parfois de se laisser absorber par l'ambiance, de se donner par d'habiles paradoxes, l'illusion que tout est pour le mieux, de se faire en un mot, une âme en harmonie avec la vie moderne.

Il faut, un de ces jours troubles, se laisser conduire devant ce qu'a laissé une des nations les plus grandes de l'antiquité, l'Égypte, pour sentir pleinement notre irrémédiable infériorité. Tant de grandeur, de noblesse, de perfection se révèlent là, malgré les siècles révolus et nos conceptions différentes de l'art et de la vie, que l'on reste confondu; on ne tente même pas une décourageante comparaison.

Le Louvre, parmi tant de merveilles, possède une collection d'œuvres égyptiennes de tout premier ordre. Au rez-de-chaussée, derrière la colonnade de Perrault, ce sont des sarcophages, des fragments de tombeaux, des autels en granit rose ou noir, des urnes funéraires, des dieux et des sphinx, tout un peuple de figures aux poses hiératiques, baignant dans une atmosphère grave, recueillie, doucement souriante, d'un charme profond. Au premier étage, se trouvent des bijoux, des objets familiers, des sarcophages en bois peint, des momies, des figurines de dieux ou d'animaux sacrés.

Il n'y a qu'à interroger cet art pour qu'il livre un peu de son âme, pour que les figures s'animent, palpitent, que le sourire, errant sur toutes les lèvres s'accentue, étrangement ambigu, paisiblement ironique. Se trouve-t-on devant les manifes-

Digitized by Google

tations d'une humanité heureuse, composée de philosophes indulgents que n'aigrissent pas les douleurs? L'artiste évitait-il, par un raffinement suprême, tout ce qui pouvait produire une impression pénible ou désagréable afin de ne pas troubler la sérénité de l'existence? Ou bien le doux rayonnement de tous ces visages n'est-il pas plutôt l'ultime fruit de la science?

Il n'en faut pas douter, pour avoir une telle expression, ces êtres énigmatiques, hommes, dieux ou sphinx, ont dû tout voir, tout deviner. Les choses trop humaines les ont lassés; ils ont parcouru le cycle entier de la connaissance, et remontant toujours vers le moins terrestre, ils se sont abîmés dans la contemplation de l'infiniment grand de l'univers, de l'infiniment complexe de leur être. Ils ont le regard des races à leur déclin, lorsque, les forces absorbées par les aspirations de l'esprit, les désirs de vie active deviennent insuffisants. Sans doute ils ont découvert combien peu valent l'existence et les espoirs insensés de gloire, d'amour. La conquête du Nirvâna est devenue leur seul rêve et ils y marchent en pleine maîtrise d'eux-mêmes avec la tranquille et superbe assurance de leur force.

Comme nous voilà loin de notre état d'âme tourmenté et souffrant, de nos efforts impuissants traduits par des raffinements exagérés de forme et de couleur, des harmonies subtiles et rares! Rien ici n'est compliqué ni original dans le sens où on l'entend aujourd'hui; c'est l'éclosion puissante et sereine d'un art pleinement épanoui, qui ne tire ses effets que de sa grandeur et de son intellectualité.

Ses moyens d'expression sont d'une simplicité déconcertante. Les bas-reliefs peuvent à peine être considérés comme de la sculpture tant le relief y est peu accentué, les statues ne portent guère de détails de muscles ou de draperies, la peinture ignore le modelé, la perspective est toute de convention, le paysage étant pour ainsi dire coupé en tranches que l'artiste superpose franchement sans laisser aucun lien entre elles; les éléments de décoration sont peu variés et les couleurs employées, le brun rouge, le noir, le blanc, l'ocre jaune, le

Digitized by Google

bleu foncé et le bleu turquoise, un vert pâle et l'or forment des harmonies superbes mais toujours semblables. Cela n'empêche pas, la plupart des œuvres exposées d'être admirables par la pureté des lignes, la grâce de l'expression.

Car cette grande simplicité n'est pas, ne peut pas être de l'ignorance; elle est voulue, elle répond à la conception égyptienne de l'art, aux besoins de cette civilisation, à l'aspect du pays, enfin aux mille influences que l'art traduit et qui l'ont formé.

Aujourd'hui, nous obéissons à la nécessité de décorer de petites choses, de réveiller des sens assoupis et blasés, épris d'excitants sous toutes les formes; nous avons pour fond de paysage des habitations plâtrées, des murs d'usines, un ciel souvent morose. L'artiste égyptien lui, travaillait pour un Pharaon tout puissant, personnification humaine de Dieu; ses œuvres se profilaient sur l'immensité d'un désert ou d'un ciel uniformément pur. Son art devait être très noble, très simple, et s'il évite le tourmenté, les détails, ce que nous appelons la composition, c'est assurément par un souci bien net de grandeur et de majesté.

D'ailleurs, mieux que le raisonnement, un examen même superficiel des merveilles réunies au Louvre est capable de nous convaincre.

Dès la porte d'entrée, un fragment de bas-relief sollicite l'attention. Il représente deux personnages, un homme et une femme, coiffés de l'uracus royal et la figure très riante. Il est délicieux avec ses profils narquois et chez la femme, la délicate indication des seins menus et le joli galbe des cuisses. Sur un autre fragment, une tête au profil spirituel, aux lèvres un tantinet moqueuses, semble appartenir à une femme distinguée de notre époque. Le modelé délicat des joues et du menton, le retroussis finement indiqué du nez, l'œil même, fendu en amande et de face, ajoutent un grand charme de naïveté savante à cette exquise figure.

Qu'elles représentent Horus, le dieu à tête d'épervier marchant les bras tendus devant lui, les mains ouvertes, ou la grande Isis allaitant son divin fils, ou encore la déesse Sekhet

Digitized by Google

à tête de lionne, fille du soleil, protectrice des joies de l'amour et de toutes les ivresses ; que ce soit la reine Karomama à la tunique incrustrée d'or, le roi Aménothès IV tenant un sceptre de son bras droit plié, ou la dame Toui, la chevelure bizarrement nattée lui tombant sur les épaules comme un casque trop grand, en dépit de leurs gestes anguleux et cassés, de la raideur de leur attitude, les statues ont toutes grande et belle allure. Elles incarnent l'Égypte « monumentale et sérieuse » comme l'appelle Flaubert.

Je ne parle pas du célèbre scribe accroupi, que tous les ouvrages d'art citent comme un modèle de vie, d'expression. Mais il faut s'arrêter devant les têtes surmontant les urnes funéraires. Pour le visiteur pressé, elles semblent toutes pareilles, taillées d'après un identique canon ; une légère observation dévoile ce que l'artiste a su y mettre de vérité et de pensée. La demi-translucidité de l'albâtre dont elles sont faites ajoute des jeux de lumière délicats, estompe les formes, enlève à la représentation humaine ce qu'elle avait gardé de matérialité pour en faire de l'irréel. C'est bien là le souvenir qu'on voudrait conserver des morts : leurs traits affinés, spiritualisés, leur âme n'ayant pris de la forme que ce qu'il en fallait pour frapper les sens.

La peinture égyptienne est trop insuffisamment représentée au Louvre pour qu'on puisse conclure quoi que ce soit à son sujet ; elle semble restreinte à une sorte d'écriture, un enseignement mural assez analogue, dans son esprit, aux représentations des imagiers du moyen âge. Ce fut certes l'art secondaire.

Dans une des rares peintures du musée, trois jeunes femmes placées à la suite l'une de l'autre viennent rendre un hommage funéraire à un parent. La première offre les mets prescrits, la deuxième joue de la double flûte, la troisième de la harpe. Les poses sont aisées et gracieuses, les jambes longues et minces sont celles des types grecs ou renaissances et paraissent sous une légère tunique blanche. Les cheveux jaunes et ras sont coiffés d'un bandeau bleu. Les couleurs mises à plat et cernées d'un trait brun-rouge sont ternies et peu intéressantes.

Digitized by Google

Souvent aussi la peinture rehausse la sculpture. Sur le tombeau de Séti Ier, un des plus remarquables morceaux du Louvre, se trouvent deux personnages grandeur nature : le roi Séti et la déesse Hâthor dans la représentation desquels elle joue un rôle important. Les chairs brunes, les chevelures et les yeux noirs, les tuniques blanches laissant voir les corps sous leur transparence; les taches bleues des bijoux complètent une harmonir sévère bien en rapport avec le sujet.

La décoration, cette autre face de l'art,a trouvé chez les Égyptiens des artistes aussi parfaits. Les sarcophages, avec leur double ou triple enveloppe, sont fastueux et ne rappellent en rien la tristesse de nos tombes. On y sent les traces d'une philosophie consolante, d'une croyance invincible en la survie qui enlevait à la mort son angoissante horreur. Saturés de parfums, la figure cachée sous un masque d'or, et entourés d'un linceul rose, les morts y étaient déposés en attendant leur passage dans les prés bienheureux d'Ialou, où Osiris leur accordait la vie éternelle.

La première enveloppe, en forme de gaine, est ornée du portrait du défunt, souvent doré; les ailes déployées de l'épervier divin décorent la poitrine, des inscriptions hiéroglyphiques disposées régulièrement et dans tous les sens forment une décoration riche et discrète. La deuxième, surtout la troisième enveloppe prennent les proportions d'un monument. Un de ces grands sarcophages est en granit rose et porte, comme ornements, des figures et des hiéroglyphes sculptés en relief dans le creux, de façon que les plus hautes saillies ne dépassent pas la surface générale. Le fond des sculptures est peint en vert.

La décoration monumentale est représentée par un fragment extraordinaire et d'un puissant effet. Placé contre le mur, vers le milieu de la grande salle du rez-de-chaussée, il est ainsi composé : Quatre cynocéphales debout, le dos engagé dans le bloc de granit dont ils sont sortis, tendent devant eux les mains, les paumes verticales. Les bras collés aux corps sont abrités sous de grandes ailes. Les poitrines taillées à larges pans et brusquement bombées sont couvertes de

Digitized by Google

plumes. Les têtes semblent des copies exactes de la nature ; dans les jambes et dans les mains des indications de muscles très observées sont exécutées dans la perfection. Sous ce groupe, un cartel explique : « Ce curieux morceau faisait partie de la base de l'obélisque de Louqsor. Quatre cynocéphales sont représentés dans leur pose d'adorateurs du soleil levant. A côté d'eux sont sculptés les cartouches de Ramsès II, XIXe dynastie. »

***

Je disais que l'art égyptien donne dans son ensemble une impression de charme grave, de discrète ironie. Cependant, il prouve par de rares exemples qu'il pouvait exprimer la souffrance. Quelques statues, en mauvais état malheureusement, représentent de vieilles femmes accroupies, les jambes repliées sous le tronc. Les faces sont écrasées ou manquent, de larges plis strient les abdomens, les poitrines sont écroulées et vides, et ces torses disent, avec une force qui n'a pas été dépassée, les grossesses, les enfantements pénibles, les tourments et les décrépitudes de la vieillesse, les tristesses et les misères des êtres que la mort attend.

On pourrait terminer ici cette étude par l'opinion d'un maître incontesté, J.-B. Lesueur : « Les règles de l'architecture ne se trouvent pas en Grèce mais en Égypte. L'art égyptien contenait en germe toutes les beautés de l'art grec. »

Mais pour être complet, il faut encore citer les délicieux objets que l'art industriel continua de produire lorsque, sous la XXe dynastie, l'art monumental était déjà en pleine décadence. Ce sont des boîtes à parfum, des cuillers au manche façonné en forme de jeune nageuse, des statuettes en buis et en ivoire, des figures grotesques d'esclaves, des vases en terre cuite ou en albâtre d'une délicate exécution et d'une grande beauté.

Les bijoux, bagues énormes au châton servant de sceau, bracelets en or, émaux cloisonnés, colliers de perles vertes ou bleuâtres, pendentifs, représentation d'animaux sacrés, remplissent des vitrines d'une inestimable valeur.

Digitized by Google

L'art byzantin possédera aussi le style dans ses bijoux, mais il n'y ajoutera pas la finesse et la distinction égyptienne.

La futilité grêle de la femme moderne ne se prête guère aux joyaux de grand style et trop de christianisme est encore en nous pour que nous puissions bien comprendre la conception antique de l'amour et de la beauté féminine. Cependant, qui ne voit pas que la déification de la femme, l'ignorance où on la tenait, les lourdes et splendides parures qui en faisaient un être spécial, au-dessus et différent de nous, fatidique et inconscient, ajoutaient à son attrait on ne sait quelle poésie mystérieuse et grandiose.

L'art égyptien est mort; l'irrémédiable décadence commencée avec l'introduction du christianisme s'est toujours continuée. Ayant tenu un rôle prépondérant dans l'histoire du monde, l'Égypte se repose; ses grands dieux immobiles ont les épaules blanchies par la fiente des oiseaux et le vent qui passe sur le désert roule la cendre de ses morts. Mais l'âme égyptienne, elle, est toujours vivace; depuis les Grecs qui en recueillirent une parcelle, elle plane au-dessus des siècles, se révèlant aux civilisations assez mûres pour la comprendre.

Notre époque est certes réfractaire à la simplicité et à la majesté; il faut cependant constater qu'un mieux se dessine, que l'on est déjà loin des années où Quatremère de Quincy pouvait dire, dans un ouvrage couronné par l'Académie française, qu'on ne trouvait dans la sculpture égyptienne nulle trace de proportions, que la beauté des grands sphinx ne résidait que dans leur masse et dans la longueur du travail.

La majeure partie des artistes modernes, rejetant les règles et les traditions d'une longue suite de siècles, ont fait un saut dans la barbarie, quittant les maîtres éternels pour la recherche d'un pittoresque puéril et sans grandeur. Mais les modes heureusement passent, d'autant plus vite qu'elles sont plus outrancières, et pour nous aider à supporter la bourrasque, le passé nous livre ses chefs-d'œuvre, l'Italie violente et dominatrice, la Grèce, joyau sensuel et parfait, l'Égypte figée dans son calme rêve de granit.

BONDUELLE.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

FAGUS, *Ixion*, poème. (Édition de la *Plume*, 31, rue Bonaparte, Paris.)

L'œuvre poétique de longue haleine et tirant sa formelle unité d'un thème héroïque ou philosophique, ayant presque universellement disparu devant les recueils de poésies détachées, un appétit a pris les jeunes écrivains de la restituer en sa forme légitime, ou épique ou lyrique — c'est-à-dire architecturale — qui est le poème. L'ambition d'*Ixion* est d'ajouter une fleur non indigne d'elles à la guirlande d'œuvres belles que cette inquiétude rénovatrice a déjà suscitées. Son auteur espère — et il l'avoue franchement — qu'on trouvera originalité et fécondité aux images, motifs et rythmes qu'il a multipliés en son poème. Il désire aussi qu'on reconnaisse là le rigoureux épanouissement d'une idée directrice, profondément humaine et dont il développe les aspects avec ce caractère de nécessité harmonieuse qui donne leur beauté aux œuvres de l'architecture et de la musique.

Dans ce poème, l'auteur a voulu, comme il dit, imaginer sa vision personnelle de l'univers et de l'humanité. C'est l'éternel recommencement qu'il chante, en un rythme tantôt saccadé et brisé, comme son cœur que tourmentent des désirs toujours renaissants et jamais assouvis, tantôt plus uni et plus large et qui dit la résignation et le morne apaisement. Le nom d'*Ixion* évoque l'inexorable roue où tournent nos destins, et le fantôme de nuées que l'homme embrasse sans fin. L'humanité comme le

Digitized by Google

soleil parcourent la même route et chantent la même chanson. Et c'est de ce cycle éternellement pareil que le poème cherche à fixer les multiples étapes.

Ixion est dédié au sculpteur Rodin, le grand créateur de symboles, et à Stéphane Mallarmé, dont la pensée s'enténèbre souvent d'un voile épais. La dédicace, sans doute, eût fait plaisir à Mallarmé : car la lecture de cette œuvre, aux phrases tourmentées, est parfois fatigante et la clarté n'en fait pas toujours le mérite essentiel. Originalité, qu'on ne l'oublie pas, ne veut pas dire bizarrerie, et un poète n'est pas nécessairement un délirant bavard.

Pourtant, exception faite des étrangetés qui par moments le hérissent — et agacent le lecteur —, ce poème se recommande par un vrai lyrisme : certaines pages sont comme frémissantes de vie et palpitent d'émotion. On dirait des hymnes, des cantiques qui montent, ailes ouvertes, et dans la vibrante lumière, vers le soleil, vers la nature, vers le ciel mystérieux. Le vers chante alors — et enchante — et la beauté surgit, comme dit le poète.

Et malgré la préface (un peu tarabiscotée aussi), il nous plaît, quand nous songeons à ces pages vraiment belles, de voir, en *Ixion*, autre chose qu'une guirlande des mois avec cul-de-lampe mythologique ou bien la divagation d'un citadin de Paris, lequel sur un talus des fortifications s'étendit un soir et, de regarder le ciel, se prit à rêver tout haut...

*
* *

Marc Andiol, *Le Paradis de l'homme*. (Librairie académique Perrin et Cie, quai des Grands-Augustins, 35, Paris.)

On a déjà souvent écrit des romans pour prédire combien la vie serait agréable dans les temps futurs, quand les progrès de la science auraient achevé d'assurer le bonheur de l'humanité. Mais ce qui donne au roman de M. Marc Andiol beaucoup plus d'intérêt et une portée infiniment plus haute, c'est que l'auteur nous y fait voir, au contraire, combien la vie de l'avenir deviendra intolérable, si les hommes s'obstinent,

Digitized by Google

comme ils font depuis cent ans, à placer le progrès dans le développement des machines ou dans la multiplication des articles de lois : de telle sorte que ce livre, en même temps qu'une saisissante — mais fausse, espérons-le pour nos descendants — prophétie des temps futurs, est aussi une très piquante satire de nos temps présents. Ajoutons que le souci de la thèse ne fait pas ou presque pas oublier à M. Andiol qu'il écrivait un roman. Le lamentable échec d'Astié, qui avait cru, en fondant Eden, sa terre d'utopie, que l'homme trouverait là un vrai paradis et qui devient fou, nous emplit de pitié. Et le sort d'Eva, sa pupille, n'est pas moins émouvant. Elle avait longtemps communié avec son oncle, par l'intelligence, mais un jour, elle eut la vision que la science seule ne fait pas le bonheur et que le cœur est tout de même autre chose qu'une pièce d'anatomie sans valeur particulière. Alors elle se réfugie dans la mort, espérant un Eden sans mensonge, des cieux plus beaux, plus compatissants surtout que ces cieux d'airain, implacables et figés qu'elle n'interrogeait plus.

Le mot de la fin est donné par une bonne femme qui ne comprend pas qu'on puisse s'occuper, sur terre, à chercher le bonheur : « Voyez-vous, faut pas demander à la terre ce qu'elle ne donne pas. »

Le paradis de l'homme est une chimère. Telle est la conclusion, plutôt désolante, de ce « roman des temps prochains ». ... Et pourtant il est si agréable de s'évader de la réalité présente et de rêver pour l'humanité un avenir de bonheur, un âge d'or dont la vision lointaine enchante et soutient l'homme...

*
* *

Louis-Michel y Serentant, *Pierre et Anna*. (Paris, P. Ollendorff, 50, chaussée d'Antin.)

Pierre et Anna est le premier roman d'une série que l'auteur intitule : la *Genèse de l'esprit*. Sous ce titre général, M. Michel, en des œuvres complètement indépendantes l'une de l'autre, *paraboles du temps présent*, se propose d'étudier l'avenir social.

Digitized by Google

A la lumière de la grande théorie de l'évolution qu'il veut poser en guise de phare au sommet de l'édifice, il s'en ira dans les champs de l'âme glaner les graines précieuses des « espèces morales de demain », à savoir les nuances rénovatrices du sentiment, d'action et de pensée ; il décrira leur « épanouissement évolutif » ; il montrera leur « puissance d'adaptation » aux milieux sociaux futurs.

C'est, comme on le voit, le roman évolutionniste, où l'analyse psychologique elle-même, ainsi que toute l'allure générale du récit sont imprégnées de l'esprit d'évolution : le transformisme scientifique devient ici le transformisme moral.

Comme il le dit lui-même, l'auteur cherche, dans ces paraboles du temps présent, à établir le déroulement à perte de vue, lent, graduel, insensible, ininterrompu, sans trou, sans heurt, sans secousse, d'une chaîne d'états d'âme qui, par leur réunion, constitueront à la fin l'étude d'un véritable cas de transformisme moral. Un personnage se présente au début sous un aspect caractéristique ; dans le roman actuel, par exemple, il s'agit de l'inertie absolue du cœur avec mollesse de la volonté et égoïsme sensuel ; à la fin l'amour est venu, total, idéal, triomphant, plein d'énergie et d'abnégation ; entre les deux bornes est tendue la chaîne des modifications successives de l'être moral.

Pour aiguiser sa vision psychologique, M. Michel, qui est médecin, cela se voit tout de suite, fait appel à la physiologie et il démontre, mais sans trop d'étalage pédantesque, que chez ses personnages le fonctionnement des nerfs est réglé selon le type de ce que les savants appellent « l'arc nerveux de Marshall-Hall ».

Tout cela est très bien, mais il s'agit de savoir si l'œuvre répond au but visé, et le lecteur ne s'embarrasse pas, lui, des conceptions nouvelles que vous avez voulu réaliser. Qu'on l'intéresse, c'est tout ce qu'il demande. Eh bien ! nous n'irons pas jusqu'à prétendre avec l'auteur que l'impression qui se dégage de ce roman est absolument neuve, inédite, que ces pages exhalent un arome spécial, jamais respiré, ce serait de la

Digitized by Google

naïveté de notre part. Mais il faut reconnaître qu'on éprouve, à le lire, des sensations fort agréables et qui se renouvellent à chaque chapitre. Une grande richesse de couleurs, beaucoup de vie, une abondance d'épisodes inaccoutumée, ce sont là, à côté des sérieuses et solides qualités philosophiques, les principaux mérites de ce roman.

Peut-être quelques-uns reprocheront-ils à l'auteur de l'avoir fait un peu touffu : mais il nous répondra que sa théorie d'art exige l'exubérance de la vie et que s'il n'a pas cru devoir réserver de la couleur pour ses romans futurs, c'est qu'il se sait en possession d'une méthode qui lui permet la prodigalité...

Dès lors, il ne reste plus aux critiques qu'à s'incliner et à se taire...

*
* *

Édouard Rod, *L'inutile effort*. (Librairie académique, Perrin et Cie, Paris.)

En ce beau livre, qui fait honneur à son auteur, M. E. Rod étudie un cas de conscience éminemment dramatique. Léonard Perreuse est un avocat riche et considéré : il est marié, père de deux enfants pour qui il rêve une brillante destinée. Il est heureux. Et tout à coup, le malheur s'abat sur lui, brisant sa vie à jamais.

Un fait divers lu sous la lumière tranquille de la lampe, dans le bien-être d'une douce et reposante soirée, fait tout à coup entrer l'angoisse et l'épouvante au cœur de Perreuse. Il vient de lire qu'une modiste française, établie à Londres, Françoise Dessommes, va être jugée, sous l'inculpation d'avoir tué son enfant illégitime, une petite fille d'environ 8 ans, en la poussant dans la Tamise...

Or, cette Françoise Dessommes, accusée d'un crime abominable, a été sa maîtresse, quand il était encore étudiant. Il l'abandonna comme font tant d'autres, parce qu'elle allait devenir mère et crut se libérer envers elle en lui envoyant deux billets de mille francs. Mais la jeune fille, trop fière pour accepter, les

Digitized by Google

lui retourna. Elle disparut, et Perreuse n'entendit plus parler d'elle, heureux d'en être quitte à si bon marché. Et voilà que tout à coup, après huit ans d'oubli, cette femme rentre dans sa vie, et dans des circonstances particulièrement tragiques.

Un drame poignant déchire l'âme de Perreuse. Que faire? D'abord, il cherche à s'étourdir de sophismes, se disant qu'il n'est pour rien dans cette affaire. Et puis, il a une femme, des enfants, il se doit à sa réputation. Il n'a pas le droit d'agir comme s'il était seul et libre... Mais la voix du remords qu'il voudrait étouffer crie toujours plus haut dans sa conscience : il se dit que cette femme est devenue malheureuse par sa faute, parce qu'il a eu la lâcheté de l'abandonner, de ne pas reconnaître l'enfant et tandis qu'il vit avec les siens, il songe, avec horreur, à la mère que le jury condamnera à mort, au petit cadavre que roule la Tamise. Et après des jours et des nuits d'indicibles tortures morales, l'idée du devoir lui apparaît enfin : il partira, proclamera devant le jury de Londres l'innocence de Françoise. Mais sa femme, à qui, loyalement, il révèle cette page de son passé, lui objecte qu'il ne peut sacrifier à une étrangère l'estime de ses amis, sa situation au palais, sa clientèle, sa famille... Et il cède en baissant la tête. Enfin, pourtant, il se décide à tenter l'effort qui doit sauver la malheureuse, mais il est trop tard.

« Ce tort, n'ayant pas été réparé à son heure, est devenu irréparable... Il y a tant de cas où nos efforts tardifs sont inutiles! Le temps cristallise nos actes, si l'on peut dire, et si durement qu'aucune force ne saurait les changer... »

Ces paroles, que prononce un personnage, peuvent servir d'épigraphe et de conclusion à ce beau roman qui analyse, avec force et profondeur, les misères et les détresses d'une conscience.

* * *

Léopold Courouble, *Les noces d'or de M. et Mme Van Poppel.* (Bruxelles, P. Lacomblez, éditeur, rue des Paroissiens, 31.)

Digitized by Google

Ce volume clôt définitivement la trilogie bourgeoise où l'auteur chante — à sa façon — la famille Kaekebroeck. Et il n'est pas moins savoureux que ses deux aînés. On y retrouve les mêmes braves gens au parler bizarre et naïf, aimant, en bons bourgeois de Bruxelles, à bien manger et à bien boire, connaissant « les fins lambics », peu enclins à broyer du noir et trouvant, à une bonne table plantureusement servie, que la vie n'est pas, en somme, si mauvaise... Leur philosophie est bien un peu courte, et le sens de la vie ne tracasse guère leurs lourdes cervelles. Mais que voulez-vous ? Ils ont si bon cœur, et tant de naturel, tant de vérité ! On les aime comme ils sont, et vraiment ils perdraient à vouloir s'affubler de façons plus correctes. Ce ne serait plus ça...

M. Courouble a donc bien fait de ne pas s'émouvoir des critiques mal fondées que ces études de mœurs bruxelloises, d'où monte un si délicieux parfum de terroir, ont, paraît-il, soulevées. Ne soyons pas trop sévères pour les *mannekes* dont il nous a conté, avec une gaieté bon enfant et sans malveillance ni méchante ironie, les aventures.

La *Famille Kaekebroeck*, comme il l'écrit lui-même, c'est l'histoire d'un coin de Bruxelles, une histoire en petites images crûment coloriées comme celles d'Épinal. Et elles amuseront longtemps encore nos petits-neveux, comme on disait autrefois.

Quoi de plus charmant, en ce troisième volume, que l'idylle de Pauline Platbrood et de son amoureux François Cappellemans ! Quel joli croquis que la boutique de papeterie des vieilles demoiselles Janssens ! Et le retour de l'*Albertville !* Et enfin, les noces d'or, par où se termine le livre, comme tout cela est juste, et peint d'une touche franche et grasse qui rappelle les tableaux de genre de nos maîtres flamands !

La *Famille Kaekebroeck* a trompetté un peu partout la renommée de son indulgent et spirituel historien. Rarement livre, chez nous, a eu plus de succès. Et ce n'était que juste. Car il est bon que, de temps en temps, des œuvres paraissent, qui

Digitized by Google

n'engendrent pas la mélancolie, pour ce que, comme dit Rabelais, rire est sain et hygiénique....

Et cela n'est défendu par aucun médecin....

* * *

Claude Lemaitre, l'*Aubaine*. (Ollendorff.)

Dans ce roman, M. Lemaître continue d'exploiter la veine heureuse où il s'était installé dès sa première œuvre : *Ma sœur Zabette*. Ici aussi, il étudie un coin d'humanité que bien peu connaissent : la race orgueilleuse et avisée des « matelotes » et des marins des départements du Nord.

Les personnages de l'*Aubaine* n'ont rien qui sente le convenu, l'artificiel : ils sont, comme les simples qui vivent tout près de la nature, tantôt candides et bons, tantôt sauvages et féroces, implacables dans leurs haines, terribles dans la vengeance.

M. Claude Lemaître conte leur existence et leurs amours en observateur que ce monde étrange passionne. Ses hommes et ses femmes s'agitent, comme des êtres doués de vie réelle ; rien de plus saisissant que les tableaux où ils passent, la face et les poings crispés par la passion ou la souffrance....

Certaines figures s'enlèvent avec un énergique et étrange relief : celle, entre autres, de César Rollet, dit Crignu.

Un style plein de verdeur, relevé d'expressions qui sentent bon le parler imagé du peuple, donne à ce nouveau roman de M. Lemaître une réelle valeur littéraire.

On ne saurait trop encourager ces études où se reflète, en même temps qu'un aspect du sol, la vie et l'âme des gens qui l'habitent. Surtout quand elles sont, comme celle-ci, riches de vérité et de poésie.

* * *

Edouard Ducoté, *En ce monde ou dans l'autre*. (Paris, librairie des Mathurins, Dujarric et C^ie^, éditeurs, rue des Saints-Pères, 50.)

Digitized by Google

M. Ducoté a réuni, dans ce volume, une douzaine de contes charmants, qui ne manquent pas de philosophie, mais d'une philosophie que relève et aiguise à chaque instant la fine ironie d'un Parisien un tantinet sceptique et blagueur. Tous ces récits qui se passent... en ce monde ou dans l'autre sont d'un art achevé et dans l'ordonnance et dans le langage. Quelques-uns sont d'une invraisemblance merveilleuse qui est un charme de plus. Et, bien que l'auteur prétende que nos contemporains ne se plaisent qu'à la lecture des journaux et des faits divers, il en est encore, et en grand nombre, qui prennent plaisir aux belles histoires contées avec art et qui aiment la musique des phrases bien cadencées et harmonieusement œuvrées.

Et les contes de M. Ducoté, poète exquis, qu'attirent « les contrées inédites » et qui a la haine des chemins battus, seront certainement lus et relus, car leur grâce ironique et légère et la brillante fantaisie qui les décore les empêchera de mourir...

* * *

GEORGES OHNET, *Marchand de poison*. (Paris, librairie Ollendorff.)

Si nous comptons bien, *Marchand de poison* est au moins le vingt-cinquième volume de la fameuse série : les *Batailles de la vie*. Au moins on ne dira pas que M. Ohnet manque d'imagination.

Bienheureux Scuderi dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume!...

Certes, parmi cette pile de romans qui monte sans cesse, on chercherait en vain une de ces œuvres puissantes qui assurent l'immortalité à l'auteur. Et s'il est vrai, comme l'a dit Buffon, que les seuls ouvrages bien écrits passent à la postérité, M. Ohnet doit quelquefois se faire, quand il songe au sort qui, dans l'avenir, attend ses livres, de bien mélancoliques réflexions... Mais peut-être un jour viendra où lui aussi pourra dire, avec le poète latin :

Exegi monumentum, ære perennius...

Digitized by Google

En attendant, il fait consciencieusement des livres qui se vendent fort bien et sans s'inquiéter des critiques, il arrondit sa pelote...

Cette fois, c'est la question de l'alcoolisme qui l'a tenté. Et, en des pages qui tiennent à la fois de la statistique et du mélodrame, il a montré les ravages épouvantables que ce fléau produit sur l'individu, la famille, la société. C'est un violent réquisitoire contre les marchands de poison, qui gagnent des millions en détraquant les individus et les peuples. L'auteur, naturellement, a cherché à inspirer pour l'alcool une horreur profonde et l'intention est excellente. Mais était-il bien nécessaire de refaire *l'Assommoir?* N'empêche que des lecteurs sensibles frémiront à certains tableaux que l'auteur a peints de couleurs sombres et comme ensanglantées. Et ça fera plaisir à M. Ohnet...

* * *

H. GERMAIN, *La Réparation*. (Librairie Ollendorff.)

Ce roman, qui a toutes les qualités d'un bon feuilleton, constitue la suite de celui qui fut publié il y a quelques mois : *Cruelle rupture*. Et les lecteurs avides de grosses émotions, qui s'attendrissent et palpitent aux histoires de vols, d'enlèvements, d'assassinats, de complots mystérieux qui se trament dans l'ombre, dégusteront la *Réparation* avec cette délicieuse sensation de chair de poule que donnent les œuvres de ce genre, comme ils auront, sans doute, dégusté *Cruelle rupture*... Il faut un public spécial à ces choses-là, et c'est celui que « la suite au prochain numéro » laisse, tous les matins, à l'heure du petit déjeuner, angoissés et haletants...

* * *

PAUL DULAC, *Histoires de ma province*. (Malines, imprimerie L. et A. Godenne, 28, Grand'place.)

Il y a dans ce volume, coquettement imprimé, quelques histoires contées tout simplement, à la bonne franquette, sans

Digitized by Google

recherche ni prétention. *Histoires de ma province*, en effet, et même « de mon village », eût pu dire l'auteur. Car toutes sont narrées par de bonnes gens de la petite ville de Leuze, en Hainaut, où la plupart des événements se sont déroulés. C'est le grand-père, ou une bonne vieille, ou le médecin du village qui dévident le chapelet des souvenirs, et qui se donnent le plaisir de frissonner à nouveau, en se remémorant certains faits étranges, mystérieux, surnaturels qui ont frappé leurs esprits, autrefois. Et ces récits de l'ancien temps sont arrosés de bonne bière mousseuse ou d'une de ces vieilles bouteilles de Bourgogne, à la panse vénérable, qu'on ne trouve guère que dans les provinces wallones...

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbres sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé !

Quand seul dans un ciel pâle un peuplier s'élance,
Quand, sous le manteau blanc qui vient de le cacher,
L'immobile corbeau sur l'arbre se balance,
Comme la girouette au bout du long clocher.

C'est Vigny, je crois, qui a dit ça, et il a bien raison...

* * *

Abel Hermant, *Discours*. (Librairie Ollendorff, 2 francs.) Pour la joie de ceux qui en avaient lu des fragments ou même des reproductions *in extenso* dans les journaux du temps, M. Abel Hermant a réuni, dans cette brochure, les discours qu'il prononça en qualité de président de la Société des gens de lettres. Bien écrits, inspirés par un constant souci d'art, et pleins de hautes et fières pensées, ils méritaient de survivre au journal qui les fit connaître par tout le monde civilisé, mais qui ne leur donne qu'une vie éphémère. On relira avec plaisir ces belles pages éloquentes consacrées à A. Daudet, A. Dumas, E. Zola, H. de Balzac, A. Houssaye. Avec d'autant plus de plaisir qu'on y trouvera, non des phrases creuses et solennelles,

Digitized by Google

refuge ordinaire des orateurs académiques et officiels, mais de la critique intelligente et solide, réchauffée par une sympathique admiration des hommes supérieurs dont M. Hermant apprécie le mérite. J. V.

Accusé de réception : EUGÈNE M.-O. DOGNÉE, grand-officier, commandeur, chevalier de divers ordres, membre de plusieurs académies et sociétés savantes : *Un officier de l'armée de Varus*. (Bruxelles, J. Lebègue et Cie, éditeurs, rue de la Madeleine, 46.)

Travail d'érudit, étude consciencieuse sur les Germains, sur Marc Cœlius, sur les récompenses militaires à Rome. L'auteur a mis à contribution, pour cet ouvrage, les documents fournis par l'histoire, les monuments funéraires, les trésors des musées archéologiques. J. V.

Digitized by Google

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

De la sincérité dans l'enseignement de l'Histoire sainte de l'Ancien Testament, par le pasteur Kœnig. Un volume in-12 de 68 pages. Paris, Fischbacher, 1903.

Histoire sainte d'après les résultats acquis de la critique historique, par le pasteur Kœnig. Un volume in-12 de 189 pages. Paris, Fischbacher, 1903.

Histoire du peuple d'Israël, d'après l'Ancien Testament, par E. Montet, professeur à la faculté de théologie de Genève, 2e édition, brochure de 132 pages. Paris, Fischbacher.

La question biblique chez les catholiques en France au XIXe siècle, par A. Houtin. Un volume in-8° de 378 pages, 2e édition. Paris, Picard, 1902.

Tolstoï dit quelque part que si les hommes consentaient à être sincères durant un mois, il se réaliserait plus de progrès, il se corrigerait plus d'abus en ce court laps de temps que pendant de longs siècles.

Que les ecclésiastiques aient manqué plus souvent de science que de sincérité, c'est fort probable, mais réjouissons-nous, puisqu'ils commencent à posséder à la fois critique et franchise : « nous, pasteurs, quand nous réunissons les enfants, l'espoir des générations futures, la plupart du temps nous sommes gênés dans notre enseignement ; nous sentons que nous marchons sur un terrain crevassé, archicrevassé, et en répétant les vieilles histoires dont notre enfance a été bercée, nous avons le sentiment très net que nous manquons de sincérité et que nous ne prononçons pas toujours des paroles de de vérité. »

Après ce clair aveu, M. Kœnig se demande comment s'y prendre pour raconter l'Histoire sainte non seulement d'après le schéma d'*évolution* qui semble de plus en plus notre mode nécessaire de représentation de la réalité vivante, mais surtout d'après les résul-

Digitized by Google

tats de la critique historique admis comme objectifs et définitifs par la grande majorité des savants. Comment faire la part de la légende et celle de l'histoire? Comment opérer le triage entre les passages impossibles à croire, ou plus ou moins scandaleux, et ceux qui renferment de si hautes, de si belles vérités morales, des exemples si précieux pour la formation de conscience des enfants et dont la valeur pédagogique a été reconnue par les plus impartiaux, comme le savant Huxley, pour ne citer que lui?

Le mieux est encore de laisser la science, la critique faire la besogne. Il se trouvera que ce qui aura passé à travers les fines mailles du tamis est précisément ce qui possède une valeur morale, éducative. Et nous arriverons ainsi à *sauver la foi par la sincérité.*

Je souligne ces mots. L'avenir est à eux et à ceux qui les comprendront. Je n'examine point quel genre de foi sera sauvé et si les théologiens catholiques ou protestants y trouveront leur compte. Ce n'est pas la théologie, c'est la foi qui sauve.

Or donc, M. Kœnig nous donne un premier résultat de ses efforts. Je dis : un premier, car j'espère qu'il compte réaliser pour le Nouveau Testament ce qu'il a déjà fait pour l'Ancien. Les résultats généraux de la critique relativement à la conception miraculeuse ou à la résurrection du Christ, par exemple, sont assez nets pour qu'un homme sincère ait à modifier notablement ses formules en racontant aux enfants les récits évangéliques qui y sont relatifs. Mais il était sage de préparer les esprits en commençant par Moïse et les Patriarches et d'apprendre aux enfants à chercher le surnaturel, le divin, dans les faits intérieurs de la conscience plutôt que dans les prestiges extérieurs.

La sincérité m'oblige à remarquer aussi que M. Kœnig a été dévancé (ce qu'il ne nie point d'ailleurs) dans sa noble besogne et d'indiquer au lecteur l'excellente petite, toute petite, *Histoire du peuple d'Israël*, d'Edouard Montet. Elle renferme des images, ce qui est important au point de vue pédagogique. Surtout, les observations y sont fondues avec le texte, ce qui permet d'échapper à l'inconvénient que nous allons signaler dans l'ouvrage de M. Kœnig.

M. Kœnig sauve la *foi*, c'est vrai en un sens non ecclésiastique mais humain. Il a de plus l'intention de sauver la Bible, et c'est une grosse illusion. « Nous espérons, dit-il, non pas remplacer la Bible, mais au contraire lui rendre la grande place, la place unique qu'elle doit occuper dans la maison de chaque protestant. » C'est jouer sur les mots, car si l'on en juge par les coupures nécessaires et les transformations de sens plus nécessaires encore de presque tout ce que l'on conserve, il s'agit non de *la* Bible, mais d'*une* Bible tellement amincie, dégrossie, affinée, évoluée, que c'est vraiment une « espèce nouvelle ». Je ne m'en plains point; mais si l'on veut maintenir

Digitized by Google

l'ancien texte (ce que ne faisait pas M. Montet), les enfants auront du mal à s'y reconnaître. Quelques exemples :

Page 6, dans la leçon, l'enfant verra que le sacrifice des enfants est une coutume barbare; page 7, dans le texte, il remarquera que Dieu en personne donne à Abraham cet ordre abominable.

Page 26, dans la leçon, l'enfant entendra dire que les Israëlites, quittant l'Egypte, traversèrent un bras de mer dont les eaux s'étaient retirées. Et page 28, dans le texte, que « les enfants d'Israël marchèrent à sec au milieu de la mer et que les eaux formaient comme une muraille à leur droite et à leur gauche ». Etc., etc.

Malgré ces défectuosités, les ouvrages de M. Kœnig méritent d'être lus attentivement par tous ceux que préoccupent l'évolution actuelle des idées religieuses et la nécessité à laquelle il faut se résigner pour longtemps encore, de laisser l'Histoire sainte entre les mains de jeunes enfants. Et si nos lecteurs avouent qu'eux-mêmes ne sont pas très au courant, qu'il ne se font pas une idée exacte, nette, du problème critique tel qu'ils se pose actuellement, nous les renvoyons au beau livre de l'abbé Houtin : *La question biblique au XIX^e^ siècle.* On a cherché en France à organiser, autour de cet ouvrage, la conspiration du silence. Mais si le clergé français est soumis à ses chefs, il ne leur est pas asservi ; il est trop intelligent pour ne pas vouloir se rendre compte et savoir au juste où les choses en sont. Une seconde édition est bien vite devenue nécessaire. Lire et répandre ce livre, œuvre de science et d'honnêteté, s'impose à tous ceux qui veulent, comme son auteur et M. Kœnig, « *sauver la foi par la sincérité* ».

MARCEL HÉBERT.

*

Il est tard pour annoncer le roman de M. GEORGES VIRRÈS : *Les gens de Tiest;* mais on peut encore en louer la franche simplicité, le charme discret, et, en dépit de quelques passages inutilement réalistes, la parfaite harmonie morale. Une peinture de la vie éteinte des petites villes est toujours malaisée; on s'y heurte, si l'on ne prend bien sa mesure, à l'outrance ou à la monotonie. Grâce à une intrigue amoureuse, légèrement indiquée, entre deux jeunes gens idéalisés juste à point, l'intérêt, dans *Les gens de Tiest,* est soutenu jusqu'au bout. Mais c'est le caractère de tante Rose qui concentre toute la vie psychologique de l'œuvre. Bonne, aimante, sentimentale avec exaltation, étonnement virginale malgré les ans, elle nous apparaît comme une figure vraie, observée avec la patiente sympathie du miniaturiste et qui symbolise quelque chose de très noble et de très touchant à la fois. Et il ne manque pas le repoussoir de certaines faces grotesques et joviales, comme chez les vieux maîtres

Digitized by Google

flamands, pour animer encore et varier ce tableau d'ensemble. On se serait toutefois bien passé de certains néologismes (*scintil, sapide, locateur,* etc.) qui n'ajoutent rien. R.

*

Nous ne pouvons qu'annoncer ici le nouveau livre de notre éminent collaborateur, M. le comte Goblet d'Alviella : *Eleusinia, de quelques problèmes relatifs aux mystères d'Eleusis.* Il en sera rendu compte, ainsi que du livre de M. F. Cumont, *Les Mystères de Mithra*, dans un très prochain fascicule de la *Revue.*

*

La maison Hachette poursuit la publication de son *Histoire de France,* sous la direction de M. Lavisse. Après la première moitié du tome II, consacrée aux invasions, aux Mérovingiens et aux Carolingiens, par MM. C. Bayet, C. Pfister et A. Kleinclausz, voici le « Tableau de la géographie de la France ». par M. Vidal de la Blache, professeur à l'université de Paris. « L'histoire d'un peuple, dit M. Vidal de la Blache, est inséparable de la contrée qu'il habite. On ne peut se représenter le peuple grec ailleurs qu'autour des mers helléniques, l'Anglais, ailleurs que dans son île, l'Américain, ailleurs que dans les vastes espaces des Etats-Unis. Comment en est-il de même du peuple dont l'histoire s'est incorporée au sol de la France, c'est ce qu'on a cherché à expliquer dans ces pages. »

Ce « Tableau de la géographie de la France » est, en effet, un véritable tableau et fait d'une main de savant et d'artiste.

On y trouve à la fois l'histoire du sol et la description scrupuleusement exacte, discrètement poétique de la France, dans la variété charmante de ses aspects. On y trouve en même temps des indications sobres et précises sur le caractère des habitants des diverses régions et de prudentes considérations, toujours solidement établies, sur la part qui revient, dans les destinées nationales, à la position géographique du pays, à sa structure, à son organisme physique.

Par la publication de ce volume, l'*Histoire de France* est complète depuis les origines jusqu'au moment du XVIe siècle où M. Lemonnier l'a conduite.

*

Signalons le *Bulletin de la Société de moralité publique de Belgique*, qui paraît tous les trois mois à Bruxelles. Quoi qu'on pense de certaines formes de propagande employées par les promoteurs de cette société, on ne peut nier qu'il y ait beaucoup à faire chez nous pour moraliser les masses, en combattant l'obscénité des imageries et des impressions, qu'aucune loi n'a encore su faire disparaître. Il convient donc de louer tout effort en ce sens, et M. le pasteur Belle-

Digitized by Google

roche, le zélé promoteur de l'œuvre dont le *Bulletin* est l'organe, est de ceux qui dépensent leur peine sans compter pour cette utile propagande.

*

L'exode rural et le retour aux champs, par EMILE VANDERVELDE. Un vol in-8° de la *Bibliothèque générale des sciences sociales*. Paris, Félix Alcan, éditeur.

L'auteur étudie, dans ce volume, le double mouvement qui entraîne les populations rurales vers les villes et, depuis quelque temps surtout, ramène un certain nombre de citadins vers les campagnes.

La première partie, *L'exode rural*, décrit l'accroissement des agglomérations urbaines au XIX^e^ siècle ; l'afflux des campagnards vers les villes et les centres industriels ; la décroissance, absolue ou relative, des populations rurales, et spécialement la diminution du nombre des ouvriers agricoles, que l'on constate dans presque tous les pays. Le chapitre suivant s'occupe des causes de l'exode rural, que l'auteur attribue principalement à des facteurs économiques tels que la décadence de la propriété paysanne, la disparition des communaux et des industries rurales à domicile, les progrès de la praticulture et du machinisme agricole. Il étudie ensuite les formes diverses de l'exode rural — migrations permanentes, saisonnières, quotidiennes (trains ouvriers) — et les conséquences de l'exode, au point de vue de la population, de la condition économique des fermiers et des ouvriers agricoles, de la santé physique et morale des émigrants.

La seconde partie, *Le retour aux champs*, traite de l'industrialisation de l'agriculture, et de ses conséquences au point de vue de la population des communes rurales ; du déplacement des industries à la campagne, soit pour utiliser la force motrice des chutes d'eau, soit pour payer des salaires et des loyers moins élevés; enfin, de l'émigration des citadins eux-mêmes, vers les banlieues et le plat pays.

L'auteur conclut à l'interpénétration croissante des villes et des campagnes, séparées jadis par des barrières économiques et politiques, difficiles à franchir, mais que le progrès des communications et des transports fait disparaître de plus en plus.

*

M. le chevalier DESCAMPS a publié récemment sous ce titre, l'*Afrique nouvelle*, un livre dont l'indéniable actualité double l'intérêt. C'est une étude abondamment documentée sur l'État indépendant du Congo, étude divisée en quatre parties : L'Histoire. — Les grands traités. — Les institutions. — Le Souverain. — On sait la compétence du professeur-académicien en matière de droit interna-

Digitized by Google

tional. Les chapitres consacrés aux négociations qui précédèrent la constitution et la reconnaissance de l'État indépendant ont donc un prix particulier. L'examen qu'il fait des institutions est aussi soigneux que complet; il embrasse les formes de la souveraineté, celles du gouvernement, la question du territoire, celle de la neutralité de l'État, la législation, l'administration, la police, la justice, le domaine, les finances, la force publique, les voies de communication, l'industrie et le commerce, enfin le mouvement civilisateur sous ses divers aspects, explorations, missions, etc. L'auteur a voulu rester objectif, malgré ses très manifestes sympathies, il a cédé le plus souvent la parole aux textes officiels. Si la vie du livre y perd, son autorité y gagne en proportion.

*

Paul Duchaine, avocat près la cour d'appel de Bruxelles, *Les associations de producteurs* (trusts, cartels et syndicats). Avec une préface de M. L. Strauss.

Les trusts, cartels et syndicats, ces nouveaux organismes industriels et commerciaux dus en grande partie à l'accroissement des richesses et à leur accumulation en quelques mains, constituent-ils un danger ?

La question est fort discutée, elle envahit les journaux, tout le monde en parle, et bien que peu de personnes la connaissent à fond nul n'ignore son importance.

M. P. Duchaine vient d'écrire sur ce sujet une étude de vulgarisation très scientifique et très documentée. Il présente d'une façon claire et succincte la genèse et le développement de ces associations.

La première partie de son travail étudie leurs causes, leurs dangers et leurs remèdes. La deuxième décrit les grands trusts américains. Il indique enfin comment l'Europe elle-même se trouve en présence de ce problème et examine les cartels et syndicats des différents pays européens.

L'auteur s'est bien acquitté d'une tâche difficile, exigeant de patientes recherches, des connaissances étendues, le talent d'exposition et d'analyse. Tout est réuni, sommairement, dans ce volume, qui présente un intérêt universel. Les linéaments généraux de chaque point en discussion sont tracés avec un soin consciencieux. Il y a là une grande abondance de faits, de renseignements, d'idées justes, d'aperçus ingénieux, qu'un style concis et facile met à la portée de tous.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 MAI

Pages.

Ch. Buls. La restauration des monuments anciens. *(Fin.)* 5

Gustave Cohen. Le costume dans le théâtre religieux du moyen âge . 29

Franz Ansel. Ariettes sentimentales. 54

Léon Paschal. Jeannot. *(Suite.)* 59

J. Lhoneux. Le théâtre contemporain en Hollande. *(Suite.)* 77

Louis Dumont-Wilden. Chronique artistique 89

Petite chronique. 93

G. d'A. Bibliographie 94

LIVRAISON DU 15 JUIN

H. Pergameni. Les garnisons de la Barrière 97

Léon Paschal. Jeannot. *(Fin.)* 117

H. Speyer. Notes de voyage 134

J. Lhoneux. Le théâtre contemporain en Hollande. *(Fin.)* 145

Fernand Blondeaux. La légende du chevalier au Cygne. 158

Hubert Maréchal. Bastien Pommay 177

Petite chronique. 189

Digitized by Google

LIVRAISON DU 15 JUILLET

Pages.

Marcel Hébert. La religion de la conscience humaine. 193
Alfred Lavachery. Reine-des-Cœurs 210
H. Speyer. Notes de voyage. (*Fin.*) 223
Fernand Blondeaux. La légende du chevalier au Cygne. (*Suite.*) . . 230
Paul André. Bismarck et les femmes 243
Charley Gilson. Propos sur l'architecture moderne 267
Sidney Vantyn. Revue musicale. 275
Petite chronique. 257

LIVRAISON DU 15 AOUT

Roger Bornand. Babylone et la Bible 285
Alfred Lavachery. Reine-des Cœurs. *(Fin.)* 299
Jacques Délay. La marine de guerre allemande 316
L. Keymeulen. Au cimetière. 336
Bonduelle. Les Égyptiens du Louvre 354
J. V. Chronique littéraire 361
Chronique bibliographique 373

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Los Angeles

This book is DUE on the last date stamped below.

REC'D LD-URL
JUL 27 '76
JUL 15 1976

OCT 7 1978

APR 4 1977

Form L9–Series 4939

Digitized by Google